



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HS 183
I 57

ANNEX
LIBRARY

B

044907

CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY



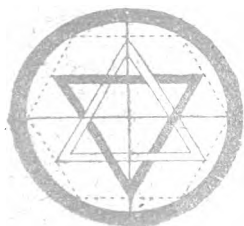
FROM THE INCOME
OF A BEQUEST
MADE BY
BENNO LOEWY
1854-1919

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 089 873 727

Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

9^e VOLUME. — 3^me ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 1 (Octobre 1890)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Prière théosophique* .. **Stanislas de Guaita.**
(p. 1 à 2).
La Physiologie (avec
planche)..... **G. Encausse.**
(p. 3 à 15).
Remarques..... **Papus.**
(p. 15 à 16).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE...** *L'Esotérisme en Islam*
Un Saint **E. Masqueray.**
(p. 17 à 32).
Expériences d'Occul-
tisme pratique..... **Le Loup et H. Pel-**
(p. 33 à 38). **letier.**
L'Égyptologie sacrée
(suite)..... **Marcus de Vèze.**
(p. 39 à 47).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Satyros* (fin)..... **Goethe.**
(p. 48 à 63).
L'Œil du Dragon (fin). **R. de Maricourt.**
(p. 64 à 77).
Hesperus (suite)... **Catulle Mendès.**
[poésie] (p. 78 à
79).

Bibliographie : Entrevue du Tzar et de l'empereur d'Allemagne. — L'arbitrage. — Groupe indépendant d'études ésotériques, sous la direction de la revue *l'Initiation*. — Convent annuel du Grand-Orient de France. — Groupe indépendant d'études ésotériques; nouvelles branches. — La première œuvre d'un théosophe.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

HS 183

A742126

I 57:9-10

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à le nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

LIBRARY
UNIVERSITY
OF TORONTO

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET. M. S. T. Æ — STANISLAS DE GUAITA. S. I. Æ).
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. Æ — PAPUS, S. I. Æ — L'égat
catholique romain auprès de *l'Initiation* : JOSÉPHIN PÉLADAN,
R†C†C.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND VÉN. — BOUVERY. — RENÉ CAILLIÉ.
— AUGUSTIN CHABOSEAU. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES
DOINEL. — ELY STAR. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FOVEAU DE
COURMELLES. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LASVIGNES.
— J. LEJAY. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. —
NAPOLEÓN NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER — G. POI-
REL. — G. POLTI. — JULES PRIOU. — Le Magnétiseur RAYMOND.
Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — H. SAUSSE. — G. VITOUX.
— F. VURGEY. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. —
GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — MARNÈS. —
A. MORIN. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

AVIS

Les Abonnés dont l'abonnement expire en octobre sont priés de le renouveler (10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'étranger), par mandat ou bon de poste :

A l'Adresse de **M. CARRÉ**

58, Rue Saint-André-des-Arts — PARIS

Ceux qui n'auraient pas le loisir de se déranger pourront attendre la présentation de la quittance par la poste (Supplément de 50 cent.).

PRIMES

A l'occasion de la troisième année de l'INITIATION, plusieurs Primes gratuites seront données. Tous les deux mois, à partir du n° 1, une superbe planche phototypique, grandeur in-4°, sera insérée " avec explications " dans la Revue.

De plus tous les nouveaux abonnés ou réabonnés recevront GRATUITEMENT avant la fin de l'année 1890, un

GLOSSAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE

contenant la définition des principaux termes courants.

Les abonnés qui voudraient les tables des matières de l'INITIATION (1^{re} année) peuvent s'adresser à M. CARRÉ.

(Voir l'article *La Science Occulte*).



PARTIE INITIATIQUE

PRIÈRE THÉOSOPHIQUE

A Papus, qui sait prier.

Ælohîm ! Vertus spécifiques de la Vie-principe !
Splendeurs irradiantes du Vrai, Vérités efficientes
du Beau, Glaives flamboyants du Juste....

Ælohîm ! divins collaborateurs dans l'œuvre d'éternelle Harmonie ; différenciations lumineuses du Verbe éternel !

Que — grâce à Vous — l'Unité divine soit glorifiée,
par la réintégration des sous-multiples humains !...

Que les Sonorités discordantes — par la vertu de
l'Accord Parfait — soient ramenées à l'unisson de
cette Voix mélodieuse, qui est la Voix même du
Silence ;

Que les Splendeurs hostiles et multicolores — par
la Lumière Blanche, cette synthèse pacifique des
couleurs — soient rendues à l'homogénéité de ces

Ténèbres maternelles et sacrées, d'où s'irradia la Lumière-principe ;

Que les Formes désordonnées et sans nombre — déviations différentielles de la Circonférence — s'occultent au gouffre ineffable de ce point central, d'où jaillit le rayon qui la détermina !

Que l'Espace rentre dans l'Infini, le Temps dans l'Eternité !

Que ton humanité divisionnelle, ô *Christ Douloureux*, s'évanouisse dans la divinité collective du *Christ Glorieux*, et que tous deux s'abîment dans la plénitude nuptiale et féconde du Verbe incompréhensible — *Daber!* — union suprême de l'*Eternel Masculin* et de l'*Eter el Féminin*, de l'Esprit pur et de l'Ame-vivante universelle !

Afin que — l'Univers-manifesté s'étant évanoui, comme un encens, sur l'autel de l'Univers-essence — l'*Adam-principe* embrasse d'une éternelle étreinte Son *Eve-faculté* ;

Et que l'Esprit vivificateur de Leur Amour, l'âme de Leur baiser, *Rouah Hakkadôsh*, Les pénétrant tous deux, Les rappelle à la contemplation interne, à l'invisible Vision de l'Unité même, l'Être-non-être, le Prime et l'Ultime, Source et Fin de l'Être :

Aïn-Soph, que mutuellement Ils manifestent, dans l'arcane incommunicable de Leur Très-Sainte-Trinité !

: אמן Amen.

STANISLAS DE GUAITA.

La Science Occulte

APPLIQUÉE AUX SCIENCES EXPÉRIMENTALES

LA PHYSIOLOGIE

Un des buts poursuivis par les occultistes contemporains est de montrer que la science occulte permet, grâce à l'emploi de la méthode analogique, de découvrir des données toutes nouvelles dans le domaine de nos sciences usuelles. Nous tirons d'un travail qui vient de paraître (1) les deux extraits suivants qui montreront l'application des principes de l'occultisme à la physiologie. La planche jointe à ces extraits permettra à tous nos lecteurs d'en saisir tous les détails.

INTRODUCTION

Il y a deux façons de décrire un monument ; vous pouvez, vous plaçant assez loin, décrire l'ensemble que vous embrassez alors d'un coup d'œil ; vous pouvez, au contraire, vous rapprochant le plus possible de l'édifice, en décrire minutieusement tous les détails.

(1) *Essai de Physiologie synthétique*, par GÉRARD ENCAUSSE, officier d'Académie, externe et médaille de bronze des hôpitaux, professeur, médaille de bronze et médaille d'argent de l'Union française de la Jeunesse, 1 vol. gr. in-8° avec 35 schémas. (Carré, éditeur). Prix : 4 f.

Dans le premier cas vous donnerez une idée générale, synthétique de l'objet à étudier, mais sans aucun détail; dans le second cas, l'étude analytique, très riche dans sa division, manquera totalement de point de vue d'ensemble.

Il en est ainsi pour toute étude.

Nos livres de science sont, à très peu d'exceptions près, tous construits d'après la seconde méthode, et les ouvrages élémentaires ne diffèrent des autres que par la moindre quantité des détails étudiés. De là les difficultés réelles à vaincre par l'auteur pour rester clair.

Dans le travail suivant, consacré à la Physiologie, nous allons essayer d'appliquer la première manière de description. Laissant là les détails, indispensables cependant à connaître pour tout étudiant sérieux, nous allons considérer uniquement le point de vue général, synthétique. De là le titre choisi : *Essai de Physiologie synthétique*.

Les défauts inhérents à une telle méthode sont nombreux quoique rachetés en partie par certaines qualités.

Ainsi, de même que l'édifice à décrire ne tire son effet d'ensemble que de la fusion de toutes ses lignes, de même les termes employés doivent être assez généraux pour ne donner prise à aucune critique d'école, ce qui peut facilement nous faire accuser de les avoir naïvement choisis. Tels sont par exemple les mots de *force* et de *matière* que nous employons fréquemment, nous expliquerons tout à l'heure pourquoi.

Cependant que de clarté un auteur plus expert que nous-même en la matière ne pourrait-il pas tirer de

cette méthode ! Les sciences, considérées d'une façon synthétique, se gravent profondément dans l'esprit, et l'étude des détails est ensuite bien mieux comprise. La généralité des termes facilite à tous leur compréhension sans travail préalable, et plus tard chaque mot technique venant remplacer un terme général est bien mieux spécifié pour l'esprit.

Telles sont les considérations préliminaires qui ont guidé notre travail ; voyons maintenant comment nous avons cru devoir exposer la Physiologie.

∴

Ouvrez un traité quelconque de Physiologie et cherchez quel est le plan d'exposition suivi dans l'étude d'une fonction.

Vous verrez que l'auteur décrit une série de phénomènes spéciaux dont l'ensemble constitue cette fonction. Ainsi, pour prendre un exemple, la circulation du sang conduit à étudier une foule de détails anatomiques ou histologiques sur les rapports et la constitution intime des divers organes qui concourent à cette circulation. Le sang circule, voilà le phénomène. Quelle est sa constitution, par où passe-t-il, quelles modifications subit-il dans sa course, voilà quelques-uns des points étudiés particulièrement.

Peut-on considérer une fonction sous un tout autre point de vue ?

Certainement, sans cela il n'y aurait aucun bénéfice à déterminer l'existence des deux méthodes, synthétiques et analytiques, de description.

Au lieu de voir les divers *comment* de la circula-

tion du sang, cherchons-en les *pourquoi*. Cherchons LE BUT des diverses circulations de l'organisme au lieu d'en décrire uniquement la marche. La science expérimentale est assez avancée pour nous fournir tous les éléments nécessaires à cet effet, nous n'avons à énoncer rien de nouveau ; notre effort porte uniquement sur ce point : présenter d'anciennes questions sous un nouvel aspect. Quelques considérations inattendues pourront surgir de l'emploi de cette méthode.

Ainsi, pour rester dans l'exemple choisi, si nous nous demandons à *quoi sert* le sang, la science expérimentale nous répondra qu'il sert à réparer les pertes de l'organisme. Ces pertes sont de deux sortes : les pertes de force et les pertes de substance. Le but du sang est donc de réparer la force et la substance de l'organisme. Toutes les portions de la circulation sanguine ne concourent pas également à ce but. Ce n'est que dans son parcours *du cœur aux organes* que le sang remplit effectivement cette action réparatrice.

A quoi servent donc les autres parties de la circulation sanguine ?

Lorsqu'il passe du cœur aux poumons, le sang n'a rien à réparer ; il vient au contraire *se charger* à nouveau sous l'influence de l'oxygène qui lui apporte la circulation de l'air dans les poumons. De quoi se charge-t-il ? Évidemment ce n'est pas de substance, mais bien de l'autre élément, de *force*.

Ainsi dans son trajet du cœur aux organes le sang distribue la force et la substance. Dans son trajet du cœur aux poumons il se charge à nouveau de force ;

mais que fait-il dans son trajet des organes au cœur ?

L'étude, même superficielle, des organes qui viennent se joindre à la circulation dans ce trajet (veine sus-hépatique, canal thoracique et grande veine lymphatique) suffit à répondre de suite à notre question. Le sang se charge alors *de substance*.

Ainsi, pour tout résumer, la circulation du sang comprend trois périodes :

Pendant la première le sang va du ventricule gauche à l'organisme et répare la force et la substance au fur et à mesure des besoins.

Mais cette force et cette substance une fois sorties du sang doivent se renouveler aussi pour une nouvelle action ; aussi, dans la seconde période, le sang, revenant de l'organisme au cœur droit, se charge-t-il de substance ; puis, passant du cœur droit au poumon, dans une troisième période, il se charge de force ; enfin quand il revient au cœur gauche il est de nouveau chargé de force et de substance et peut exercer encore son action réparatrice.

Mais pensez-vous que toute la force et toute la substance contenues dans le sang s'usent chaque fois ?

Ce serait un bien singulier marchand que celui qui n'aurait dans sa boutique que juste ce qu'il vendrait dans sa journée et qui s'arrangerait de telle sorte qu'il ne restât rien chaque soir.

La nature est aussi, sinon plus, prévoyante que l'homme ; tout ce qui n'a pas servi est soigneusement extrait de la circulation sanguine et mis en réserve.

La *substance* qui n'a pas trouvé son emploi est drainée par les lymphatiques, au sortir des artères, et

mise en magasin dans des ganglions répandus un peu partout. De là une nouvelle circulation : la circulation lymphatique.

La *force* qui n'a pas servi est aussi soigneusement mise en réserve dans des ganglions répandus également un peu partout : les ganglions du grand sympathique. De là une nouvelle façon de considérer la circulation nerveuse inconsciente.

Répandre dans l'organisme *la force et la matière*, tel est le but de la portion capitale de la circulation du sang dont le centre d'action est dans la poitrine.

Renouveler et mettre en réserve *la matière*, tel est le but de la circulation lymphatique dont le centre d'action est dans l'abdomen.

Présider au renouvellement, à la distribution et à la mise en réserve *de la force*, tel est le but de la circulation nerveuse dont le centre d'action est dans la tête.

C'est un peu toute la physiologie humaine que nous venons de résumer en ces quelques lignes ; nous y pouvons voir au mieux les défauts et les qualités de la méthode que nous avons choisie.

* *

La physique doit ses plus grands progrès à la découverte de l'unité de la force, toutes les forces pouvant se transformer l'une dans l'autre (théorie mécanique de la chaleur). La chimie, par la découverte des séries atomiques et de leur progression mathématique, a été conduite également à considérer tous les corps comme modifiés à degrés divers de l'hydrogène,

c'est-à-dire à admettre l'unité de la matière. Est-il permis, en application de ces données, de prendre des termes aussi généraux que ceux que nous avons employés?

Les écoles diverses qui se sont succédées en médecine pour aboutir à l'école anatomo-pathologiste d'aujourd'hui sont toutes caractérisées par les acceptions différentes qu'elles ont données à *la vie*.

Vouloir choisir un de ces termes caractéristiques d'une école, c'est sortir de suite de la généralité, de la synthèse, pour rentrer dans la particularité, dans l'analyse.

C'est ce que nous voulons éviter avant tout.

Les mots de *force* et de *matière* sont bien généraux, ils peuvent être considérés même comme un peu naïfs, mais ils ont cet immense avantage d'être compris par tous et d'être acceptables par toutes les écoles.

Les disciples de Bichat peuvent voir dans cette force *la vie* considérée comme un principe particulier, tandis que les disciples de l'école de Paris peuvent y voir la résultante d'actions chimiques et physiques. C'est là un des grands avantages de la généralité que d'éviter toute discussion sur les termes employés.

De plus nous sommes amenés à déterminer ainsi dans l'homme l'existence de diverses circulations qui répondent toutes à un schéma unique. La circulation du sang, la circulation de la lymphe, la circulation du fluide nerveux présentent entre elles des rapports d'identité curieux, rapports qui se retrouvent jusque dans les circulations adjointes comme la circulation

de l'air, celle des aliments et toutes les circulations excrétoires.

Partout nous voyons un centre de fabrication, un centre de condensation et des conduits centripètes et centrifuges. Nous aurions pu aborder en détail la comparaison des fonctions entre elles ou même des divers organes entre eux.

L'anatomie philosophique qui s'occupe de cette dernière question est presque délaissée en France, quoique de création toute française, et cultivée au plus haut point en Allemagne, ainsi que le montre Foltz dans son remarquable travail (1).

A côté de Foltz, à peine pouvons-nous citer en France comme auteurs originaux dans ces dernières années le docteur Adrien Péladan (2) et le docteur Camille Bertrand (3), outre ceux cités dans l'excellent article de Lereboullet consacré à cette question dans le dictionnaire encyclopédique de Dechambre, tandis que l'école allemande poursuit toujours des études dans cette voie.

S'il est intéressant de comparer des organes entre eux pour trouver leur loi de construction, combien ne serait-il pas plus important de comparer les fonctions entre elles pour en déduire les principes fondamentaux de fonctionnement ? Ce serait créer de toutes pièces une science presque inconnue : la physiologie philosophique qu'un docteur viennois a seul abordée

(1) Foltz. *Homologie des memb. pelviens et thoraciques de l'homme.*

(2) Adrien Péladan. *Anatomie homologique.*

(3) Camille Bertrand. *Anatomie philosophique.*

en 1839 (1) après Oken (2), à notre connaissance du moins.

Notre intention n'est pas d'aborder la question sous tous ses aspects, aussi bornerons-nous là notre « essai ». Qu'il nous suffise en terminant de rappeler l'harmonie qui existe, de par cette méthode, entre toutes les fonctions de l'homme et de prier tous les hommes compétents de parcourir ce qui concerne le système nerveux et particulièrement le rôle bien spécial que nous attribuons aux ganglions du grand sympathique.

Nous avons voulu avant tout être concis ; si parfois nous avons commis des négligences ou des erreurs, nous demandons qu'on nous pardonne eu égard à la nouveauté de ce genre d'études.

30 juin 1890.

EXPLICATION DE LA PLANCHE SYNTHÉTIQUE.

(Voir au frontispice)

LE SCHÉMA D'ENSEMBLE

Cette figure contient, à très peu d'exceptions près, tous les organes splanchniques du corps humain, groupés de façon à donner une idée de leur fonction et des rapports de ces fonctions entre elles.

(1) Jean Malfatti de Montereaggio. *La Mathèse*. Paris 1839, in-8, traduit par Ostrowski.

(2) Oken. *Esquisse du système d'anatomie*. Paris 1821, in-8.

Trois segments concentriques constituent la figure : Extérieurement le système nerveux — au milieu, le système sanguin ; — au centre, le système lymphatique et les organes de la digestion ; enfin en bas les organes d'excrétion. On peut noter en passant les rapports de ce groupement avec les feuillets blastodermiques de l'embryon.

1° SEGMENT CENTRAL

Au centre de la figure *l'estomac* et *l'intestin grêle* présentent l'origine de l'entrée de la substance dans le corps. — *Les chylières* aboutissant au *canal thoracique* avec *la rate* comme centre de condensation (hypothèse de Malfatti) et les veines aboutissant à la *veine porte* avec *le foie* comme centre condensateur, figurent la circulation du renouvellement des éléments matériels de l'organisme.

La chaîne de *ganglion* et de *plexus* de la circulation lymphatique commençant au niveau des *capillaires artériels* et allant gagner le système veineux près du cœur montrent schématiquement la circulation de la lymphe, véritable drainage de la substance qui n'a pas trouvé son emploi pendant la circulation du sang.

Enfin, en bas, le gros intestin montre les voies d'excrétion des aliments non assimilés.

2° SEGMENT MÉDIAN

Au milieu nous voyons le schéma si connu de la circulation du sang. — A gauche, la circulation du

sang rouge, du sang chargé de matière et de force, circulation figurée par un trait double. — Parti du poumon, le sang aboutit aux organes en allant passer par le cœur gauche, grand régulateur de cette circulation.

A droite, la circulation centripète du sang noir, figuré par un trait noir.

Parti des organes par les capillaires veineux, le sang gagne le cœur droit en se chargeant en route de matière sous l'influence de la veine sus-hépatique et du canal thoracique. — Du cœur droit, le sang passe par le ventricule dans le poumon où il va se charger de force et enfin repart du poumon, chargé cette fois de deux éléments qu'il avait perdus : la force et la matière.

3° SEGMENT PÉRIPHÉRIQUE

La force sanguine, sublimée par le cervelet, (théorie du docteur Luys) est transformée en fluide nerveux et prend deux grandes directions suivant le point d'incitation.

Si ce point d'incitation est dans *le sens*, le courant produit est centripète. L'excitation traverse le ganglion médullaire postérieur et en gagne soit le cerveau postérieur (circulation consciente), soit la substance grise postérieure de la moelle et, de là, la substance grise antérieure (circulation réflexe).

Si l'excitation a gagné le cerveau, un courant nerveux s'établit, courant dont la physiologie n'a pas encore déterminé toutes les conditions, et la *circulation psychique* prend naissance.

Le résultat de cette circulation psychique est la production d'une *idée*, agissant du dedans au dehors comme l'objet matériel, origine de la sensation, agissant du dehors au dedans.

Le courant part du cerveau antérieur par les fibres de projection de premier ordre, traverse les ganglions cérébraux où il se renforce, suit les cordons moteurs de la moelle antérieure, puis les nerfs moteurs et arrive aux organes à fibres striées.

Dans le cas où l'excitation passe directement de la moelle postérieure (substance grise dans la moelle antérieure (substance grise) il n'y a rien de correspondant à la circulation psychique. La sensation se transforme en mouvement, mais la puissance du mouvement et sa diffusion dépendent uniquement de la grandeur de l'excitation.

La force nerveuse en excès est drainée et condensée par le système spécial du grand sympathique dont les ganglions et les plexus répondent en tous points aux ganglions et aux plexus lymphatiques. C'est encore grâce à ce drainage parti des parties grises antérieures de la moelle, que la force nerveuse, agissant par saccade dans les circulations précédentes, est transformée en une force continue, agissant sur les organes à fibres lisses.

Enfin au bas des trois segments nous trouvons :

1° La portion extra-péritonéale du gros intestin avec l'anus, organe d'excrétion de la circulation alimentaire et de l'abdomen en général;

2° Le rein et la vessie avec leurs conduits, organes

d'excrétion de la circulation sanguine et de la poitrine en général ;

3° Le testicule, les vésicules séminales et les conduits annexes que nous sommes amenés à considérer comme les organes d'excrétion rapide et instantanée de la force nerveuse.

On peut suivre un à un tous ces détails sur le schéma d'ensemble qu'on trouvera dans la planche ci-jointe.

Il résume, aussi bien que faire se peut, notre *essai* tout entier, et nous espérons qu'on voudra bien excuser les fautes de détail qui pourraient s'y trouver, eu égard à l'idée d'ensemble que nous nous sommes efforcé de représenter.

G. ENCAUSSE.

REMARQUES

A cette étude nous ajouterons quelques mots.

On remarquera que le schéma montre, dans le microcosme même, l'existence des trois mondes ; chacun des mondes correspond à l'une des lettres du tétragramme sacré יהוה (*iod, hé, vau, he*).

En haut *le monde de l'idée* comprenant le cerveau, et ses ganglions, le cervelet et la circulation psychique. Ce monde correspond à la lettre *iod* (י).

Au milieu *le monde de la Vie* comprenant les poumons, le cœur, les organes de circulation avec le grand sympathique comme centre de réserve *du corps astral* (fluide nerveux mis en réserve). Ce monde correspond à la lettre *vau* (ו) qui veut dire lien.

En bas entre le diaphragme supérieurement et le péritoine inférieurement *le monde de la matière* comprenant les organes situés dans l'abdomen et les réservoirs matériels de l'organisme. Ce monde correspond à la lettre *hé* (ה).

Voici donc trois des lettres du tétragramme : le iod (*tête*), le hé (*ventre*), le vau (*poitrine*). Où se trouve le second hé ?

A propos de notre étude du Tarot nous avons montré que les arcanes mineurs indiquaient la constitution du corps humain. L'originalité de notre travail provient surtout de la découverte des fonctions du deuxième *hé* agissant comme centre de transition, de *génération* d'un monde à l'autre.

Or, voyez dans le corps humain, tous les organes extra-péritoneaux, situés sous le péritoine, tout à fait en bas du schéma, représentent ce deuxième *hé* du tétragramme sacré.

Voilà donc une de nos sciences exactes venant appuyer de tous ses enseignements les données de la science occulte sur le mot *iod, hé, vau, hé*. Bientôt la physique, la chimie et l'histoire naturelle viendront se ranger sous la même loi et prouver, mieux que toutes les théories, que l'initié des temples égyptiens, Moïse, a formulé dans son Sepher des principes de haute science et non des contes de fée.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'ESOTÉRISME EN ISLAM

UN SAINT

Je viens de passer quelques minutes bien agréables à me rappeler mon vieux maître en islam, le premier qui m'ait révélé le charme discret du mysticisme, le meilleur assurément et le plus doux des hommes.

Il s'appelle Ben-Smaïa : il habite dans la haute ville d'Alger une petite maison très blanche, dont la porte très basse est encadrée d'une bande bleue.

Nous avons fait connaissance un jour que la lumière me semblait moins brillante, le regard des femmes moins puissant, l'horizon de la mer plus étroit que la veille, et je lui avais plu en lui traduisant quelques lignes de la « Cité de Dieu » de saint Augustin. « L'homme qui a écrit cela était musulman », m'avait-il dit comme je refermais le livre.

Depuis ce temps, il m'avait donné des leçons régulières. Il venait chez moi trois fois par semaine, vêtu d'un burnous très mince, un petit panier à la main (car c'était lui qui faisait le marché pour sa famille), et il s'asseyait à côté de moi, se donnant une peine infinie pour m'expliquer le « Livre de l'Or pur » du cheikh abd-el-Aziz. Il était, d'ailleurs, beaucoup plus savant en grammaire arabe et en législation musulmane qu'un professeur au Collège de France.

De temps en temps, je l'interrompais pour qu'il me parlât de sa vie : il était répétiteur de Koran dans la mosquée voisine, et il y allait tous les jours pour 600 fr. par an.

Deux de ses fils étaient marchands de tabac et mariés. Absolument content de son sort dans ce monde, il n'avait pas peur de l'autre : car il vivait en paix avec tous les hommes et tous les Esprits.

Une vieille négresse morte chez lui venait souvent ranger de menus objets dans sa chambre, et se retirait en le saluant.

Quand je souriais de sa crédulité, il me reprenait doucement et ajoutait :

— Vous ne pouvez pas voir ce que nous voyons, nous autres musulmans, parce que vous ne voulez pas croire.

Il y avait bien trois semaines qu'il m'expliquait le « Livre d'Or pur », et je désirais lui offrir le prix de sa peine ; mais j'avais une sorte de honte à lui tendre ma bourse en échange des idées hautes et des sentiments délicats qu'il m'apportait. Cependant je m'en-

hardis, et je lui demandai combien il me prendrait par mois pour achever de m'instruire.

Il réfléchit pendant quelques instants et me répondit :

— Cent francs.

La somme était forte, mais je m'inclinai, et du mois de janvier au mois de juillet nous continuâmes d'expliquer ensemble les formules les plus rares de la l'abandon à la volonté de Dieu et du renoncement aux choses de ce monde ; puis je partis pour la France, et j'y restai pendant les vacances.

De retour à Alger, je me hâtai d'aller le revoir, et le priai de me continuer ses soins.

Il me serra les mains avec un air attendri et joyeux que je ne lui avais jamais vu, et me promit d'être chez moi le lendemain à l'heure habituelle. Quand il y fut, il s'assit sur une chaise, et, me regardant bien en face, me dit :

— « Je me suis repenti devant Dieu, et j'ai de grandes excuses à vous faire. L'année dernière, je vous ai demandé une somme bien exagérée, bien au-dessus de ma condition présente et de mon mérite ; mais alors je devais marier ma petite-fille, et j'avais besoin d'argent.

« Le mariage vient d'avoir lieu, et, maintenant, je vous demande comme un service que nous reprenions nos entretiens pendant cette année-ci toute entière, sans que vous me donniez la moindre rétribution. Ne me le refusez pas, je vous en prie : vous me feriez trop de peine. »

J'ai accepté, et, pour m'en remercier, il n'a jamais

cessé de m'apporter des gâteaux au miel parfumés d'ambre et de musc à la fin du jeûne du Ramâdan.

* * *

Je sens maintenant tout ce que je dois à cet homme aimé de Dieu ; car voici, grâce à lui, le quatrième jour que je subis un charme profond et rare, plus troublant que l'ivresse.

J'ai rencontré, en me promenant autour d'Amoura avec Hadj Aïssa, un personnage dont la tête était enveloppée de mousseline blanche, et mon compagnon l'a salué avec vénération, en l'appelant Hadj Mohammed.

Tous deux ont fait ensemble le pèlerinage l'année dernière et laissé le peu d'argent qu'ils avaient entre les mains des Anglais de la mer Rouge et des Bédouins campés près de la ville Sainte ; mais ils n'en tirent pas vanité. Hadj Mohammed est même tout le contraire de mon heureux Tartuffe des Aoulâd Naïel.

C'est un ascète sincère, amaigri par le jeûne. Ses mains sont fines et très blanches, et dans ses yeux extraordinairement calmes on voit briller une âme immobile. Il nous a fait place à l'ombre près de lui, et j'ai gagné sa confiance en lui parlant du livre du cheikh Abd-el Aziz.

Il s'est bien tenu, d'abord, sur la réserve ; mais, le lendemain, il s'est piqué au jeu, et voilà qu'il entreprend de me convertir. Ce n'est pas tout à fait l'islamisme qu'il m'enseigne, c'est encore la doctrine mystérieuse dont Ben-Smaïa m'a fait balbutier les premiers mots inconnus du vulgaire, et je suis resté dans

ce misérable village d'Amoura pour mêler mes pensées aux siennes. J'éprouve un plaisir singulier à sentir qu'il s'empare de moi et, bien loin de résister, je me livre à tout risque. « Le disciple, disent les mystiques, est un jeune oiseau dont le cheikh est le nid ; il est un corps inerte que le cheikh tourne et retourne, comme fait le laveur des morts. »

* * *

— « Tu crois, m'a-t-il dit avant-hier, que tu possèdes beaucoup de science, et qu'au moins tu sais aimer. Détrompe-toi. Tu ignores tout et tu n'aimes rien. Tu as appris que la terre tourne autour du soleil, que le sang qui circule dans le corps de l'homme est un fleuve qui revient à sa source, qu'il y a, par-delà la mer des ténèbres, des terres couvertes d'arbres différents des nôtres et habitées par des hommes jaunes ; mais ni toi ni tes maîtres n'avez encore reconnu que toutes les créations et toutes les créatures de l'univers sont des signes.

« Tu poursuis la beauté des femmes, et tu te réjouis quand elles ouvrent leurs voiles, mais comprends-tu, sinon comme un païen, ce que disent leurs yeux et leurs lèvres ? Il y a des signes divins dans les femmes, des signes divins dans la mer quand elle s'étend, le jour, sous le soleil, ou se rétrécit, la nuit, sous les étoiles ; des signes divins dans les orges vertes qui sortent des champs fécondés et mûrissent pour nourrir les chevaux et les hommes ; des signes divins dans ton souffle, dans tes muscles, dans tes os et dans ta chair, jusque dans les vêtements dont tu te couvres,

et dans ceux que tu dédaignes. Dieu te parle à toutes les secondes de ta vie une langue immensément riche et sonore, auprès de laquelle les mots que tes docteurs griffonnent dans leurs livres n'ont même pas la valeur d'une poignée de sable.

« Voilà pour ta science. Et, dis-moi : confesse ce que tu aimes. Depuis l'homme et la femme qui te sont le plus chers jusqu'aux objets les plus futiles dont tu détournes bientôt les yeux, n'est-il pas vrai que tu n'aimes que des fantômes? Ils passent devant tes yeux sans s'arrêter jamais, déformés par les maladies ou par la vieillesse, et les regrets ou la crainte se mêlent sans cesse à ce bonheur que tu appelles l'amour. Toi-même tu n'es capable d'aimer de cet amour misérable que pendant un temps très court de ta vie.

« Après avoir tourmenté ton corps et avili ton âme pour amasser de l'or, le moment vient vite où tu ne jouis plus de ce qu'il te procure, et alors tu le donnes à d'autres pour les voir en faire un meilleur usage.

« Tu te fonds en tendresses, et bientôt les créatures que tu croyais si fortement chérir te deviennent indifférentes par le simple effet de ton impuissance. Tu aimes l'étude et tu te consumes dans les veilles : après cinquante ans de recherches aveugles qui t'égareront loin du monde présent et du monde futur ton intelligence s'affaiblira et tu bégaieras comme un enfant. Tu en es là parce que tu aimes les signes de Dieu, sans les comprendre, au lieu de Dieu lui-même ; parce que tu es un homme des temps de l'ignorance, et que tu as refusé d'entendre les prophètes et les apôtres. Si au moins tu étais chrétien et si tu lisais

l'Évangile comme je l'ai lu, tu m'entendrais tout de suite, et je n'aurais même pas besoin de t'avertir. »

*
**

Hier il m'a dit :

— « Ecoute-moi avec attention. Donne-moi bien toute ton âme. Ecarte le doute et tends fortement ta pensée pour me croire. Je vais te donner le moyen de connaître et d'aimer le vrai absolu et l'impérissable.

« Si tu pouvais effacer d'un seul coup toutes les impressions que ce qui t'entoure a faites dans ton âme, si tu parvenais en quelques jours à être bien certain que cette terre-ci et ce qu'elle porte, ton père et ta mère, ta maison et ton champ, tes biens et ton corps sont des illusions; si tu te mettais en face du pur néant qui est la source de la vie et de la beauté, et dans lequel toute vie et toute beauté s'éteignent, tu deviendrais fou pour sûr, et ta raison fondue comme la cire devant un feu ardent laisserait ton corps vide errer à la façon des bêtes. Comprendre et aimer tout Dieu, tu l'as peut-être entendu dire par les sots et les hypocrites qui s'entre-payent de mots; mais la vérité est que cela n'est point donné au commun des hommes. Il n'y a que les prophètes comme Aïssa (Jésus) et Mohammed qui aient reçu cette grâce formidable, et tu sais avec quelle terreur et quelle angoisse ils en ont parlé. Mais Dieu est clément et miséricordieux.

« Tous les autres hommes peuvent s'élever vers lui, lentement, il est vrai, mais sans danger, en unissant leurs âmes à celles de ceux qu'il a manifestement

choisis pour ministres, et qui sont heureusement innombrables sur la surface de la terre : car, depuis le commencement du genre humain, aucun de ces êtres privilégiés n'est mort, et les plus anciens comme les plus récents passent peut-être en ce moment près de toi dans la lumière, invisibles à tes yeux de chair. Dieu en suscite tous les jours de nouveaux là où il veut, sous nos tentes et dans les forteresses des sultans, jusque chez vous-mêmes ; — n'en doute pas, il y a des saints parmi vous ; seulement vous vivez avec eux sans les reconnaître...

*
*
*

« Eh bien, prends une résolution ferme ; cherche à découvrir un de ces hommes, non pas avec ton intelligence (car le démon t'égare), mais avec ton cœur ; et quand ton cœur t'aura dit : « Le voilà, c'est lui », comme le cœur d'une femme parle à la vue de son amant, humilie-toi devant lui, aurait-il la figure d'un mendiant, et demande-lui qu'il te prenne. S'il te repousse, passe des jours et des nuits à prier devant son tombeau ou devant sa porte.

« Peu importe, je te le répète, qu'il soit mort ou vivant. Un jour viendra où tu l'entendras dire : « Viens », et où tu le verras t'ouvrir les bras ; il te relèvera, il te serrera sur sa poitrine, et tu sentiras tout ton être s'enfoncer dans le sien comme dans un abîme. Alors tu seras sauvé. Tu seras une parcelle de lui-même, tu commenceras à t'affranchir, à comprendre et à aimer par lui. Il te révélera les noms par lesquels tu dois invoquer Dieu pour qu'il t'attire,

les prières que tu dois réciter la nuit pour purifier ton âme, toutes les paroles que tu dois dire et tout ce que tu dois faire dans ce monde visible, en un mot, le chemin que tu dois suivre sans en dévier d'une ligne, et tu goûteras, mon ami, les joies immenses de l'obéissance et de l'abandon complet aux volontés d'un maître et Seigneur.

« Soupçonnes-tu seulement ce que cela peut être, vivre, toi, homme ignorant et misérable, vivre par l'amour, de la vie intime d'un être surhumain, plus puissant dans l'univers que tous les sultans des nations infidèles, qui commande aux éléments et fait partie des conciles du Prophète ? C'est là le premier degré de l'initiation : l'anéantissement de ta personne dans un autre homme. Il y en a six autres ; mais ce premier pas est le plus difficile à franchir, parce qu'il faut briser bien des attaches, et le prophète Aïssa (Jésus) a eu raison de dire : « L'homme n'a pas de pires ennemis que les gens de sa maison. »

* *

Là, il s'est arrêté, et j'ai vu passer comme des lueurs et des nuées dans ses yeux ; ses paupières se sont abaissées, et il s'est tu pendant longtemps ; puis il a paru revenir à lui, et, me regardant avec un tel calme qu'il me faisait peur, il a repris :

« J'avais peut-être vingt ans, quand j'ai quitté mon père et ma mère. Ils étaient alors dans le pays de Mouley Abd er Rahman, aux environs de Tanger, et je ne les ai plus revus. Je suis allé d'abord à Ouazzan me mêler aux fidèles qui prient sous la direction de

Mouley Taïeb ; mais j'ai vu bientôt qu'ils n'étaient pas assez pauvres pour moi, et qu'ils s'occupaient trop des affaires de ce monde. Je les entendais discourir sur la puissance du sultan de Fez et sur l'amitié du roi des Français, comme si de pareilles choses méritaient qu'on s'en occupât, et leur chérif lui-même leur en donnait l'exemple.

« Je les ai quittés, j'ai mendié sur ma route, et je suis arrivé presque au bout du monde, à Baghdad, dans le couvent de Sidi Abd el Gader el Djilâni ; mais quand je fus devant le tombeau du saint, mon cœur resta dur comme une pierre. Le sultan des saints de l'Islam, l'étoile polaire de tant de milliers de fidèles se détournait de moi. Je m'obstinaï dans la naïveté de mon âme, croyant qu'il était bien aisé d'entrer dans sa voie, car il a dit simplement : « Rejetez les mauvaises paroles, prononcez sans cesse le nom du Très-Haut, méprisez les biens de la terre, et repoussez les amours humaines. »

« Un derviche me communiqua le secret de ses invocations, et je me mis à réciter tous les jours, après chacune des cinq prières obligatoires, 165 fois : « Il n'y a de Divinité que Dieu », 100 fois : « O mon Dieu, répandez vos grâces sur notre seigneur Mohammed, le prophète illettré », 121 fois l'oraison qui ouvre le Koran, 121 fois le chapitre du Koran commençant par « Lorsque viendra le secours... », 121 fois quatre autres chapitres à mon choix. Je priaï comme le veut la règle : assis et les jambes croisées, les mains ouvertes et les doigts écartés sur les genoux ; je prenais tout juste assez de

nourriture pour ne pas défaillir, et je tendais toute mon âme vers le saint, comptant d'un moment à l'autre sur l'illumination de sa présence.

« Cela dura deux ans de suite, et la seule grâce qu'il me fit fut de me maintenir en vie. A la fin, croyant que j'allais mourir, je revins à son tombeau, je le priai pendant trois jours en versant des larmes ; puis, les yeux clos, j'attendis qu'il me parlât. Il resta inexorable. Le désespoir me prit, et je repartis pour chercher sur la terre l'homme vivant ou mort que je devais servir.

*
**

« Alors j'ai lentement parcouru l'Égypte, la Tripolitaine, la Tunisie entière et l'Algérie. J'allais de zaouïa en zaouïa et de confrérie en confrérie, et mon désespoir augmentait en voyant tant d'hommes heureux d'être unis à leurs cheikhs : car, tu ne le sais peut-être pas, il y a, chez les seuls musulmans d'Algérie, plus de 30,000 fidèles d'Abd el Gader el Djilâni. Les coupoles qui marquent les places où son corps aérien s'est posé sont dix fois plus nombreuses que vos villes.

« Elles s'élèvent sur les collines et servent de guides aux voyageurs comme les phares et les îles de la mer. Les Rahmanîa, qui sont peut-être deux cent mille, pullulent depuis les montagnes de la Kabylie jusqu'aux oasis du Zab. Ceux-là s'approchent de Dieu par la grâce d'Abd er Rahman bou Gobrîn, le Saint aux deux tombeaux.

« Les Tidjânia qui vénèrent El Tidjâni de Laghouat

occupent tout le sud de la province d'Alger et étendent leurs prédications jusqu'aux Touaregs du grand désert. Et les Châdelia Derqaoua, et les Kerzazia, et les Hansalia, et les Taïbia, vingt mille dans une région, quinze mille dans une autre, dix mille ailleurs, dispersés sous les tentes de poil et sous les gourbis de branchages : voilà la bonne semence, la réserve mystérieuse, le levain de l'Islam ! Ton gouvernement essaye de les compter : il n'en saura jamais le nombre.

« Moi, je les connais presque tous. Pendant dix ans, j'ai, sans dire un mot à personne, visité leurs retraites, prié sur les tombeaux de leurs intercesseurs, emprunté leurs pratiques et leurs formules ; j'ai porté les guenilles des Derqaoua, je me suis flagellé avec les Hansalia ; j'ai prié les pieds dans la neige au col de Chelala ; dans le sable, sous le soleil, à Temassinin ; et, pour mon malheur, pendant ces dix ans, j'ai trouvé tous les cheikhs morts ou vivants également impitoyables. Je sentais bien que je ne priais que des lèvres et que je restais comme un oiseau perdu dans le monde ; mais, pour me soutenir, je me rappelais le cheikh El Hansali. Celui-là, après avoir été agréé par Dieu et regardé comme un prodige de science, avait tout à coup perdu la mémoire. Au lieu de se livrer à la douleur, il avait recommencé d'apprendre ses lettres et avait reconquis toutes ses connaissances. Je me disais, quand je me sentais faible : « Tu n'en es pas encore à l'épreuve d'El Hansali. »

*
*
*

« Enfin mon jour vint à Méquinez, comme je dor-

mais contre le mur du tombeau de Si Mahmed ben Aïssa. Il me sembla que j'étais porté sur une mer sans limites, ténébreuse et plaintive ; mon cœur était serré par une telle angoisse que je me sentais absolument mourir ; des regrets immenses naissaient en moi de toutes les choses que j'avais vues et de celles que je n'avais pas vues encore, et mon renoncement était pareil à celui des agonisants auxquels on élève la main droite en signe de témoignage. Tout à coup, la mer disparut, et j'étais assis devant une terre d'une richesse inimaginable, rayée de longues plaines bleues, sillonnée de fleuves bleus, parsemée de villes et de mosquées bleues ; j'étais enveloppé, inondé, pénétré d'une lumière bleue ; un bonheur inconnu dilatait ma poitrine, et je croyais me lever, les bras étendus, pour embrasser la radieuse immensité. Puis, cette terre bleue s'évanouit dans une autre plus merveilleuse encore, éclatante et jaune comme de l'or ; des montagnes aux formes inconnues étaient des buées d'or ; il en tombait de hautes cascades d'or ; les champs étaient des nappes d'or, et des vibrations d'or qui venaient des profondeurs du ciel gonflaient mon cœur qui palpait d'une joie indicible ; je me sentais transporté, et je parlais, et je m'entendais parler, mais je ne comprenais pas mes paroles. Peu à peu la lumière d'or s'éteignit, et cependant le bonheur qui m'avait envahi me semblait devoir être éternel.

« Enfin je m'éveillai, et, à ma grande surprise, je me vis entouré de gens qui criaient au miracle. Il paraît que je m'étais levé et que j'avais marché, les yeux fermés, droit devant moi, toujours plus vite en disant :

« Les cœurs sont des jardins, les prières en sont les arbres, les mots sont une eau vivifiante... » J'avais récité, sans l'avoir jamais lu, le mandement de Si Mahmed ben Aïssa. C'était lui qui me l'avait inspiré et qui m'avait entr'ouvert dans mon sommeil ce monde bleu et ce monde d'or.

..

« Depuis ce temps j'appartiens au cheikh Mahmed ben Aïssa. Par lui je sais tout ce que je puis savoir ; par lui j'aime autant que je puis aimer ; je l'entends s'il m'appelle ; il me répond si je l'invoque. En lui mon âme s'est élevée dans l'inaccessible et dans l'éternel, dans le calme absolu. La mort ni les souffrances ne m'inquiètent guère. Je me nourrirai de plantes vénéneuses devant toi ; je mâcherai du verre sans que mes lèvres saignent ; je m'enfoncerai un poignard dans le flanc, et à l'instant même ma blessure sera guérie. Je puis, rien qu'en imposant mes mains sur la tête d'un homme, lui communiquer ma force et l'envoyer contre un mur hérissé de piques ou le lancer pieds nus sur un champ de charbons rouges : que sa chair se déchire ou qu'elle brûle, il se retournera vers moi en souriant, ivre de bonheur. Mon cheikh m'a même accordé davantage. Je puis entrer dans la chambre d'un malade, prendre tout son mal et l'en délivrer ainsi sans souffrir moi-même : il me suffit de le regarder et de tenir ses mains dans les miennes. Telles sont les œuvres de l'amour ; mais il faut s'être donné pour les accomplir.

*
**

« Sais-tu, par exemple, comment Si Mahmed ben Aïssa a choisi ses premiers disciples ? Un jour il convoqua devant sa maison tous ceux qui le suivaient d'ordinaire et la place se trouva bientôt remplie. Il monta sur le petit escalier qui menait à sa porte, tira un long couteau de sa ceinture et dit qu'une révélation divine lui avait ordonné d'égorger un homme à l'instant même. Lequel d'entre eux l'aimait assez pour lui donner sa vie ? Un homme répondit : « Moi ! », et s'avança. Ben Aïssa le fit entrer dans la maison, l'y suivit et referma la porte. On entendit un grand cri : un filet vermeil descendit sur les marches. Ben Aïssa reparut, tenant son couteau ensanglanté, et cria : « Un autre ! » Une seconde voix répondit : « Moi ! » La porte s'ouvrit et se referma ; un second cri retentit. Ben Aïssa revint et en demanda un troisième. Un troisième homme sortit de la foule, puis, ainsi de suite, un quatrième, un cinquième, jusqu'à quarante ; mais, au quarante et unième appel, personne ne répondit. Les hommes de peu de foi restaient muets devant les marches rouges. Alors il sourit, et, fonçant la porte d'un coup si violent quelle tomba tout entière à l'intérieur, il leur montra ses fidèles tous vivants et souriant eux-mêmes d'un bonheur presque divin. Il avait égorgé l'un après l'autre quarante moutons à leur place, et c'était lui qui avait poussé les cris de mort. C'est depuis ce moment que le Conseil suprême des Aïssaoua se compose de quarante membres. »



... Il m'a dit cela très doucement, d'une voix unie et calme comme son regard ; mais l'assurance impassible de cette voix et de ce regard me fascinaient comme la profondeur des eaux dormantes.

Il m'est arrivé plus d'une fois, quand j'étais en barque sur un bras de fleuve très lisse et presque mort, à l'heure où le ciel lui donnait le tendre reflet des perles, de me sentir attiré vers le gouffre par une force inconnue, et on raconte la même chose des jeunes marins qui naviguent sur la mer Rouge par les grands calmes. Il faut que les vieux veillent sur eux pour empêcher qu'ils s'y précipitent. De même ma pensée vacillait indécise devant l'abîme au bord duquel il m'attirait. Ma raison se révoltait, et je lui répondais : « Qui sait ? » Aux objections de mon doute, un je ne sais quoi répliquait : peut-être.

A ce moment juste, il m'a pris la main, l'enchanteur, et m'a dit :

« Accompane-moi seulement à Messad. Tu devais y aller il y a trois jours. Faisons le voyage ensemble. J'y ai donné rendez-vous, pour demain, à quelques-uns de mes disciples. Là, je te montrerai sûrement que notre amour est plus fort que la souffrance et la mort. »

(*Figaro.*)

E. MASQUERAY.



Expériences d'Occultisme Pratique

Ayant lu dans l'*Initiation* le compte rendu des expériences de M. Vicente Fernandez (1), je voulus les renouveler.

Je pris une aiguille plantée dans un morceau de carton épais, et supportant un rectangle de papier buvard en son centre de gravité ; j'ai la face tournée vers le Nord, et il est six heures du soir. Entourant le rectangle de la main gauche, et par un effort de volonté, je fais tourner le rectangle sept fois ; la huitième révolution n'a pu s'accomplir. Après dîner, j'ai mis le carton sur un presse-papier en verre, et je n'ai pu alors obtenir que des oscillations de 15 à 20°. J'ai arrêté une série de révolutions, en présentant doucement, afin de ne pas ébranler les couches d'air, mon doigt à 3 mill. d'un des côtés du rectangle.

J'ai pu également faire accomplir à une étoile à quatre pointes sept rotations ; pour que la huitième ait lieu, il m'a fallu présenter successivement à chaque pointe ; au moment où la pointe qui me servait à compter mes révolutions passait au Nord, j'observais un temps d'arrêt, et il me fallait un nouvel effort pour que le phénomène pût continuer.

J'ai remplacé le rectangle de buvard par un rec-

(1) Voir le numéro précédent.

tangle de ce papier mesurant 48 mm. sur 72, et l'aiguille par une épingle; j'ai marqué un des petits côtés A, et l'ai dirigé vers moi, parallèlement au bord de la table; j'impose les deux mains se touchant, à 1/2 cent. au-dessus du côté A; alors il y a rotation indéfinie avec un temps d'arrêt lorsque A arrive vers l'Est, et un autre vers le Sud, c'est-à-dire au point initial. Je dois ajouter que mon épigastre en était alors fort rapproché.

Enfin, je fis des passes sur mon rectangle, du côté A, à l'opposé, c'est-à-dire dans la direction Nord-Sud; je le replace sur l'épingle dans cette même direction; je cache mes mains sous mon burnous, et à la distance d'environ 45 cent. je fais de violents efforts de regard sur le côté A pour le faire tourner de gauche à droite; en deux secondes, le rectangle se meut en sens inverse de celui que j'avais fixé, je redouble d'efforts, et après trois oscillations il décrit un arc de 90° vers l'Est puis revient à sa position primitive.

Je renouvelai cette expérience avec beaucoup de tension d'esprit, mais je ne parvins pas à un meilleur résultat.

De nouvelles impositions des mains ont produit des demi-révolutions; et toutes les fois qu'un des petits côtés passe sous mes doigts qui en sont éloignés de 3 à 4 cent., il me suffit d'un mouvement imperceptible des troisièmes phalanges pour produire un balancement vertical du papier, d'une amplitude d'environ 15°.

Il me faut beaucoup d'efforts; je sens mon poul

battre assez fort, et j'ai la poitrine un peu oppressée; j'ajouterai que le temps était orageux.

Depuis j'ai observé souvent l'immobilité de l'appareil, lorsque je ne concentrais pas ma volonté. Par contre, j'ai aujourd'hui essayé des expériences à une heure de l'après-midi, et elles n'ont pas réussi. — Je pourrais me hasarder à donner comme explication de cet insuccès, que le corps astral concentré et retenu par la digestion, au niveau du grand sympathique, était à cette heure beaucoup plus difficile à immobiliser.

Les expériences de rotation par le regard, et l'arrêt des rotations par les doigts, me paraissent des preuves non équivoques de son existence.

Ce qui est encore confirmé en ces quelques phénomènes, ce sont les lois de la polarité humaine et dont nous devons nous contenter, puisque la perception des principes est réservée à si peu d'élus.

YVON LE LOUP.

OCCULTISME PRATIQUE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Après avoir pris lecture de l'article de l'*Initiation* du mois de septembre, intitulé « Le potentiel électrique des mains », j'ai voulu répéter l'expérience décrite par *la Nature* et refaite par M. Vicente Fer-

nandez. Je dirai d'abord que je partage en partie l'opinion de M. Vicente Fernandez et je nie, comme lui, que cette expérience ait pour base une cause purement mécanique. Mais je cesse d'être d'accord avec lui quand il attribue au phénomène une cause électrique. La cause selon moi doit être due à la force psychique ; à mon tour j'ai coupé une rondelle dans un bouchon de liège, je l'ai traversée dans son milieu par une épingle dont la pointe dirigée en l'air peut servir de pivot ; seulement, au lieu de tenir en équilibre sur la pointe un carré de papier, j'ai remplacé le papier par un brin de paille, fendu en deux parties rabattues jusqu'au nœud que j'ai placé sur la pointe de l'épingle. Ce brin de paille, avec les deux parties rabattues, simule une aiguille aimantée mobile sur un pivot. J'ai rapproché ma main de l'appareil, l'aiguille de paille n'a pas donné signe de vie. J'ai approché ma main encore plus près de l'appareil, l'aiguille est restée immobile. Voyant que de cette manière l'aiguille persistait à ne pas se mouvoir, j'ai changé ma main de position et je l'ai tenue étendue à un pouce environ au-dessus de l'appareil pendant près de dix minutes et l'aiguille a conservé son immobilité. J'ai pensé que si ma main n'obtenait aucun effet cela provenait de ce que je n'étais pas un sensitif, et, pour m'assurer que mon échec n'avait pas d'autre cause, j'ai fait venir mes trois sensitifs. Le premier, Jean Masson, a tenu sa main étendue à côté de l'appareil, et il n'a pas fallu l'espace de deux secondes pour que l'aiguille de paille déviât d'une façon sensible ; au bout d'une minute la déviation était considé-

rablement accentuée et même elle a décrit un demi-quart de cercle. J'ai dit à Jean Masson de tenir ses deux mains au-dessus de l'appareil, à deux pouces à peu près; l'aiguille oscillait et décrivait un demi-cercle. J'ai appelé ensuite Porcheron dont la sensibilité est exactement la même que celle de Jean Masson, et le résultat a été aussi satisfaisant. J'ai dit ensuite à Jean Masson qui, sur mon invitation, avait repris sa place, de frotter sa main sur son pantalon qui était en laine et d'approcher sa main de l'aiguille. Celle-ci a dévié dans une proportion bien plus considérable que la première fois, quoique cette première fois l'effet obtenu eût été des plus satisfaisants. Jean Masson a cédé ensuite la place au troisième sensitif dont le degré de sensibilité est bien inférieur aux deux autres. Il lui a fallu beaucoup plus de temps pour faire dévier l'aiguille, presque six minutes, et encore cette déviation était assez faible bien qu'appréciable. Après cette dernière expérience j'ai ordonné à mes trois sensitifs de s'asseoir près de la table sur laquelle était porté mon appareil. Aucun n'a approché ses mains, cela était tout à fait inutile, tout à fait superflu; l'aiguille de paille très agitée ne cessait d'osciller et de dévier à droite et à gauche dans une très forte proportion. A la fin, non seulement l'aiguille déviait, mais elle décrivait des quarts de cercle, des demi-cercles, des cercles entiers et tournait plusieurs fois sur elle-même comme un moulinet. J'ai terminé la séance par une autre expérience où le papier a joué un rôle important. J'ai pris la chemise qui enveloppait l'*Initiation*, je l'ai posée sur ma

table et j'ai commandé à mes sensitifs de tenir leurs mains à deux pouces au-dessus. En moins d'une minute la chemise s'est agitée, elle s'est écartée plusieurs fois tantôt à droite, tantôt à gauche, puis elle s'est élevée à deux centimètres au-dessus de la table pour retomber ensuite à plat et recommencer de nouveau à s'élever. Cette expérience a été le dernier acte de la séance. Si M. Vicente Fernandez a réussi à faire mouvoir son carré de papier, cela vient sans doute de ce que, sans le savoir, il est sensitif et que sa main projette non de l'électricité mais bien du fluide magnétique ou de la force psychique comme on voudra l'appeler. Peut-être au surplus M Fernandez a-t-il raison et moi aussi, car qu'est-ce que l'électricité ? qu'est-ce que le fluide magnétique ? qu'est-ce que la force psychique ? ne serait-ce pas une seule et même chose sous trois noms différents ? La vérité est que j'ai obtenu de mon aiguille de paille les mêmes résultats par le moyen d'un bâton de soufre préalablement électrisé par le frottement avec un morceau de drap. Cette électricité des mains, ou fluide magnétique ou force psychique, n'agit pas d'une façon continue mais intermittente et pas toujours avec la même intensité, et le degré de son action dépend de mille causes qui nous sont encore inconnues et est proportionnel au degré de force psychique du sujet.

Veillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

HORACE PELLETIER.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite)

V. — Végétaux sacrés

L'arboriculture et la flore égyptiennes ne comportent pas un grand nombre de végétaux ; cela se conçoit sans peine. En effet, un pays sorti pour ainsi dire du sein des eaux, et régulièrement envahi par elles, ne peut pas fournir une grande variété de végétaux terrestres ; au contraire, les plantes aquatiques y pullulent et poussent avec un luxe de végétation tout à fait extraordinaire.

Nous n'avons à nous occuper ici que des végétaux sacrés, soit terrestres, soit aquatiques.

Au premier rang des premiers figure le *Persea*. Cet arbre, que quelques archéologues ont confondu avec le pêcher, le saule et même le sycomore, était consacré à Isis la bonne déesse. Les Egyptiens considéraient cet arbre comme tout à fait sacré ; Plutarque nous le dit formellement : « Parmi les plantes égyptiennes, le *Persea* d'Isis doit être principalement sanctifié, car son fruit ressemble au cœur et sa feuille à la langue. »

Le perséa était l'emblème de l'*arbre de vie* ; on en trouve de nombreuses représentations chez les Assyriens, les Babyloniens et les Egyptiens ; chez ceux-ci

le perséa figure sur les monuments de la XII^e dynastie, ce qui prouve que ce n'est pas Cambyse qui le premier aurait introduit cet arbre en Egypte, comme le prétend Diodore.

Les Egyptiens ont comparé les personnalités dans lesquelles s'incarne l'essence primordiale à cet arbre, dont le tronc prend racine en terre, s'élève vers le divin soleil et produit rameaux et fruits. Cette allusion tendrait à prouver que les Egyptiens croyaient à la réincarnation et expliquerait ainsi un autre motif pour lequel ils prenaient tant de soins du corps du défunt, autour duquel le périsprit se tient constamment, car, le corps une fois entièrement dissous, le périsprit peut s'éloigner et l'âme se réincarner.

Le perséa est aussi désigné dans les manuscrits sous le nom de *sahu*, de l'arbre *aschat* et de vert sycamore.

On croit que le perséa est le *laurus persea* de Linné ou *persea gratissima*, l'avocatier, le laurier avocat de la famille des laurinéés. Cet arbre a douze à quinze mètres de hauteur; sa forme est pyramidale, ses feuilles persistantes, oblongues et glauques en dessous; ses fleurs sont jaunâtres en groupes axillaires; le fruit, vert ou violet, affecte la forme d'une poire. Cet arbre pousse en Provence en pleine terre, ainsi qu'en Algérie. — Quelques botanistes, Delille entre autres, l'assimilent au *Banalites ægyptiaca*. Pline, dans son *Histoire naturelle*, nous parle du perséa; dans son livre XIII, chap. xvii, il nous dit : « L'Égypte a encore un arbre particulier, le *persea*, semblable au poirier et conservant ses feuilles... Le fruit plus long qu'une poire est

dans une coquille et une peau verte la recouvre comme le fruit de l'amandier; mais l'intérieur au lieu d'être une amande est une prune, seulement plus petite et plus molle. Ce fruit, quoi qu'excellent par son exquise douceur, n'incommode pas. » Et dans le livre XV, chap. XIII, le même auteur a l'air de le confondre avec le prunier. « C'est du perséa que les auteurs ont dit cela, arbre absolument différent dont le fruit est semblable aux sebestes qui rougissent et et qui ne croît pas en dehors de l'Orient... Le perséa a toujours des feuilles et des fruits qui naissent au fur et à mesure. Quoi [qu'il en soit, il est manifeste que les prunes n'ont commencé à se répandre qu'après Caton. »

Les chapitres XVII et CXXV du *Livre des morts* mentionnent une localité mystique dénommée : *Bassin du perséa*. — On voit assez souvent Thoth, Sawekh et autres dieux promettre l'immortalité aux rois en inscrivant leur nom sur l'écorce du perséa, ou sur le fruit de cet arbre.

Sawekh, dénommée aussi Safek, est la déesse de l'architecture et des Livres, c'est-à-dire la protectrice des blibliothèques; elle était adorée à Memphis dès la IV^e dynastie. C'était également la déesse du septénaire, comme nous l'apprend le *Livre des morts* (ch. LVII); c'est elle qui construit à *l'homme sa demeure*: septuple est donc sa maison, et de même que celle-ci forme un tout, de même le septénaire de l'homme; celui-ci est mortel par son corps et immortel par son essence divine (*Paon nuturu*); nous l'avons vu déjà en parlant des livres de Thoth.

Après le Perséa, nous voyons figurer parmi les arbres sacrés divers acacias, dont le nom hiéroglyphique est *Shen*.

Le bois de l'acacia était utilisé comme bois de charpente, et son écorce comme tannin pour le tannage des peaux. C'était surtout une variété d'acacia à écorce rouge, et non l'acacia commun, le faux robinier. Les Egyptiens extrayaient de ce même acacia une gomme ; ils cultivaient l'acacia *nilatica*, le *lebbek* et le *fistula*, ces deux derniers originaires de l'Inde.

Parmi les plantes, la plus sacrée était le lotus ou le nélumbo (*Nelumbium speciosum*) ; il en existait de trois couleurs, l'un à fleurs blanches, un autre à fleurs bleues et le troisième à fleurs roses. Nous avons longtemps cultivé dans notre jardin de Nice ces deux dernières variétés. Celui à fleurs roses a une odeur *sui generis* des plus caractéristiques et des plus suaves ; c'est un mélange de fleur d'oranger, de vanille et d'amande amère ; la graine affecte la forme d'une petite olive. Le papyrus ou souchet était aussi une plante sacrée ; on en faisait un grand usage pour les manuscrits, elle servait à faire le papier. Mentionnons enfin le byssus qui servait à fabriquer le linge de corps et des vêtements. — Divers monuments authentiques, entre autres l'inscription de Rosette, prouvent que les temples fournissaient au fisc royal des toiles de byssus. Or, à l'occasion du couronnement de Ptolémée Epiphane, ce prince fit remise aux temples, non seulement des toiles dont la fourniture était en retard depuis huit années, mais encore des indemnités que le fisc royal était en droit de réclamer pour une partie

de ces toiles qui se trouvaient inférieures à l'échantillon fourni. Ceci prouve donc que les temples possédaient des manufactures de ces toiles, dont la consommation était considérable chez la caste sacerdotale. Au dire d'Hérodote, c'est avec des bandelettes de byssus qu'on enveloppait les momies ; nous pouvons justifier de la vérité de cette affirmation. Qu'était ce byssus ? D'après les uns, c'était une espèce de lin plus blanc que le lin ordinaire ; d'après les autres, c'était une espèce de laine ou même une sorte de coton. — Nous savons aujourd'hui que le byssus était originaire de l'Inde, que ce n'était ni du lin ni de la laine, mais une sorte de coton jaune dont l'étoffe de nos jours appelée *nankin* peut donner une idée fort juste ; il y avait également un byssus blanc.

« La partie arabe de l'Égypte, dit Pline, engendre des arbres qui portent une laine que les uns appellent *gossypium*, et les autres *xylon*. » Ce n'était pas un arbre, mais une plante bisannuelle, une sorte de cotonnier (*gossypium*). De son côté, Hérodote nous apprend que dans l'Inde il y avait un arbre sauvage qui avait pour fruit une sorte de laine supérieure par sa beauté et ses qualités à celle que fournit la toison du mouton, et c'est avec cette laine que les Hindous fabriquent leurs vêtements.

Cette fabrication du byssus remonte à une haute antiquité, puisque nous voyons que le Pharaon, très satisfait des sages avis de Joseph, lui donna, en témoignage de sa gratitude, le gouvernement de l'Égypte, un anneau royal, et le fit revêtir d'une tunique de fin byssus. Mais certainement la fabrication de cette

toile a une origine beaucoup plus ancienne ; elle remonterait à l'époque où, par l'intermédiaire des Phéniciens, les Egyptiens firent du commerce avec l'Asie.

Disons ici qu'il ne faut pas confondre ce byssus avec celui provenant d'une sorte de duvet qui recouvre la pinne marine et quelques espèces de moules, avec lequel on fabrique encore aujourd'hui à Tarente, par exemple, des étoffes très fines et très recherchées.

En dehors des végétaux sacrés, dont nous venons de parler, les Egyptiens cultivaient deux petits palmiers, des mimosas, des grenadiers, le tamarin et le sycomore. On désignait même l'Égypte sous le nom de *pays des sycomores*. C'est placée dans un de ces arbres que Nout verse à l'âme du défunt le breuvage de l'immortalité (*l'amrita* de la mythologie hindoue).

Dans des inscriptions de Deïr-el-bahari, on nomme le sycomore *arbre à encens*.

CHAPITRE II. — CLASSE SACERDOTALE ; FÊTES ET CÉRÉMONIES

Après la religion, les mythes et les symboles, nous devons étudier la classe sacerdotale, les fêtes et cérémonies, qui avaient toutes un caractère religieux ; pas de fêtes sans dieux, sans religion.

De même que tous les autres citoyens, les prêtres étaient circoncis ; ils devaient se raser la tête et la barbe et s'épiler le corps, au moins tous les trois jours : c'était une obligation stricte. Il entrait dans cette pres-

cription une idée de propreté et de pureté corporelle nécessitées par le commerce des prêtres et des choses sacrées. Ceux-ci devaient être exempts de toute difformité corporelle ; ils ne devaient revêtir que des costumes de lin ; l'usage de la laine leur était formellement interdit, parce que la laine, le poil et le crin, provenant d'un animal, ont une origine impure, contrairement au lin, qui naît de la terre immortelle.

La démarche, les paroles et la physionomie habituelle des prêtres avaient quelque chose de grave et d'imposant, que complétait le bel aspect de vêtements blancs d'une grande finesse de tissu, ainsi que le repos forcé des bras et des mains cachés sous les plis d'amples vêtements. Le *schenti* était leur habillement habituel ; c'était une courte tunique et le vêtement intérieur ; quand le prêtre sortait de sa demeure, il passait par-dessus le *schenti* la *calasiris*, vêtement de même forme mais beaucoup plus long et beaucoup plus ample. Les prêtres d'Osiris jetaient sur leur tunique de lin une peau de panthère, insigne de leur rang. D'autres classes de prêtres se distinguaient par des ornements divers, des pectoraux en forme de petits *naos*, qui renfermaient des scarabées sacrés ; par des *bari* (barques) symboliques, par des emblèmes de la vie, de la stabilité, par des figures d'animaux sacrés. Les prêtres portaient en outre à leurs doigts des bagues d'une grande richesse et valeur et de superbes colliers à leur cou. Ils avaient pour chaussures des *tabtebs*, c'est-à-dire des sandales affectant la forme de la plante des pieds ; elles étaient en palmier ou en

papyrus, terminées en longues pointes recourbées qui se rabattaient sur le cou-de-pied.

La classe sacerdotale était la partie la plus instruite de la nation, plus spécialement vouée que les autres classes de la société à l'étude des arts et des sciences. Les prêtres professaient la médecine et la chirurgie, mais chaque médecin devait s'adonner à l'étude d'un genre de maladie seulement, afin de le mieux connaître et pouvoir le mieux guérir ; c'étaient donc des spécialistes.

La classe sacerdotale était chargée non seulement des cérémonies et de l'administration de la justice, mais encore de l'établissement des impôts, de leur recette et de toutes les autres branches de l'administration civile.

Au début de la civilisation égyptienne, la classe sacerdotale était absolument souveraine du gouvernement de l'Etat ; mais une révolution de la classe militaire l'obligea de céder au roi la première place. Elle conserva toutefois une très grande influence, parce que celle-ci était fondée sur d'immenses richesses consistant en vastes possessions territoriales ; elle était fondée aussi sur d'énormes privilèges : par exemple, les prêtres ne payaient aucun impôt pour leurs vastes domaines, et ils recevaient en outre des particuliers des produits de toute nature : taxe en blé, taxe en métaux, taxe en vin, en fourrages ; enfin, ils encaissaient des revenus sur les morts, des droits de gîte sur les momies déposées dans les catacombes publiques, etc.

Diodore de Sicile rapporte sur les prêtres ce qui suit : « Ils exercent les enfants dans l'étude de l'arith-

métique et de la géométrie, car les inondations du Nil détruisent chaque année les limites des terres ; des contestations s'élèvent alors entre les propriétaires et ce n'est qu'à l'aide de la géométrie qu'on peut vider ces différends très fréquents.

L'arithmétique sert aussi pour les usages sociaux et pour les spéculations de la géométrie. Elle est surtout utile à ceux qui cultivent l'*astrologie*, car les Egyptiens comme d'autres peuples observent les lois et les mouvements des astres, et conservent une série d'observations qui remonte à un nombre incroyable d'années, cette étude étant cultivée chez eux des l'antiquité la plus reculée. Ils ont aussi soigneusement décrit les mouvements, la marche et la station des planètes, l'influence bonne ou mauvaise de chacune d'elles sur la naissance des êtres, et ils en tirent souvent des prédictions sur les événements de la vie des hommes ».

De son côté Porphyre nous apprend que les prêtres Egyptiens employaient les nuits une partie à faire des ablutions et une autre partie à observer les astres.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.





PARTIE LITTÉRAIRE

SATYROS

OU

LE DIABLE DES BOIS DIVINISÉ

(Suite et Fin)

SATYROS

Nous voilà donc seuls et libres, ô enfant des anges!
Ton divin visage a rempli mon âme de volupté.

PSYCHÉ

O Dieu! depuis que je te considère, je puis à peine
tenir sur mes pieds.

SATYROS

De toi rayonne la lumière de la vertu et de la vérité,
comme de la forme d'un ange.

PSYCHÉ

Je suis une pauvre petite jeune fille, à qui, seigneur,
tu daignes être bienveillant.

(Il l'embrasse.)

SATYROS

Je tiens tout le bonheur du monde dans mes bras
que réchauffe la céleste volupté d'amour.

PSYCHÉ

Ce cœur me prépare déjà beaucoup de malheur ;
mais maintenant il expire dans la béatitude.

SATYROS

Tu n'as jamais senti rien de pareil ?

PSYCHÉ

Jamais, si ce n'est depuis que je suis près de toi.

SATYROS

Il était naguère plein de pressentiment et lourd, puis,
anxieux, pauvre et vide, il te poussait souvent dehors
vers le bois pour respirer là l'inquiétude ; et des
larmes pleines de délices coulaient, et de saints gémis-
sements s'échappaient, et autour de toi disparaissaient
ciel et terre.

PSYCHÉ

O seigneur ! tu sais toute chose, et je sens en trem-
blant la vaine chimère de toute félicité se réaliser
pleinement.

(Il la baise avec force.)

PSYCHÉ

Laisse-moi ! j'ai honte, — volupté et malheur. —
O Dieu du ciel ! je m'é gare.

(Hermès et Arsinoé arrivent.)

HERMÈS

Sois le bienvenu, étranger, dans notre pays !

SATYROS

Vous portez une robe fameusement large.

HERMÈS

C'est maintenant l'usage de ce pays.

SATYROS

Et une drôle de barbe bouclée.

ARSINOÉ (*bas à Psyché*)

Pour ce maraud rien n'est bien.

PSYCHÉ

O enfant ! il est d'une race divine.

HERMÈS

Vous me paraissez tout aussi surprenant.

SATYROS

Tu vois ma chevelure inculte, mes épaules, ma poitrine et mes cuisses nues, mes ongles longs à mes mains. Y a-t-il là quelque chose qui choque ?

HERMÈS

Pas moi !

PSYCHÉ

Ni moi !

ARSINOÉ (*à part*)

Mais bien moi !

SATYROS

Vous vous éloignerez bien vite d'ici et viendrez hurler dans la forêt avec les loups, si vous voulez quitter votre malheureuse destinée pour le bien et pour le bonheur, et ces habits qui vous couvrent, mais m'assombrissent comme une manifestation de supériorité.

HERMÈS

Seigneur ! c'est une nécessité...

PSYCHÉ

Oh ! comme me pèse déjà mon habit !

SATYROS

Quelle nécessité ! la bouffonne coutume vous éloigne seule de la vérité et de la nature ; en celle-ci consistent la seule félicité et la joie de vivre et d'aimer ; condamnés à l'esclavage, vous n'avez rien du tout possédé.

(Le peuple se presse de tous côtés.)

UN PARMİ LE PEUPLE

Qui peut être ce puissant orateur ?

UN AUTRE

Sa parole pénètre jusqu'à la moelle des os.

SATYROS

Vous avez oublié votre origine, vous vous êtes livrés en esclaves, vous vous êtes murés dans vos maisons, vous vous êtes assombris à vivre en vos usages, vous ne connaissez l'âge d'or que comme une fable qui vient de loin !

LE PEUPLE

Malheur à nous ! malheur !

SATYROS

Lorsque vos pères récemment nés du sol bondissaient, qu'ils chantaient leur chanson joyeuse perdue dans l'ivresse des voluptés, sur le sein de leur compagne née avec eux, de la nature qui germait alentour, ils regardaient sans envie le ciel, s'égalaient aux dieux. Et pour vous, où est le plaisir ? Infirmes et exilés !

LE PEUPLE

Malheur ! malheur !

SATYROS

Heureux qui peut sentir ce que c'est d'être dieu, d'être homme ! Confiant en sa poitrine, il se dessaisit jusqu'à la peau de toute parure étrangère, et, désormais dégagé de l'oppression des bagatelles amoncées, libre comme les nuages, il sent ce que c'est que de vivre ! Se tenir sur ses pieds, jouir de la terre, au lieu de préférer à cela de maladifs tracassés ; l'arbre sert de tente, le gazon de tapis, et les châtaignes crues sont une délicieuse pâture !

LE PEUPLE

Des châtaignes crues ! Oh ! en avoir déjà !

SATYROS

Qu'est-ce qui vous retient loin du bonheur céleste ?
qu'est-ce qui vous en éloigne ?

LE PEUPLE

Des châtaignes crues ! O fils de Jupiter !

SATYROS

Suivez-moi donc, dignes maîtres de la terre ! Tout ensemble.

LE PEUPLE

Des châtaignes crues ! A nous le monde !

QUATRIÈME ACTE

DANS LA FORÊT

SATYROS, HERMÈS, PSYCHÉ, ARSINOÉ, LE PEUPLE
*assis en cercle et tous accroupis à la manière des
écureuils, avec des châtaignes dans les mains et
en rongant après).*

HERMÈS, *à part.*

·Sacredieu ! j'ai déjà de la religion nouvelle une santonée indigestion.

SATYROS

... Et préparés maintenant à l'approfondissement de toute connaissance, écoutez mes chants ! Apprenez comment dans le principe tout allait pêle-mêle ; dans leur haine enfermée, les éléments mugissants, et toute force heurtant contre les forces qui lui étaient contraires, sans lien de haine comme sans lien d'amitié, sans destruction comme sans production.

LE PEUPLE

Enseigne-nous, nous écoutons !

SATYROS

Lorsque, dans le Principe, le Principe se répandit,

retentit lumineusement à travers la nuit, et pénétra toutes les profondeurs des êtres, le déluge du naissant désir et les éléments s'ouvrant firent irruption avec avidité les uns sur les autres, pénétrant partout, de partout pénétrés.

HERMÈS

L'esprit de l'homme provient des dieux.

SATYROS

Quand naquirent la Haine et l'Amour, et que le tout devint un univers, et que cet univers résonna dans un accord vivant et productif, la Force s'augmenta en force et alors se précipita en roulant à droite et à gauche la toute, l'unique et éternelle chose, sans cesse modifiée, sans cesse identique !

LE PEUPLE

C'est un Dieu !

HERMÈS

Comme l'âme se vivifie du feu de la parole !

LE PEUPLE

O Dieu ! Dieu !

PSYCHÉ

Saint prophète ! Divinité ! A tes paroles, à tes regards, je me meurs de transport !

LE PEUPLE

Inclinez-vous ! priez !

L'UN

Sois-nous bienveillant !

UN AUTRE

Dispensateur des miracles, et puissant !

LE PEUPLE

Agrée ce sacrifice !

L'UN

Dissipées sont les ténèbres.

LE PEUPLE

Agrée ce sacrifice !

L'UN

Le jour se lève.

LE PEUPLE

Nous sommes à toi ! O Dieu, à toi ! tout à toi !
(*L'ermite s'avance, à travers la forêt, sans façon,
vers Satyros*).

L'ERMITE

Ah ! mon luron d'hôte ! je te trouve ici, grossier et
honteux animal !

SATYROS

A qui parles-tu ?

L'ERMITE

A toi ! qui m'as ingratement volé et qui as ravi
l'image de mon Dieu ! Toi, boiteux démon !

LE PEUPLE

Plaisant d'enfer ! Il blasphème notre puissant
Dieu !

L'ERMITE

Tu ne rougis d'aucune infamie.

LE PEUPLE

Le blasphémateur a mérité la mort. Lapidez-le !

SATYROS

Arrêtez ! Je ne veux pas assister à cela.

LE PEUPLE

Que son sang impur, ô céleste lumière, coule loin
de ta présence ?

SATYROS

Je m'en vais.

LE PEUPLE

Mais ne nous abandonne pas !

(Satyros s'éloigne.)

L'ERMITE

Êtes-vous fous ?

HEPMÈS

Malheureux, pas un mot ! Conduisez-le en lieu
sûr ! Allez, enfermez-le dans ma demeure.

(Ils emmènent l'ermite.)

LE PEUPLE

Il doit mourir !

HERMÈS

Il ne mérite aucun égard. Et pour nous réconcilier
l'Esprit céleste qui s'est montré bienveillant et gra-

cieux à nous, nous voulons lui consacrer notre temple et le réjouir du sanglant sacrifice.

LE PEUPLE

Bien ! bien !

HERMÈS

... Aux pieds de la divinité réparer le forfait commis...

LE PEUPLE

... Tirer vengeance du crime, exterminer l'impiété.

TOUS

Anéantissez les blasphémateurs ! glorifiez Dieu !

CINQUIÈME ACTE

DEMEURE D'HERMÈS

EUDORA, *femme d'Hermès*. L'ERMITE

EUDORA

Reçois de moi, brave homme, ce pain et ce lait ; c'est la dernière fois.

L'ERMITE

Femme, je te remercie. Et ne pleure point, laisse-moi finir avec calme. Ce cœur est bien accoutumé à souffrir, à souffrir seul, virilement. Mais ta compassion m'accable.

EUDORA

Je suis affligée de voir comme, ainsi qu'une soif du sang, le vertige a pu prendre mon mari, le peuple entier.

L'ERMITE

Ils croient. Laisse-les ! Tu n'y peux rien. Le Destin joue avec notre pauvre tête et notre esprit.

EUDORA

Vouloir te tuer pour cette brute !

L'ERMITE

Une brute !... Eh ! celui qui veut son cœur inassouvi trouve partout un prophète. Je ne suis pas le premier martyr, mais à coup sûr un de ceux qui auront été exempts de pensées chagrines ; ce n'est pas pour l'amour d'aucune opinion, d'aucune fantaisie tyrannique, mais pour l'amour d'une pauvre guenille, d'une guenille à laquelle j'avais besoin, par Dieu ! C'est mon image de dévotion, c'est le dieu protecteur de mon repos que le misérable me ravit, par-dessus le marché.

EUDORA

O ami, je connais comme toi son sang divin ; mon mari est devenu valet dans sa propre demeure, et son hirsute Majesté, en récompense, a vu en moi la maîtresse de la maison, quelque cygne d'Arcadie, et en mon lit nuptial un gazon pour s'y trémousser.

L'ERMITE

Je le reconnais bien là.

EUDORA

Je l'ai repoussé avec mépris ! Il s'est attaché alors plus que jamais à Psyché, la pauvre créature, pour me narguer !... Bref, je mourrai ou je te verrai libre.

L'ERMITE

C'est pour aujourd'hui qu'ils préparent le sacrifice.

EUDORA

Le danger nous instruit. Je ne tiens rien pour perdu ; d'un regard, je rentre dans le cœur du téméraire et présomptueux insensé...

L'ERMITE

Et alors ?

EUDORA

Pendant qu'ils te conduisent au sacrifice, je l'attire à s'égarer dans le sanctuaire secret et à laisser là tout semblant de générosité et de douceur. Alors le peuple entre de force pour nous surprendre...

L'ERMITE

Je crains...

EUDORA

Ne crains pas ! Celui qui parle pour sa vie a de l'énergie. Je me risque ; toi, harangue-les.

L'ERMITE

Si cela ne réussit pas, ils peuvent me tuer !

LE TEMPLE

SATYROS est assis, sérieux et sauvage, sur l'autel.
LE PEUPLE à genoux devant lui. PSYCHÉ à leur tête.

LE PEUPLE (*chœur*)

Esprit du ciel, fils des Dieux, ne t'irrite pas ! Aux impies l'orage de ton front, à nous une bienveillante expression ! Le blasphémateur a-t-il commis son crime, abaisse tes regards ici, vois, on te venge ! Terrible, son jugement approche.

HERMÈS

(*Une troupe le suit, amenant L'ERMITE enchaîné*)

LE PEUPLE

Enfer et mort au violateur ! Esprit du ciel, fils des Dieux, ne t'irrite pas contre tes enfants !

SATYROS, *descendant.*

Je lui ai remis son iniquité. Je le livre à la justice ; vous pouvez devant les portes l'immoler, le libérer ; je ne veux pas m'y opposer.

LE PEUPLE

O magnanimité ! Que son sang coule !

SATYROS

Je rentre dans le sanctuaire ; et que personne ne s'avise, sous peine de mort, de me suivre !

(*Satyros sort.*)

L'ERMITE

Ma vie est dans vos mains ; ce n'est pas que je ne suis point préparé à la finir, car depuis mainte longue année déjà je ne jouis plus de la vie, mais je la porte comme un fardeau. Donc, soit ! Rien ne me retient

plus, ni le regard rempli de larmes de quelque ami, ni le besoin où je laisserais une femme aimée, ni la détresse d'enfants non pourvus. Ma maison, qui n'était construite que pour le besoin de ma vie, s'écroule après ma mort. Cependant ce qui seulement m'afflige, c'est de m'être avancé avec tant de peine, et maintenant, hélas ! bien inutilement, dans la connaissance profonde de la nature ; de penser que la connaissance des hommes et maint pouvoir mystérieux doivent disparaître de la terre, avec cette âme.

UN PARMİ LE PEUPLE

Je le connais ; il est plein de savoir.

UN AUTRE

A quoi bon le savoir ? Notre Dieu connaît toute chose.

UN TROISIÈME

S'il nous le révèle, c'est un autre cas...

L'ERMITE

Vous êtes plus de cent. Quand vous seriez deux et trois cents, je vous enseignerais à chacun une recette, à chacun une, parce que ce que tous savent n'est à personne.

LE PEUPLE

Il veut nous enjôler. En avant ! en avant !

L'ERMITE

Encore un mot ! Permets-moi donc de te révéler un secret qui te rende à jamais heureux.

HERMÈS

De quoi veux-tu parler.

L'ERMITE (*bas*).

Ce n'est rien moins que la pierre des philosophes.
Viens seulement d'un pas dans cette direction.

(*Ils veulent s'écarter.*)

LE PEUPLE

Téméraire, pas un pas !

PSYCHÉ

Dans le sanctuaire ! Et c'est toi, Hermès, qui l'accompagnes ? Oublies-tu l'ordre de Dieu ?

LE PEUPLE

Allez ! allez ! Impie, ton sang et ta mort !

(*Ils entraînent l'ermite à l'autel. L'un d'eux met
à Hermès le couteau dans les mains.*)

EUDORA (*à l'intérieur*).

Au secours ! au secours !

LE PEUPLE

Quelle est cette voix ?

HERMÈS

C'est ma femme !

L'ERMITE

Contenez votre fureur un instant.

EUDORA (à l'intérieur).

Au secours, Hermès ! au secours !

(Il enfonce les portes du sanctuaire. On voit Eudora luttant contre les embrassements de Satyros.)

HERMÈS

Ce n'est pas possible !

(Satyros lâche Eudora.)

EUDORA

Voilà votre Dieu !

LE PEUPLE

Une brute ! une brute !

SATYROS

Vous ne me ferez pas honte, marauds ! Je vous faisais honneur, ânes, en vous traitant comme a fait avant moi Jupiter, mon père ; je voulais instruire vos stupides têtes et chasser les mouches à vos femmes que vous ne songez pas à en préserver ; allez, habillez-vous d'ordures. Je retire de vous ma main et descends chez de plus nobles mortels.

HERMÈS

Va-t'en ! nous ne tenons pas à toi.

(Satyros s'éloigne.)

L'ERMITE

Et pourtant une jeune fille le suit.

(Fin.)

GÆTHE.

L'ŒIL DU DRAGON

(Suite et Fin)

— *Beatissima vergine !* s'écria la vieille. Comment connaît-il notre Gemma ?

Et s'adressant directement à moi :

— Elle ne sort que pour aller à la messe ; c'est là que vous l'aurez vue et vous aurez demandé son nom. Elle est si belle, si belle que tous les étrangers s'arrêtent sur son passage ; les artistes paieraient cher pour l'avoir comme modèle. En tout cas si vous lui avez parlé elle ne vous a rien répondu ; pas plus qu'elle ne répondrait à présent ; la pauvre petite est muette.

Je répétais machinalement : — Muette ?

— Oui, monsieur, muette depuis son accident. La cicatrice que vous lui voyez au-dessus du sourcil provient d'une chute ; elle n'a jamais parlé ensuite. C'était contre une vieille cuirasse accrochée à ce coin là-bas, juste au-dessous de la Minerve...

Coupant la parole à la vieille femme, je dis avec une volubilité excessive :

— Oui, je sais ; une cuirasse, c'est-à-dire la pièce de cuirasse appelée corselet, acier damasquiné et niellé ; deux bandes d'or montent de la ceinture pour se rejoindre au-dessous de la bavière en formant chevron sous un angle aigu. Le long de chaque bande, des bêtes fantastiques s'enlèvent en noir sur le fond

d'or mat. Au sommet deux dragons se rencontrent front à front comme des béliers qui luttent.....

La femme me regardait en face avec des yeux que la stupéfaction avait arrondis. Elle disait :

— C'est ça, c'est bien ça, mais comment... ?

— Oh ! cette cuirasse de malheur, qui la connaîtrait sinon moi, moi qui l'ai commandée à Milan en 1527 ? Les yeux des dragons sont formés par des rubis taillés en pointe ; une de ces pointes a déchiré son front..... Te le rappelles-tu, Gemma, oh ! ma Gemma ? Ne me regarde pas : tu me ferais tomber mort... un signe de tête pour indiquer que tu m'entends, que tu m'as reconnu !...

Terrifiée, la femme reculait pendant que la jeune fille, avec son impassibilité sereine, d'un geste distrait et lent semblait chercher la rotonde de Vesta.

L'homme venait de se dresser brusquement ; renversant la table et jetant son livre, il courut sur moi et me prit par le bras. Il m'entraîna à travers la boutique et me fit gravir un escalier dont les marches me semblèrent raboteuses, inégales, disjointes par places. Nous courûmes le long de plusieurs corridors très sombres.

Il ouvrit une petite porte, la referma à clef aussitôt que nous l'eûmes franchie et me demanda :

— Etes-vous un initié de haut grade ?

L'action fut aussi rapide qu'imprévue ; la question me surprit. Stupéfait de tout cet extraordinaire survenu en si peu de temps, je restai immobile sans ouvrir la bouche.

L'antiquaire m'assit sur un siège de forme bizarre

et je regardai autour de moi sans rencontrer les limites de la pièce. Elle était remplie par une clarté douce, discrète, atténuée, qui semblait faite de rayons bleus ; cette même lueur mystérieuse, ultra-terrestre, avait illuminé mes visions.

Son foyer n'existait nulle part de sorte que les objets, éclairés également sur toutes leurs faces, ne projetaient aucune ombre portée.

Les choses que j'entrevis m'apparurent comme des images dans une glace sur laquelle le souffle humain a étendu une buée légère.

J'aperçus de la sorte de grandes plaques métalliques polies comme des miroirs, des chaînes de métal, des trépieds et certains objets que les franc-maçons adoptent dans leurs simagrées, symboles dont ils ont perdu la signification originelle.

Sur une table de marbre se trouvait incrustée une étoile d'or à cinq rayons, puis posés dessus une baguette, une épée et d'autres instruments dont je ne sais pas la forme et les dimensions.

L'antiquaire, qui avait suivi mon regard, dit en souriant :

— Vous voilà, cher confrère, dans l'antre du magicien. J'agis sans détours ; faites de même.

Un peu revenu de mon ébahissement, je répondis :

— En toute sincérité, monsieur, j'ignore tout à fait de quoi vous parlez. J'ai cru aux magiciens des contes de fées dans mon enfance ; je sais qu'il existe encore des charlatans qui exercent sur les foires.....

— « Vrai ? Eh bien ! soit, je vous crois, mais vous me confondez. Comment ! Je ne verrais en vous qu'un

vulgaire profane bourré de préjugés, pétri d'ignorance ? Pas même initié ? Mais alors le fait n'en est que plus admirable. Sans autre secours que celui de votre organisation, vous seriez devenu un *voyant* ? Oui, vous avez entrevu ces mystères à la connaissance desquels nous arrivons après plusieurs siècles d'études acharnées et de cruelles épreuves.....

« Vous avez aperçu quelque chose au delà des grossiers phénomènes physiques ; vous avez, si peu que ce soit, secoué cette *hallucination passagère* qui s'appelle la vie organique et saisi quelques lambeaux de la vérité éternelle.

« Et vous, vous ainsi privilégié, vous soutiendriez avec la plèbe ignare des savants officiels que la magie est une duperie ou une chimère !

« Sachez que nôtre science divine se transmet de maître à disciple depuis que le monde a été créé ; vieille comme lui, elle ne périra qu'avec lui ; c'est elle qui le gouverne par des lois occultes, le dirige au moyen de fils invisibles. Les persécutions des gouvernements aveuglés ont pu l'obliger au silence, mais sans lui rien enlever de sa puissance infinie. »

Lopallino venait de retirer ses lunettes et il me regardait. Ses yeux très brillants me parurent cerclés de jaune comme ceux des oiseaux de proie. Leur fixité désagréable me faisait monter avec de vagues nausées un engourdissement général pendant qu'une pesanteur me serrait le front au-dessus des sourcils en me coiffant comme d'une calotte de plomb.

J'aurais voulu détourner mon propre regard ; je ne le pus pas. J'étais dominé.

— Que savez-vous sur Gemma et la cuirasse ?

Malgré mes velléités de résistance, une force interne m'obligea de parler. Je fis le récit complet des visions qui m'avaient éclairé successivement à Paris et à Rome.

Quand je dis avoir retrouvé chez Gemma une lointaine analogie de forme et d'expression avec certaine statue que je croyais me rappeler au fond d'un souterrain, Lopallino eut un léger soubresaut.

Les yeux perdus dans le vide, lentement, à voix très basse, il murmura :

— Oui... le temple hindou... des brahmes... c'est là qu'ils ont commencé à m'initier.

Je continuai mon récit et je le terminai en disant :

— Maintenant, monsieur, puisque vous vous prétendez magicien, apprenez-moi s'il est possible que la Gemma pour laquelle je suis mort noyé au printemps de 1527 soit la Gemma que je retrouve pendant l'automne de 1869 derrière le comptoir d'un brocanteur.

Lopallino m'avait écouté sans faire un mouvement. Il se tenait toujours le menton sur une main et semblait caresser sa barbe.

Quand j'eus fini il se croisa les bras.

— « Vous êtes, dit-il, après un moment de silence, vous êtes, je le répète, singulièrement privilégié d'avoir pu, sans études, pénétrer le mystère des incarnations successives ; il n'est révélé à la majorité des hommes qu'après leur mort. Moi-même j'ai certainement vécu sous une autre forme que celle de Lopallino l'antiquaire. Parfois je me rappelle mes exis-

tences antérieures mais seulement par rapides intuitions comme ces éclairs qui déchirent la nuit pendant l'orage.

« Il est plus étrange encore qu'un *Esprit* ait retrouvé sa forme matérielle et jusqu'à son nom dans la succession de ses existences corporelles. Cela peut s'expliquer cependant. Savez-vous ce qu'est Gemma ? »

Je ne répondais rien ; l'antiquaire reprit :

« — Représentez-vous une âme encore en période d'incubation, un esprit élémentaire, un être inachevé s'essayant à l'humanité. Comme elle doit réaliser le prototype de la beauté féminine sur notre planète, la nature n'a pas brisé son moule ; il lui serait difficile de rassembler une seconde fois toutes les perfections matérielles. A cet être, hélas ! il manque quelques-uns des sept principes dont la réunion constitue l'homme..... Je voulais parachever Gemma et vous m'y auriez aidé, vous dont le sort est uni au sien, si nous n'avions pas perdu la cuirasse de Staccone... »

— Pour le coup, pensai-je, le bonhomme est en enfance ou bien je suis ivre.

Si habitué que je fusse à rencontrer des singularités, jamais mon bon sens n'avait buté contre une extravagance pareille.

J'essayai de me lever pour chercher la porte.

— Veuillez m'écouter comme je l'ai fait, reprit mon interlocuteur et prêtez-moi la plus grande attention.

J'obéis.

— « Lopallino, le bourgeois du Vélabre, a épousé il y a trente-cinq ans une fraîche et vigoureuse Traste-

verine qui gère parfaitement la boutique. J'ai donc une excellente femme. Or celle-ci a trouvé une enfant abandonnée sur une marche de l'escalier d'Ara Cœli. « Personne ne réclamant l'enfant nous l'avons adoptée, élevée et nommée *Gemma*, à cause de la beauté pour ainsi dire paradoxale qui s'annonçait dès ses premières années. Nous avons, en même temps, constaté chez elle une grande difficulté à s'exprimer et l'absence, au moins apparente, de toute sensibilité. »

V

Le regard du soi-disant magicien me plongeait, vous ai-je dit, dans une sorte de torpeur. Sa voix un peu sourde, sa diction lente et monotone contribuaient à entretenir l'engourdissement. Il m'était malaisé de suivre ses paroles dont je cherchais à pénétrer le sens.

Je sentais, comme lorsqu'on va s'endormir, ma pensée s'envoler et je voulais la ressaisir de même que l'enfant rattrape le fil au bout duquel il a attaché un papillon.

Et puis je me trouvais humilié de la fascination que ce boutiquier plus ou moins charlatan exerçait sur moi.

J'aurais voulu l'interrompre par quelque boutade impertinente. Il me fut impossible de rien dire et il continua en tenant rivé sur mon visage son regard clair :

— « Un peu plus tard, je fis l'acquisition de deux objets précieux pour moi : un corselet d'acier ramené du fond du Tibre près le château St-Ange, et puis un fragment de rubis gravé.

« Ayant pu distinguer la marque de l'artiste et la date de fabrication, je reconnus un chef-d'œuvre de Giorgio Staccone exécuté en 1527.

« Le rubis m'intéressait à un autre point de vue. Indépendamment des recherches spéciales nécessitées par ma profession, j'ai étudié les sciences hermétiques vers lesquelles me poussait un goût que je puis appeler instinctif. Les connaissances acquises m'ont donc fait reconnaître un fragment d'*abraxas* gnostique d'Alexandrie, un *abraxas* basilidien. Je le porte toujours sur moi ; le voici. »

Lopallino tira de la poche de son gilet un petit écrin renfermant, sur un moelleux coussinet de soie blanche, un morceau de rubis cassé dont une des faces portait une tête de cynocéphale sur torse humain, et des lettres grecques symétriquement disposées. La gravure devait se continuer sur le morceau disparu.

— Si je pouvais compléter cette pièce, la destinée de Gemma s'accomplirait en même temps que la vôtre.

— Je ne comprends pas, dis-je, en me demandant encore si le pauvre homme jouissait de ses facultés mentales.

— « Certainement non ! Eh ! comment un misérable profane comprendrait-il des mystères dont la profondeur échappait aux hiérophantes d'Eleusis ? Si votre intelligence reste fermée, ouvrez au moins l'oreille.

« Vous savez comme quoi Gemma, alors âgée de quatre ans, s'est blessée au front en tombant sur la pointe de rubis enchâssée dans l'œil du dragon. On vous a dit que cet accident avait déterminé son

mutisme complet. Le lendemain de sa chute, le corselet avait disparu ; je n'ai jamais pu le retrouver. A force de travail j'ai fait une découverte importante : Le rubis de l'œil du dragon de gauche sur le corselet n'est autre chose que la seconde partie de l'abraxas basilidien. Ce pauvre ignorant de Staccone, ne soupçonnant pas la valeur de son trésor, a simplement taillé ce fragment pour l'enchâsser dans l'acier de votre cuirasse.

« Une révélation, comme il en arrive dans mes rares éclairs de lucidité extra-terrestre, m'a enseigné un secret plus important encore. Au talisman gnostique est attaché le mystère du sort de Gemma.

« Voilà pourquoi il faut m'aider à retrouver la cuirasse. Que ce soit l'œuvre de votre vie. Consacrez-y les quelques années d'existence qui vous sont prêtées en attendant une autre incarnation. Tôt ou tard les obscurités étant dissipées, Gemma, devenue complètement femme, sera à vous. »

Pris de vertige, je sentais ma tête tourner.

— Parlez-vous sérieusement ? D'où savez-vous ces choses ?

De son ton calme et posé Lopallino répondit :

— « Avez-vous remarqué la signification du nom de *Gemma*, c'est-à-dire pierre précieuse ? de ce nom désignant deux fois une même individualité ? Remarquez-vous aussi la blessure produite au front par le même rubis ? Vous expliquez-vous la répercussion d'un fait identique à trois siècles d'intervalle ? Que signifie cette sorte d'affinité chimique entre l'écorce charnelle de Gemma et une pierre précieuse ?

« Effet du hasard ? Allons donc ! Pour le sage le hasard n'existe pas. Les événements en apparence les plus futiles ont leur raison d'être en vertu des lois immuables qui régissent la nature ; et ces lois échappent à l'intelligence terrestre.

« Gemma est une émanation de l'âme universelle vivifiant toute chose créée dans les mondes qui peuplent l'espace. Dans l'univers tout est vivant, même les minéraux accusés d'inertie par nos savants d'Académie. Ils sont composés d'atomes qu'agite un tourbillonnement perpétuel. Leur mode de cristallisation est imposé par les mêmes lois qui délimitent la forme des organismes animaux.

« Or, s'ils vivent, ils ont des âmes, âmes rudimentaires, principes de vie destinés au perfectionnement successif.

« Sachez donc que l'abraxas basilidien provenait du joyau enchâssé au front d'une déesse hindoue, et que celle-ci renfermait l'esprit encore embryonnaire de notre Gemma.

« Quand cet esprit sera complété, la pierre s'attendrira, elle deviendra chair ; un cœur féminin pourra battre sous la magnifique enveloppe glacée.

« Gemma parlera lorsque le langage lui sera nécessaire pour exprimer des *sentiments* ; jusqu'à présent elle n'a connu que les *sensations* superficielles. L'amour est un mystère sacré que, comme la majorité des hommes, vous avez profané dans d'autres existences en retardant votre développement spirituel. Voilà pourquoi vous vous êtes heurté à un bloc de marbre, que vous ne pouviez pas spirituellement visi-

ter. Purifié par la souffrance, dégagé des instincts matériels et brutaux, vous déterminerez l'éclosion d'un cœur chez Gemma. Peut-être faudra-t-il pour cela de nouvelles incarnations. Voilà ce que la possession de l'abraxas nous eût aidés à accomplir.

« Vous ne comprenez pas ? Pour être intelligible il me faudrait d'autres mots que ceux des langues humaines. Par lui-même un talisman n'est rien. Celui que je veux retrouver serait dépourvu de toute vertu sans la consécration du mage qui a hérité de mon savoir, de même que moi j'avais hérité du savoir de Pythagore, des Egyptiens, des Brahmes. »

Lopallino s'était levé en parlant, une transformation s'opérait chez lui.

Du bonnet grec orné de vieux galons il ne restait qu'un cercle d'or serrant ses cheveux qui tombaient sur ses épaules en longues ondulations blanches.

Blanche aussi, la barbe déroulait des boucles babylo-niennes sur sa vieille robe de chambre devenue une simarre lamée d'or.

De ses yeux brillants partait l'irradiation bleue qui avait éclairé mes rêves et qui maintenant remplissait l'espace.

De tout son être émanait ce quelque chose d'im-mense que l'on a pressenti et que l'on ne sait pas, que l'on voudrait saisir et que l'on n'ose pas ; le rayon-nement d'un inconnu plein de majesté, d'une splen-deur toute psychique.

Je murmurai :

— Qui donc êtes-vous ?

L'auguste personnage sourit avec la condescendance suprême d'un Dieu descendu sur terre.

— En voyant mon nom sur ma porte, pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Est-ce que vous ne sauriez plus lire ?

Au-dessus de moi, dans l'espace, je revis les lettres de sa devanture : « LOPALLINO DI NEATI ». Elles volti-geaient, tourbillonnaient scintillantes comme des bandes de lucioles en amour dans les belles nuits du sud. Elles brillaient, pâlisant et subitement ravivées ainsi que des traînées phosphoriques au milieu de l'obscurité.

Groupées en demi-cercle elles tracèrent un nimbe au-dessus de la tête du sublime vieillard ; sur le front de celui-ci flamboyait une étoile à cinq pointes lumineuses, le signe du Microcosme.

Les lettres s'étaient agencées de manière à écrire sous cette forme :

APOLLONIO DI TIANE

Apollonius de Tyane !!! le grand thaumaturge, le successeur de Pythagore, l'élève des mystérieux Brahmes de l'Inde !!

Il me dit en conservant son sourire.

— « Je m'appelle Lopallino dans le faubourg de Vélabre où j'exerce ma modeste industrie. N'est-il pas singulier que les lettres de mon nom soient celles du nom que portait l'ancien mage ?.....

« Vous penserez que tout ceci est illusion. Dans un instant nous aurons fait un rêve..... »

Je murmurai en tremblant :

— Apollonius de Tyane ! le divin Apollonius ! Ah ! mon Dieu, mais je suis halluciné, je deviens fou !

— « Vous êtes déjà l'un et l'autre. La lumière fascine, elle enivre comme le vin. Vous avez vu l'invisible ; dans l'*invisible* seul réside le VRAI.

« Le monde n'est pas encore assez spiritualisé pour le saisir. Oui vous serez bafoué, persécuté, enfermé avec des êtres privés de raison. Les aveugles traiteront toujours en fou celui qui affirme la lumière.

« Epurez-vous donc afin de vous élever dans la hiérarchie spirituelle. »

Ecrasé, ébloui, terrassé, je me laissai retomber et je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, j'étais au milieu d'un galetas encombré d'un amas de vieilles choses.

Le débonnaire Lopallino tenait une lampe à trois becs ; son dos s'arrondissait en plein cintre sous sa vieille robe de chambre ; une grande toile d'araignée pendillait accrochée à son bonnet grec.

Il furetait dans tous les coins.

— Ma foi, monsieur, dit-il en bougonnant, je ne puis pas mettre la main sur ce que vous cherchez.

Je descendis bien vite. Je traversai la boutique déserte et je me retrouvai au coin de la place Bocca della Verita.

La lumière du premier réverbère me fit très mal aux yeux.

VI

Le narrateur s'arrêta court.

Et la fin de l'histoire ?

— Il n'y en a pas. J'ai dépensé mes années et mes écus en pérégrinations pour chercher la cuirasse. Mon dernier voyage m'a amené ici. On m'empêche d'en sortir. J'y reste donc et je m'y laisse vivre en attendant une prochaine incarnation. Je vous quitte, car voici l'interne au bout de l'allée.

Reprenant sa bêche le vieux fou s'engouffra dans le massif de rhododendrons.

Une idée jaillit dans ma cervelle : Les visions du bonhomme lui paraissent jaunes et ses atmosphères d'un bleu transparent. Le vin d'Orvicto, si doux au palais, est magnifiquement jaune. Les arêtes d'un flacon de cristal forment un prisme que la lumière traverse en jetant sur les tables d'auberge certains rayons du spectre solaire où domine le bleu.

Mon illuminé ne serait-il qu'un simple ivrogne ?

Comme je me posais cette question l'interne arriva.

— Pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. Je quitte un agité qui n'était pas commode à réduire. Me voici maintenant tout à vous. Allons chez les épileptiques ; vous verrez des sujets intéressants.

Septembre 1889.

R. DE MARICOURT.

HESPÉRUS

(Suite)

*L'abîme tentateur renforce tes voix gaies
Par les écroulements somptueux de monnaie.
Un autre appel s'élève, et c'est une chanson
Qui nous émeut d'un tiède et violent frisson
Comme le vent du sud chauffe et tord des voilures.*

*« Montez vers eux, parfums légers des chevelures,
Et vous, bruits doucereux des caresses, montez
Avec le clair éveil des rires chuchotés !
Enseignez-leur l'amour, seul reposoir propice
Où la fatigue d'être immortel s'assoupisse,
Et ce léthé, stagnant endormeur des desseins,
Qui gît dans l'intervalle adoré des beaux seins.
Langueurs lasses du lit, soupirs, caresses nues,
Doux néant, soyez-leur des ivresses connues,
Et qu'il sachent, heureux de se désabuser,
Ce que l'Enfer a mis de ciel dans le Baiser ! »*

*Ce chant qui nous poursuit, plein d'énergiques fièvres,
A fait se rapprocher ma bouche de tes lèvres ;
Parce qu'au fond de moi sans doute il est resté
Un peu de pesanteur de l'univers quitté,
Mon front penche, surpris d'ivresse et de panique
Au doucereux appel de la Chair tyrannique,
Et je te dis, sentant se heurter mes genoux :*

« Regardons-les ! peut-être ils aiment comme nous... »
 Mais ton œil, qui connaît le bon grain de l'ivraie,
 Surprend l'ombre d'un jet de la lumière vraie,
 Et l'enfer, qui s'effare, apparaît dans ce jour
 Tout autre qu'il n'était, vu selon son amour.

*Ce bétail attaché dans une herbée épaisse
 De glaives et de dards sanglants, pour qu'il y paise,
 Ces ânes dont le bât a crevassé leur dos
 Et qui buttent, chargés de coups sur les fardeaux,
 Ces lynx maigres, dont flotte, ainsi que de vieux linges,
 Le ventre, ces chacals chevauchés par des singes,
 Ces porcs, sale troupeau gras d'ordures, qui sent,
 Palpe et mange sa fange en se réjouissant,
 Ce sont les empereurs, les évêques, les princes !
 Un roi qui grossissait d'empires ses provinces,
 Homme encor, mais sans tête, a pour royaume un trou
 Et porte sa couronne à même sur le cou,
 Pendant qu'à ses talons ce loup-cervier qui lape
 Du sang est un héros et ce renard un pape !*

(A suivre.)

CATULLE MENDÈS.

BIBLIOGRAPHIE

Entrevue du Tzar et de l'Empereur d'Allemagne. —
Ce qu'ils auraient dû dire (Août 1890). Par ALBER JHOUNET. Paris,
 Comptoir d'édition.

Une récente entrevue entre les deux plus puissants souverains de l'Europe a inspiré à l'Initié-Poète, Alber Jhounet, un poème qui, après avoir paru à la *Revue de*

Paris et de Saint-Petersbourg et à *l'Etoile*, nous parvient en brochure.

Guillaume II, le Nemrod tyrannique, le Droit armé, qui met le légitime pouvoir divin dans la grandeur royale, offre à son frère de Russie l'écrasement de la France, de la Révolution et de la Liberté au profit de la ligue des trônes. Logique égoïsme et encore violente loyauté.

Quoique empereur, le Tzar, qu'un signe sacré protège et inspire, se refuse. Il sait trop que

Trop grande, l'Allemagne
Ne voudra plus souffrir d'égal pour compagne.
Sur l'ancien allié, sur le frère imprudent
L'Empereur d'Occident jettera l'Occident.

Même fidèle aux promesses, Guillaume ne pourrait contenir son peuple. D'autre part la Liberté gagne l'univers. Du nord au sud la grande Amérique se fait libre.

Il est d'occultes lois par qui le monde tremble.
Dont nous ne savons rien, qui règnent plus que nous.

L'Allemand s'emporte :

Je la souhaiterai cette lutte sublime,
En finir avec la révolte, avec le crime,
L'Ancien continent reprenant le Nouveau,
Et nous, rois, sous le ciel flottant en grand drapeau,
Nous, rois, maîtres du monde entier comme il est juste.

Mais avant les trônes, le Tzar, lui, voit les nations :

... Je suis seul le responsable devant Dieu
De ce peuple, Mystère et Matrice au milieu
Du lucide Occident aux croyances usées,
Et de l'Orient large où planent des pensées...

Quant à l'asservissement des Latins, il l'empêchera, le dût-il par le glaive, et le Teuton ne serait qu'épave à l'irrésistible flot slave :

Je verserais mon peuple en sa force sans fin
Où couve la douleur d'un désespoir divin,
Et qui t'engloutirait, ô mon frère héroïque,
Sans colère, et comme une mer mélancolique...

Guillaume répond qu'il reste dévoué, chrétien, généreux, mais il n'épargnera point la rébellion :

Tout amour ou tout fer, jamais rien à moitié.

Que fera son frère slave, lorsque le nihilisme, ne se contentant plus de frapper le chef, à grandes secousses fera s'écrouler l'ordre social ? Lui, la justice, il exterminera son ennemi, en mourant lui-même.

... C'est en écrasant que je tomberai !
Et toi ?

LE TZAR

Je resterai debout et je prierai.

Au large horizon de ce fatidique poème, brumeuse et rougeâtre, l'aurore des socialismes futurs, Nemrod mourra, méchant ou bon, dur ou charitable, empereur d'Allemagne ou Tzar. De l'abîme des peuples, le Christ social, sanglant, se lèvera tel un lion. Le Devoir révolté tuera enfin le Droit. Inéluctable providence. Mais noblement ils tomberont les rois d'indomptable orgueil, glorieusement las, empereurs de sagesse et de piété. Le poète ne réserve son mépris que pour la politique tortueuse et cabotine, pour le Bismarck qu'il flagelle d'une large ironie hugolique ou dantesque :

... Joueur obscur,
Homme d'expédients, d'astuce et de réclame,
Habillé de passé mais moderne dans l'âme,
Bismarck, geant de foire, empirique et hâbleur.
Son pouvoir enlevé découvre sa valeur.

Eh bien, qu'a-t-il choisi pour suprême attitude ?
La grandeur du silence et de la solitude ?
La révolte effrayante et le bond du damné ?
Rien de cela. Des pleurs d'acteur infortuné,
Qui se plaint aux journaux et se confie aux drôles.
Oui, c'est l'âme moderne, en tout jouant des rôles,
Faible au fond, sans réel orgueil et sans ferveur !
Avec des airs de matamore et de buveur
Avoir bu le pouvoir dans la coupe d'Hercule,
Et finir par ce bavardage ridicule ! »

L'Initié-Poète de l'*Etoile sainte*, des *Lys noirs*, du *Livre du jugement* est en pleine possession d'un tolositoïque hexamètre.

C.



L'ARBITRAGE

A vous tous, hommes de bonne volonté, à vous toutes, lectrices au cœur compatissant, à tous ceux qui, attentifs à l'écho du passé, aidés par leurs supérieurs dans la hiérarchie humaine, cherchent à restituer, pour eux et pour la société, cette sagesse antique, harmonieuse science de la triple vie physique, intellectuelle et morale, j'adresse un pressant appel, je viens tendre la main pour une idée juste, belle et pratique en notre *fin* de siècle.

Certes la guerre a sa beauté fatale ; mais son principe est la destruction, et le sage, consulté, laisse tomber de sa bouche sérieuse et douce l'inéluctable sentence : « Le génie de la mort, qui doit être vaincu, a, dans les grands carnages modernes, déployé ses derniers efforts, comme il était prédit ; le cycle de conservation va s'ouvrir et l'ère de paix durera jusqu'à la prochaine création. »

Vous savez tous, vous pressentez toutes que le triomphe du droit sur la force, de la Providence sur le Destin est la conclusion logique de l'évolution occidentale ; vous en avez l'espoir, vous y avez une foi indébranlable : poursuivez-en la réalisation avec votre indomptable énergie, et, dans l'occasion présente, adhérez tous à la Société Française pour l'Arbitrage entre nations ; vous avez montré, une fois de plus, que notre vaillante revue se distingue, comme son directeur, par son sens audacieusement et intelligemment pratique. E. GARY DE LACROZE.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE *L'Initiation*

STATUTS

Titre I

BUT

Art. premier. — Le Groupe indépendant d'Études ésotériques a pour but :

1° L'étude impartiale, en dehors de toute académie et

de tout cléricisme, des données scientifiques, artistiques et sociales, cachées au fond de tous les symbolismes, de tous les cultes et de toutes les traditions;

2° L'étude scientifique par l'expérimentation et l'observation des forces encore inconnues de la Nature et de l'Homme (phénomènes spirites, hypnotiques, magiques et théurgiques);

3° Le groupement de tous les éléments épars en vue de la lutte contre les doctrines désespérantes du matérialisme et de l'athéisme.

Art. 2. — Chacun des membres conserve son entière liberté d'opinion, à condition de respecter celle de ses collègues.

Toutes les discussions politiques ou religieuses étrangères au but ou statuts sont interdites.

Titre II

ORGANISATION

Art. 3. — Le Groupe a son quartier général à Paris, 29, rue de Trévis, et des branches partout où il peut en établir.

Le Groupe comprend :

- 1° Des membres associés ;
- 2° — actifs ;
- 3° — titulaires ;
- 4° — bienfaiteurs ;
- 5° — d'honneur ;
- 6° Des sociétés adhérentes.

Membres

Art. 4. — *Associés.* Les membres associés sont reçus sur leur demande.

Ils payent un droit unique de cinq francs à leur entrée dans la société. Ils reçoivent une carte et un insigne. Ils ont droit d'assister à toutes les conférences et à tous les cours de la Société, mais non aux études pratiques. Ils portent le titre de (M. G. E.)

Tout abonné d'un an de la Revue *l'Initiation* reçoit sur sa demande une carte de membre associé. Il est, de plus, exempt du droit d'entrée.

Art. 5. — *Actifs*. Les membres actifs du groupe sont nommés, sur leur demande, par le comité de direction.

Ils peuvent assister à toutes les séances d'enseignement et aux expériences pratiques, en se conformant au règlement.

Tous les rédacteurs de l'*Initiation* sont de droit membres actifs. Ils doivent cependant faire la demande au comité de direction pour recevoir leur carte.

Art. 6. — *Titulaires*. Les membres titulaires du groupe sont nommés par le comité de direction à la majorité absolue.

Ils peuvent seuls faire partie de divers bureaux dans les commissions. Seuls ils peuvent diriger des groupes d'expérimentation ou d'études.

Tous les rédacteurs de la partie initiatique de la Revue sont de droit membres titulaires ainsi que les directeurs et les secrétaires de rédaction de cette revue.

Art. 7. — *Bienfaiteurs*. Sont membres bienfaiteurs du Groupe tous ceux qui font un don de cent francs au moins pour l'œuvre.

Le nom des membres bienfaiteurs est affiché (à moins d'avis contraire de l'intéressé) au quartier général dans un tableau spécial et communiqué à toutes les branches.

(Ces dons doivent être faits personnellement au nom d'un des membres du comité de direction.)

Art. 8. — *Membres d'honneur*. Le comité de direction pourra décerner des diplômes de membres d'honneur du Groupe à ses membres qui seront jugés dignes de cette distinction.

Le nom des membres d'honneur est affiché dans un tableau spécial au quartier général.

Art. 9. — Les titres de membres bienfaiteurs et de membres d'honneur sont purement honorifiques et n'imposent aucune obligation spéciale à ceux à qui ils sont décernés.

Titre III

ADMINISTRATION

Art. 10. — L'administration générale du Groupe est confiée à trois grandes commissions formées de membres titulaires. Ces commissions sont :

- 1° La commission des finances ;

- 2° La commission de propagande et de défense ;
- 3° La commission d'enseignement.

Art. 11. — Lors de sa nomination, chaque membre titulaire indique la commission spéciale à laquelle il désire être attaché.

Art. 12. — Tous les trois mois chacune de ces commissions se réunit et prend connaissance des travaux accomplis par le comité de direction qui administre les affaires courantes du groupe. Elle présente ses observations sur ces travaux et les approuve ou les désapprouve.

Art. 13. — En cas de désapprobation, un comité d'arbitrage, composé de sept membres, est élu en séance plénière des trois commissions et décide ce dernier ressort. (Voir l'art. 23.)

Art. 14. — Le directeur de chacune des trois commissions est nommé pour cinq ans à la majorité des membres de sa commission présents. Il est rééligible.

Disposition spéciale. Le président fondateur du Groupe indépendant d'études ésotériques est nommé à vie. Il peut déléguer ses pouvoirs à un membre titulaire choisi par lui.

Art. 15. — Les fonctions des trois commissions dans l'administration générale sont les suivantes :

Commissions

A. *Finances.* La commission économique gère les finances de la Société et fournit les fonds disponibles aux autres commissions sur la demande de celles-ci et à la majorité de ses membres présents aux délibérations.

B. *Propagande.* La commission de propagande veille au développement et à la défense de la Société. C'est à elle qu'incombe l'exécutif.

Elle se partage en autant de groupes que l'exige la rapidité du travail.

C. *Enseignement.* La commission d'enseignement émet son avis sur toutes les questions d'enseignement.

Ces avis deviennent exécutoires après approbation par les deux autres commissions.

Comité de direction

Art. 16. — Les affaires courantes du groupe sont ad-

ministrées par un *Comité de Direction* composé des trois directeurs des grandes commissions (Finance — Propagande — Enseignement) et présidé par le Président-Fondateur du groupe.

Art. 17. — Le Comité de Direction a tous pouvoirs pour prendre les décisions nécessaires aux progrès des idées représentées par le groupe. Les décisions sont prises à la majorité absolue des membres. En cas de partage égal de voix, celle du Président est prépondérante.

Art. 18. — Aucune cotisation n'étant demandée aux membres, le Comité de Direction peut faire un appel fraternel à tous, en cas de besoin urgent en faisant connaître le motif de cet appel. Chacun reste libre de répondre comme il l'entend à cette demande qui ne se fait qu'en cas vraiment nécessaire et sous le contrôle de la Commission des Finances tout entière.

Titre IV

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Art. 19. — Toute décision intéressant la Société en général doit être prise par le Comité de Direction sur la proposition de l'un quelconque des membres titulaires de la Société et approuvée par les trois commissions. Une telle décision ne devient exécutive qu'après approbation par les trois commissions à la majorité des membres présents.

Conférences et cours

Art. 20. Tout membre de la Société peut demander à faire des conférences. Il est autorisé par le Comité de Direction.

Des cours réguliers et suivis ne peuvent être faits que par des membres titulaires de la Société après avis conforme du Comité de Direction.

Ce comité peut, dans certains cas et à la majorité absolue, accorder cette autorisation pour un cours spécial ou une conférence à toute autre personne.

Etudes pratiques

Tout groupe d'études pratiques devra être dirigé par

un membre titulaire. Personne ne sera admis aux séances fermées sans avoir subi l'initiation nécessaire à l'effet de se rendre bien compte des effets produits (voir le règlement).

Diplômes d'honneur

Art. 22. — Le Comité de Direction pourra décerner un diplôme d'honneur à toute personne qui aura rendu service par ses actes ou par ses œuvres à la cause de la philosophie spiritualiste.

Les diplômes doivent être signés du Président ou des deux membres du Comité de Direction.

Contestations

Art. 13. — *Justice.* Toute contestation est réglée à l'ARBITRAGE.

Un arbitre est choisi par le plaignant et agréé par la partie adverse.

Un arbitre est choisi par la partie adverse et agréé par le plaignant.

Un membre titulaire de la Société également agréé par les deux parties préside les décisions.

Les décisions de ce comité d'arbitrage peuvent être portées par le plaignant pour approbation ou désapprobation devant les commissions. Le vote de ces commissions, après nomination par elles de nouveaux arbitres, est sans appel et devient exécutif.

Au cas où les parties ne pourraient s'entendre pour la nomination des arbitres, ceux-ci seront nommés d'office par le comité de Direction.

Cas non prévus

Art. 24. — Tout cas non prévu dans les présents statuts sera réglé par le Comité de direction et devra être approuvé par les commissions de la société.

Titre V

ORGANISATION EXTÉRIEURE

Art. 25. — Outre le Quartier général à Paris, le Groupe comprend des correspondants et des loges dans tous les pays.

Art. 26. — Chaque correspondant du Groupe est nommé par le Comité de Direction. Il reçoit une carte spéciale signée du Président ou de deux membres du Comité de Direction.

Art. 27. — Le correspondant du Groupe a tout pouvoir pour organiser des branches à condition d'en faire connaître les membres au Quartier général. Les branches sont définitivement constituées après réception de leur charte.

Art. 28. — Le correspondant du Groupe peut nommer directement les membres associés. Il signe les cartes de ces membres, faisant suivre sa signature de son titre.

Branches

Art. 29. — Tout correspondant qui désire s'occuper activement de la diffusion des idées défendues par le Groupe et qui peut trouver les éléments nécessaires à cet effet peut demander à fonder une branche du Groupe.

A cet effet il envoie au Quartier général le titre qu'il a choisi et reçoit la charte nécessaire avec le titre de Président de la Loge.

Art. 30. — Le Président a tous pouvoirs pour organiser la Loge comme il l'entend et pour nommer les membres de cette loge qui sont de droit membres associés du Groupe. Il est responsable personnellement de l'administration et des finances de sa loge. Il ne doit aucune contribution financière au Groupe.

Art. 31. — Chaque loge reçoit sur sa demande toutes les communications confidentielles qui peuvent aider à son développement. Elle reçoit aussi de la part du Quartier général des dons en livres ou en publications, autant que cela est possible.

Art. 32. — Les Loges qui en feront la demande recevront toutes les instructions nécessaires à l'effet d'entrer en relations avec les groupes Martinistes ou les frères de la R. C.

Art. 33. — Tout Président de branche est de droit membre titulaire du Groupe et peut fonder directement des branches ou nommer les membres associés d'après l'art. 27.

SOCIÉTÉS ADHÉRENTES

Art. 34. — La Société qui désire faire adhésion au Groupe en fait la demande au Comité de Direction en présentant un extrait de ses statuts. Ce comité avise la Société du résultat de sa demande.

L'adhésion au Groupe n'implique aucune sorte de changement dans la conduite intérieure de la Société. Chaque Société adhérente conserve *son indépendance absolue* et n'a rien à voir avec les actes du Groupe, pas plus que le Groupe n'a à s'inquiéter des actes personnels de la Société adhérente.

Quatre membres au moins de la Société adhérente doivent être membres réguliers du Groupe.

Voici maintenant les avantages que procure l'adhésion au Groupe :

1° Le nom de la Société, son siège social et le nom du président sont inscrits en permanence dans la salle de conférences du Groupe ;

2° Les réunions de la Société sont annoncées au public dans un cadre spécial ;

3° Une salle de conférences est mise à la disposition de la Société adhérente pour une somme très minime représentant juste les frais indispensables (5 à 10 fr.). — (La salle est accordée après entente avec le Président de la Commission des Finances, administrateur-directeur du siège central du Groupe, M. Lucien Mauchel) ;

4° Tous les membres de la Société adhérente jouissent des mêmes privilèges que ceux du Groupe et peuvent être admis à la bibliothèque, aux conférences et aux cours ;

5° Dans certains cas *l'Initiation* et le *Voile d'Isis* peuvent insérer les communications importantes des Sociétés adhérentes.

En somme, toute Société, aussi petite qu'elle soit, se trouve du jour au lendemain, par le fait de son adhésion, posséder un local, une salle de réunion, une librairie pour les ouvrages de ses membres ou pour les achats qu'ils peuvent faire, c'est-à-dire est aussi puissante que les Sociétés les mieux organisées et les plus riches, et cela sans aucune dépense notable.

QUARTIER GÉNÉRAL

RÈGLEMENT

1. Les locaux du Groupe sont placés sous l'administration générale du Directeur de la Commission des Finances, directeur adjoint de l'*Initiation*, M. Lucien Mauchel, licencié en droit.

2. La librairie est ouverte tous les jours, dimanches exceptés. Les salles de lecture sont ouvertes aux membres abonnés tous les jours de la semaine, sauf le mercredi, de 10 heures à 5 heures.

3. La salle de conférences et les salles de cours sont ouvertes les jours désignés à cet effet aux membres pourvus de leur carte ou aux invités munis de leur invitation. Les officiers seuls du Groupe peuvent y entrer les autres jours.

4. Le local destiné aux séances pratiques est ouvert une fois par mois aux membres actifs et titulaires du Groupe sur invitation spéciale, délivrée sur leur demande.

§ 2. ÉTUDES EXPÉRIMENTALES

5. Nul ne sera admis à assister à une séance d'études expérimentales (spiritisme, magnétisme, etc.) au Quartier général, s'il n'a pas reçu une *initiation* particulière.

6. Cette initiation pourra être donnée par le Directeur du Groupe d'études, avant la séance. Elle durera pas plus d'un quart d'heure; le Directeur pourra déléguer ses pouvoirs à un membre titulaire.

7. Il est impossible de rien comprendre aux expériences d'un chimiste, si l'on ne connaît pas quelques mots de chimie; de même il est impossible de rien comprendre aux phénomènes occultes si l'on n'en connaît pas la théorie. L'initiation des personnes appelées à assister aux études expérimentales comprendra donc :

1° Un résumé rapide des principaux phénomènes qui peuvent se présenter.

2° Un exposé des règles à suivre pendant la séance pour éviter de troubler l'ordre des phénomènes ou d'influencer le sujet ou les médiums.

8. Les personnes ayant subi cette initiation recevront

le titre d'*Associé-Pratique*. Une carte leur est donnée sur leur demande.

2° degré

9. Les membres qui désirent étudier d'une façon suivie les phénomènes recevront un complément d'initiation comprenant :

1° L'exposé des théories d'*Allan Kardec* sur les phénomènes produits et leur cause.

2° Un résumé de l'œuvre d'*Allan Kardec* et du mouvement spirite en France depuis 1853.

10. Les membres ayant subi cette initiation recevront le titre d'*Initié-Spirite*. Une carte confirmant ce titre leur est donnée sur leur demande.

3° degré

11. Les membres titulaires désirant *diriger* un groupe d'études expérimentales recevront un complément d'initiation comprenant :

1° L'exposé des théories des principales écoles spirites, théosophiques et occultistes sur les phénomènes produits et sur leur cause.

2° Un résumé du mouvement spiritualiste dans toutes ses branches depuis 1850.

3° Des conseils pratiques et des cours sur la formation des sujets et des médiums.

12. Ils prennent le titre d'*Initiateur-Pratique* et reçoivent un diplôme spécial.

LE CONVENT ANNUEL

DU GRAND ORIENT DE FRANCE

Chaque année, les représentants des loges maçonniques groupées sous l'obédience du Grand-Orient de

France se réunissent à Paris pendant une semaine afin de délibérer sur les affaires les plus importantes de la fédération.

Il ne s'agit d'ordinaire que de procéder à l'élection des membres sortants du conseil de l'Ordre et de la chambre de Cassation, puis d'approuver les comptes de l'exercice financier précédent et d'arrêter le budget pour l'année suivante.

C'est là le travail courant et inéluctable, toujours à peu près le même et donnant par suite rarement lieu à des incidents imprévus ou réellement intéressants.

Il n'en est pas de même d'une autre partie de la besogne du convent. Nous voulons parler des modifications que l'assemblée générale du Grand-Orient de France est chargée d'apporter chaque année à la constitution et aux règlements de l'Ordre.

C'est là une tâche fort délicate, qui donne naissance fréquemment à des discussions de la plus haute importance.

Les questions, malheureusement, sont tranchées à la majorité des voix, et, comme les quatre cents personnes appelées à prendre part au vote sont en général fort peu compétentes en matière d'initiation et de haute philosophie, il en résulte que les décisions du convent du Grand-Orient de France ne sont pas toujours marquées au coin d'une sagesse impeccable.

Il suffirait d'en citer pour preuve la mesure maladroite prise en 1877 à l'égard de la fameuse formule : « A la gloire du Grand Architecte de l'Univers », que l'on crut devoir supprimer alors en tête de tous les documents maçonniques officiels.

De graves difficultés furent soulevées par cette bévue, qui devint l'occasion d'un schisme entre le Grand-Orient de France et une partie de la maçonnerie étrangère.

Depuis, d'autres erreurs furent commises, dont il serait fastidieux d'énumérer ici le détail. Qu'il nous suffise de dire qu'elles eurent toutes pour principe l'abus du suffrage universel, qui, en maçonnerie, ne devrait jamais intervenir qu'en matière d'administration pure et simple.

Cette année, la pierre d'achoppement du convent fut,

comme presque toujours, le symbolisme. Après l'avoir successivement mutilé en détail, on propose enfin sans ambages de le supprimer radicalement en entier.

Il y a longtemps qu'on pouvait s'attendre à voir surgir une pareille proposition. Elle devait être amenée nécessairement par la logique même des choses.

Néanmoins on ne provoque pas impunément au suicide une institution telle que la Franc-Maçonnerie, fût-ce même en plein convent du Grand-Orient de France ; la proposition en question souleva donc de véhémentes protestations. Elles furent en nombre insuffisant cependant pour empêcher que la motion ne soit prise en considération, et soumise par conséquent à l'examen des loges, afin de venir régulièrement en discussion au convent prochain.

Il s'agira de décider alors du sort de la Maçonnerie française. Il appartiendra aux délégués des loges du Grand-Orient de France de se prononcer entre les deux courants d'opinion qui partagent actuellement les constructeurs symboliques.

Les uns, et c'est le petit nombre, tiennent à conserver fidèlement le dépôt des traditions initiatiques propres à la Maçonnerie.

D'autres, et c'est malheureusement la masse prépondérante, se trouvent entraînés à ravalier toutes choses, au niveau de leur compréhension bornée, et à supprimer par suite tout ce dont ils ne saisissent pas la portée cachée.

Il est plus que probable, dans ces conditions, que dans un an nous verrons au sein du convent l'agnosticisme triompher de l'Initiation. Le Grand-Orient de France se séparera irrémédiablement par là de la Maçonnerie universelle. Il évoluera de plus en plus vers le jacobinisme pur et n'aura, de fait, plus rien de maçonnique.

Les loges qui voudront alors persévérer à poursuivre l'idéal de la véritable Initiation, ne pourront plus faire cause commune avec la maçonnerie officielle. Elles se verront nécessairement amenées à constituer un pouvoir maçonnique nouveau qui relèvera la bannière ini-

tatique, que des mains inhabiles auront laissé piétiner par une foule aveugle, étrangère à la vraie science de la lumière.

Il existe déjà, du reste, au sein de la Maçonnerie contemporaine, un noyau d'initiés ayant pleine conscience de la mission qui leur incombe. Ils voient avec regret la Maçonnerie officielle engagée dans une voie fâcheuse, et font ce qu'ils peuvent pour la ramener dans une meilleure direction. Ce n'est pas de leur faute si tous leurs efforts n'aboutissent en cela qu'à leur faire recueillir intégralement un héritage précieux que seuls désormais ils sont en état de faire valoir.

OSWALD VIRTH, M . .

Membre du Groupe Maç . . d'Etudes Initiatiques.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

NOUVELLES BRANCHES

1° *Zachar*, à Port-Saïd.

2° *Les Indépendants Lyonnais*, à Lyon (Rhône).

Cette branche dirigée par M. A. Bouvier possède une salle de conférences et une librairie. Elle aura bientôt un organe spécial.

3° *Société pour l'étude de la nouvelle synthèse sociale, médicale et religieuse*, à New-York (Etat-Unis), 115, Blecker street.

4° *La Havane ésotérique* (Cuba).

Séances générales

Les séances générales reprendront le vendredi 17 octobre à 8 h. 1/2 du soir au siège du Groupe.

Les séances pratiques commenceront peu après.

Le Voile d'Isis reparaitra à cette occasion et continuera régulièrement.

Etudes pratiques dans les groupes

Le Président du groupe A nous communique plusieurs procès-verbaux de ses expériences fort intéressants. Le manque d'espace nous oblige à rendre compte des faits obtenus dans le *Voile d'Isis*. Nous insérons toutefois l'intéressant procès-verbal suivant :

Paris, 27 août 1890.

Les soussignés, Boreau, chevalier de la Légion d'honneur, François (Léon), officier d'Académie, délégué cantonal des écoles du XIV^e arrondissement de Paris, certifient que, dans une séance de spiritisme qui a eu lieu le 26 août 1890, chez M. Adrien François, Président d'un Groupe Spirité rattaché au Groupe Indépendant d'études ésotériques, M^{me} R..., médium voyant, a dépeint, d'une manière remarquable, des personnes décédées depuis plusieurs années (*l'une d'elle depuis trente-trois ans*).

Les soussignés certifient, en outre, que M^{me} R... n'avait *jamais vu* les consultants, *ni* les décédés qu'elle a dépeints avec une exactitude telle qu'il était impossible de ne pas les reconnaître.

A. BOREAU,
6, passage Montbrun.

L. FRANÇOIS,
12, place Bréda.

Le Président du Groupe A.

Adrien FRANÇOIS,
50, boulevard Edgar-Quinet.

*
**

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer les divers comptes rendus des livres et les analyses des Revues du mois au prochain numéro.

Signalons cependant à tous nos lecteurs la *Bibliographie raisonnée de la Science Occulte* (livres modernes) contenant la liste et l'analyse des principaux ouvrages de la Science Occulte dans toutes ses branches (Occultisme, Kabbale, Théosophie, Spiritisme, Histoire, Littérature, etc., etc.) qu'on trouve en librairie avec le prix franco de chacun d'eux.

Cette bibliographie (de plus de 50 pages in-18) précédée d'un avant-propos de Papus est envoyée franco à tous les abonnés de *l'Initiation* pour 0 fr. 30 en timbres-poste au lieu de 0 fr. 50, son prix pour le public. S'adresser : 29, rue de Trévise, Librairie du Merveilleux.

La Première Œuvre d'un Théosophe

Les « facultés latentes en l'homme » sont enfin développées dans une charmante petite brochure imprimée, qui vient de paraître sous le titre d'*Affaire Papus*.

Comme *l'Initiation* n'a pas l'habitude de faire des polémiques avec les milieux dans lesquels on s'abaisse moralement, nous nous contenterons de signaler cette lecture à tous nos lecteurs. — C'est bien amusant.

Toutes les personnes qui nous en feront la demande, à titre personnel, recevront d'ici quelques jours une petite histoire de la Société Théosophique, dernier écrit de Papus dans ce genre. Cette histoire sera insérée dans la troisième édition du *Traité élémentaire de Science Occulte* et communiquée aux 110 revues spirites et spiritualistes alliées. Elle sera de plus envoyée franco aux 200 branches de la Société Théosophique.

L'Affaire de la S. T. répondra « théosophiquement » aux douces insinuations d'un pauvre vieillard qui débute par cette publication. — Compliments de condoléance, mon « bon frère ».

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévisé, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALÉ, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Étranger.

Tout abonné de l'INITIATION reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

*Dix Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées
Branches en Europe et en Amérique*

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Sens — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Petersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévisé, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié

Vient de paraître :

PAPUS

CONSIDÉRATIONS SUR LES PHÉNOMÈNES
DU SPIRITISME

*Rapports de l'Hypnotisme et du Spiritisme, nouvelles règles
pratiques pour la formation des médiums*

1 brochure in-8, avec quatre gravures. 1 franc.

JULES LERMINA

L'ELIXIR DE VIE

Conte magique

(AVEC UNE PRÉFACE DE PAPUS)

Jolie brochure in-18. 75 cent.

EMILE MICHELET

DE L'ÉSOTÉRISME DANS L'ART

Élégante brochure in-18 1 franc.

FABRE D'OLIVET

LA LANGUE HÉBRAÏQUE RESTITUÉE

2 volumes complets (*franco*) 30 francs.

L'INITIATION

(RENSEIGNEMENTS)
UTILS

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14

PARIS

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien HAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

H. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE. — un an. 10 fr.

ÉTRANGER. — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus, moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera l'*Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

AVOINE FOUROYANTE

POUR DÉTRUIRE

**LES RATS, SOURIS, TAUPES,
MULOTS, ETC.**

Destruction garantie et complète dans les
24 heures, sans danger pour les animaux
domestiques.

Prix du paquet : 4 fr.; 6 paquets : 5 fr.
Envoi *franco* à domicile contre mandat
ou timbres-poste adressés

A M. H. PIGOT

Rue des Amandiers, 89, PARIS.

On demande des dépositaires.

L. a

Librairie CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

Envoi franco sur demande
son catalogue de livres
anciens d'occultisme.

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION* AU NUMÉRO

CHACORNAC

11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIES C. MARPON

ET E. FLAMMARION

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévisse, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

Salle de lecture et Bibliothèque contenant les ouvrages les plus
rares sur la Science occulte, la Kabbale, la Théosophie,
la Franc-Maçonnerie, etc., etc., et les revues.
d'occultisme du monde entier.

Salle de conférences du Groupe indépendant d'Études
ésotériques.

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

9^e VOLUME. — 3^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 2 (Novembre 1890)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Le corps psychique, la personnalité après la mort (avec figures).* **Papus.**
(p. 97 à 110).
- La Philosophie moderne chez les principales nations de l'Europe (avec tableau synthétique).* **F. Ch. Barlet.**
(p. 111 à 156).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...** *Médecine nouvelle....* **Dr Foveau de Courmelles.**
(p. 157 à 161).
- Occultisme pratique..* **Louis Fayard.**
(p. 162 à 164).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Dédoublement.....* **Manoël de Grandford.**
(p. 162 à 170).

Bibliographie : Les Outrages à la nature et leur conséquence. — Pourquoi Parabrahm s'est-il différencié ? — Groupe indépendant d'études ésotériques, sous la direction de la revue *l'Initiation*. — Nouvelles diverses. — Les sciences secrètes dévoilées. — Le Traité méthodique de science occulte. — Bulletin maçonnique. — Revue des revues.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *L'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin *L'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'Initiation paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET. S. I. S. — STANISLAS DE GUAITA. S. I. S. (N).
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. S. — PAPUS, S. I. S. — L'égat
catholique romain auprès de *l'Initiation* : JOSÉPHIN PÉLADAN,
R†C†C.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH.— Le F. BERTRAND. VÉN.— BOUVERY.— RENÉ CAILLIÉ.
— AUGUSTIN CHABOSEAU. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES
DOINEL. — ELY STAR. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FOVEAU DE
COURMELLES. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LASVIGNES.
— J. LEJAY. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. —
NAPOLEÓN NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER. — G. POI-
REL. — — JULES PRIOU. — Le Magnétiseur RAYMOND. Le Magné-
tiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — H. SAUSSE. — G. VITOUX. —
F. VURGEY. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. —
GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — A. MORIN.
— ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévise, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALÉ, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Etranger.

Tout abonné de l'*INITIATION* reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

*Dix Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées
Branches en Europe et en Amérique*

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Sens — Clermont-Ferrand — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Petersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévise, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié



PARTIE INITIATIQUE

Le Corps psychique La Personnalité après la mort

Dans un des derniers numéros de l'*Initiation* nous avons exposé les données de l'occultisme concernant le corps astral au moyen de figures analogiques. Le succès obtenu par cet essai auprès de nos lecteurs nous invite à continuer dans cette voie ; aussi allons-nous appliquer le même procédé à l'étude de l'âme et à la question de la conservation de la personnalité après la mort.

Afin de ne pas compliquer outre mesure cet exposé, nous désignerons l'ensemble des principes supérieurs de l'homme sous le nom de *corps psychique* par analogie avec le *corps astral* et le *corps physique* qui constituent les autres éléments synthétiques de l'être humain.

Quand on veut en effet n'aborder la question que

sous le point de vue général, on peut dire que l'homme est composé de trois principes :

- 1° Le corps physique ;
- 2° La vie ou corps astral ;
- 3° L'âme ou corps psychique.

Mais si l'on veut se rendre compte d'une façon précise de l'action de ces trois principes, si l'on veut chercher à rapporter ces principes à nos données scientifiques contemporaines, il est nécessaire de faire de nouvelles divisions, de même que le physicien qui veut étudier les lois de la colorisation, analyse les trois couleurs irréductibles qu'il a d'abord déterminées : le rouge, le jaune et le bleu.

Sept couleurs générales se présentent au physicien qui étudie le spectre solaire, de même sept principes généraux se présentent à l'occultiste qui étudie l'être humain.

Le *corps physique* présente trois éléments, un élément matériel : le corps ; un élément animant ce corps : la vitalité ; enfin un élément intermédiaire entre le corps physique et le principe supérieur, élément désigné sous le nom de corps astral.

Jacob Bœhm et Swedenborg ont étudié la division septenaire de l'homme, et, du reste, nous pouvons montrer que cette analyse suit pas à pas celle des couleurs du spectre.

En effet, le rouge n'offre-t-il pas deux couleurs supplémentaires à l'observateur : l'orangé et le jaune ? Nous allons voir qu'il en est toujours de même pour l'analyse de l'homme ou celle de la lumière. Une même loi préside à tous les phénomènes de la nature.

Le *corps astral*, principe médian, nous montre aussi :

1° Un élément qui le relie au principe inférieur, élément qui a le nom du principe lui-même : corps astral ;

2° Un élément qui apparaît dans la série animale chez les individus dont les ganglions thoraciques sont très développés : l'âme animale, origine de l'instinct ;

3° Un élément qui n'apparaît que lorsqu'un ganglion céphalique existe chez l'animal ou chez l'homme : l'âme humaine, origine de l'intelligence. Ce dernier élément sert encore de point d'intersection au principe médian, le corps astral, et au principe supérieur, le corps psychique.

Dans la série des couleurs le jaune, le vert et le bleu correspondent à ces trois éléments de l'homme.

Le *corps psychique*, principe supérieur, nous montre :

1° L'élément intermédiaire précédent : l'âme humaine ;

2° Un élément spécial n'existant qu'en germe chez les hommes actuels : l'âme spirituelle, origine de la spiritualité ;

3° Un élément encore moins développé : l'âme divine origine de l'immortalité définitive de la monade personnelle.

Le bleu, l'indigo et le violet correspondent à ces éléments.

Nous ne faisons que donner ici une nomenclature assez aride de ces sept principes dont nous avons étu-

dié la localisation physiologique antérieurement (1).

Ce qu'il est important de noter pour l'établissement de notre figure analogique, c'est que deux éléments servent de *crochets* pour tous les autres : le troisième (corps astral) et le cinquième (âme humaine). De même deux des couleurs, le *Jaune* et le *Bleu*, sont intermédiaires entre deux séries différentes. La figure suivante montre ces rapports.

AME	7. L'âme divine.	Violet
CORPS psychique	6. L'âme spirituelle.	Indigo
	5. <i>L'âme humaine.</i>	<i>Bleu</i>
CORPS ASTRAL	4. L'âme animal.	Vert
	3. <i>Le corps astral.</i>	<i>Jaune</i>
CORPS PHYSIQUE	2. La vitalité.	Orangé
	1. <i>Le corps matériel.</i>	<i>Rouge</i>

..

Le *corps astral* nous apparaît donc comme un double crochet dont la tige est le quatrième principe (l'âme animale).

Comment figurer les deux autres grands principes, le corps et l'âme ?

Le corps matériel ne peut être mieux figuré que par une masse, un poids quelconque, un *bloc de plomb* par exemple.

(1) *Les sept principes de l'homme au point de vue scientifique.*

L'âme, au contraire, dont l'essence est totalement différente, demande une image opposée du tout au tout à la précédente. Au lieu d'une chose pesante, ce sera une chose absolument légère, une chose échappant en apparence aux lois de la pesanteur, Quelle meilleure figure que celle d'un ballon à cet effet ?

Je sais bien qu'on va encore dire que ce sont là des naïvetés indignes de questions philosophiques ; mais on accuse l'occultisme d'être incompréhensible à ceux qui n'ont fait que leurs classes primaires. Comme il faut montrer que les questions les plus abstraites peuvent être connues de tous, nous laissons là toutes les critiques sur la naïveté de nos images et nous poursuivons notre exposé.

Un double crochet tenant en haut un ballon, en bas un bloc de plomb, nous représentera très bien la composition de l'homme eu égard à l'élément supérieur, l'âme, dont nous parlerons spécialement tout à l'heure.

Comme les trois principes se divisent par l'analyse en *sept*, la figure suivante nous montrera cette division exactement appliquée dans l'image de notre ballon.

(Voir figure ci-contre.)

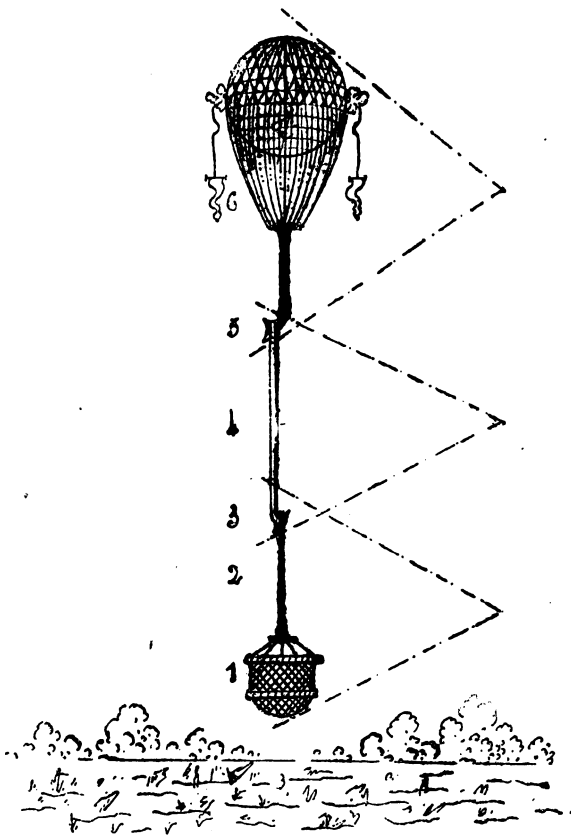
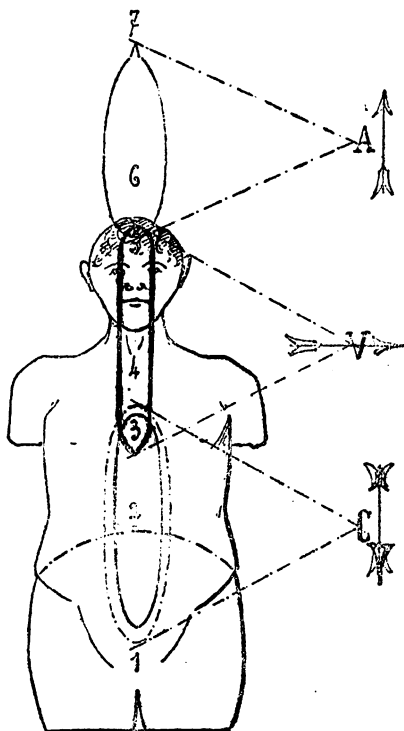


Figure analogique de la constitution de l'être humain.

L'homme est ainsi conçu comme un système de forces équilibrées mais placées en équilibre instable. Suivant que le corps matériel (la masse de plomb) ou le corps psychique (le ballon) l'emportera, le système entier sera porté vers la terre ou vers le ciel.

Afin qu'on ne pense pas qu'il s'agit là d'éléments purement métaphysiques, nous allons résumer leurs localisations, grâce à la figure suivante :



Les sept principes de l'homme.
Analyse de l'Ame (A), de la Vie (V) et du corps (C).

On remarquera qu'une partie de ces éléments sont localisés *hors de l'être*. Cette portion forme le non-moi supérieur, ou *inconscient supérieur* étudié en détail par les écoles d'occultisme presque exclusivement et inconnu du spiritisme.

L'Esprit incarné en l'homme, le moi, est formé par les 4° et 5° principes et est, par suite, placé *entre deux inconscients*, un supérieur et un inférieur. L'inconscient inférieur est connu des médecins actuels sous le nom de *Vie organique* et localisé dans le grand sympathique (1).

Il ne s'agit pas là de révélations faites par des Mahatmas tout récemment; c'est le système de Paracelse, de Jacob Bœhm de Swedenborg, connu d'autre part depuis des milliers d'années dans l'Inde, que nous essayons de résumer de notre mieux.

La figure du ballon permet déjà de saisir d'un coup d'œil la théorie esotérique du péché ou de la *Matérialisation de l'Esprit* (prédominance du bloc de Plomb sur le Ballon) et celle de l'Extase ou de la *Spiritualisation du Corps* (prédominance du Ballon sur le bloc de Plomb). On peut de même passer en revue la plupart des données religieuses qui sont des données scientifiques incomprises, ainsi que le montre Wronski qui appelle les dogmes des *porismes*, c'est-à-dire des problèmes à démontrer.

Mais laissons là ces points de détail et abordons une question assez délicate.

(1) Voy. *l'Initiation*, 9° volume, n° 1.

L'ÂME APRÈS LA MORT

Remarquons bien les localisations des entités psychiques.

Le MOI est placé entre deux inconscients.

1° Un inconscient supérieur, le NON-MOI supérieur ou le soi.

2° Un inconscient inférieur, le NON-MOI inférieur ou la Vie organique.

Le Ballon représente le soi (7° et 6° principes).

Le Crochet inférieur du Ballon et le Crochet supérieur du Corps Astral représentent le MOI (5° et 4° principes).

Enfin les autres parties de la figure représentent les autres éléments plus inférieurs.

Que se passe-t-il à la mort ?

Ces divers principes se séparent et continuent chacun leur évolution *sur un plan différent*.

Nous savons tous qu'après la mort le corps matériel évolue sur le plan matériel, que ses cellules organiques s'en vont animer de nouveaux organismes et que la vitalité se répand dans la Nature.

Le MOI continue également son évolution dans le plan astral. C'est là un point parfaitement défini dans les différents ouvrages s'occupant de spiritisme.

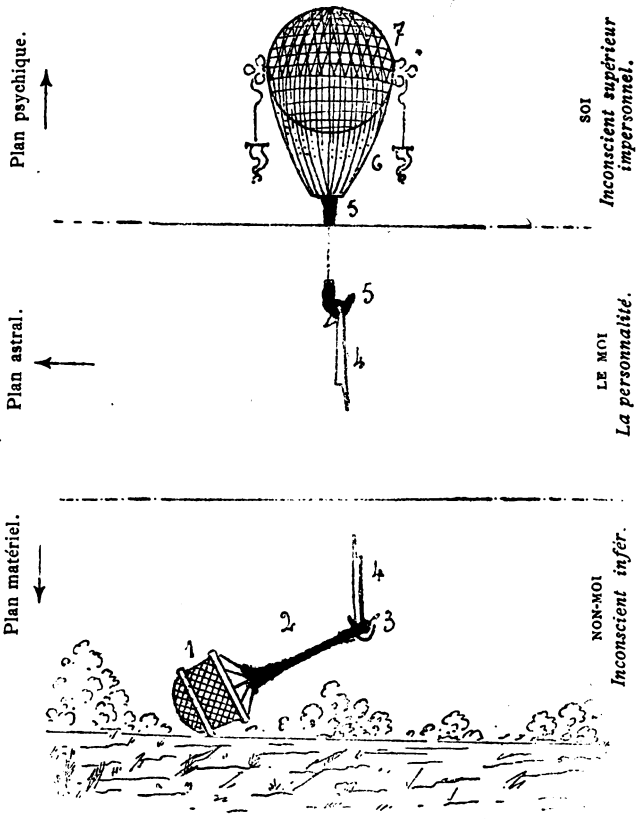
D'autre part le soi poursuit de même son évolution dans le plan Divin, essentiellement impersonnel. Ces deux derniers principes sont toutefois toujours reliés l'un à l'autre, nous verrons tout à l'heure comment.

Pour résumer disons que, de même qu'il existe trois

plans bien distincts dans l'Univers, il existe trois évolutions correspondantes à ces plans :

- | | | |
|----------------------|---|-----------------------------|
| 1° Le Plan Matériel. | { | Dans lequel le corps physi- |
| 2° Le Plan Astral. | { | que suivra son évolution. |
| Plan Personnel ou | { | Dans lequel le moi poursuit |
| Moral. | { | son évolution. |
| 3° Le Plan Divin ou | { | Dans lequel le soi poursuit |
| impersonnel. | { | son évolution. |

La figure suivante résume ces données :



Etat de l'homme après la mort.

A quoi bon, nous dira-t-on, ce soi qui se distingue du moi? C'est là une source de galimatias où personne ne peut s'entendre. Nous allons montrer un seul côté de la question, les autres nécessitant plus d'espace que nous ne pouvons en consacrer à cette étude.



La doctrine primaire de l'occultisme nous enseigne la théorie de la réincarnation. L'homme se réincarne plusieurs fois dans son évolution progressive.

Si maintenant nous supposons que *Jean* soit mort, que son Esprit, après avoir accompli son évolution astrale, se soit réincarné avec son périsprit, comme le veulent certains spirites, dans l'individualité de *Pierre*, que se produira-t-il si l'on évoque Jean par les procédés de la Nécromancie et du Spiritisme?

Pierre devra-t-il s'endormir à l'instant et renvoyer hors de lui l'individualité primitive de Jean avec son périsprit?

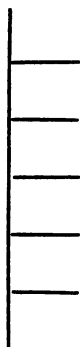
Le problème se complique encore si, au lieu de l'incarnation immédiatement antérieure, on cherche celle qui précède de 10 à 12 échelons dans la série.

C'est parce que l'occultisme répond au mieux à toutes ces difficultés que nous avons tenu à exposer ses enseignements à cet égard.



D'après la doctrine du *Karma* et de la Réincarnation, l'évolution de l'homme peut être comparée à une

longue tige verticale coupée par de petites tiges horizontales.



La grande tige verticale représente ce principe divin le soi qui passe à travers toutes les personnalités et qui porte la chance ou la malchance dans l'individualité suivante, suivant la conduite de l'individualité précédente.

Chacune des petites barres horizontales représente un des nombreux moi traversés par le Principe divin en évolution.

Ainsi si j'ai été *Jean* dans une existence antérieure et que je sois *Pierre* dans celle-ci, ce n'est pas la personnalité de Jean qui a servi à constituer ma personnalité actuelle; le principe divin seul qui était dans Jean est dans moi, ou plutôt est au-dessus de moi, et constitue mon idéal, de même que ce principe sera dans la personnalité future que j'aurai.

La position sociale et la « chance » de chacune des personnalités dépendra donc de la conduite de la per-

sonnalité antérieure; mais cela n'empêche pas chacune des personnalités ainsi générées de conserver intacte toute son individualité, tout son moi dans le plan astral.

Le Principe supérieur, évoluant dans un sens différent, ne peut gêner en rien l'évolution des diverses personnalités auxquelles il est toujours lié, de même que le fil est lié aux grains du chapelet qu'il traverse.

Au moment où le système solaire va entrer dans sa période de repos, le Principe supérieur, le soi, peut voir se manifester à lui tous les moi qu'il a évolués et faire la synthèse totale des mérites et des démérites acquis pendant son évolution. Mais nous abordons là une question qui sort de notre sujet.

Pour tout résumer, notons bien la facilité avec laquelle l'objection de tout à l'heure se trouve résolue par la théorie de la conservation indéfinie des vibrations générées, à un moment quelconque, dans le plan astral. Chacune des individualités persiste, liée à toutes les autres par le Principe supérieur, mais indépendante des autres dans son évolution particulière.

La croix égyptienne qu'on trouve sur le Tarot représente au mieux cette théorie, la branche verticale figurant le soi et chacune des branches horizontales un moi particulier avec son plan spécial d'évolution.



PAPUS.

CLASSEMENT DES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES (BARLET)

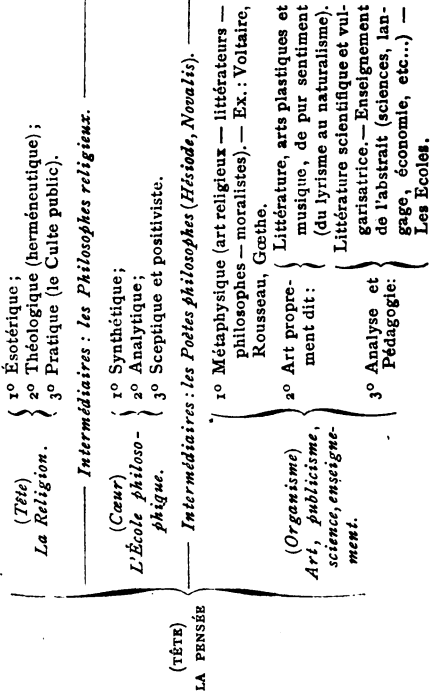
ORDRES	CLASSES	GENRES			
		L'ABSOLU (Spiritualisme)	L'INTELLIGIBLE (Logisme)	LE CONDITIONNEL OU RELATIF (Naturalisme)	
I. <i>Savoir</i> (en l'être en puissance)	<i>En Soi-Même</i> (Origine du savoir)	1 <i>Idealisme</i> (Malebranche)	2 <i>Noologisme</i> (Kant)	3 <i>Sensualisme</i> (Locke, Condillac)	
	<i>Dans le Sujet</i> (Méthode du savoir)	7 <i>Mysticisme</i> (Synthèse idéale) (Lavater)	8 <i>Scientisme</i> (Descartes)	9 <i>Expérimentalisme</i> (Synthèse sensible) (Bacon)	
	<i>Dans l'Objet</i> (Matière du savoir)	13 <i>Réalisme</i> (Des. Universaux) (Jacobi)	14 <i>Psychologisme</i> (Dugald Stewart)	15 <i>Naturalisme</i> (Nominalisme) (Hume)	
	II. <i>Existence</i> (l'être en acte)	<i>En Soi</i> (Métaphysique Ontologie)	4 <i>Théisme</i> (Malebranche)	5 <i>Spiritualisme rationnel</i> (Descartes)	6 <i>Substantialisme</i> (ou hylozoïsme) (Stolciens, Cardan, Robin)
		<i>Dans l'Intelligible</i> (Psychologie N o u m è n e s)	10 <i>Déisme</i> (ou Rationalisme) (Leibnitz)	11 <i>Evhémérisme</i> (Comte, Proudhon)	12 <i>Déterminisme</i> (le hasard organisateur) (Littré)
		<i>Dans le Sensible</i> (Cosmologie phénomènes)	16 <i>Dynamisme</i> (Spencer)	17 <i>Normalisme</i> (Négation du hasard) (Volney)	18 <i>Matérialisme</i> (le hasard sans organisat ^{on} d'Holback, Büchner)
	III. <i>Sage</i> (en amour, en rap. du possible à l'acte de l'être a. choses)	<i>Métaphysique</i> 19 (Religieuse)	<i>Révélation</i> (Bossuet, Pascal)	Religion Naturelle (Rousseau)	<i>Religion Formelle</i> (les Jésuites)
		<i>Intelligible</i> 20 (Morale)	<i>Morale religieuse</i>	<i>Morale Indépendante</i>	<i>Morale utilitaire</i>
		<i>Sensible</i> 21 Pratique et senti- mentale)	<i>Politiques</i> (Aristocratie-Noblesse) (Machiavel)	Economistes Orthodoxes (Oligarchie - Bourgeoisie) (Adam Smith)	<i>Socialistes</i> démocratie- peuple (Proudhon)
Concentration dans l'Unité de l'Être + o Par Combinaison (Synthèse)	<i>Par juxtaposition</i> (Encyclopédisme et Synchrétisme)	<i>Thomisme</i> (ou sommes spiritualistes) (St-Thomas-Wolff)	<i>Eclectisme</i> (Leibnitz, Cousin)	<i>Encyclopédisme</i> (sommes naturalistes) (Diderot, etc.)	
	<i>Imparfaite</i> (Combinaison parti- tielle)	<i>Panthéisme idéaliste</i> (Spinoza)	<i>Panthéisme du Moi</i> (Fichte, Hegel)	Panthéisme Matérialiste (le Bouddhisme du Sud)	
	<i>Parfaite ou Esotérique</i> (Combinaison com- plète)	<i>Théosophes, Caba- listes, Rose-Croix, etc.</i>	<i>Apôtres et Théra- peutes</i>	<i>Alchimistes, Magiciens</i>	
Extériorisation complète ou négation de l'Être - o		} (Volontaire) - Scepticisme pyrronien. (Involontaire) - Ignorance.			

PSYCHOLOGIE DU MACROCOSME ET DU MICROCOSME

L'ABSOLU ACTIF (ou Être)

TÊTE (l'Invisible Supérieur). — *La hiérarchie céleste (Eloïm, Devas, Anges, etc...) non détaillée ici.*

Intermédiaires : les Adeptes du Sanctuaire.



Intermédiaires : Publicistes politiques.

Il y a toujours des intermédiaires entre deux divisions : *natura non facit saltus.*

Instinct d'ordre supérieur (embrassant science et philosophie).

Instincts supérieur et inférieur en mélange et en lutte.

Instinct inférieur (au service de la tête par le cœur).

vrait être subdivisée en trois genres d'après les mêmes distinctions.

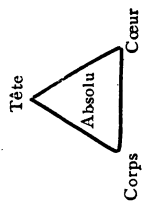
<p>(CŒUR) L'ACTION VIVIFIANTE</p>	<p><i>Les Inspirateurs.</i> { Mirabeau, Kobespierre, etc... } Autrefois les fondateurs de peuples.</p>
	<p>(Cœur) <i>Les Exécuteurs</i> (Napoléon, Syëès, Talleyrand, <i>Les Gouvernants.</i> { etc... } (Autrefois la Noblesse.)</p>
	<p>(Organisme). { Colbert, Vauban, Turgot, Robert Peel, Thiers, <i>Les Administrateurs</i> { etc... } — (la Bourgeoisie).</p>
<p><i>Intermédiaires: grands Financiers et grands Industriels.</i></p>	
(CORPS OU ORGANISME)	<p><i>Les Administrés</i> { 1^o Producteurs — (l'Industrie). 2^o Distributeurs — (Commerce et Finances). 3^o Consommateurs — (les Oisifs et Infirmes).</p>

<p><i>Intermédiaires: Les Animaux domestiques.</i></p>	
(CORPS ou ORGANISME) VISIBLE	<p>(ANIMALE) Intellectuelle (animaux supérieurs). Passionnelle. Végétative (les animaux rudimentaires ou protozoaires).</p>
LA NATURE	<p>VÉGÉTALE MINÉRALE</p>

(Corps invisible).

Les Éléments formés (l'Invisible inférieur).

L'ABSOLU PASSIF (ou Néant).



Au service de la tête (la Vie Divine) par le cœur (l'humanité).

Au service de la tête par le cœur. — Leur travail produisant le progrès de la pensée par les gouvernants.

LA PHILOSOPHIE MODERNE

CHEZ LES PRINCIPALES NATIONS DE L'EUROPE

Les observations auxquelles on va demander les lois qui règlent la marche des idées peuvent se limiter d'abord à la période généralement admise pour la philosophie moderne qui commence avec le xvii^e siècle, et en même temps aux trois nations principales de l'Europe, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. En dehors d'autres considérations qui apparaîtront par la suite, on peut compter dans ces limites sur une moisson de faits bien assez riche pour fonder une théorie plausible, sauf à la soumettre ensuite au contrôle des autres temps.

L'histoire de la philosophie française pendant cette période nous offre trois époques parfaitement caractérisées tant par les principes qui les dominent que par les intervalles neutres qui les séparent ; ce sont :

L'époque de la philosophie cartésienne, qui s'étend de 1646 à 1700 environ ;

Celle des encyclopédistes qui commence à Condillac, pour atteindre à son apogée lors de notre révolution ; de 1740 à 1793 ;

Puis la superbe effervescence de 1830 qui débute par Royer-Collard, Jouffroy, Maine de Biran, vers

1817, pour aboutir en 1850 au triomphe de l'école positiviste.

Ces trois périodes se résument en trois noms caractéristiques :

Descartes, Condillac, Comte (1).

Si nous examinons à quels genres ils appartiennent d'après la classification du chapitre précédent, voici ce que nous trouvons :

Tous trois sont philosophes de l'Ordre du Savoir, du moins en acceptant le caractère de Comte tel qu'on l'admet universellement, tel par conséquent qu'il a influencé la marche de la pensée, c'est-à-dire comme le promoteur de la méthode positive, bien que ce ne soit point là son caractère fondamental (2).

Quant à leurs genres, Descartes est principalement philosophe de méthode (méthode scientifique ; observation et raison combinées).

Comte qui par le positivisme entend exclure du savoir humain non seulement la métaphysique, mais jusqu'à la psychologie et la perception interne, Comte est un naturaliste (du genre 3, numéro 15 du tableau).

Condillac appartient à la 1^{re} classe, celle de l'origine

(1) On a cru ne devoir prendre pour caractéristique de cette époque (qui comme pour démentir la loi de succession de Cousin, offre tous les systèmes à la fois), ni l'éclectisme qui ne fut qu'un retour brillant mais éphémère à Descartes et à Leibnitz, ni la psychologie écossaise introduite par Maine de Biran, ni le catholicisme libéral de Lamennais, Lacordaire à Bûchez, ni l'indécision voltairienne de Benjamin Constant ; l'école qui a eu la véritable puissance, dans le présent comme dans l'avenir, dans la philosophie comme dans la vie pratique, a été celle de Comte, disciple de Saint-Simon.

(2) Spencer, dans quelques pages qui sont un modèle de jugement et de classement d'une doctrine, a parfaitement démontré que ce qui appartient à Comte, c'est la religion de l'humanité et la théorie des quatre états, non pas du tout le positivisme qui remonte bien plus haut.

V. *Revue Scientifique*. Comment je me suis séparé de..., etc.

de nos idées, et en attribuant cette origine à la sensation seule il se place dans le 3^e genre aussi, celui des sensualistes. En vrai positiviste, il nie la possibilité de connaître ni l'infini, ni l'être, ni même le moi (ce qui lui donne de fortes affinités avec Comte); mais, par sa méthode métaphysique, il se rattache beaucoup plus à Descartes qu'à Bacon. Maître de Hume, précurseur de Rousseau autant que de Comte, son système eut une influence considérable; il constitue une sorte de transition entre le cartésianisme du xvii^e siècle et le baconisme du xix^e.

Un caractère commun à ces trois chefs d'école est à noter soigneusement, c'est leur foi en la suprématie de l'Homme. Le propre de Descartes est de tirer toute connaissance de l'esprit humain; Comte s'est vraiment distingué par le culte de l'humanité, comme son maître Saint-Simon; et si Condillac ne s'est point attaché à cette conséquence de ses principes, il n'y a pas d'époque qui l'ait proclamée davantage que celle qu'il a inspirée avec Descartes, l'ère des *droits de l'homme*.

*
**

En Allemagne, nous apercevons d'abord l'époque que Spinoza remplit avec Leibnitz; celui-là avec beaucoup moins de succès tout d'abord, et non sans scandale même, mais avec l'avenir pour lui; celui-ci avec beaucoup plus d'éclat, mais avec bien moins de netteté, de durée et d'étendue. Ce temps va de 1670 à 1720 environ; il est suivi immédiatement de l'engouement de l'Allemagne pour les encyclopédistes français.

Vient ensuite l'époque unique dans l'histoire de la philosophie qui, par une admirable suite d'études des plus approfondies, conduit la pensée humaine de Kant à Hegel par Schelling, de 1780 à 1820 environ.

Après quoi nous trouvons, en 1845, le mouvement naturaliste, commencé par Feuerbach, continué par Buchner, Moleschott et qui, aujourd'hui encore, dénature le pessimisme de Schopenhauer longtemps laissé dans l'ombre.

Voyons les genres de philosophie correspondant à ces périodes :

Spinosa, philosophe hébraïsant, disciple de Maimonide et d'Averrhoès est un synthétiste puissant : les trois grandes questions de la philosophie ont pour lui une égale valeur, et il donne à leur solution un cachet d'unité rare en toutes les écoles ; aussi l'a-t-on méconnu toutes les fois qu'on l'a considéré sous un point de vue spécial.

Pour l'origine de nos connaissances, il sait faire la juste part du sensualisme, du noologisme et de l'idéalisme, sans exclure l'un pour l'autre ;

En ce qui concerne l'Existence, il en proclame l'aspect Trinitaire : principes, noumènes et phénomènes.

Sa morale, beaucoup trop méconnue, au lieu d'être le brutal fatalisme qu'on s'étonne de lui voir attribuer trop souvent, prescrit l'assentiment à la Volonté suprême, ce qui est la solution la plus élevée et la plus féconde aussi de la terrible question du libre arbitre.

En traitant ainsi, dans les trois ordres, sous leur triple aspect, les seuls points de vue métaphysiques, il assure la solution de tous les autres. Il offrirait

donc le caractère complet de l'ésotérisme sans cette faiblesse, qu'il tient de Descartes et qui s'exagérera chez Hegel, de vouloir tirer de la seule intelligence humaine, à l'exclusion de l'expérimentalisme, cette synthèse grandiose qu'il avait pourtant puisée dans les traditions bibliques. Ce défaut de méthode le classe parmi les Synthétiques imparfaits, comme Panthéiste spiritualiste.

Kant procède exclusivement de Descartes et de Locke: c'est un philosophe du savoir en Soi (classe 1^{re}), noologiste (2^e genre) parce qu'il limite toute connaissance à l'esprit humain, à la subjectivité pure.

Pour les matérialistes, leur caractère n'exige aucun développement.

En laissant de côté pour le moment Schopenhauer, généralement mal compris, ainsi qu'Hartmann qui a répandu et développé le *monisme*, nous trouvons aux trois chefs principaux de l'École allemande le même caractère commun qu'à ceux de France, à savoir la prépondérance de l'intelligence humaine, soit qu'ils fondent sur elle toute la métaphysique, soit qu'ils y renferment toute la connaissance, soit qu'ils bornent toutes leurs espérances à elle seule.

..

En Angleterre, trois époques s'accusent encore avec la même netteté.

1^o Bacon, de qui l'influence restera longtemps cachée, bien qu'immédiate et considérable; elle se confine dans la Société Royale de Londres, et se fait éclatante avec Newton et sa philosophie naturelle — première époque, de 1620 à 1700 environ.

2° Philosophie de Locke, suivie de celle écossaise, qui en est comme la spiritualisation, de 1690 à 1750.

3° Enfin de 1830 à 1850, l'école des deux Mill, père et fils, l'associationnisme.

Tous trois encore sont des philosophes de Savoir (ordre 1^{er}) : Bacon caractérise l'*experimentalisme* (classe 9) ; Locke se place avec la même netteté dans le sensualisme (classe 3^e). Quant à Mill, c'est aussi un philosophe de méthode, et spécialement de méthode expérimentale comme Bacon, mais avec des nuances essentielles qu'il importe de noter. Contrairement au positiviste Comte, il admet l'observation interne ; en outre à la méthode baconienne, il ajoute les magnifiques développements de sa théorie de l'induction qui le rapproche de Descartes. Pour spécifier complètement sa place, il faudrait donc se les figurer dans la première subdivision du genre expérimentalisme, celle qui est tout proche de la méthode scientifique. Sa théorie de l'association lui assigne une place analogue parmi les psychologues, dans la subdivision toute voisine des naturalistes.

Ici encore l'élément humain domine clairement.

Pénétrons davantage dans les détails :

De ces trois nations, c'est l'Allemagne qui offre la série la plus nette et la plus simple. Le synthétiste Spinoza lance d'abord sa majestueuse doctrine, inspirée en fait par l'ésotérisme de Bœhm (1620). L'espinozisme ne sera point le directeur de la philosophie allemande, mais il aura fait jaillir un flot de chaude lumière qui doit se diffuser, comme un principe vivant, dans les autres écoles.

C'est Kant, philosophe zoologiste, qui va prendre la tête du mouvement; Kant qui, de même que Bacon, de même que Descartes, de même que Locke, desquels il procède directement, se réclame franchement du principe intelligible. Leibnitz l'a précédé, mais l'œuvre sonore de cet encyclopédiste ambitieux n'a eu ni influence durable, ni conséquence profonde. La raison en était que Leibnitz n'avait saisi ni l'essence de la doctrine cartésienne qui était réellement dans la philosophie du savoir, non dans celle de l'Être, ni surtout la synthèse de Spinoza, dont il mutile la Trinité pour la rabaisser à l'unité secondaire de la monade et résoudre ainsi le dualisme de Descartes. A travers beaucoup d'obscurités ou de contradictions, il réduit Dieu à la substance qu'il fait active et intelligente; il prend ainsi la tête d'une Trinité de second ordre pour le sommet dont elle n'est que le reflet (1). Ces erreurs s'expliquent quand on se rappelle que Leibnitz avait reçu de l'initié Mercure Van Helmont quelques notions d'ésotérisme, suffisantes pour lui faire entrevoir la grandeur de cette synthèse, mais trop imparfaites pour lui donner la force de l'embrasser. C'est de là que lui est venue la théorie de la *monade*, mais à défaut de la clef trinitaire cette donnée n'a pu le conduire qu'aux bizarreries de l'harmonie préétablie.

(1) La monade devant être représentée par le nombre 4, quand l'absolu l'est par le nombre 1. Leibnitz ne s'arrête même pas à ce premier reflet; en donnant l'intelligence pour moteur à la monade, il descend jusqu'au principe représenté par le nombre 10: aussi se range-t-il dans notre genre 10, classé par Cousin lui-même qui le proclame rationaliste.

Leibnitz (1719) est le synthétiste incomplet, inintelligible, impuissant, dont l'exemple est bien utile à méditer.

Tout autre était l'envergure de Kant (1781) qui, tout en se limitant au domaine où il se sentait maître, avait beaucoup mieux compris Spinoza. On retrouve partout chez lui la formule trinitaire que Schelling et Hegel feront ressortir. Toutefois, comme il procède directement de Locke et de Descartes, il est spécialement attaché au principe intelligible, intermédiaire ; aussi, quand il arrive au terme de son admirable analyse, il se trouve partout en face du dualisme qui est le propre de ce principe ; sa conclusion est que toute question fondamentale de la philosophie conduit nécessairement la *raison pure* à l'antinomie. Il est vrai qu'au bord de cet abîme où toute règle s'efface, effrayé, il s'élançait par un retour désespéré vers les hauteurs de la métaphysique pour y retrouver avec l'instinct moral la révélation directe de la Divinité ; mais ce n'était plus là qu'une intuition assez vague qu'on n'a pas manqué de lui reprocher ; il appartenait à Fichte et à Schelling de la développer par des considérations toutes nouvelles dues à l'inspiration de Spinoza, celles de la *subjectivité*.

Oui, diront-ils, la connaissance est purement subjective, l'origine des idées est dans le *Moi*, mais qu'est-ce que le *Moi* ? — l'opposé du *Non-Moi* sans lequel il ne serait que néant. — C'est par cette observation que Fichte (1795) passe de l'étude du savoir, où Kant était resté, à celle de l'Être considéré à la lumière de cette analyse nouvelle. Pour lui, le *Moi* se limite par le

Non-Moi ; cette faculté de se limiter suppose qu'en soi-même il est sans limite, infini ; on trouve donc en lui la synthèse de ces deux formes de l'Être, c'est-à-dire qu'au-dessus du moi limité, divisé, individuel, se trouve le Moi absolu qui enveloppe toute la nature.

La connaissance de ce Moi absolu, voilà l'objet de la science ; la méthode de Descartes n'y peut plus suffire, car elle n'étudie que la pensée abstraite alors que la *pensée naturelle* plus étendue, comprend en outre le sentiment. Cependant ces conséquences ne sont qu'indiquées par Fichte ; il ne développe ni la méthode ésotérique qui attend encore son Descartes, ni cette recherche du Moi absolu, synthèse une du monde dualistique et multiforme.

Ce dernier problème, Schelling (1800) l'aborde après Kant avec une ampleur qu'aucun autre philosophe n'a surpassée. Sans souci pour la réputation de son système s'il ne le voit conforme à la vérité, il va le modifiant sans cesse, fatiguant par ses variations la critique ignorante qui ne peut le suivre dans les spirales de son vol toujours plus large, parcourant l'un après l'autre les cieux et la terre pour les embrasser dans leur unité. Sa méthode est celle de Fichte et de l'ésotérisme : l'intuition active contrôlée par l'intelligence passive.

Pour ce qui est de l'Être, objet principal de sa philosophie, il élève son disciple jusqu'au Moi suprême, absolu, un, qui réunit toutes les antinomies ; il montre cette unité se dualisant par la conscience pour se manifester d'une part en principe actif, idéal, la pensée ; d'autre part, en principe passif, le monde sensible

dont la loi fondamentale est le Nombre. Il fait voir en chaque individualité cette Unité de la forme et de la substance qui avait échappé à l'école de Descartes ; enfin, dans l'homme, il montre le point intermédiaire entre le Concret et l'Absolu. Ses dernières années et ses dernières forces sont consacrées à l'essai d'une application de ces majestueux principes à la vie sociale et individuelle.

Nous voilà bien près de Spinoza, de l'ésotérisme, de la synthèse universelle, objectif idéal de toute philosophie. Comment donc l'esprit humain va-t-il retomber en quelques années de ces hauteurs dans les ténèbres contradictoires du sensualisme et l'indéfinie multiplicité de l'analyse ? C'est que Schelling avait encore ce défaut capital que Hegel (1812), occupé à peu près en même temps des mêmes efforts, doit exagérer comme pour accélérer la chute. Ce défaut est un reste d'exclusivisme, un lien qui enchaîne si fortement l'homme au principe intelligible qu'il ne peut s'en détacher qu'au prix d'efforts presque surhumains, à moins d'une discipline totale, physique, intellectuelle et morale qu'on ne connaît que dans l'initiation ésotérique. Schelling a nommé lui-même sa doctrine l'*Idéalisme* transcendantal ou *philosophie de l'Identité*, parce qu'il identifie la pensée humaine, l'idée, ou Dieu absolu. C'est égarer le Verbe ou Fils au Père, question des plus graves, soulevée dès le début du christianisme et qui a commencé les admirables débats de ses premiers siècles.

Hegel affirme plus franchement encore cette identité ou, pour mieux dire, il la suppose ; c'est sur elle

qu'il base toute sa philosophie. Abandonnant la méthode ésotérique de Spinoza, de Fichte, de Schelling, propre au principe métaphysique, il redescend vers celle de Kant et de Descartes qui se réclame du principe intellectuel. Son premier soin est de développer la dialectique, méthode bâtarde, qui retient plutôt les défauts que les qualités de ses parentes. De l'Idée, identifiée à l'Absolu, il redescend à travers la métaphysique, la logique et la physique même, par une série de déductions trinitaires tantôt brillantes de génie, tantôt étonnantes de profondeur, et plus souvent encore d'une témérité qui fait reculer la conviction.

Il espérait ainsi mettre immédiatement l'Absolu à la portée de l'intelligence humaine sans avoir à la délivrer de ses liens terrestres, erreur fatale qui le fait retomber lui-même et avec lui tout son peuple élevé si haut ! Si le Verbe, chez l'homme, est assez puissant déjà pour reprendre conscience de son infinie grandeur, l'inertie du principe passif le paralyse encore trop pour qu'il lui soit possible d'en résoudre par lui seul ou immédiatement la multiplicité en unité ; il n'y arrive que petit à petit, par une série d'efforts constants, par le progrès dont il est l'âme.

Lors donc qu'on identifie à l'Absolu non seulement le Verbe, mais surtout l'état humain du Verbe, l'Idée empruntée à l'intelligence de l'homme, on assigne à l'Absolu lui-même le caractère progressif ; Dieu est *un devenir* et un devenir indéfini ; c'est la conclusion d'Hegel. Elle revient à dire que Dieu n'existe pas encore et à le subordonner à l'homme. Le successeur désigné d'Hegel ne sera donc pas un ésotérique ; il ne

se rattachera même pas au principe humain puisque Kant en a fait une pure illusion subjective qui ne peut plus être rachetée par l'impératif catégorique ; la carrière est libre pour Feuerbach (1840), Büchner (1855), Hœckel (1873), en un mot le développement du principe passif. *Krause* (1830) aurait peut-être arrêté l'intelligence humaine sur cette pente en l'affranchissant le premier des chaînes du *Moi* pour la relever vers les hauteurs de la synthèse complète ; mais, comme s'il eût fallu, de par un destin inéluctable, que l'esprit humain continuât sa descente jusqu'au fond des principes, *Krause*, jeune encore, est enlevé au moment où il touche au couronnement de son œuvre méditée pendant trente ans dans la retraite ; sa synthèse reste plutôt méconnue qu'inachevée.

Quoi qu'il en soit, cette chute était une conséquence obligée de l'exclusivisme intelligible ; l'école allemande s'y trouvait condamnée par Spinoza lui-même, parce que ce cabaliste avait voulu greffer sa synthèse sur la philosophie cartésienne.

*
*

Nous avons négligé jusqu'ici bien des philosophes qui semblent en dehors de ce mouvement si nettement progressif ; il est temps de revenir à leurs doctrines qui vont nous faire comprendre l'ensemble du mouvement germanique. Parmi eux, remarquons d'abord une famille très nettement caractérisée, celle des éclectiques ; cherchons-en le classement.

Leibnitz (1720) est le plus grand d'entre eux ; il succède à Spinoza ; il éclipse le faible Mendelsohn (1764) qui lui succède de près.

Schleiermacher (1820) vient après Fichte et Schelling qu'il combat, puis, quelques années plus tard (1824 à 1828), Herbart triomphe presque sans efforts ou croit triompher d'Hegel tombé réellement, nous l'avons vu, par sa propre faute.

Le caractère des éclectiques est principalement dans la méthode qu'ils observent, laquelle se rattache intimement à celle de Descartes, au principe intelligible. C'est dans la nation qui ressent l'influence directe de ce principe, en France, qu'il en faut chercher le type le plus pur ; Cousin l'a érigé en système en élargissant les doctrines accessoires d'autres instinctifs, les Ecossais.

Par lui nous comprenons très clairement l'éclectisme. C'est, en fait, la philosophie du *bon sens*, c'est-à-dire de l'instinct, qui se borne à constater ce qui convient ou répugne à sa nature sans vouloir approfondir les causes de sa sensation métaphysique.

L'éclectisme est donc la philosophie des faibles, de ceux à qui les pics ou les profondeurs donnent le vertige ; il est le refuge de tous les esprits que le tremblement saisit dans les ténèbres ou sur le bord des abîmes ; il ouvre les bras à toutes les faiblesses, à toutes les nonchalances, les consolant par les espérances vagues de dons acquis sans grands efforts, par la bonté d'une providence incompréhensible, par la perspective de régions sublimes, mais non définies, à atteindre sans les fatigues ou les efforts du voyage. Il a pour les plus lâches les molleses de l'*ataraxie* épicurienne ; il offre aux plus faibles l'oreiller soporifique

du doute ; il soutient l'espoir des meilleurs par des discours sonores empruntés aux magnificences de toutes les doctrines. Il reconforte tous les découragements.

C'est pourquoi il apparaît toujours après les plus grands efforts de l'esprit humain, et ses succès sont grands alors, bien que de courte durée. Il faut lui rendre cette justice, son influence toute féminine est, en son temps, des plus salutaires ; elle représente la vertu précieuse de l'Espérance.

La lumière projetée par Spinoza a saisi, effrayé les esprits ; Mendelsohn, Leibnitz les rassurent ; eux-mêmes n'ont pu comprendre le colosse, mais en croyant le renverser ils font connaître en quoi ils l'ont méconnu ; ils récitent de ses grandeurs ce qu'ils en ont pu saisir et les vulgarisent.

Kant sera mieux apprécié, étant plus rapproché du principe humain ; mais, quand ses successeurs se seront élevés trop haut pour être suivis, Schleiermacher, Herbart surtout sauront rassurer les esprits troublés, proposer des mouvements nouveaux et moins pénibles.

Qu'importe après cela de quelle classe ces demi-synthétiques se rapprochent le plus ; leurs préférences sont réglées sur les besoins du temps. Leibnitz est plus près de la philosophie de l'Être, Herbart de celle du savoir, comme Cousin ; un autre sera plutôt philosophe de rapports, tel est Benjamin Constant. Il est du moins un caractère commun que vous leur retrouverez constamment, c'est qu'ils se rattachent fermement

au principe intelligible (1), tout en flottant entre les deux autres, dans l'antinomie, attirés tantôt vers la synthèse, tantôt vers le doute.

Ils représentent l'homme qui se replie sur lui-même, dans l'effroi des deux infinis extrêmes.

C'est par ce caractère d'attachement désespéré à l'intelligible que les éclectiques se réclament de Descartes de qui la méthode est en somme l'intuition intellectuelle ou de second ordre ; car l'intuition aussi a trois termes : le supérieur que réclame la méthode ésotérique ; l'inférieur qu'invoque le sensualisme, et l'intermédiaire qui n'est autre chose que le *sens commun*.

Après les éclectiques, nous trouvons encore, en Allemagne, deux autres classes de philosophes non seulement distinctes, mais antagonistes : ceux que l'on désigne communément par les noms de *mystiques* (ou au moins religieux), et la catégorie des athées ou des matérialistes dont nous avons cité seulement les principaux.

En Allemagne, les principaux sont : d'une part Jacobi, Lavater, Baur, Strauss ; de l'autre, Bauer, Feuerbach, Buchner, Hœckel et leurs disciples.

Laissons à part les mystiques véritables : ce sont des ésotériques complets étrangers réellement à l'école ; tel est Bœhm, inspirateur de Spinoza, et que Hegel mettait au-dessus de tous les philosophes depuis Aristote et Platon ; tels sont encore les actifs de cette même

(1) Soit par le deuxième genre de leur classe comme Cousin et Benjamin Constant, soit par la deuxième classe de leur ordre comme Leibnitz, ce qui constitue un degré supérieur.

classe : Weishaupt, Wœlner, les Illuminés et les Rose-Croix.

Lavater serait plutôt des leurs, il faut cependant le compter à l'école à cause de son influence sur son temps et comme le principal inspirateur de Jacobi. Le caractère principal de ces deux philosophes est dans leur méthode qui est celle de l'intuition supérieure ou mystique (1) ; Lavater (1775) l'enseigne jusqu'à l'extase, comme avait fait Gerson ; Jacobi, au contraire (1785), n'en sut rien tirer de plus que la critique des systèmes dialectiques ; sur la philosophie de l'Être, il se renferme dans un christianisme mystique assez étroit.

C'est au christianisme aussi que Baur (1840 à 1860) et Strauss (1835-1856) se sont attachés, mais leur place est dans l'ordre des philosophes de rapport (à la 1^{re} classe, rapports métaphysiques, les religieux). Ce que leur caractère nous offre de plus remarquable, c'est que tous deux sont disciples de Schleiermacher en même temps que d'Hegel ; observation qui trouvera tout à l'heure son importance. Baur a concentré tous ses efforts sur l'histoire de la doctrine chrétienne ; son œuvre considérable et en partie posthume est un superbe tableau des progrès de la pensée religieuse : c'est l'ésotérisme qui lui donne la vie ; certaines parties en

(1) C'est la méthode de l'ésotérisme ; elle diffère de celle éclectique ou du bon sens en ce que celle-ci se pose exclusive en face des deux autres non moins particularisées : l'observation pure et l'intuition pure (nommée ordinairement mysticisme, la méthode ésotérique synthétise les autres : elle perçoit par l'intuition et l'observation les deux extrémités du monde et contrôle des perceptions par l'expérience ; elle est aussi rationaliste et naturaliste que mystique.

ont produit en Allemagne une sensation immense, et l'avenir confirmera sans doute en l'accroissant cette impression première.

On sait assez comment Strauss a traité le même sujet en se bornant aux origines ; ajoutons que plus dégagé de l'influence éclectique de Schleiermacher il accentue davantage aussi le défaut d'Hegel, ce qui explique qu'il soit devenu, depuis, un darwiniste.

Quant aux doctrines de Bauer (1843), de Feuerbach (1845) et de Büchner (1855), elles sont bien connues. On sait la thèse historique antichrétienne de Bauer (1) que Saint-René Taillandier nomme « un Voltaire, moins l'esprit, affublé d'une perruque et d'un grand bonnet ». On connaît aussi bien le panthéisme énergiquement matérialiste de Feuerbach et le matérialisme de Büchner encore plus dénué d'absolu : leur place dans notre classement est nettement indiquée ; c'est le dernier genre de la dernière classe dans le troisième ordre des philosophies spécialisées ; ce que l'on pourrait appeler les bas-fonds de la nature.

Il est superflu d'insister sur leur compte ; cherchons plutôt à nous expliquer les succès de ces deux genres de doctrines si opposées.

Plus une philosophie se rapproche de la synthèse, plus elle offre à ses disciples d'aspects divers, à moins qu'elle ne soit assez puissante pour faire entrevoir au moins l'unité dans la multiplicité en s'élevant jusqu'aux principes les plus universels. Spinoza même

(1) Le christianisme, d'après lui, n'est qu'une imposture heureuse de l'évangéliste saint Marc.

eut à peine cette puissance que l'on ne trouve vraiment que dans l'ésotérisme ; ses successeurs l'eurent bien moins encore ; Hegel moins peut-être que tout autre, malgré la grandeur de ses intentions et de sa tentative. Les disciples de ces philosophes, incapables de s'élever même jusqu'à leurs maîtres, ne saisissent leur doctrine que par une seule face différente pour chacun d'eux ; ils restent donc attachés à une spécialité, c'est-à-dire à l'un des trois aspects de toute synthèse totale ou partielle.

Le même effet se produit, du reste, en face de l'Unité ésotérique ; ceux qui ne sont point capables de l'embrasser la morcellent pour se la partager.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'à un Spinoza, un Schelling, un Hegel succèdent, parallèlement, une école matérialiste et une école mystique. L'antiquité nous offre un exemple célèbre de ce phénomène en Platon et Aristote issus tous deux par Socrate de l'école d'Elée, c'est-à-dire de Pythagore ; tous deux initiés aux mystères antiques où se transmettait l'ésotérisme.

Les éclectiques ont plus de motifs encore de produire le même effet parce que, ne possédant pas la clef de l'Unité, ils ont construit leur doctrine comme une mosaïque à pièces empruntées de toutes parts et mal cimentées ; aussi rien n'est plus divergent que la série de leurs disciples. L'éclectisme n'apparaît pas comme un centre ; c'est un carrefour où l'on se retire de partout, d'où l'on repart dans toutes les directions.

Ainsi s'expliquent les écoles secondaires dont nous venons de parler ; elles sont les conséquences néces-

saires ou de la faiblesse des disciples à côté du maître ou de l'impuissance de celui-ci à s'élever à la hauteur des principes assez synthétiques. Mais notons l'utilité de ces défaillances ; l'ésotérisme nous la montre dans toute chute, dans tout sacrifice messianique ; il la dépeint dans les légendes d'Osiris déchiré par Typhon, de Bacchus mis en pièces par les bacchantes ; dans le symbole des bourreaux se partageant les vêtements du Christ.

Un génie s'élève, si grand au milieu des siens qu'il devient la victime de leurs passions jalouses ; le moindre Messie *doit* être un martyr ! Quelques rares apôtres perpétuent seuls plus ou moins parfaitement ses enseignements ; mais c'est par ses adversaires surtout qu'ils sont répandus en fragments isolés, incohérents, opposés ; puis ces adversaires divisés par ces dépouilles même entrent en lutte, se réforment par leurs attaques réciproques, et, finalement, reproduisent comme malgré eux, après plusieurs siècles, la synthèse qu'ils ont méconnue et brisée.

N'est-ce pas ainsi qu'il en advient toujours quand l'esprit, le principe actif, descend dans la matière, ou principe passif ? Que le moindre spore pénètre au milieu des cellules inertes, et voilà qu'il les bouleverse ; elles s'acharnent après lui, l'absorbent, s'en animent à leur tour, se pressent, se transforment, entrent en lutte, pour arriver enfin à se rassembler harmoniquement en un organisme analogue à celui d'où provenait le germe primitif.

Telle est l'histoire que nous venons de parcourir : Bœhm, Spinosà surtout, qui est moins élevé, fournis-

sent le germe ; Kant en est comme le ferment auxiliaire emprunté à un autre organisme ; puis viennent les disciples qui, par leurs développements, font ressortir les défauts plus encore que les qualités et par là favorisent les adversaires ; ceux-ci, on les trouvera jusque dans la même école, soit parmi les faibles comme les éclectiques, soit parmi les plus hardis qui, nouveaux Judas, trahirent le maître faute de l'avoir compris. L'école primitive se décompose donc jusqu'à engendrer son contraire ; mais c'est alors que son triomphe approche si elle est vraiment la maîtresse de son temps. C'est ainsi qu'au moment où le matérialisme semble tout puissant en Allemagne, ce n'est point pour lui-même qu'il travaille. C'est pour la synthèse et comme malgré soi, car il faut une synthèse à l'esprit humain. Les nombreuses éditions de « Force et matière » de Büchner ne sont pas encore épuisées que l'Allemagne acclame Schopenhauer, méconnu pendant près d'un demi-siècle (1819 à 1860), puis le *monisme* d'Hartmann (1866), synthèses panthéistes et idéalistes encore en formation, mais qui se distinguent par un caractère nouveau : elles s'appuient sur le naturalisme.

On aperçoit maintenant l'évolution de la philosophie allemande moderne à l'intérieur de l'école : elle part de Spinoza, du principe métaphysique, inspiré par Bœhm ; elle traversa avec Kant, Fichte, Schelling et Hegel le principe intelligible, tout en se diffusant par la complicité des disciples et des éclectiques qui la méconnaissent, puis de là elle tombe morcelée dans le principe sensible, mais pour s'y reformer presque aussitôt en une synthèse nouvelle dont le principe est

dans la nature. Quant aux mystiques, ils sont restés presque en dehors de ce mouvement, comme des témoins et des tuteurs dont la présence seule rappelle les principes suprêmes de la synthèse ésotérique.

Il reste cependant à rendre compte d'une dernière classe de philosophes, ceux que l'on peut appeler les philosophes littérateurs : Novalis, Lessing, Goëthe ; mais leur rôle sera mieux compris tout à l'heure à propos de la philosophie française ; du reste ils n'appartiennent pas réellement à l'école.

L'histoire si remarquable de la pensée en Allemagne nous a forcément entraînés en de longs développements ; ils vont simplifier ceux que demanderaient les autres nations chez qui nous allons retrouver les mêmes mouvements et les mêmes principes ; il n'y aura plus qu'à faire ressortir ce qu'y ajoute le caractère national.

*
* *

En France, le tempérament dominant est celui du principe intelligible avec le sentiment qui lui correspond, celui de la justice et de la philanthropie (1). Ici, donc, point de mysticisme, point d'ésotérisme ; il faut que tout soit à la portée immédiate de l'intelligence humaine. Cependant, si la logique triomphe, elle ne sera pas inflexible ; le cœur, retenu seulement par l'intelligence, non gouverné par l'intérêt comme en Angleterre, ne s'égarera pas dans le

(1) Tandis que l'Allemagne représente le tempérament mystique avec toute la rigueur fatale, implacable, du principe absolu. Il est facile de retrouver ce caractère dans toutes les institutions et la conduite des deux peuples.

mystère ; ce sera l'intellectualité bornée, toute humaine, mais artistique et généreuse (1). Voici comment l'analyse fait apparaître ce caractère.

Après Descartes, deux courants se produisent aussi nets que persistants : ceux des philosophies que l'on désigne par les dénominations assez vagues de sensualistes et de spiritualistes : d'une part Condillac, Helvétius, les Idéologues, Laromiguière, Comte, Littré ; d'autre part Diderot, Condorcet, Volney, tous quelque peu indécis, puis surtout Maine de Biran, Cousin et l'école éclectique.

Ces deux genres s'accusent dès le temps de Descartes, par l'antagonisme de Gassendi ; son éclectisme semi-positiviste produira la série des philosophes mondains qui doit aboutir à Voltaire. Comme nous manquons ici du point de ralliement qui faisait l'unité frappante de la philosophie allemande, nous serons dans un dualisme perpétuel ; les deux principes inférieurs, l'Intelligible et le Sensible, subsistent seuls dans leur insoluble antinomie. Les maîtres de cette période, ceux qui ont imprimé des directions précises et durables, se réduisent même à deux :

Descartes, père de l'école spiritualiste française, qui donne la direction vers le principe intelligible.

(1) En se reportant au passé, on trouvera les caractères :

De l'Allemagne en Orient. (Schopenhauer, Hartmann reviennent actuellement à la philosophie indienne, et l'Allemagne politique est impériale.)

De la France dans la Grèce. (Paris est dit assez souvent l'Athènes moderne).

De l'Angleterre à Rome. (Même caractère pratique, même passion de domination du monde et de colonisation militaire.)

Comte, qui imprime vers le principe sensible la direction que Littré accentuera.

Tous deux sont des philosophes de méthode (genre deuxième de la deuxième classe), car c'est dans leurs méthodes beaucoup plus que dans leurs doctrines que s'est trouvée leur puissance.

Celle de Comte est la méthode de Bacon, précisée, presque achevée par une mise en pratique de deux siècles. Condillac en avait établi à priori les bases sensualistes ; Newton, Leibnitz, Descartes lui-même, par leurs travaux mathématiques, avaient commencé à fonder la cosmologie sur l'observation sensible ; Boulanger, Dupuis, Volney, avaient ajouté à l'édifice des sciences exactes une ethnographie aussi savante dans son analyse que primaire dans ses conclusions très goûtées cependant du public ; Comte n'a eu qu'à les formuler pour asseoir son positivisme sur la base très équivoque des quatre âges de l'humanité (1).

L'ensemble de ce mouvement tendait donc à faire disparaître toute communication suprasensible, tout spiritualisme comme une illusion ridicule.

Cependant, en sens contraire, le principe intelligible trouve jusque dans les mêmes doctrines une source nouvelle de prospérité. Ces doctrines en effet ne pouvaient qu'exalter l'homme et son intelligence, en lui attribuant tout le mouvement progressif.

(1) On peut remarquer combien cette théorie positiviste du progrès se rapproche dans ses périodes de l'évolution indiquée par le présent essai, à savoir la série : chaos, foi, doute et science ; mais il y a entre les deux théories cette différence profonde que la pensée métaphysique regardée par Comte comme une superstition puérile est donnée ici comme la source et le but suprême. Ce qui tient à ce que Comte *suppose* le progrès en ligne droite hypothèse contraire à l'histoire.

Ainsi, jusqu'à sa phase dernière, le principe sensible se rattache encore au principe intelligible ; ou, pour mieux dire, ce dernier, en tant que principe humain, emprunte sa force et son éclat au principe sensible.

C'est pourquoi Comte, positiviste et sensualiste, aboutit à la constitution quasi-scientifique de cette religion de l'humanité dont ses prédécesseurs avaient tenté le culte un demi-siècle auparavant.

De leur côté, les spiritualistes eux-mêmes, j'entends ceux de l'école évidemment dominante, ne se souviennent que par l'*observation* intérieure, c'est-à-dire en appliquant au principe intelligible la méthode baconienne plutôt propre au principe sensible.

Il faudrait se garder, d'ailleurs, de voir dans ces rapprochements aucune fusion synthétique ; l'antinomie subsiste dans tous les détails ; la lutte et la confusion sont comme la caractéristique de cette période. Si la synthèse y est tentée, elle n'aboutit qu'à l'éclectisme doctrinal fondé sur *le bon sens*, l'instinct, l'aveu d'impuissance scientifique.

Ce qu'il y a de réel dans ce mouvement, c'est une progression de l'esprit humain passant, à travers le principe intelligible, du principe métaphysique au principe sensible ; transition nécessairement troublée, remplie de notions vagues, car c'est le propre du principe humain, intermédiaire, d'être également sollicité par les instincts de sa nature vers le métaphysique et le physique, de souffrir d'une anxiété inquiète, jusqu'à ce qu'il trouve le repos dans la synthèse de ces deux harmonieux, de ces deux extrêmes.

Une revue rapide des doctrines françaises va nous montrer, en effet :

Au xvii^e siècle, une tendance vers le principe divin;

Au xviii^e siècle, au contraire, un mouvement précipité tumultueux vers le principe physique de l'homme, la perception sensible;

Au xix^e siècle, après un retour très accentué vers un point intermédiaire et plutôt métaphysique, une descente nouvelle, plus réfléchie, plus persistante aussi, non plus seulement vers le sensualisme, mais vers le principe sensible lui-même, le naturalisme; puis, vers la fin, aux temps actuels, une direction marquée vers la variété métaphysique du naturalisme, qui conduit évidemment vers la synthèse du second genre, celle consciente ou de la foi savante.

En même temps, soit à cause du génie propre à la France, celui du sentiment intelligent, soit par suite du trouble inhérent à toute transition, nous allons trouver plus abondant qu'ailleurs le troisième ordre de philosophes (1) (philosophie de rapports), avec toutes ses classes et tous ses genres : Bayle, Condorcet, Rousseau, Royer Collard, Lamennais, De Maistre, Buchez, Saint-Simon, etc., etc.

Par la même raison, on rencontre en plus grand nombre aussi, et surtout avec beaucoup plus d'autorité qu'ailleurs, la famille des philosophes littérateurs,

(1) Il faut remarquer en effet, dans le tableau de classification, que, dans la première division (philosophie spécialisée), la proportion du sentiment va en croissant à mesure que l'on descend à travers les classes.

intermédiaires entre le public et l'école : Bossuet, Fénelon, Bayle, Diderot, Volney, Voltaire, Buffon, Lacordaire, Quinet, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, et tant d'autres !

La méthode de Descartes, qui était par-dessus tout une déclaration des droits de l'homme à l'intérieur de l'École, provoqua immédiatement, selon la loi constante, la réaction des deux autres principes : physique et métaphysique ; l'un par Gassendi, comme adversaire, l'autre par Bossuet, Pascal, Arnauld, Malebranche, comme disciples ou défenseurs, ou par les jésuites comme ennemis.

Pendant l'avenir n'était pas aux métaphysiciens ; Malebranche (1674), pour ne pas sortir de l'école, et son théisme absolu, n'eurent d'écho qu'en Allemagne par Leibnitz qui même le rabaissa au déisme (classe 10^e au lieu de classe 4^e) ; la rigoureuse école de Port-Royal (1630 à 1664) n'avait pas été de durée plus longue, tandis que le sensualisme de Gassendi (1644) devait se préciser par Condillac (1750) et Helvétius (1758), avec cette particularité, toutefois, que l'homme, pour automatique qu'ils le font, reste encore l'objet principal de leurs études. C'est ce qu'exprimera particulièrement Buffon (1740). Ainsi, le principe intelligible reste tout-puissant sous la domination apparente du principe sensible.

La philosophie qui se rattache au principe métaphysique n'était, du reste, ni vaincue, ni effacée ; elle restait même la plus féconde et, de beaucoup, la plus populaire, mais la moins profonde aussi, affectant un

caractère tellement indécis qu'il faut l'étudier attentivement pour discerner le principe vers lequel elle penche presque inconsciemment. Quoi de plus nuageux que la profession de foi du Vicaire Savoyard ? A combien de jugements divers n'ont pas donné lieu les déclamations contradictoires de Condorcet, de Diderot, de Voltaire, de Volney, qui tous, pourtant, se déclarent déistes ? Mais qu'on le remarque bien, ce ne sont point là les faiblesses de l'éclectisme en quête d'une synthèse sans unité ; c'est l'expression très énergique d'une foi absolue dans le principe humain conçu seulement par l'instinct, non par l'intelligence, et, par là, cette philosophie remonte véritablement à Descartes.

Elle va se traduire en actes dans la Révolution, s'accusant dans la première déclaration des droits de l'homme ; puis, comme une vague en efface une autre en la surmontant, elle disparaîtra avec les Girondins, étouffée sous les passions tumultueuses du principe naturaliste et fataliste dont les Montagnards sont les esclaves.

Le même dualisme se poursuivra dès que la politique permettra que l'école reprenne ses travaux : Cabanis (du genre naturaliste, 1803), Destutt de Tracy et les idéologues (du genre sensualiste, 1804) semblent d'abord assurer le triomphe du principe sensible, mais ils ne font que surexciter pour ainsi dire dans le désespoir le spiritualisme qui va se ranimer par l'analyse quand Royer Collard importera en France les observations psychiques de l'école écossaise.

Que le lecteur veuille bien permettre ici une digres-

sion nécessaire pour faire ressortir une loi secondaire par rapport à celle qui commence à s'apercevoir, mais fort importante encore ; on ne peut mieux la reconnaître que dans cette histoire tourmentée de la philosophie française, elle s'y montre clairement dès les temps où nous sommes arrivés. Voici quelle est cette loi :

Le règne d'un principe à l'école affecte deux périodes successives bien tranchées :

La période de foi, synthétique, mais confuse ;

La période de science où l'unité se perd au profit de la précision et de la certitude.

La suite montrera même qu'une troisième période leur succède, celle de synthèse savante et précise (1).

Voici maintenant comme cette même loi apparaît dans notre histoire après l'effacement presque complet du principe métaphysique.

Au début de notre période, Bacon et Descartes se montrent comme les représentants encore instinctifs du principe sensible et du principe intelligible. Mais le premier de ces principes se prête par nature, et invite à une analyse bien plus simple, bien plus saisissante que le second ; le principe sensible passera donc plus rapidement de la période de foi instinctive à celle

(1) C'est absolument le mouvement que l'ésotérisme dépeint comme l'état d'innocence, la chute et la rédemption de l'esprit.

On peut ajouter à cette loi celle indiquée déjà pour l'Allemagne par laquelle toute doctrine individualisée, sectaire, éveille par ses propres exagérations celles qui lui sont opposées, lesquelles sont appelées à la détruire, sauf à périr à leur tour par la même cause.

On aperçoit ainsi comment les actions réciproques des écoles produisent entre elles un roulement sur la voie du progrès où la marche générale est réglée par la succession des trois principes.

de science : Locke, que Condillac représente et précise en France, apparaît déjà soixante-dix ans après Bacon, et trente ans seulement après Hobbes, son disciple, qui clôt la période de foi.

Au contraire le principe intelligible persistera plus d'un siècle et demi dans les inspirations puissantes mais indécises encore de cette première période ; c'est le caractère que nous venons de signaler jusqu'ici chez tous les philosophes de l'école cartésienne.

Cette différence donnait au principe sensible ou sensualisme une force qui devait lui assurer le triomphe, grâce à la précision et à la certitude de ses critiques. C'est pour cela qu'à Diderot, à Dalember, à Voltaire, à Rousseau, à Condorcet, nous voyons succéder si rapidement Cabanis, Destutt de Tracy et les idéologues.

Mais ce triomphe d'une école individualisée ne pouvait être qu'éphémère, la vérité n'étant pas bornée à un point de vue ; il a pris fin quand les écoles vaincues ont adopté les armes de leurs adversaires, c'est-à-dire sont passées à la phase scientifique par l'analyse psychologique interne. La lutte va donc se ranimer ; la victoire va changer de camp une fois encore.

Nous voici en effet à l'époque la plus éclatante du spiritualisme rationnel et peut-être aussi de l'histoire française de la philosophie : Royer-Collard, (1810), Maine de Biran (1817), Cousin (1816-1840), Jouffroy (1835-1842), Garnier (1839-1859).

Ce n'est pas seulement la renaissance du spiritualisme sous une forme plus scientifique, c'est aussi une tentative de synthèse nouvelle en France, l'écléc-

tisme. Animé par la chaleur du sentiment, prêché avec une éloquence qui devait séduire notre nation artiste, habillé d'une érudition inconnue jusqu'alors dans l'étude de la philosophie ; propre, en apparence, à mettre une fin désirée aux tiraillements du dualisme, l'éclectisme ne pouvait manquer de produire une révolution véritable, un déplacement complet de l'autorité au profit du principe intelligible.

Il lui rendit si bien la vie que le principe divin lui-même, qu'on pouvait croire tout à fait oublié, en fut vivement galvanisé : De Maistre (1810), de Bonald (1827), Lamennais et Lacordaire (1830), etc.

Aussi, bien que l'éclectisme nes'adressât qu'à l'instinct humain (le bon sens) son règne eût été peut-être de bien plus longue durée sans une contre-révolution fort inattendue qui lui arracha promptement le sceptre ; je veux parler de la philosophie de Saint-Simon (1824), à laquelle Comte donna son expression véritable (1840).

Il faut en bien comprendre le caractère :

Jusqu'alors on était resté sur le terrain psychologique ; la lutte du principe sensible contre l'intelligible se passait dans le domaine humain. Elle se transporte maintenant dans celui qui est propre au premier de ces principes, la nature physique ; la psychologie même y sera portée.

D'après le *physicisme* qui est comme la première manière de Saint-Simon, les phénomènes moraux ne sont que des résultats mécaniques du mouvement des fluides ; l'homme n'est qu'un animal qui a progressé, les religions n'ont été qu'une étape de sa marche ;

elles doivent faire place à présent à la Science qui, toute entière, se résume en la physique. Les savants constitueront le sacerdoce nouveau ; l'industrie, le bien-être matériel, la réhabilitation de la chair, le règne de l'homme sur la nature sensible ; voilà la fin de la religion nouvelle.

Ce naturalisme humanitaire fournit une période philosophique très remarquable : c'est la transition bien nette du Principe intelligible au Principe sensible. C'est de la science analytique des phénomènes sensibles que l'on attend tout salut, mais, en même temps, la foi dans le Principe humain est si puissante encore qu'elle inspire même au plus naturaliste un mysticisme assez singulier pour confiner au ridicule. On ne se contente pas de renoncer à tout absolu, à toute pensée surhumaine, on fait un Dieu de l'homme même, le substituant, idole nouvelle, à l'idole qu'on prétend renverser. Et comme le génie même ne manque pas dans cette passagère aberration, les philosophes de cette époque saisissent, découvrent dans le monde sensible quelques-unes de ces lois universelles qui régissent la synthèse des trois mondes ; leurs systèmes en empruntent des lueurs étonnantes, qui brillent comme les paillettes argentifères dans la galène :

Saint-Simon imagine le pontificat du prêtre social « dispensateur suprême, qui lie, associe et gouverne les « industriels » par la hiérarchie des prêtres de l'analyse, des industriels — synarchie véritable, limitée seulement au monde matériel.

Enfantin, s'élevant jusqu'à la loi d'amour, mais

enfermé dans la même sphère sensible, borne cette loi à l'humanité et n'en voit même la réalisation que dans les angoisses de l'amour physique, dans la duade humaine, sans cesse renouvelée.

Fourier élargit encore ce mysticisme de l'instinct ; la passion elle-même devient la loi fondamentale de l'homme qui, à travers un fatalisme absolu, est appelé cependant à devenir le maître de l'univers ; paradoxe des plus ingénieux où la pétition de principes se dissimule profondément cachée (1). Son mysticisme est bien plus apparent que réel ; il n'emprunte, en fait, à quelques principes ésotériques, qu'un cadre qu'il remplit assez maladroitement.

Guépin, Pierre Leroux, Toureil, ont puisé plus largement aux sources synthétiques ; mais, toujours égarés par l'idée préconçue du culte de l'humanité et de la seule satisfaction des besoins physiques, ils sont retombés dans ce mysticisme matérialiste bien plus funeste que l'exaltation religieuse parce que, en répondant à l'un des besoins les plus profonds de l'être humain, il semble donner un corps sensible à un fantôme aussi mystérieux sinon plus illusoire que celui des fanatiques anthropomorphistes.

Rien n'était plus logique, plus naturel, plus conforme à la loi du mouvement que nous décrivons que l'avènement, après ces philosophes, des doctrines de

(1) Assurément, si l'homme est absolument livré à la fatalité des instincts, son seul salut est dans l'utilisation des passions, et dès lors le système est vrai (sauf la psychologie fantastique de Fourier) ; seulement, comment l'homme s'astreindra-t-il à cette direction s'il n'a pas la faculté de choisir ? Le fatalisme des passions entraîne la guerre et non l'harmonie ; comment les réglera-t-il s'il n'en est pas maître !

Proudhon (1840-1860), l'évhémérisme pur (genre 11°), efflorescence dans le monde des réalisations de la philosophie de Comte, sublimation de toutes ces doctrines bâtardes dont le faux mysticisme reste au fond de la cornue.

Selon Proudhon, toutes les conceptions fournies dans les trois premières époques de Comte sont l'inspiration d'un être spirituel réel, mais esprit inférieur, ennemi juré de l'Homme. « Dieu c'est le mal ! » L'homme l'a vaincu par la science ou plutôt le triomphe de l'homme commence, car il est un devenir, une condensation suprême de la nature.

Nous voici donc bien désormais dans le principe sensible que nous abordons par sa tête terrestre, l'homme. La fatalité qui l'a produit comme une écume du bouillonnement atomique reste la seule divinité suprême, aveugle, mystérieuse, si incompréhensible, même pour cette philosophie nouvelle, qu'on se contente de la faire entrevoir sans la définir, presque sans la nommer.

Nous sommes maintenant sur la pente du matérialisme ; les facultés ou les réalisations les plus élevées de l'homme vont tomber dans le domaine de l'anatomie et de la physiologie corporelle, avec Littré d'abord, appuyé sur le darwinisme et les travaux de Robin ; puis viendra la psychologie physique qui dans ce mouvement nouveau représente comme l'école écossaise du monde sensible.

Nous laissons à part l'école universitaire qui, soit par nécessité de l'institution, soit par vocation, s'attache en efforts presque désespérés au spiritualisme

en décadence, passant de Descartes à Cousin et depuis à Leibnitz à qui elle arrive à présent, c'est-à-dire se portant par une série de concessions à la gauche de l'éclectisme sans consentir à l'abandon de ce refuge suprême.

Les synthétiques n'ont pas manqué non plus à toute cette période, mais ils n'apparaissent que perdus et négligés dans la fumée de la lutte. Ils sont cependant comme les dépositaires de l'avenir, les gardiens de l'Arche, bien qu'ils affectent parfois le caractère de leur temps ou qu'ils n'aient qu'une conscience confuse de leur rôle.

Au xvii^e siècle, quand l'esprit métaphysique montre encore quelque pouvoir, c'est Poiret, M^{me} Guyon et le quiétisme de Molinos.

Les agitations confuses du xviii^e siècle sont souvent, à leur insu, réglées par un ésotériste pur : l'influence de Saint-Martin, le *Philosophe Inconnu*, est en effet considérable dans les loges maçonniques, inspiratrices de la Révolution française.

C'est sur la science positive que s'appuient les ésotéristes du xix^e siècle de Fabre d'Olivet à Saint-Yves d'Alveydre, avec Wronski, Lucas et autres, de qui les admirables travaux longtemps méconnus reviennent au jour, grâce au mouvement synthétique actuel.

Citons encore Buchez qui retrouva l'ésotérisme dans les nuages saint-simoniens, et qui rompt dès lors avec ses amis de la veille.

Nommons enfin, comme se rattachant encore, sinon à l'ésotérisme, du moins à la synthèse, et le plato-

nisme savant et délicat de Fouillée, et l'œuvre trop peu connue de Vacherot; elle se distingue par cette particularité qu'elle se rattache plus spécialement aux traditions orientales, c'est-à-dire à la nuance *sensible* de la synthèse, non à celle intelligible qui est le propre des traditions occidentales. Caractère des plus remarquables pour nous qui prouve du reste combien ce philosophe ingénieux et fin a compris son époque. Peut-être sa doctrine servira-t-elle dans un temps prochain à rassembler nos savants analystes comme Schopenhauer et Hartmann tentent de le faire en Allemagne.

En résumé, la marche de la philosophie française pendant les trois derniers siècles apparaît comme un mouvement du principe intelligible vers le sensible, composé d'une série d'oscillations assez analogues à celles d'une aiguille aimantée sollicitée par deux sources magnétiques de forces peu différentes.

D'autre part, la philosophie en jeu est presque toujours celle du savoir, et plus spécialement celle de la méthode (Descartes, Condillac, Cousin, Comte), ou bien la philosophie du mouvement (des rapports) c'est-à-dire du sentiment, et plus spécialement dans l'intelligible (2° genre) (Bayle, Voltaire, Rousseau, Condorcet, les socialistes, Buchez, de Bonald, de Maistre, Proudhon, etc.). C'est seulement quand le principe sensible vient à dominer que l'on s'attache de préférence à la philosophie de l'Être, mais en restant encore dans le 2° genre, soit par l'anthropolâtrie de Comte et de Proudhon, soit par le fatalisme de Littré et de ses disciples.

L'Angleterre nous offre un spectacle différent. Elle se trouve dès l'origine attachée au principe sensible en même temps qu'à la classe intelligible, avec Bacon qui est comme caractéristique de ce genre (celui n° 9 du tableau de classification, l'expérimentalisme).

Non seulement elle se tiendra avec constance à ce caractère, mais elle le raffinera, elle le spiritualisera progressivement mieux qu'aucune autre nation.

On vient de dire qu'elle se tient à ce caractère d'expérimentalisme (genre 3° de la 2° classe, dans l'ordre 1^{er}); cela doit s'entendre toutefois en ce qu'elle varie seulement par le genre réciproque (c'est-à-dire le genre 2 de la classe 3), la psychologie, dont l'école écossaise est le type, comme Bacon est celui du précédent; c'est là, en effet, que nous trouverons non seulement Hutcheson, Reid, Dugald Stewart, mais aussi Stuart Mill et Bain.

Si Locke semble faire exception en se vouant spécialement à l'étude de l'origine du savoir qui le place dans la 1^{re} classe, il faut remarquer que c'est par l'observation de l'entendement humain, et qu'il est bien plus rapproché que Condillac du principe intelligible.

En sens inverse, Berkeley, dont l'influence paraît du reste fort limitée, tire du sensualisme même son idéalisme à outrance, et se rapproche ainsi de Locke dont il est comme l'ombre.

Les philosophes de rapport (ou de mouvement) appartiennent en Angleterre à la classe sensible (celle n° 21) et la plupart sont ou économistes, ou jurisconsultes, ce qui les rattache au principe humain :

Hobbes, Cumberland, Bentham, Owen, Shaftesbury, Adam Smith.

L'histoire de cette philosophie doit donc être à la fois plus simple et plus rapide que les précédentes. On y trouvera, comme en France, la lutte entre les deux principes de l'intelligence et de la nature, mais avec beaucoup moins de confusion et une direction plus accentuée vers le dernier ; aussi est-il finalement plus développé que dans notre pays.

Bacon (1620) est presque immédiatement suivi de Hobbes (1650), nominaliste, qui nie toute métaphysique, borne l'objet de la philosophie à l'étude de la nature physique et conclut à une morale purement utilitaire. Il est contredit par Cumberland (1672) qui fonde la morale sur la loi du devoir comme antérieure et supérieure à toute convention humaine (à peu près l'impératif catégorique de Kant), en ajoutant qu'elle est aussi le meilleur calcul de l'intérêt individuel.

Locke (1690), nominaliste et sensualiste comme Hobbes, reprend la cause naturaliste en la transportant sur le terrain psychologique. Il croit en un Dieu que la nature seule lui démontre, mais il doute de l'âme, comme du libre arbitre, et réduit la morale aux impulsions du plaisir ou de la douleur. Cette philosophie, encore plus empirique que savante, suscite la réaction jusqu'à l'idéalisme de Berkeley (1710) qui peut, dans une certaine mesure, se comparer au subjectivisme de Kant. Berkeley se contenta, en effet, de prouver que les sensations invoquées par l'école adverse ne pouvaient produire que des impressions subjectives,

mais pour en conclure que l'intelligence seule existe, et par elle l'esprit.

Après lui vient Hume (1747) qui reprend encore une fois, avec plus d'éclat que de solidité, mais avec plus d'ensemble peut-être que ses prédécesseurs, cette thèse que la métaphysique et la psychologie doivent faire place à la physiologie ; que l'intelligence humaine ne peut s'élever au delà de la connaissance des rapports entre les êtres sensibles ; que l'idée de cause n'est que le fruit de l'habitude ; que, du reste, les choses sont en un écoulement perpétuel qui ne suppose aucune cause première, et qu'enfin la morale n'est qu'un instinct sentimental, la science et la vie étant, en fait, diamétralement opposées.

Price (1751) en se bornant à la morale, contredit assez faiblement ces dernières doctrines ; mais il se rattache à une école célèbre, celle écossaise, qui, avec Hutcheson (1728) et surtout Reid (1739), contradicteur spécial de Hume, donne à la lutte un caractère tout nouveau par l'esprit scientifique d'observation précise qu'elle y apporte.

Reid transporte ou rapporte dans le domaine de l'intelligible ce principe de l'observation baconienne, par une psychologie fondée sur l'observation interne, aidée par l'analogie et l'induction. En même temps il prend le *bon sens* (c'est-à-dire le sens spirituel inférieur) pour critérium de la certitude. Grâce à cette méthode nouvelle, l'école naturaliste pouvait sembler vaincue par ce spiritualisme si vague cependant encore, et avec les armes de Bacon lui-même. Aussi ses défenseurs, qui ne se trouvent plus, du reste, que dans la philo-

sophie de rapport, restent-ils désormais au second plan : l'utilitarisme de Bentham (1789) et le socialisme égalitaire du déterministe Owen (1816).

Le sensualisme et l'utilitarisme ne pouvaient plus se défendre sérieusement qu'avec les armes scientifiques de la philosophie écossaise ; la victoire lui revint grâce au génie des deux Mill et surtout du fils (1843-1869), qui produisit en Angleterre un mouvement aussi important et plus fécond que celui de Saint-Simon en France.

Stuart Mill n'admet pas plus que ses prédécesseurs que nous percevions rien autre qu'une série d'impressions, de modifications internes ; mais sa force est dans l'habileté, la finesse et la profondeur avec laquelle il soutient cette thèse en l'appuyant de deux théories psychologiques dont il peut se dire presque le fondateur, celles de l'association des idées et de l'induction. Economiste, utilitaire en morale, positiviste dans sa méthode, il ne consent point cependant à exclure la métaphysique et la conjecture d'une cause première. Sa philosophie est donc plus étendue et plus élevée que ne l'est en France celle de la même école.

La contradiction ne lui a pas manqué plus qu'à ses prédécesseurs ; son adversaire était du reste digne de lui et de l'estime partagée qu'il lui a témoignée Wheurel (1840-1860), savant plus encyclopédiste encore que Stuart Mill, fondait la certitude sur l'intuition, sans refuser toutefois à la sensation le rôle de produire l'idée. Sensations et idées sont pour lui commela matière et la forme des corps ; les idées sont

des sensations *informées* et non pas *transformées*. Les notions d'espace, de temps, de force, de cause lui semblent nécessaires et non pas dérivées de l'expérience ; mais il n'appuya ces assertions que des arguments négatifs qu'il opposait aux ingénieuses théories de Stuart Mill ; ce caractère défensif nous le représente en un rôle inférieur.

Le digne successeur de Stuart Mill et le plus grand philosophe peut-être de l'Angleterre pouvait venir maintenant recueillir les fruits de tous ces remarquables travaux et en retirer l'essence. Spencer (1850-1880) a développé plus et mieux que qui que ce soit les principes supérieurs de la nature autant qu'ils peuvent l'être par une philosophie spécialisée ; aussi se laisse-t-il emporter souvent par son esprit synthétique jusqu'à des hauteurs si voisines de l'ésotérisme qu'il en devient suspect à ses confrères effrayés ou irrités. Rassemblant toutes les données de la science moderne avec une habileté rare et des aperçus d'un génie un peu subtil, il a, le premier, tracé le tableau complet des connaissances humaines que Bacon avait rêvé dans son *Novum organum* ; aussi Spencer en propose-t-il une classification nouvelle.

Contemplant ainsi le grand Tout des profondeurs terrestres, il s'élève jusqu'à la certitude d'une Force, d'une Substance et d'une Cause première que ses prédécesseurs n'avaient faite de pouvoir la concevoir ; seulement il se contente d'apercevoir cette terre promise qu'il persiste à croire inabordable à l'homme ; par cette seule faiblesse il retombe dans les désespérances du naturalisme et de l'utilitarisme.

Avec lui nous sommes complètement arrivés au principe de la Nature, aperçu même en ce qu'il a de plus élevé. Pour Spencer, l'homme est un produit supérieur de l'évolution. C'est par elle que se sont formées sa morale et ses plus hautes facultés ; cependant l'homme disparaît ici devant l'évolution du Cosmos dont Spencer nous trace un admirable tableau scientifique. L'être humain, pour arriver au bonheur, doit assentir et obéir au courant des cycles immenses qui sont comme la voie ouverte à l'évolution, depuis l'apparition de la nébuleuse jusqu'à la mort de l'univers, à travers les phases de l'individuation, de l'harmonisation et de la reproduction. C'est la peinture déjà complète de la *Nature Naturée* représentée dans les détails de sa vie, et ce tableau, tracé avec les couleurs de la science baconienne, constitue un triomphe inouï jusqu'ici.

L'ésotérisme peut en concevoir une grande joie, car ce succès prépare les intelligences à la connaissance correspondante de la *Nature Naturante* en lui fournissant une base qu'elle avait perdue depuis bien des siècles et qu'elle n'a jamais eue apparemment aussi large et aussi solide. Il est à croire que Spencer fera époque dans l'évolution de la pensée humaine comme préparateur et précurseur d'une ère nouvelle. Eclairées d'un éclat inconnu jusqu'ici, les vapeurs du mysticisme allemand peuvent rendre transparents les voiles du sanctuaire au profit d'une masse aussi considérable que jamais d'âmes troublées, anxieuses.

Les ésotériques n'ont pas manqué non plus en Angleterre, bien qu'ils y soient plus rares. Robert Fludd

(1630), purement cabaliste, trouve beaucoup plus d'adversaires que de partisans ; Pordage, élève de Bœhm et maître de l'illuminée Jeanne Leade (vers 1650), n'a pas eu d'influence considérable sur son pays. Celle de Cudworth (1678) a été plus importante, bien qu'il fût plutôt théoricien, ou peut-être parce qu'il le fut seulement, mais il est bien remarquable que sa théorie porte à peu près entièrement sur la lumière astrale (qu'il explique et justifie sous le nom de *médiateur plastique*), c'est-à-dire sur le principe sensible de l'ésotérisme, tant il est vrai que l'Angleterre est attachée par tempérament au principe naturel. De même Fludd était principalement alchimiste.

Dans cette revue rapide, nous n'avons parlé que des trois nations principales ; c'est qu'elles sont, en réalité, les seules qui renferment la vie de cette période ; les autres sont, dès lors, dans le corps occidental comme des organes ou atrophiés ou informes ; à quelques exceptions près, ils vivent de la vie des trois principales.

L'Italie a mis comme les derniers battements de son cœur dans le magnifique élan de la renaissance ; après quoi elle s'est pour ainsi dire endormie, de même que l'Espagne, de même que la Grèce, se bornant à suivre le mouvement général, sans y aider davantage, comme si son principe vital s'était épuisé au profit du reste de l'Europe dans cette transmission de la vie orientale, et qu'il n'y eût point de place utile en Occident en dehors des représentants des trois prin-

cipes fondamentaux. Quant aux peuples de l'extrême Nord, on peut les compter encore comme des adolescents dont l'avenir est peut-être uni au sort de l'Orient.

Il est, en tous cas, un fait des plus remarquables, c'est que les rares philosophes illustres que ces nations secondaires fournissent à la période que nous étudions sont des ésotériques ou tout au moins des synthétiques presque parfaits. Contentons-nous de nommer pour preuve :

l'Italien Vico, en 1725 ;

Le Génevois Bonnet (1770) que nous aurions pu fort bien comprendre dans l'histoire française, côté de Ballanche ;

Les néo-catholiques Rosmini (1830), Gioberti surtout (1833), en Italie ; Balmès (1845) en Espagne ;

Et l'illustre voyant Swedenborg (1750), en Suède.

Ne semble-t-il pas que, lorsqu'une nation, fatiguée par la vie ou assoupie au berceau, attend dans le sommeil le jour de la résurrection, l'ésotérisme y persiste seul pour éclairer les ténèbres de quelques lueurs comme la lampe solitaire et vacillante que l'on conserve la nuit à la voûte du sanctuaire.

F. CH. BARLET.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

MÉDECINE NOUVELLE

Tout dernièrement notre ami L. Serizier nous entretenait de la tendance que les médecins ont actuellement à vouloir guérir les maladies de l'âme, les seules qui menacent de peser à jamais sur notre pauvre humanité, les autres disparaissant peu à peu devant la thérapeutique contemporaine. Reste à savoir maintenant si cette tendance est justifiée en tout ou en partie.

Le médecin a acquis dans nos sociétés une place presque prépondérante grâce à son savoir, à ses lumières, à son utilité, à son rôle humanitaire, etc., etc. Je n'oserai jamais dire que cela est vrai — la modestie me l'interdisant — je me bornerai à le penser et j'ajouterai que cependant il ne faut pas exagérer son rôle, ou du moins celui que certains médecins fin de siècle veulent prendre !

Aujourd'hui tout est folie : Etes-vous amoureux ? folie ! Etes-vous croyants ? folie ! Etes-vous athée ?

folie! C'est là tout au moins un diagnostic facile. Il est bien entendu que sont exempts d'aliénation ceux qui émettent ces opinions étranges!

Est-il bien nécessaire de faire de longues années d'étude pour traiter ainsi ses contemporains? J'en doute! La folie n'est pas déjà si facile à déterminer qu'on la puisse voir ainsi partout, comme si pour quelques-uns un miroir leur réfléchissait constamment leur image!

Qui a jamais pu délimiter les caractères de la saine raison et ceux de la démence? Tous les inventeurs ont passé pour fous avant que leur idée ait pu faire son chemin; il en est qui le sont devenus devant les ennuis qui leur ont été créés ou devant leur insuccès. Des parents ont pu faire enfermer leurs proches qui les gênaient, et amener ceux-ci à la folie grâce à la contagion ou à l'impuissance de sortir qui les minait. Et combien d'exemples pourrait-on ainsi donner?

Evidemment, la question de la démence est capitale ou semble telle au point de vue de la culpabilité ou de la non-culpabilité. Cependant si l'on veut réfléchir, on est en droit de se demander si elle est aussi importante qu'on la fait généralement. Ce n'est pas là un paradoxe. Supposons, en effet, un crime accompli; un forfait épouvantable a été perpétré; on arrête l'auteur de l'acte — je ne dis pas l'assassin, — alors les questions suivantes s'imposent :

L'accusé est-il fou?

L'accusé est-il sain d'esprit?

Et même avec les nouvelles idées sur la suggestion et l'hypnotisme :

L'accusé n'était-il pas l'instrument d'une volonté étrangère à la sienne ?

Les réponses sont faciles.

Que l'accusé soit fou ou sain d'esprit, voire suggestionné, peu importe. Il a commis un crime, il a nui à la société, et, si l'on accorde à celle-ci le droit de se défendre, elle devra se préserver du criminel, conscient ou non. Il n'y aura à choisir que pour la nature du supplice : guillotine ou maison de santé. Mais, dans tous les cas, si la société se reconnaît, — et elle se le reconnaît, le fait brutal de tous les jours nous le démontre, — le droit de mort, elle doit séparer de son sein l'être gangrené, la bête venimeuse qui la menace.

Le rôle du médecin se bornera à chercher la raison ou la démence. S'il se trompe, son erreur a relativement peu d'importance. Qu'il prenne pour fou un criminel ayant sa parfaite raison, celui-ci sera enfermé et il aura beaucoup de chances de devenir fou ; ce sera là une légitime punition. S'il prend pour criminel un fou, il aidera celui-ci à être débarrassé d'une vie inutile, d'un pesant fardeau !

Il me semble entendre crier au paradoxe. Peut-être ! J'ai pris intentionnellement les cas extrêmes pour montrer où les exagérations mènent fatalement ! Et ces exagérations sont trop fréquentes surtout parmi une certaine classe de médecins qui voient partout de la folie ou de la suggestion.

Ainsi, l'amour est une folie, ou pour le moins une

maladie nerveuse! Tous les poètes qui l'ont chanté sont des aliénés ou des malades; tous les amoureux sont bons à lier; les maris qui aiment leurs femmes, des êtres ridicules! Certes, j'admire presque le courage de ceux qui émettent ces bizarres idées et qui pourraient s'attirer les légitimes foudres de la gent passionnée. Heureusement pour eux que celle-ci, tout entière à son bonheur, ne songe pas à mal, sans quoi ces détracteurs de ce qui a été toujours considéré comme la plus belle chose d'ici-bas, passeraient probablement un mauvais quart d'heure!

Avec ce système, — et l'expérience de tous les temps l'établit incontestablement, — tous, nous avons été, sommes ou serons fous à un moment donné; c'est rassurant! Mais un fou même guéri peut retomber dans ses errements; alors qui nous dit que les distingués écrivains lançant ces étranges théories ne sont pas candidats éligibles ou élus... fous?

A côté du mal, le remède!

Il paraît qu'il y a la *suggestion*, c'est-à-dire l'implantation, dans le sommeil ou même l'état normal, de la volonté d'autrui. Il y a même toute une intolérante école qui enseigne cela. Mais est-ce que tous les jours on ne voit pas un sujet quotidiennement endormi abandonner son magnétiseur ou hypnotiseur ou même plaider contre lui? Jusqu'ici a-t-on scientifiquement fait commettre autre chose que des crimes imaginaires ou de *laboratoire*, selon une heureuse expression? Est-ce qu'il est démontré *urbi et orbi* que Gabrielle

Bompard — dont la cause va bientôt se dérouler aux assises — a obéi à une volonté étrangère *suggérée hypnotiquement*? Pourquoi celle-ci eût-elle été plus tard impuissante pour un second crime? Est-ce que les confrontations seraient possibles? Est-ce que les juges mêmes ne seraient pas suggestionnés?

Qu'un esprit fort domine un esprit faible et lui donne la *tentation* de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose, cela est; mais c'est une tentation, non un ordre fatal. Un individu qui a faim est libre de manger ou de ne pas manger, et si la faim — voilà cependant une puissante suggestion! — pousse de pauvres diables à voler, il en est qui préfèrent en mourir et rester honnêtes.

Quand la suggestion hypnotique a guéri, c'est l'imagination du malade qui, mise en mouvement, a déterminé des courants nerveux régulateurs et l'a sauvé; ce n'est pas sa volonté qui a sombré.

Ces idées sont celles de la saine raison; et, depuis longtemps, je les ai défendues ici même ou dans mes livres: le *Magnétisme devant la loi*, l'*Hypnotisme* (bibliothèque des Merveilles)... Elles sont toujours d'actualité et il faut souvent y revenir et faire réaction contre des tendances abusives et subversives. Défendre la cause de notre liberté et de nos sentiments les plus chers est certainement un but tentant et *suggestif*: nous en avons suivi l'impulsion avec plaisir!

D^r FOVEAU DE COURMELLES.

OCULTISME PRATIQUE

MONSIEUR PAPUS,

J'ai l'honneur de vous faire part des expériences auxquelles je me livre depuis plus d'un mois, expériences renouvelées de celles de MM. V. Fernandez, Ivon le Loup et H. Pelletier.

Première Expérience. — Dans une rondelle de liège, j'enfonce verticalement une aiguille la pointe en haut, après y avoir posé en équilibre un rectangle de papier ; je place ma main droite en forme de fer à cheval à un centimètre de l'appareil, il se produit un mouvement giratoire continu de droite à gauche ; avec la main gauche, de gauche à droite. J'ai expérimenté pendant quinze jours de suite, le matin, à midi et le soir, avant et après chaque repas, en notant chaque fois les résultats obtenus. J'obtiens ce phénomène à volonté, je n'ai rien remarqué de particulier si ce n'est que lorsque j'étais irrité et le soir, lorsque j'étais fatigué, l'appareil tourne moins régulièrement et par petites saccades.

2° Exp. — Je renverse la main droite, le pouce touche la table, je l'approche de l'instrument en m'efforçant de la tenir à moitié fermée ; j'attends quelques secondes : le rectangle de papier tourne en sens contraire, c'est-à-dire de gauche à droite ; avec la main gauche, dans les mêmes conditions, de droite à gauche, de sorte qu'avec

la même main j'obtiens deux mouvements différents que je répète à volonté.

3° Exp. — Je place l'instrument sous un verre à pied; regard. volonté, passes magnétiques, rien n'y fait, il reste immobile.

4° Exp. — A la température de 32° centigrades, mêmes conditions que pour l'expérience n° 1, le rectangle ne marche pas aussi bien ni aussi vite qu'à 20°. A une température supérieure à celle du corps, impossible de le faire tourner : il oscille dans tous les sens et c'est tout.

5° Exp. — Avec un gant en caoutchouc, immobilité complète.

6° Exp. — Je pose l'un devant l'autre trois de ces petits instruments ; leur longueur totale est un peu moindre que celle de ma main, il y a entre eux juste l'espace pour tourner librement.

Je place ma main droite les doigts allongés à un centimètre : après quelques oscillations, en moins de 30 secondes, tous les trois sont sur une seule ligne parallèlement à ma main ; je répète plusieurs fois, toujours le même résultat. Ayant toujours la main droite à la même place, j'approche lentement la main gauche les doigts allongés : arrivée à la même distance que l'autre, les trois rectangles se mettent en travers comme les barreaux d'une échelle ; j'ôte ma main droite : après quelques oscillations ils se placent parallèlement à la main gauche et y restent.

7° Exp. — Autour d'un verre à pied de forme demi-sphérique pouvant contenir 200 gr. d'eau je maintiens à l'aide d'un caoutchouc un papier qui enveloppe la

moitié du verre et en dépase le bosrd de la hauteur d'une carte de visite. Dans une rondelle de liège j'enfonce verticalement une aiguille, puis horizontalement trois épingles pour que le flotteur reste au milieu du verre ; il faut avoir soin d'en enfoncer une le double des deux autres.

Sur le verre plein d'eau bouillante, l'épingle la plus courte en face le bord du papier qui entoure le verre, vous obtenez, à droite, le même mouvement qu'avec la main droite, à gauche le mouvement de la main gauche ; placé sous un grand globe il marche une heure.

Voilà ce que j'ai obtenu par mes recherches. J'ai lu avec un vif intérêt les expériences de M. Vicente F., Yvon le Loup, Horace Pelletier, mais aucune de leurs conclusions n'est satisfaisante.

Je laisse à de plus autorisés, à ceux qui ont un plus grand nombre de faits le soin de chercher la vraie cause de cette force, mais je me demande si ces phénomènes sont la confirmation des lois de la polarité humaine, comment il se fait que j'obtienne deux mouvements contraires avec la même main et qu'à une haute température je ne puisse rien obtenir ?

LOUIS FAYARD.

Rue Victor-Hugo, 14, Lyon.





PARTIE LITTÉRAIRE

DÉDOUBLEMENT

A M^{lle} DE WOLSKA.

Je ne jugerai pas l'étrange aventure que je vais écrire, je ne suis pas de force, non plus, à en tirer une conclusion, ni une explication. J'affirme seulement qu'elle est de la plus exacte vérité. Je ne mettrais pas en scène la personne que j'ai le plus tendrement aimée de ma vie, si mon but n'était que de faire un frivole récit. Tous ceux qui me connaissent depuis longtemps savent que ce n'est jamais sans une profonde émotion que je raconte ce qui va suivre :

« C'était pendant la saison des vendanges ; nous étions, ma mère et moi, chez ma grand'mère à la campagne, dans une vieille maison située sur un haut plateau, où se sont passées les meilleures années de ma vie, à courir les sentes mouillées, à ramasser les champignons dans les bois, à cueillir les mûres des buissons, à croquer les fruits verts et à sonner le soir l'angelus dans une petite église abandonnée, dont notre

métayer était le sacristain. L'église, le clocher, la cloche, la corde, tout cela ne tenait guère, mais je ne m'inquiétais pas du danger, toute enivrée de la joie d'annoncer à chacun que le moment du travail était terminé, que c'était l'heure d'ôter son chapeau, de s'agenouiller et de réciter à demi voix la salutation angélique. Je ne sais pas s'il était bien orthodoxe qu'une petite fille de douze ans remplît les fonctions de sonneur de cloche, mais Sanilon notre métayer n'y regardait pas de si près et trouvait que mieux que personne je pouvais, par l'élan que je savais me donner, m'enlever à quelques pieds du sol, tout en faisant courir dans la campagne le frisson mystérieux de la prière du soir. Donc, en cette chère demeure si loin de moi et pourtant toujours si près de mon cœur, ma mère et moi avions notre chambre au premier étage, tout à fait à l'angle de la maison ; grand'mère couchait au rez-de-chaussée, directement au-dessous de nous ; il fallait, pour aller de sa chambre dans la nôtre, traverser le salon, la salle à manger, un vestibule, monter un escalier, suivre un long corridor que coupait en deux le premier étage. Je vous demande pardon de ces détails, vous allez comprendre qu'ils étaient nécessaires.

« Un matin je me réveillai de bonne heure, les volets à demi fermés laissaient pénétrer dans l'appartement un jour clair et doré. Je me souviens que mon premier regard fut pour le grand chiffonnier d'acajou dont je vis reluire les poignées de cuivre ; puis, tout à coup, tournant les yeux, j'aperçus.. là.. juste au milieu de la chambre, très droite, très grande, me fixant et

me souriant, ma chère grand'mère habituellement endormie à cette heure encore matinale.

« Je l'examinai un instant. Elle avait une toilette que je ne lui connaissais pas ; elle qui d'ordinaire ne portait que des robes noires était vêtue ce matin-là d'un vêtement violet semé de feuilles blanches bien découpées. Un châle de couleur foncée se croisait sur sa poitrine ; un bonnet de dentelles, pareil à ceux qu'elle mettait le soir, couvrait sa tête. Je remarquai ses bandeaux de cheveux blancs, bien lissés sur son front très haut et très brun. Grand'mère ressemblait exactement aux portraits du Dante, quoiqu'elle n'eût rien de dantesque, dans l'esprit, la chère et sainte femme ! Mais ce jour-là, tout en la considérant avec étonnement, constatant encore une fois le tendre regard de ses grands yeux noirs, le bon sourire de ses lèvres fermées, je fus prise sans me l'expliquer d'un effroi subit. Au lieu de lui tendre les bras, de baiser son cher visage, je fermai les yeux, je me couchai à demi sur la couverture en me disant : *Comme grand'mère me fait peur aujourd'hui !*

« Un instant après, sans que j'eusse entendu le bruit de ses pas, je sentis sur ma figure sa caresse habituelle — deux doigts qui me pinçaient légèrement la joue, — toujours sous le coup d'une inexplicable émotion. Je fis aussitôt cette réflexion. *Comme grand-mère a mis du temps pour venir juqu'au lit !*

« Je demeurai là quelques minutes, transie de frayeur, sans oser bouger. Un mouvement de ma mère à côté de laquelle j'étais couchée me fit revenir à moi.

Je lui dit aussitôt que grand'mère était venue et qu'elle m'avait effrayée.

— « Je l'ai bien vue, me répondit ma mère de très mauvaise humeur. Elle est venue sûrement nous réveiller pour nous faire aller à quelque messe. Moi aussi elle m'a fait peur !.. Elle est si grande ! ajouta-t-elle en se levant. Je vais lui demander ce qu'elle voulait. La pauvre femme ne peut pas nous laisser dormir tranquilles !

« En un instant j'eus par terre. Pour rien au monde je n'eusse voulu rester seule dans la chambre, et en peignoir et en pantoufles nous descendîmes au rez-de-chaussée. Rien n'était ouvert ; il était six heures du matin.

« Ma mère, de plus en plus en colère d'avoir été réveillée de si bonne heure, ouvrit vivement la porte de la chambre de grand'mère. Nous nous attendions à la voir son chapeau sur la tête, son ombrelle à la main, prête à partir pour le petit village où elle allait faire ses dévotions. Quelle fut notre stupéfaction de l'apercevoir en bonnet de nuit, en camisole, en jupon, agenouillée sur son prie-Dieu, le chapelet à la main ! Sa femme de chambre faisait son lit.

« Ma mère éclata alors en reproches. Qu'avait-elle besoin de venir nous faire peur, avec sa grande taille, sa grande figure pâle, et ses pas si légers qu'on ne les entendait point ! Ne pouvait-elle nous laisser dormir ? Nous étions encore toutes les deux effrayées de son apparition.

« Grand'mère s'était levée nous regardant d'un air stupéfait sans comprendre un mot de ce que sa fille

lui disait. Elle n'avait pas bougé de sa chambre. Marianne, qui avait son franc parler, étant depuis plus de vingt ans à son service, déclara que, entrée dans la chambre depuis un quart d'heure, elle avait trouvé madame encore endormie.

« Mais alors ?

— « Tu avais une robe neuve, dit ma mère toute tremblante — tu étais debout — tu regardais Marie.

— « Oui, m'écriai-je à mon tour, oui, grand'mère, je t'ai bien vue.. et tu m'as pincé la joue avec tes deux doigts, tiens, comme ça.. et tu m'as fait peur.. Grand'maman ! quoique tu eusses une belle robe violette avec des feuilles blanches, ton beau châle de soie et ton bonnet à rubans gris...

« Grand'mère se mit à rire — elle n'avait pas de robe violette ; son beau châle était enfermé dans une boîte à la ville, et son bonnet aussi. Nous étions folles toutes les deux, nous n'avions qu'à aller nous rendormir tandis qu'elle finirait ses prières..

« Ma mère n'insista pas. Elle savait que la vérité sortait toujours de ces lèvres, qui ne se fussent pas même permis ce que théologiquement on nomme un mensonge joyeux. Nous laissâmes grand'mère à son chapelet et nous sortîmes de sa chambre ; Marianne nous suivit décomposée elle aussi.

— « Vous l'avez vue ?.. c'est bien vrai ? dit notre vieille servante en tremblant.

— « Comme je te vois, et Marie aussi l'a vue.

— « Alors.. c'est signe de mort, dit Marianne en pleurant, car.. moi aussi je vous le jure.. la pauvre madame n'est pas sortie de sa chambre !

« Dieu merci la prédiction ne se réalisa pas!.. Grand'mère a vécu encore de longues années. Elle a vu les enfants de ses petits-enfants et leur a souvent raconté elle-même l'inexplicable histoire de son dédoublement. La théorie du corps astral, si on la lui eût expliquée, eût d'ailleurs laissé incrédule cette chère âme naïve qui croyait arrêter l'incendie en y jetant son scapulaire, et considérait les étoiles comme des clous d'or plantés par Dieu dans un azur solide, pour la seule joie de nos yeux. »

MANOEL DE GRANDFORD.

BIBLIOGRAPHIE

LES OUTRAGES A LA NATURE ET LEUR CONSÉQUENCE

Ce livre signé : E. Noé, et que l'on dirait issu d'un laboratoire d'alchimiste, vient d'étaler ses innombrables absurdités sur le sol parisien.

En lisant cet ouvrage — ma foi ! fort bien écrit — on pourrait se demander si la démence a, parfois, des éclairs de raison ; car, au milieu de tourbillons insaisissables, un parfum de vérité s'exhale de ce livre, qui traite de la nature animale, comme le jongleur joue avec des boules.

Aux savants, il appartient de dire si nous sommes en présence de la sagesse ou de la folie, et si l'utopie, rêvée par quelque égaré, peut se changer en vérité.

Dans certains cas, cette vérité apparaît aux yeux des profanes ; surtout dans le chapitre qui traite de l'alimentation ; dans celui de la caducité précoce. Mais, je ne conseillerai pas aux gouteux de le suivre dans son imprécation. Il les traite d'une belle manière : défaut de

dignité, dit-il; matière grossière et insatiable, et il les accuse d'un défaut capital.

Je n'ose l'exprimer, il me faudrait pour cela employer du latin, et j'engage ceux qui ne connaissent pas cette langue à deviner ce qu'il veut dire.

Ce sera facile, car l'auteur est malheureusement trop clair dans son style, bien que le titre de cet ouvrage ne concorde nullement au fond moral, qui est l'essence de cette œuvre.

POURQUOI PARABRAHM S'EST-IL DIFFÉRENCIÉ ?

(question connue, de M. Lermina)

Permettez-moi de développer ici ma manière de traiter cette question, qui à juste titre intéresse tant les chercheurs de la vérité. Je fais cela pour vous soumettre un échantillon de mon entendement des choses occultes auquel on pourrait juger de mes progrès et de mes capacités.

Il me semble, avant tout, que la question énoncée plus haut est uniquement causée par la conception de l'absolu, comme étant une fois complètement *homogène*.

Cette conception, nous l'avons par l'analogie de la matière terrestre environnante, que nous voyons se trouver dans l'état d'un repos parfait, ou bien donnant lieu à des phénomènes et à des produits matériels nouveaux. De là cette question qui a tourmenté toujours l'homme : l'origine des choses. L'observation rigoureuse cependant exclut l'idée d'un repos absolu et nous mène au contraire à l'idée d'un mouvement absolu. Ce dernier est lié toujours avec le changement des formes ; la vie une, l'absolu, comme enseigne notre science occulte, a cela pour ses attributs. Nous admettons le mouvement éternel de la substance de l'absolu, pourquoi donc s'imaginer l'absolu une fois *en mouvement et homogène* ? L'idée du mouvement est nécessairement relative ; si l'absolu est en mouvement, il est dans un mouvement d'une intensité différente. (Je crois que ce sont ces points neutres de

l'auteur d'une note sur le même sujet, insérée dans un des derniers numéros de *l'Initiation*.) Ce mouvement, comme tel, est lié inséparablement avec une différenciation et par là avec la relativité de l'absolu. Nous sommes venus ainsi à ce que l'absolu ne pouvait pas être homogène — et par conséquent ne pouvait donner lieu à aucune différenciation, parce qu'elle existait éternellement.

Si on suppose l'homogénéité de l'absolu, comme on l'a supposé toujours, on ne peut se passer de deux hypothèses : ou l'absolu était incité de dehors, ce qui est illogique (l'absolu le tout), ou bien l'absolu possède la volonté. Cette dernière conception de l'absolu tranche toute la question ; il me semble que c'est celle des religions ésotériques qui, pour apaiser la soif de l'humanité après l'origine des choses, ont fait pour les masses un exotérisme avec le Dieu personnel incitant du dehors, comme pouvant être mieux compris et suffisant pour leurs besoins.

L'homogénéité primitive de tout donne aussi lieu à des questions touchant la conscience et le libre arbitre de l'absolu, mais ces développements ne sont pas ici nécessaires vu la manière de traiter la chose que j'ai admise.

W.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE *l'Initiation*

SÉANCE D'OUVERTURE

La séance d'ouverture des conférences du groupe a eu lieu le vendredi 17 octobre devant une assistance aussi nombreuse que choisie. Le monde diplomatique et l'aris-

tocratie étaient largement représentés parmi les cent cinquante assistants. Papus a fait une conférence sur *les origines ésotériques du christianisme*, Lucien Mauchel a fait l'historique du groupe depuis sa fondation et a énuméré les succès sans cesse croissants ; mais le succès de la soirée a été pour *Emile Goudeau*, qui a enlevé les bravos unanimes de l'assistance en déclamant l'une de ses poésies les plus belles et les plus philosophiques, *la Revanche des Bêtes*.

Tous les quinze jours à partir du 17 octobre, séance générale ouverte à tous nos lecteurs qui demanderont une invitation, 29, rue de Trévise.

..

IMPRESSION DU « VOILE D'ISIS »

Le succès croissant de notre groupe nous a décidé à faire un nouveau sacrifice. Le *Voile d'Isis*, notre organe hebdomadaire, paraîtra désormais *imprimé typographiquement*, dans un format supérieur à celui qu'il a avait jusqu'à présent. L'abonnement annuel sera servi à toutes les personnes inscrites jusqu'à ce jour sans tenir compte des numéros qu'elles ont déjà reçus et sans augmentation de prix. Pour les nouveaux abonnés le prix de l'abonnement est porté à 5 fr. par an, primes comprises, car le *Voile d'Isis* donnera souvent des primes gratuites à ses lecteurs.

Le *Voile d'Isis* est le seul organe hebdomadaire de ce genre paraissant en France. Le *Groupe indépendant d'études ésotériques* donne par là encore une fois raison à sa prétention d'être à la tête du mouvement spiritualiste en France, tant par l'importance de ses publications que par le nombre sans cesse croissant de ses adhérents et de ses branches.

..

NOUVELLE BRANCHE

La charte nécessaire à la fondation d'une nouvelle

branche a été envoyée à *Clermont-Ferrand* (Puy-de-Dôme) où est établie déjà une loge du S. I. . .



A Lyon, plusieurs discours ont été prononcés lors de l'ouverture de la branche « les Indépendants Lyonnais ». On trouvera le résumé de ces discours dans le *Voile d'Isis*.

NOUVELLES DIVERSES

CONFÉRENCE DE SENS. M. L^{***}, président de la branche du Groupe à Sens, aidé de quelques membres dévoués, avait organisé une conférence au grand théâtre de cette ville. Cette conférence a réussi au delà de toute espérance.

Nous extrayons du *Républicain de l'Yonne* le résumé de cette conférence :

Les Sciences secrètes dévoilées

Conférence faite à Sens par M. PAPUS, conférencier de la salle des Capucines, officier d'Académie.

Quatre à cinq cents personnes ont assisté dimanche à la conférence de M. Papus ; elle a été, ainsi qu'on s'y attendait, intéressante. C'est avec un tact parfait que l'orateur a su parler avec clarté d'un sujet des plus délicats. A l'aide d'ingénieuses comparaisons, il a mis à la

portée de tous ces théories si abstraites de l'*occultisme* sur le monde, sur l'homme, sur l'âme et sur la vie.

Nous analysons brièvement cette belle causerie qui a été divisée en deux parties : dans la première, l'orateur s'est attaché à définir la *constitution de l'homme* ; il a réservé la seconde à l'exposé des expériences nouvelles qui tendraient à prouver à la fois l'existence de l'âme et sa perennité.

La science a besoin, comme les armées, d'éclaireurs, de hardis soldats qui sont trop souvent sacrifiés ; mais il ne faut pas en vouloir aux corps scientifiques, aux Académies, si les découvertes nouvelles ne sont acceptées par elles que tardivement. Il en est de la science comme du langage : l'Académie française n'admet que les mots qui ont déjà été consacrés par l'usage. Il en est ainsi des vérités scientifiques qui n'entrent dans les corps savants que pour y recevoir la consécration définitive, le baptême de l'immortalité.

Les idées des savants sur la constitution de l'homme sont, encore à l'heure présente, contradictoires : les uns, les *matérialistes*, n'admettent que l'existence du corps visible, animé en raison d'une propriété peu connue qui serait adéquate à la matière elle-même. Les *panthéistes* admettent deux principes, le corps et la vie ; le premier en se dissociant à la mort rendrait à la nature, ou réservoir commun, la *force* ou *vie* qui le faisait agir. Cette force en se répandant au dehors serait chargée de mouvoir d'autres êtres.

Les *occultistes* à leur tour professent que l'homme est composé de trois parties, et, pour bien mettre en relief ces trois principes, M. Papus a fait une curieuse comparaison.

Examinez, a-t-il dit, une voiture traînée par un cheval : le véhicule nous représente le *corps*, inerte par lui-même ; le cheval sera la *vie*, force qui le fait mouvoir, et le cocher sera la personnification de l'âme, chargé de diriger le moteur et sa charge.

Les passions sont des forces attachées à la vie ; dans la *colère*, par exemple, la force inintelligente par elle-même prend le dessus : c'est le cheval qui est emballé, il n'obéit plus au conducteur.

Supposez qu'une force extérieure intervienne, que le cocher soit ligotté, l'attelage pourra obéir à la volonté extérieure qui prendra la place du cocher, et vous avez là une figure de ce que produisent les phénomènes d'*hypnotisme*, connus de toute antiquité, décrits avec toutes leurs phases par des expérimentateurs consciencieux, sous le nom de magnétisme, bien longtemps avant que la science officielle ait daigné s'en occuper. C'est ce qu'elle appelle aujourd'hui l'*hypnotisme*.

Les médecins de l'école de Nancy ont fait une expérience absolument concluante et désormais fameuse; il est utile de la rappeler en peu de mots : Un sujet mis en état de réceptivité hypnotique a produit des faits qui sembleraient miraculeux, si on ne savait que le *surnaturel* n'existe pas. — Ce sont les *stigmates*; ces plaies sanguinolentes se sont formées d'elles-mêmes, pour ainsi dire, à une heure indiquée d'avance, laissant couler dix à douze grammes de sang, selon l'indication de l'expérimentateur. Un autre *sujet* ayant reçu un vésicatoire sur un bras et sur l'autre bras un corps inerte, l'expérimentateur a fait — toujours à heure fixée d'avance, — se produire, par la seule action de sa volonté, sur le sujet, une plaie vésicante sous la lamelle de bois, tandis que le véritable vésicatoire n'avait produit aucun effet sur l'autre bras.

Ces expériences prouveraient bien que la force vitale, même dans les fonctions réputées inconscientes, agit toujours sous l'impulsion d'une volonté quelconque, intérieure ou extérieure à l'homme.

Ce point est à retenir, il met en pleine évidence la prédominance de la volonté sur la matière.

Dans la seconde partie de sa conférence, M. Papus s'est arrêté longuement sur les incroyables expériences de savants dont on ne peut mettre en doute la bonne foi.

Ces savants après tout, s'ils avaient entendu se jouer de la crédulité moderne, risquaient gros jeu puisque leur réputation longuement acquise était l'enjeu de leurs affirmations.

Les phénomènes décrits par l'un d'eux, Crookes, éminent chimiste, membre de la Société royale de Londres, étaient tellement extraordinaires, qu'il a voulu

réunir toutes les précautions possibles pour se garantir contre les causes d'erreur : opérant avec des *médiums* (on appelle ainsi des personnes capables d'extérioriser leur force), il a voulu les étudier chez lui — dans sa propre maison, pour être bien certain qu'il était à l'abri de toute supercherie. Il s'est fait assister de plusieurs savants aussi sérieux que lui-même et, se méfiant de ses propres sens, craignant, malgré ses précautions, d'être — ainsi que ses collègues — le jouet d'hallucinations, il a construit des appareils mécaniques enregistreurs.

Il a pesé les sujets avant et après les séances. Il a disposé des appareils photographiques et il a obtenu, en pleine lumière, des *apparitions* d'êtres matérialisés à tel point qu'il a pu les étreindre, les ausculter, compter les battements de leur pouls et — fait absolument probant — en obtenir d'excellentes photographies.

Aussi, fort de ces précautions, Crookes a-t-il pu appeler sur ces phénomènes l'attention du monde savant. Il dit : « On peut déjà difficilement admettre que j'aie pu, avec six autres personnes, être le jouet d'une même hallucination ; mais les plaques sensibilisées de mes appareils ne peuvent pas, elles, être impressionnées par autre chose qu'un objet réellement existant et visible — je nedis pas que cela est possible, JE DIS QUE CELA EST. »

Pendant plus de deux ans, dans des séances répétées un nombre considérable de fois, plusieurs fois par semaine, il a obtenu la *Matérialisation* fréquente d'un être qui s'entretenait avec lui-même et avec l'assistance — sa famille et ses collègues — et qui a pris le nom de Katie King. Quelqu'un lui disait un jour ironiquement : « — Vous êtes donc spirite ? — Non, répondit Crookes avec esprit, je suis chimiste. — Enfin vous croyez aux esprits ? — Je crois à Katie King. »

D'ailleurs, les expériences de Crookes sont corroborées par celles d'Aksakoff, savant russe à Saint-Pétersbourg, de Zoëllner, astronome berlinois, de Paul Gibier, élève de Pasteur, à cette époque aide-naturaliste au Muséum de Paris, aujourd'hui directeur aux États-Unis d'un institut antirabique.

Aksakoff a obtenu des moulages en paraffine qui défont

toute critique. Imaginez qu'une main soit plongée d'abord dans la paraffine chaude et, immédiatement ensuite, dans une cuvette d'eau froide, une mince enveloppe de paraffine prend aussitôt la forme de la main. Eh bien, si cette main appartient à un être vivant, il est impossible de retirer le moule sans le briser; si ce moule au contraire — et c'est le cas — enveloppe un être capable de se dématérialiser, on aura un léger moulage sans sutures. Aksakoff a pu obtenir ainsi plus de soixante empreintes, non seulement de mains, de pieds, mais de têtes sur lesquelles aucune solution de continuité n'existe, malgré le rétrécissement du cou et du poignet.

Ces faits sont graves. Ils s'imposent à l'attention, à l'observation la plus minutieuse de nos savants; et s'ils sont exacts, les conséquences en sont incalculables.

Douze millions de spiritualistes admettent présentement la réalité de ces phénomènes — qui sont acceptés aussi par des revues scientifiques très sérieuses.

Il nous faut une complète lumière.

Messieurs les savants, travaillez.

LANCIEN-CLERC.

LE MOUVEMENT A LONDRES. — A la suite de sa conférence de Sens, Papus s'est rendu à Londres pour se rendre compte personnellement de l'importance du mouvement en Angleterre et pour entrer en relations avec les représentants locaux des fraternités occultes. Le mouvement bouddhiste dirigé par le *capitaine Pfoundes* est en pleine prospérité et compte plusieurs centaines d'adhérents. Le mouvement spirite gagne peu à peu quoique lentement. Il n'en est pas de même de la Société théosophique, de plus en plus décriée à Londres ainsi qu'en France. La découverte de l'*origine réelle* des fonds employés pour la propagande, a définitivement écarté de cette société toutes les personnes sérieuses; de plus, les révélations du *Sun* du 30 juillet 1890 ont aussi ouvert les yeux de beaucoup de naïfs. Nous rappelons qu'à la suite de certaines découvertes, Papus a demandé son exclusion immédiate de ce milieu. Son désir a été satisfait

après de timides essais d'explication. La France ne comptera bientôt plus de membres de cette société, espérons-le pour le bien du spiritisme et du spiritualisme.

*
*
*

Pendant son séjour à Bruxelles, Massenet vient de promettre sa collaboration à une œuvre d'une forme bien nouvelle dans sa multiplicité. Voici comment nous l'explique son auteur, F. Vurgey. Sous le titre : *Pantaxe* trois paroles constituent l'œuvre littéraire tendant à l'expression de la cardinalité philosophique. Son esprit comme sa forme inaugurent un mode littéraire, le numérisme, meilleur que le symbolisme imparfaitement analogique. Absolue dans sa portée, l'œuvre exige une interprétation complète. C'est pourquoi, épuisant toutes les formes d'art, ce triangle est parfait d'abord en un triptyque (le premier légitime, parce que nécessaire dans sa forme) de l'iconographe Fernand Khnopff. Puis, dans ce cadre plastique, M. Antoine, le directeur du Théâtre libre, dramatisé l'œuvre littéraire aux accents de la trilogie phonographique qu'y fait correspondre Massenet. Ainsi, littérature, drame, peinture et musique s'unissent dans une expression simultanée de la pensée génératrice. Massenet qui a déjà promis son *Werther* à M. Antoine, est enchanté de cette collaboration.

*
*
*

Le professeur H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, rouvrira son cours pratique de magnétisme appliqué à la physiologie et à la thérapeutique, le samedi 6 novembre, à l'*Institut magnétique*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

*
*
*

Une revue d'art illustrée vient de se fonder à Bruxelles, sous le titre : *Les Salons*. Elle publiera chaque semaine quatre planches phototypiques, réalisant, à un très bas prix, le désir si souvent exprimé par les artistes et les dilettanti d'avoir enfin un périodique digne de l'art national. La première livraison des *Salons* est consacrée aux œuvres exposées au *Salon triennal de Bruxelles*, de MM. Juliaan Dillens, Georges Hitchcock, Nicolas Vanden Eeden et L.-J. Anthonissen.

TRAITÉ MÉTHODIQUE DE SCIENCE OCCULTE

Ce volume est actuellement à l'impression. Le manuscrit comprenait 1,600 pages qui, vu la grandeur choisie (grand in-8), forment environ 600 à 700 pages d'impression. Afin d'aller le plus vite possible, l'éditeur, M. Carré, n'a pas hésité à choisir une des meilleures imprimeries de Paris, celle du *Moniteur*. On peut donc assurer que dans deux mois l'apparition de la 5^e édition du traité de Papus pourra se faire.

Voici la table des matières de ce volume entièrement refondu et augmenté considérablement :

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE L'OCCULTISME

Prolégomènes

LA SCIENCE OCCULTE. — SON EXISTENCE. — SES FONDEMENTS SA MÉTHODE

CHAPITRE PREMIER. — *La Science et l'Instruction dans l'antiquité. — Définition de la Science occulte.*

- § 1. — La Science de l'antiquité.
- § 2. — Les découvertes des modernes connues des anciens. — Science des Chinois.
- § 3. — L'Instruction dans l'antiquité. — Initiation aux mystères sacrés.

CHAPITRE II. — *La Méthode de la Science occulte et ses applications.*

- § 1. — L'Analogie.
- § 2. — Le Ternaire. — Opérations inconnues sur les nombres. — Sens mystique des nombres. — Tra-vaux de Wronski et de Charles Henry.
- § 3. — Résumé.

Première partie

LA DOCTRINE

CHAPITRE III. — *La Vie universelle* (Cosmogonie).

- § 1. — La Vie universelle.
- § 2. — Marche de la vie. — L'Involution et l'Evolution.
- § 3. — Le Transformisme. — La Chaîne planétaire. — La « Vague de vie » dans un monde.
- § 4. — La « Vague de vie » dans une planète. — Quelques mots de l'histoire de la terre. — Les Races humaines.
- § 5. — La « Vague de vie » dans une race. — Quelques mots de l'histoire de la race blanche.
- § 6. — La « Vague de vie » dans l'homme. — La Sainteté. — Le Nirvânâ.
- § 7. — Résumé.

CHAPITRE IV. — *L'Homme* (Androgonie).

- § 1. — Constitution de l'homme. — Les trois principes.
- § 2. — Constitution de l'homme. — Les sept principes.

CHAPITRE V. — *La Naissance* (Psychurgie), 1^{re} partie.

- § 1. — La Naissance. — Développement d'un végétal.
- § 2. — Embryon végétal et embryon humain.
- § 3. — Développement de l'embryon humain.
- § 4. — Incarnation de l'âme dans le corps. — Epoque de cette incarnation.

CHAPITRE VI. — *La Mort* (Psychurgie), 2^e partie.

L'ÂME APRÈS LA MORT. — SON ÉTAT. — SES TRANSFORMATIONS

CHAPITRE VII. — *Communication avec les morts. — Le Spiritisme et ses théories.*

2^e partie

LA TRADITION

A. — *Des Origines du Christianisme*

CHAPITRE VIII. — *La Science des Egyptiens et la Genèse de Moïse.*

- § 1. — La Tradition. — Moïse et la Science de l'Égypte. — Le Système de Champollion et l'Occultisme.
 § 2. — L'Origine du langage et les trois langues mères. — L'hébreu est la langue des mystères égyptiens.

CHAPITRE IX. — *Histoire du Sepher de Moïse (La Genèse) depuis sa rédaction jusqu'à nos jours.*

CHAPITRE X. — *La Genèse. — Les trois Sens dévoilés. (Traduction in extenso des dix premiers chapitres, par Fabre d'Olivet.)*

CHAPITRE XI. — *Résumé méthodique de la Kabbale.*

- A. *Partie systématique.* § 1. — Exposé préliminaire. — Division du sujet.
 § 2. — L'Alphabet hébraïque. — Les vingt-deux lettres et leur signification (étude de chacune des lettres).
 § 3. — Les noms divins.
 § 4. — Les Séphiroth (par Stanislas de Guaita). — Les tableaux de correspondance.
 B. *Partie philosophique.* § 5. — La philosophie de la Kabbale. — L'Âme d'après la Kabbale.
 § 6. — Les Textes. — Le Sepher Jesirah, les trente-deux voies de la sagesse. — Les cinquante portes de l'intelligence.

LA TRADITION

B. *Du Christianisme aux temps modernes*

CHAPITRE XII. — *Les Origines du Christianisme (le Poly-*

théisme et la Gnose). — La Méthode de transmission de la tradition.

- § 1. — L'Esotérisme. — L'Exotérisme. — Le Culte.
- § 2. La Tradition exotérique de Moïse au Christianisme. — Les Mythologies.
- § 3. — Les Origines du Christianisme.
- § 4. — La Gnose.

CHAPITRE XIII. — *La Tradition au moyen âge. — L'Alchimie* (Traité méthodique et complet d'alchimie).

CHAPITRE XIV. — *La Tradition aux temps modernes. — La Franc-Maçonnerie.*

- § 1. — Le courant alchimique. — La Rose-Croix.
- § 2. — Origines de la Franc-Maçonnerie.
- § 3. — Les trente-trois degrés de l'écossisme et leurs secrets.
- § 4. — Perte de la tradition.
- § 5. — Les Textes. — La Légende d'Hiram et son ésotérisme.

CHAPITRE XV. — *La Tradition orientale. — Résumé.*

CHAPITRE XVI. — *Importation de la tradition ésotérique d'Orient en Europe. — Les Bohémiens.*

CHAPITRE XVII. — *Histoire résumée du mysticisme par Wronski.*

3^e partie

LE MONDE DES INVISIBLES ET LA DIVINATION

CHAPITRE XVIII. — *Le Visible et l'Invisible en l'homme.*

CHAPITRE XIX. — *Exemple d'une science de Divination — La chiromancie.* (Traité méthodique et complet avec une foule de données inédites.)

CHAPITRE XX. — *Le Visible et l'Invisible dans la Nature. — La Magie.*

- § 1. — L'Idée. — La Vie et la Matière. — Le Magnétisme et le Spiritisme.
- § 2. — La Magie et le Corps astral.

§ 3. — Microcosme et Macrocosme.

§ 4. — L'Astral. — L'Elémental et l'Elémentaire. —
Rôle occulte des satellites.

CHAPITRE XXI. — *Les tableaux analogiques et les figures magiques. — Procédés de construction et d'explication.*

Conclusion

CHAPITRE XXII. — *La Science expérimentale et l'Occultisme contemporain. — L'Initiation et le Groupe indépendant d'études ésotériques.*

§ 5. — Histoire de la Tradition de 1750 à 1890 dans toutes ses branches. — Tableau résumé.

Appendice

Renseignements complémentaires. — Ce que c'est que la Société Théosophique. — Mise en garde contre la tromperie.

GLOSSAIRE DE LA SCIENCE OCCULTE

BULLETIN MAÇONNIQUE

L'AVENIR DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

Chacun comprend décidément en Maçonnerie que cette institution n'est pas à l'heure présente ce qu'elle doit être. Aussi voit-on tous les maçons, soucieux des intérêts de leur ordre, se préoccuper vivement des mesures à prendre en vue de remédier à l'état actuel des choses.

De nombreuses solutions sont naturellement proposées. Toutes tendent à modifier profondément la situation actuelle ; mais toutes n'ont pas en vue la réalisation d'un même idéal.

Sous ce rapport, les maçons se partageaient jusqu'ici en deux camps : l'un ayant pour drapeau le progrès dans le sens d'un modernisme ennemi de toute tradition initiatique ; l'autre fidèle, au contraire, aux usages anciens, justifiés par leur haute portée ésotérique.

D'une part, la F. . M. . était considérée comme une institution vieillie, qu'il faut se hâter de rajeunir, en la débarrassant de formes surannées et de coutumes discréditées. On reprochait, en d'autres termes, à l'ordre maçonnique de n'être pas assez « fin de siècle » et l'on s'ingéniait à le rendre plus conforme au goût du jour.

D'autre part, on s'attachait à enrayer la manie des réformes mal comprises, en défendant tout ce qui est symbolique et traditionnel contre le vandalisme iconoclaste des maçons ignorants. On s'efforçait aussi de ramener la Maçonnerie vers la pratique effective et sérieuse de la véritable initiation.

Ces deux courants d'opinion s'étaient seuls affirmés distinctement depuis quelques années au sein de la Maçonnerie française. On a pu voir en particulier dans ces derniers temps les loges parisiennes devenir le théâtre de joutes oratoires provoquées par la question du maintien ou du rejet du symbolisme maçonnique. Ces débats absorbèrent même à tel point l'attention que certains faits importants purent passer totalement inaperçus.

Nous voulons parler de tout un mouvement nouveau qui se prépare en maçonnerie : mouvement avec lequel on ne pourra bientôt plus se dispenser de compter, car il paraît de nature à absorber en grande partie les deux autres.

Ce mouvement prend tout à fait l'allure d'une véritable conspiration. S'étendant sans bruit, il englobe graduellement tous les maçons ayant donné des preuves d'une indomptable énergie et connus comme partisans décidés d'une puissante action révolutionnaire occulte.

Les nouveaux venus ne voient dans le symbolisme et les rites initiatiques qu'un intérêt assez secondaire. Ils refusent de donner dans ce qu'ils appellent le *mysticisme* et considèrent volontiers les adeptes de l'ésotérisme comme des rêveurs perdus dans les nuages de spéculations abstraites, dont l'actualité ne se fait guère sentir à

une époque où il faut avant tout être *pratique* et *prêt à l'action*.

Quant aux maçons agnostiques, nos conspirateurs les mettent carrément à leur place. Ils ne vont pas par quatre chemins pour déclarer que ce sont tout simplement « des imbéciles », — des moutons de Panurge suivant aveuglément la direction que l'opinion commune imprime à leurs idées », — des instruments inconscients de certaines menées ambitieuses.

Il s'agit dès lors d'empêcher que ce troupeau naïf, mais plein de bonne volonté au fond, ne devienne la proie de certains loups hypocrites, qui n'ont eu que trop longtemps carte blanche.

Peut-être regrette-t-on bien un peu sous ce rapport, que la F. M. se soit départie du caractère tragique que ses adversaires se plaisent à lui prêter. On ne demande pas, sans doute, à tuer *physiquement* tout parjure manquant à des engagements librement contractés, mais on se dispose du moins à ne point laisser les coupables impunis et cela en les frappant d'une *mort morale* à laquelle ils ne sauraient échapper.

Ce qui précède doit suffire pour faire entrevoir au lecteur la direction en laquelle semble vouloir s'engager la maçonnerie contemporaine. Assurément il y a là un symptôme de crise prochaine qui pourrait bien éclater avant que les initiés n'aient réussi à conjurer le danger. Leurs efforts pour éviter les secousses d'une révolution sociale violente pourraient bien alors rester infructueux, ce qui les obligerait nécessairement d'ajourner leurs projets d'organisation initiatique et de céder la place à des hommes déterminés, ne craignant point, le moment venu, de retrousser la manche pour faire la besogne.

Il n'y a en cela, du reste, qu'à attendre les événements. Ils approchent, et puisque les gens expérimentés sentent venir l'orage, que chacun se tienne à son poste, prêt à faire son devoir.

OSWALD WIRTH,

Membre du groupe maç. d'études initiatiques

REVUE DES REVUES

Septembre-Octobre 1890.

(Articles signalés).

OCCULTISME

Un nouvel organe d'occultisme a pris naissance en septembre 1890 à Bagnères-de-Bigorre, titre l'*Eclaireur*. Il est dirigé par M^{me} Paule Janick et a comme rédacteur en chef notre savant ami René Caillié. Cet organe se rattache à la Fraternité de l'Etoile. Ses deux premiers numéros sont fort intéressants. Tous nos souhaits de prospérité à notre nouveau confrère.

* *

L'*Etoile*, très belle poésie de JHONEY. Entrevue du tzar et de l'empereur d'Allemagne. Etude curieuse sur Loyola socialiste, par l'ABBÉ ROCA.

(Numéro de novembre). L'Absolu, la Trinité et le Christ par Alber Jhoney. — Art. de l'ABBÉ ROCA, suite d'études de René Caillié et surtout traduction de *Sun* du 30 juillet 1890 sur les *tromperies de la Société Théosophique*. Nous possédons ce document ainsi que bien d'autres que nous enverrons à notre confrère si cela peut lui être de quelque utilité.

* *

L'*Aurore*, organe du Christianisme ésotérique, suite de la traduction d'Anna Kingsfort : la *Voie Parfaite*.

* *

L'*Anti-Egoïste*, bulletin de la Société d'altruisme (Nantes). Ce bulletin est fort bien fait maintenant et prendra sous peu une des premières places parmi les revues de ce genre. Le dernier numéro contient un fort bel article sur les *Châtiments corporels dans l'Armée* et une étude de réelle valeur intitulée *les Ondes du Soi*, rêverie littéraire et psychique. Amaravella doit avoir passé par là.

*
*
*

La *Religion Universelle* (Nantes), organe de solidarité et de régénération sociale (septembre 90). Bel article de FABRE DES ESSARTS sur Jeanne d'Arc victorieuse. Suite des études sociales de CHARLES FAUVETY. Dans cette revue, un écrivain fort instruit, M. P. F. COURTÉPÉE, fait une série de très belles études sur le Bouddhisme.

SPIRITISME

Dans le *Spiritisme*, notre excellent confrère Gabriel Delanne commence une série d'articles intitulés Spiritisme et Occultisme. Dans la première étude quelques erreurs seulement à signaler, entre autres celle qui consiste à considérer l'occultisme comme ne tirant ses idées que de l'antiquité. Plusieurs fois déjà nous avons eu occasion de détruire ce préjugé. L'occultisme applique la méthode des sciences ésotériques, l'analogie, *aux sciences expérimentales contemporaines*; de là des idées nouvelles sur beaucoup de questions, y compris la question si complexe des phénomènes spirites. Quant à la négation de l'idée du Progrès, c'est là un doux rêve qu'aucun occultiste n'a jamais défendu. Dire que nous connaissons mal les anciens, que nous avons une idée trop arrêtée sur la loi du Progrès, c'est faire de la Science et chercher à éclairer certains points obscurs d'histoire, mais non pas nier l'existence du progrès. Louis Lucas (et non pas *Pierre Lucas*, cher confrère) a fort bien développé toutes ces données. Mais ce sont là des points de détail et nous ne doutons pas que Gabriel Delanne n'évite ces petites erreurs dans ses prochains articles qui ne peuvent manquer d'être fort intéressants pour les lecteurs du *Spiritisme*.

*
*

Revue Spirite (octobre). La folie à deux et les apparitions par le COMMANDANT DUFILHOL, et suite des études de MARCUS DE VÈZE sur l'intolérance religieuse, plus de nombreuses lettres de diverses personnes.

(Novembre). Bonne revue de la presse. Etudes sur les Jésuites par MARCUS DE VÈZE.— Discours de M. LAURENT DE FAGET à la société de Spiritisme scientifique, etc.

*
*

Moniteur Spirite et Magnétique (octobre). Spiritisme et hypnotisme par D. METZGER. Début d'une étude qui promet d'être intéressante; nous en reparlerons par la

suite. *Bulletin* parisien, toujours fort bien fait, par B. SYLVAIN; il y parle de Home à propos des calomnies de M. Pierre de Lano, et d'études diverses parues dans le *Matin*, dans la *Justice* et dans l'*Événement*, et surtout dans le *Figaro*, au sujet du spiritisme.

*
**

La *Lumière* (octobre). Etudes spirites par M^{me} Lucie Grange, M. de Courteuille et l'abbé Boulant (D^r Johannès). Beaucoup de mysticisme et quelques pointes d'orgueil signalent les communications obtenues à l'attention des spirites piétistes.

(Septembre). Dans ce numéro M^{me} LUCIE GRANGE se pose franchement en rivale de Montant et du Zouave Jacob. Rien n'y manque, pas même les nombreux certificats. La parole est à la *Revue Théurgique*.

*
**

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme. Excellente étude sur la *Zoothérapie*.

Revue des Sciences Psychologiques illustrée (octobre). Les origines de la Vie et l'école Pastoriennne, par Louis JACOLLIOT (avec portrait), étude scientifique fort bien faite. — M. A. GOUPIL publie depuis assez longtemps aussi un très bon travail sur les questions magnétiques; mais le titre choisi : *Pour et Contre* est fort mauvais. FABRE DES ESSARTS donne une étude curieuse intitulée : *J. B. M. M. Lockroy* y est quelque peu malmené. Cette revue est fort bien faite et mérite d'être connue de tous les chercheurs sérieux, car elle évolue surtout sur le terrain strictement scientifique. Les bureaux sont 2, rue Duperré, Paris.

*
**

La *Chaîne Magnétique*, études intéressantes et diverses sur le magnétisme et ses applications.

*
**

SOCIALISME

La *Revue Socialiste* poursuit ses études fort consciencieuses sur le socialisme. Beaucoup des rédacteurs de cette revue ignorent la partie que les questions sociales peuvent tirer des enseignements de l'occultisme.

Julien Lejay et Augustin Chaboseau les initieront bientôt, nous l'espérons, à ces données inconnues d'eux.

* *

Le *Devoir*, revue des questions sociales, de Guise (Aisne), se place sur un terrain à la fois plus pratique et plus avancé que la revue précédente. Signalons à ce propos la visite de M. Yves Guyot au familistère et la distinction bien méritée accordée à M^{me} Godin, directrice du *Devoir*, nommée officier d'Académie pour les services qu'elle ne cesse de rendre à l'instruction publique.

* *

La *Rénovation*, organe de la conciliation sociale et des doctrines d'association, mériterait d'avoir un plus grand développement. Les études d'Hippolyte Destrem sont fort bien faites.

* *

DIVERS

Le *Bulletin de la Société d'ethnographie* a publié dans les nos 41, 42 et 43 une magistrale étude de M. Ad. Franck sur « la condition politique et religieuse de la Judée dans les derniers temps de sa nationalité ». Les trois sectes juives, celle des Pharisiens (théologisme), celle des Saducéens (Matérialisme) et celle des Esséniens (ésotérisme), sont l'objet de développements tout particuliers.

Le n° 42 (août 90) contient un travail sur « la peine de mort et les erreurs judiciaires » de Léon de Rosny.

Le n° 45 (octobre) publie une étude sur « l'Inde avant le Bouddhisme » par E. Lemaitresse, véritable résumé d'histoire générale.

* *

QUOTIDIENS: Le *Mot d'ordre* du 23 septembre, la *Nouvelle Lune* du 21 septembre, le *Charivari* du 22 septembre, le *Mot d'ordre* du 19 septembre, l'*Orchestre* du 1^{er} octobre ont consacré des études au mouvement provoqué par l'occultisme.

L'*Indépendant du Cher* a publié, à partir du 7 octobre 1890, une série de feuilletons sur la science occulte et les conférences de Papus à la salle des Capucines.

* *

ÉTRANGER

Hollande. A Amsterdam paraît mensuellement une

grosse revue "*Het Roze-kruis*" (La Rose-Croix) qui traduit les principaux articles parus dans l'*Initiation*. Cette revue est dirigée par le *Pr L.-L. Plantenga*, correspondant du groupe d'études ésotériques. Trois numéros ont déjà paru.

Langue espagnole. La "*Revista de estudios Psicológicos*", de Barcelone, est l'organe le mieux informé de toute la presse spirite. Nous ne pouvons trop féliciter son directeur, le *vicomte Torres Solanot*, pour la tournure qu'il donne à sa revue.

Le "*Revista Espiritista de la Habana*" poursuit aussi dans les premiers rangs ces études si intéressantes. Elle commence dans son numéro de septembre la traduction de l'article de Papus sur les différentes écoles représentées au Congrès de 1889. Cet organe s'occupe aussi très activement de la *Fédération* des divers groupes spirites poursuivi dans tous les pays de langue espagnole. Il est curieux de constater la fraternité qui existe entre toutes les Revues espagnoles et de les comparer aux rivalités mesquines qui existent en France.

"*Paso al Progreso*" paraît à Barcelone tous les huit jours et porte fièrement le drapeau spiritualiste.

Verdad e Luz défend les mêmes idées en langue portugaise.

Langue italienne. La *Lux*, de Rome, bulletin de l'académie internationale d'études spirites et magnétiques dirigé par notre ami G. Hoffmann, est devenue une revue très artistique d'aspect. Des études diverses sur Home paraissent en ce moment dans cet organe.

La *Psiche* de Rome (octobre) publie la traduction d'une étude sur la « Nouvelle croyance » parue dans la *Revue spirite*.

Langue anglaise. "*The Light*" de Londres contient (le résumé des travaux des groupes spirites anglais et une foule de nouvelles sur le spiritualisme en général.

"*The Theosophist*" de Madras (septembre 90) contient diverses études philosophiques.

LIVRES REÇUS

Le Socialisme intégral, par BENOIT MALON (compte rendu prochainement par JULIEN LEJAY).

Thais, par ANATOLE FRANCE (compte rendu prochainement).

*
*
*

Le compte rendu de *Cœur en Peine*, le nouveau livre de JOSÉPHIN PÉLADAN, se trouve retardé grâce à une circonstance imprévue ; il paraîtra dans un prochain numéro. Nous prions l'auteur de nous excuser à ce propos.

*
*
*

Le Secret du Bonheur, par PAULE JANICK (1 petit vol. in-18 ; prix 0, 60 cent., chez l'auteur, Bagnères-de-Bigorre) renferme une série de discours d'une très grande élévation et fort bien écrits. L'appel fait successivement « à nos frères des campagnes » (sacerdoce, instituteurs, maires, propriétaires et châtelains, travailleurs et prolétaires) du monde entier, ne peut manquer d'être entendu quand il est proféré en de si nobles accents. Nous conseillons vivement la lecture de ce livre à toutes nos lectrices.

*
*
*

FABRE DES ESSARTS, *La Chanson des couleurs*, (compte rendu prochainement).

*
*
*

NÉCROLOGIE

Une femme de bien, un apôtre ardent et convaincu de nos doctrines, M^{me} F. Vigné, vient de mourir, à peine âgée de 38 ans. M^{me} Vigné s'était entièrement consacrée à l'éducation de ses enfants dont elle a fait des défenseurs du Spiritualisme. Pendant le peu de loisirs que lui laissaient ses devoirs de mère, elle étudiait et écrivait. C'est elle qui a traduit de l'italien le livre de Rossi et Pagnoni sur la *Médiurnité hypnotique* ; c'est encore à elle que le Congrès Spirite doit plusieurs traductions espagnoles insérées dans le Rapport général. Enfin, beaucoup des nôtres sont redevables à M^{me} Vigné d'un appui précieux et éclairé que les plus belles paroles du monde seront impuissantes à jamais récompenser. Une seule chose égalait son savoir réel, c'était son extrême modestie. Puisse la vie de notre sœur servir d'exemple à toutes celles qui se consacrent à la diffusion du Spiritualisme scientifique, non pas seulement par les paroles, mais aussi par les actes !

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

AVIS

Les Abonnés dont l'abonnement expire en octobre sont priés de le renouveler (10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'étranger), par mandat ou bon de poste :

A l'Adresse de M. CARRÉ

58, Rue Saint-André-des-Arts — PARIS

Ceux qui n'auraient pas le loisir de se déran-ger pourront attendre la présentation de la quittance par la poste (Supplément de 50 cent.).

PROCEEDINGS OF THE SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH

December 1895

Report on the Phenomena connected with Theosophy, RICHARD HODGSON

Rapport de 180 pages in-8 sur les procédés de tromperie de la Société, suivi de trois planches explicatives, et contenant une foule de lettres des fondateurs.

PRIX : 5 fr. 50 franco

La librairie du Merveilleux, grâce à un traité passé avec la maison Trübner, Redway et C^{ie} de Londres, est dépositaire pour la France de tous les livres d'occultisme anglais.

Vient de paraître :

JOSEPHIN PÉLADAN

LA DÉCADENCE LATINE-ÉTHOPIÉE

VII

CŒUR EN PEINE

Commémoration du Chevalier ADRIEN PÉLADAN

1 vol. in-18 de 330 pages. 3 fr. 50

JULES LERMINA

L'ELIXIR DE VIE

Conte magique

(AVEC UNE PRÉFACE DE PAPUS)

Jolie brochure in-18. 75 cent.

EMILE MICHELET

DE L'ÉSOTÉRISME DANS L'ART

Élégante brochure in-18 1 franc.

GÉRARD ENCAUSSE

Essai de Physiologie Synthétique

AVEC 35 SCHÉMAS INÉDITS

Application de la Science occulte aux Sciences expérimentales

1 vol. in-8 4 francs.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILÉS

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS** ☉

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'ils ont données et que leur donnera l'*Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez ses principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

AVOINE FOUROYANTE

POUR DÉTRUIRE

LES RATS, SOURIS, TAUPES,
MULOTS, ETC.

Destruction garantie et complète dans les
24 heures, sans danger pour les animaux
domestiques.

Prix du paquet : 4 fr. ; 6 paquets : 5 fr.
Envoi *franco* à domicile contre mandat
ou timbres-poste adressés

A. M. H. PIGOT

Rue des Amandiers, 89, PARIS.

On demande des dépositaires.

L. A.

Librairie CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

Envoie franco sur demande
son catalogue de livres
anciens d'occultisme.

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION* AU NUMÉRO

CHACORNAC

11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIES C. MARPON

ET E. FLAMMARION

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévisse, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

Salle de lecture et Bibliothèque contenant les ouvrages les plus
rares sur la Science occulte, la Kabbale, la Théosophie,
la Franc-Maçonnerie, etc., etc., et les revues
d'occultisme du monde entier.

Salle de conférences du Groupe indépendant d'Études
ésotériques.

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

9^e VOLUME. — 3^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 3 (Décembre 1890)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Les éléments de la Kabbale*..... **Eliphas Lévi.**
(p. 193 à 200).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...** *L'Occultisme scientifique*..... **G. Vitoux.**
(p. 201 à 211).
Études Historiques... **René Caillié.**
(p. 212 à 225).
L'Atlantide..... **Stanislas de Guaita**
(p. 225 à 227).
Occultisme pratique.. **Horace Pelletier.**
(p. 228 à 231).
L'Égyptologie sacrée. **Marcus de Vèze.**
(p. 232 à 256).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *A la Dédaignée*..... **Stanislas de Guaita**
(p. 257 à 259).
Hespérus..... **Catulle Mendès.**
(suite)(p. 259 à 267).

Bibliographie : La République du travail et la réforme parlementaire. — Le Bouddhisme ésotérique. — Fabre des Essarts. — Les Noces de Satan. — Nouvelles recherches sur les phénomènes de matérialisation spirite. — Groupe indépendant d'études ésotériques. — Nouvelles publications. — Revue des revues. — Nouvelles diverses. — La Presse. — Livres reçus.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, *L'Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin *L'Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'Initiation expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'Initiation paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N.
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. N. — PAPUS, S. I. N. — L'égat
catholique romain auprès de *l'Initiation* : JOSÉPHIN PÉLADAN,
R+C+C.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND VÉN. — BOUVERY. — RENÉ CAILLIÉ.
— AUGUSTIN CHABOSEAU. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES
DOINEL. — ELY STAR. — FABRE DES ESSARTS. — D^r FOVEAU DE
COURMELLES. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LASVIGNES.
— J. LEJAY. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. —
NAPOLEÓN NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLETIER — G. POI-
REL. — JULES PRIOU. — Le Magnétiseur RAYMOND. Le Magné-
tiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — H. SAUSSE. — G. VITOUX. —
F. VURGEY. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
LUCIEN MAUHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. —
GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — A. MORIN.
— ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

AVIS

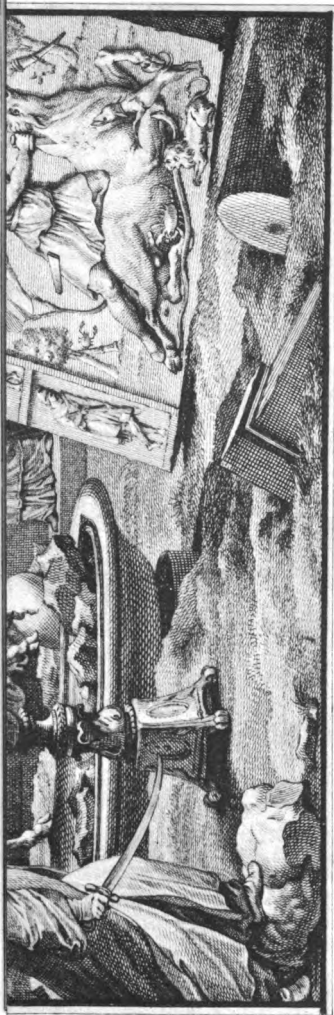
L'INITIATION, fidèle à ses habitudes, donne avec ce numéro une superbe prime phototypique à ses lecteurs. Cette prime représente à elle seule la valeur du numéro.

L'INITIATION continuera à publier tous les deux mois des gravures phototypiques avec explications.

C'est la seule Revue française de spiritualisme qui, vu le nombre de ses abonnés et de ses lecteurs, puisse offrir de pareils avantages.

La prime donnée aujourd'hui représente les divers cultes, reflets dans le temps de l'éternelle religion. On y voit symboliquement figurés le culte de Mithra, les cultes indous (le taureau et l'œuf du monde), les cultes musulman, juif, romain, grec, égyptien, chrétien, etc., etc.

Dupuy a orné le frontispice de ses œuvres d'une gravure à peu près identique à celle-ci.



LES CULTES, MODALITÉS DE L'ÉTERNELLE RELIGION
(Prime de la Revue *l'Initiation*. — 9^e volume, N^o 3)



PARTIE INITIATIQUE

LES ÉLÉMENTS DE LA KABBALE

En Dix Leçons

LETTRES INÉDITES D'ÉLIPHAS LÉVI¹

On sait que *Lucien Mauchel* prépare un ouvrage sur Eliphas Lévi, le grand occultiste français. Cet ouvrage contiendra plusieurs manuscrits *absolument inédits* d'Eliphas Lévi.

L'Initiation est heureuse de publier un cours de Science Occulte en dix leçons que *M. Montaut* reçut du maître lui-même et qui a été gracieusement offert par cet élève d'Eliphas à *Lucien Mauchel* pour son travail.

(*La direction.*)

(1) Reproduction interdite pour les journaux ou revues non publiés par une branche du Groupe indépendant d'Études ésotériques.

PREMIÈRE LEÇON

Prolégomènes généraux

MONSIEUR ET FRÈRE,

Je puis vous donner ce titre, puisque vous cherchez la vérité dans la sincérité de votre cœur et que pour la trouver vous êtes prêt à des sacrifices.

La vérité étant l'essence même de ce qui est, n'est pas difficile à trouver : elle est en nous et nous sommes en elle. Elle est comme la lumière et les aveugles seuls ne la voient pas.

L'être est. Cela est incontestable et absolu. L'idée exacte de l'être est vérité ; sa connaissance est science ; son expression idéale est la raison ; son activité, c'est la création et la justice.

Vous voudriez croire, dites-vous. Pour cela, il suffit de savoir et d'aimer la vérité. Car la vraie foi, c'est l'adhésion inébranlable de l'esprit aux déductions nécessaires de la science dans l'infini conjectural.

Les sciences occultes donnent seules la certitude, parce qu'elles prennent pour bases les réalités et non les rêves.

Elles font discerner dans chaque symbole religieux la vérité et le mensonge. La vérité est la même partout, et le mensonge varie suivant les lieux, les temps et les personnes.

Ces sciences sont au nombre de trois : la Kabbale, la Magie et l'Hermétisme.

La Kabbale ou science traditionnelle des Hébreux pourrait s'appeler les mathématiques de la pensée humaine. C'est l'algèbre de la foi. Elle résout tous les problèmes de l'âme comme des équations, en dégageant les inconnues. Elle donne aux idées la netteté et la rigoureuse exactitude des nombres ; ses résultats sont pour l'esprit l'infailibilité (relative, toutefois, à la sphère des connaissances humaines) et la paix profonde pour le cœur.

La magie ou science des mages a eu pour représentants dans l'antiquité les disciples et peut-être les maîtres de Zoroastre. C'est la connaissance des lois secrètes et particulières de la nature qui produisent les forces cachées, les aimants, soit naturels, soit artificiels qui peuvent exister en dehors même du monde métallique. En un mot, et pour employer une expression moderne, c'est la science du magnétisme universel.

L'Hermétisme est la science de la nature cachée dans les hiéroglyphes et les symboles de l'ancien monde. C'est la recherche du principe de vie avec le rêve (pour ceux qui n'y sont pas encore arrivés) de l'accomplissement du grand œuvre, la reproduction par l'homme du feu naturel et divin qui crée et régénère les êtres.

Voilà, Monsieur, les choses que vous désirez étudier. Le cercle en est immense, mais les principes en sont si simples qu'ils sont représentés et contenus dans les signes des nombres et dans les lettres de l'alphabet, «C'est un travail d'Hercule qui ressemble à un jeu d'enfants», disent les maîtres de la sainte science.

Les dispositions pour réussir dans cette étude sont une grande rectitude de jugement et une grande indépendance d'esprit. Il faut se défaire de tout préjugé et de toute idée préconçue et c'est pour cela que le Christ disait : Si vous ne vous présentez pas avec la simplicité de l'enfant vous n'entrerez pas dans le *Malkouht*, c'est-à-dire dans le royaume de la science.

Nous commencerons par la Kabbale dont voici la division : Béréchith, Mercaah, Gématrie et Témuralo.

Tout à vous en la sainte science.

ELIPHAS LÉVI.

II^e LECON

La Kabbale — But et méthode

Ce qu'on doit se proposer en étudiant la Kabbale, c'est d'arriver à la paix profonde par la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

La tranquillité de l'esprit est un effet de la certitude ; la paix du cœur vient de la patience et de la foi.

Sans la foi, la science conduit au doute ; sans la science, la foi mène à la superstition. Les deux réunies donnent la certitude et pour les unir il ne faut jamais les confondre. L'objet de la foi, c'est l'hypothèse, et elle devient une certitude quand l'hypothèse est nécessitée par l'évidence ou par les démonstrations de la science.

La science constate des faits. De la répétition des faits elle préjuge les lois. La généralité des faits en présence de telle ou telle force démontre l'existence

dés lois. Les lois intelligentes sont nécessairement voulues et dirigées par l'intelligence. L'unité dans les lois fait supposer l'unité de l'intelligence législative. Cette intelligence que nous sommes forcés de supposer d'après les œuvres manifestes, mais qu'il nous est impossible de définir, est ce que nous appelons Dieu !

Vous recevez ma lettre, voilà un fait évident ; vous reconnaissez mon écriture et mes pensées, et vous en concluez que c'est bien moi qui vous l'ai écrite. C'est une hypothèse raisonnable, mais l'hypothèse nécessaire, c'est que quelqu'un a écrit cette lettre. Elle pourrait être contrefaite, mais vous n'avez aucune raison de le supposer. Si vous le supposez gratuitement, vous faites une hypothèse très douteuse. Si vous prétendez que la lettre tout écrite est tombée du ciel, vous faites une hypothèse absurde.

Voici donc, suivant la méthode kabbalistique, comment se forme la certitude :

Evidence.	}	certitude
Démonstration scientifique		
Hypothèse nécessaire		
Hypothèse raisonnable.		probabilité
Hypothèse douteuse.		doute
Hypothèse absurde		erreur

En ne sortant pas de cette méthode, l'esprit acquiert une véritable infailibilité, puisqu'il affirme ce qu'il sait, croit ce qu'il doit nécessairement supposer, admet les suppositions raisonnables, examine les suppositions douteuses et rejette les suppositions absurdes.

Toute la Kabbale est contenue dans ce que les maîtres appellent les trente-deux voies et les cinquante portes.

Les trente-deux voies sont trente-deux idées absolues et réelles attachées aux signes des dix nombres de l'arithmétique et aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque.

Voici ces idées :

NOMBRES

1	Puissance suprême	6	Beauté
2	Sagesse absolue	7	Victoire
3	Intelligence infinie	8	Eternité
4	Bonté	9	Fécondité
5	Justice ou rigueur	10	Réalité

LETTRES

Aleph . . .	Père	Lamed . . .	Sacrifice
Beth . . .	Mère	Mem . . .	Mort
Ghimel . . .	Nature	Nun . . .	Reversibilité
Daleth . . .	Autorité	Samech . . .	Être universel
Hé . . .	Religion	Phè . . .	Immortalité
Vau . . .	Liberté	Gnaïn . . .	Équilibre
Dzain . . .	Propriété	Tsade . . .	Ombre et reflet
Cheth . . .	Répartition	Koph . . .	Lumière
Theth . . .	Prudence	Resch . . .	Reconnaissance
Iod . . .	Ordre	Thau . . .	Synthèse
Caph . . .	Force		

III^e LEÇON

Usage de la méthode

Dans la leçon précédente, je n'ai parlé que des trente-deux voies ; plus tard j'indiquerai les cinquante portes.

Les idées exprimées par les nombres et les lettres sont des réalités incontestables. Ces idées s'enchaînent et se concordent comme les nombres eux-mêmes. On procède logiquement de l'un à l'autre. L'homme est fils de la femme, mais la femme sort de l'homme comme le nombre de l'unité. La femme explique la nature, la nature révèle l'autorité, l'autorité crée la religion qui sert de base à la liberté et qui rend l'homme maître de lui-même et de l'univers, etc... Procurez-vous un tarot (mais je crois que vous en avez un) et disposez en deux séries de dix cartes allégoriques numérotées depuis un jusqu'à vingt et un. Vous verrez toutes les figures qui expliquent les lettres. Quant aux nombres depuis un jusqu'à dix, vous en trouverez l'explication quatre fois répétée avec les symboles de bâton ou sceptre du père, coupe ou délices de la mère, épée ou combat de l'amour, et deniers ou fécondité. Le tarot est dans le livre hiéroglyphique des trente-deux voies et son explication sommaire se trouve dans le livre attribué au patriarche Abraham, qu'on nomme *Sepher-Jézirah*.

Le savant Court de Gebelin a le premier deviné l'importance du tarot qui est la grande clé des hiéroglyphes hiératiques. On en retrouve les symboles et les nombres dans les prophéties d'Ezéchiel et de saint Jean. La Bible est un livre inspiré, mais le tarot est le livre inspireur. On l'a appelé aussi la roue (*rota*, d'où *tarot* et *tora*). Les anciens rose-croix le connaissaient; Paschalis Martinez et saint Martin le connaissaient et le marquis de Suchet en parle dans son livre sur les illuminés.

C'est de ce livre que sont venus nos jeux de cartes. Les cartes espagnoles portent encore les principaux signes du tarot primitif et l'on s'en sert pour jouer au jeu de l'homme ou de l'homme, réminiscence vague de l'usage primitif d'un livre mystérieux contenant les arrêts régulateurs de toutes les divinités humaines.

Les très anciens tarots étaient des médailles dont on a fait depuis des talismans. Les clavicules ou petites clés de Salomon se composaient de trente-six talismans portant soixante-douze empreintes analogues aux figures hiéroglyphiques du tarot. Ces figures altérées par les copistes se retrouvent encore dans les anciennes clavicules manuscrites qui existent dans les bibliothèques. Il existe un de ces manuscrits à la Bibliothèque Nationale et un autre à la Bibliothèque de l'Arsenal. Les seuls manuscrits authentiques des clavicules sont ceux qui donnent la série des trente-six talismans avec les soixante-douze noms mystérieux ; les autres, quelque anciens qu'ils soient, appartiennent aux rêveries de la magie noire et ne contiennent que des mystifications.

Voyez, pour l'explication du tarot, mon *Dogme et Rituel de la haute magie*.

Tout à vous en la sainte science.

(A suivre)

ELIPHAS LÉVI.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'Occultisme Scientifique

A MON AMI PAPUS.

En vérité, je vous le dis, et c'est bien là une des choses les plus curieuses et aussi les plus significatives de ce temps, la *Science maudite* est présentement en train de conquérir victorieusement, de par notre monde civilisé, son plein droit de cité.

Jadis, le nécromant hérésiarque, anathématisé par une église intolérante, vivait en la continuelle crainte du bûcher où du reste, de temps à autre, pour se venger de l'effroi qu'inspirait sa sagesse d'*Initié*, des tribunaux barbares l'envoyaient sans scrupule, pour la plus grande honte du diable convaincu de la sorte de fort mal défendre ses meilleurs amis.

Depuis, les mœurs ont subi une évolution complète.

On ne croit plus guère au magicien, et les esprits

éclairés, ou qui se prétendent tels, se contentent simplement de sourire de pitié quand on leur parle de la science des *Mages*.

Ceux-ci, au surplus, gravement, et sans un seul moment se préoccuper de ce silence dédaigneux, poursuivent leurs chères études, et, en présence du répertoire des connaissances officielles, ils édifient de leur côté une science abstruse pour le vulgaire, simple pour le pratiquant à qui en ont été dévoilés les mystérieux arcanes.

Savants classés et occultistes élèvent simultanément deux autels où ils recherchent les uns et les autres la *Vérité*; les moyens seuls d'inquisition diffèrent.

Du reste, pour différentes que soient les méthodes, le but à atteindre étant le même, il se produit de temps à autre des rapprochements.

En dépit de leur mépris plus apparent que réel, en somme, les savants officiels ne dédaignent point, à l'occasion, de venir demander à leurs confrères occultistes l'explication de certains phénomènes, et, en échange, les occultistes volontiers s'efforcent de démontrer que leur science ésotérique n'est nullement contradictoire avec les enseignements orthodoxes, mais, au contraire, les complète et parfois en donne la solution simple et rigoureuse.

« Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité », prennent-ils volontiers pour devise, et, sans renoncer à des croyances qu'ils estiment justes et bonnes, ils travaillent ardemment à démontrer que leur méthode est en vérité plus parfaite, plus synthétique, plus philosophique surtout, que les procédés analytiques

des savants reconnus. D'ailleurs, il ne renient nullement la valeur et l'importance des travaux de ceux-ci ; mais, ils pensent et ils déclarent fermement qu'à côté des faits mis en lumière par ces travaux, il est autre chose d'essence supérieure et dont les seules pratiques positives du laboratoire ne sauraient donner une rationnelle explication.

La science, prétendent-ils encore, n'est pas aussi nouvelle qu'on le croit généralement, et les anciens initiés savaient les formules de bien des lois aujourd'hui perdues pour la foule. Or, ces lois, l'enseignement ésotérique permet de les retrouver.

Quoi qu'il en soit, semble-t-il, la période des luttes amères entre les deux écoles est pour jamais passée.

L'union, il est vrai, n'est pas encore faite, et n'est même point proche de se faire, d'une manière étendue, au moins ; mais, symptôme important, les adversaires d'hier ne se refusent plus, de parti délibéré, à se prêter un mutuel concours.

Chimistes, médecins, physiciens, mathématiciens et physiologistes se rencontrent « au seuil du mystère » avec les occultistes, et les méthodes d'investigation se fondent.

Quel fruit l'homme a-t-il dès maintenant tiré d'une semblable alliance ?

C'est ce que nous allons nous efforcer de déterminer.

I

« Notre but est simple et évident ; il consiste à démontrer, par une voie scientifique nouvelle,

quoique très connexe avec les idées antiques, que le fondement des dogmes religieux a sa base, non pas dans des fables populaires, inventées on ne sait sous l'influence de quel cauchemar inconnu, mais certainement sur des doctrines mathématiques et physiques dont la trace s'est perdue. (1) »

Ainsi s'exprime dans un livre peu connu aujourd'hui, en dépit de sa haute valeur philosophique, M. Louis Lucas (2), qui, le premier en notre siècle, d'une manière réellement scientifique au moins, se soit occupé de concilier les données des connaissances officielles avec les enseignements de l'ésotérisme, ou, plus exactement, d'appliquer ceux-ci à celles-là.

La *Chimie nouvelle*, dans laquelle, notamment, il applique sa méthode aux sciences physiques et naturelles, est à cet égard particulièrement instructive.

Mais, voyons comme il procède.

Les anciens maîtres en la science hermétique, à seule fin d'écarter le vulgaire, avaient coutume d'enserrer les formules de leur *Œuvre* en un langage mythique et allégorique que les *Initiés* seuls savaient interpréter.

Du reste, procédant avec sagacité, en dépit de leur

(1) Louis Lucas, *la Chimie nouvelle*. Paris, 1854, un vol. in-12, p. 82.

(2) Louis Lucas est un auteur longtemps demeuré complètement ignoré, et il n'y a guère que quelques mois, grâce aux recherches de Papus, que les occultistes ont appris à le connaître.

Personne, auparavant, ne semble s'être douté de son existence, et ni le *Larousse*, ni aucune autre encyclopédie quelconque ne fait mention de l'homme et de ses œuvres.

L'avenir se chargera de réparer cet oubli.

apparent — apparent pour le profane — manque de logique expérimentale, ils avaient grand soin de respecter certaines lois générales dont les savants de nos jours semblent n'avoir aucun souci.

L'analogie était leur méthode favorite, et la *loi du ternaire* leur règle dominante.

« Les anciens Mages ayant observé que l'équilibre est en physique la loi universelle et qu'il résulte de l'opposition apparente de deux forces, concluant de l'équilibre physique à l'équilibre métaphysique, déclarèrent qu'en Dieu, c'est-à-dire dans la première cause vivante et active, on devait reconnaître deux propriétés nécessaires l'une à l'autre, la stabilité et le mouvement, équilibrées par la couronne, la force suprême (1). »

Entre *deux contraires*, en un mot, il est toujours un *moyen terme* résultant de l'action des deux opposés l'un sur l'autre et participant de leur double façon d'être.

C'est de ce principe que part Louis Lucas pour expliquer une théorie toute dynamique de l'univers.

« Nous pouvons dire, écrit-il, qu'*utilement, scientifiquement*, la matière n'est rien, le mouvement est tout (2). »

Or ce mouvement, « souffle de Dieux en action parmi les choses créées » (3), se fait à lui-même équilibre par

(1) Eliphas Lévi, *Dogme et Rituel de haute Magie*, in-8, Paris, 79.

(2) Louis Lucas, *la Chimie nouvelle*, p. 33.

(3) Louis Lucas, *Loc. cit.*, p. 34.

un antagonisme qui lui est propre, « constituant des groupes diversement contractés et dilatés dont nous retrouvons partout le type suprême dans la lumière, dans la chaleur, dans l'électricité et même dans la hiérarchie des corps matériels qui composent la nomenclature chimique. Cet antagonisme sériel, hiérarchique, n'a pas besoin de sortir d'hypothèses plus ou moins heureuses ; nous le voyons agir partout et à toute heure dans la nature ; il n'est pas un phénomène général qui ne le reproduise. De la différence de ses condensations et des combinaisons ultérieures qui ont pu s'en former, est né ce que nous appelons la *matière*, mal définie encore aujourd'hui, qui ne présente et ne doit présenter, comme nous venons de le faire voir, qu'une résistance relative par antagonisme, une résistance..... c'est-à-dire **UNE FORCE!**

« *Car les forces seules sont capables de résistance, et, par cette considération, la matière divulguée sont origine unitaire, identique avec le mouvement initial et élémentaire.*

» Le mot *matière* exprime la passivité du mouvement, comme le mot *force* en désigne l'activité (1). »

Nous le voyons par ces dernières lignes empruntées au savant occultiste, la *matière* ne serait qu'une *modalité* du *mouvement*, et de même la *force*.

Mais, alors, la matière est une chose *une*, ainsi que le prétendaient les anciens alchimistes, justifiant par là même la logique de leurs travaux pour la recherche de la pierre philosophale, et aussi comme sont présente-

(1) Louis Lucas, *la Chimie nouvelle*, p. 35.

ment fort portés à l'admettre certains de nos savants chimistes modernes, et non des moindres (1).

Du reste, cette double loi des contraires et du ternaire, que M. Lucas appelle la *Loi de la série*, ne trouve-t-elle pas sa continuelle application facilement perceptible par tous ?

Les deux opposés *lumière* et *ombre* donnent en réagissant l'un sur l'autre la *pénombre*, état mixte procédant de l'une et de l'autre ; de même, la réaction chimique de l'opposé *acide* sur l'opposé *base* est un produit *neutre*, le *sel*, etc.

« Si l'on étudie avec soin les propriétés du *monocorde*, on remarque que, dans toute hiérarchie résonnante, il n'existe réellement que trois points de première importance, la tonique, la quinte, la tierce. — Les octaves étant des reproductions à des hauteurs diverses — et, dans les trois résonnances, la tonique restant point d'appui, la quinte son antagoniste, la tierce un point indifférent, prêt à suivre l'un ou l'autre des deux antagonistes qui prendra le dessus.

« C'est aussi ce qu'on va retrouver dans trois corps simples dont l'importance relative n'a nullement besoin d'être rappelée : l'hydrogène, l'azote et l'oxygène. L'hydrogène, ne serait-ce que par son négativisme absolu vis-à-vis des autres métalloïdes, par ses propriétés essentiellement basiques, prend la place

(1) M. Berthelot, notamment. « J'ai retrouvé, écrit ce savant dans son livre *les Origines de l'Alchimie*, non seulement la filiation des idées qui avaient conduit les alchimistes à poursuivre la transmutation des métaux (pierre philosophale), mais aussi la philosophie de la nature qui leur avait servi de guide, *théorie fondée sur l'hypothèse de l'unité de la matière* et aussi plausible au fond que les théories modernes les plus réputées aujourd'hui. » (STANISLAS DE GUAITA, *Au Seuil du Mystère*.)

de la tonique ou repos relatif. L'oxygène, par des propriétés antagonistes, occupera celle de la quinte; enfin, l'indifférence bien connue de l'azote lui assigne le rôle de la tierce (1). »

Et ainsi des autres.....

Mais, tout ceci n'est que de la théorie, et la théorie, on le sait, est essentiellement contestable, étant de par sa nature même édifiée pour être ensuite détruite et remplacée par une hypothèse nouvelle.

M. de Guaita, lui, ne se contente point de la pure spéculation; il aime à appuyer sa conviction sur une base expérimentale certaine, et, chimiste distingué, c'est à la précise balance du laboratoire qu'il demande un enseignement.

Tout d'abord, ainsi du reste que tous ses confrères en occultisme, il pose ce double axiome fondamental: « *Le surnaturel n'existe pas, le hasard n'existe pas* », et, avec le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, il répète volontiers: « *Il n'y a pas de science occulte, il n'y a que des sciences occultées.* »

Claude Bernard, l'illustre physiologiste, ne tenait pas, en somme, un autre langage, quand il parlait de la *cause prochaine* des affections plus ou moins pathologiques atteignant les organismes.

La *cause prochaine*, en effet, n'est-ce pas la partie *occultée* de la science, sa partie *ésotérique*, s'il est permis d'employer un tel vocable en parlant des doctrines officielles?

Or, prétend M. de Guaita, les maîtres des Univer-

(1) Louis Lucas, *la Chimie nouvelle*, p. 398.

sités ont ce tort grave par instants de méconnaître de parti pris la réalité de certaines causes prochaines dont l'existence surpasse leur logique de courte vue.

Tel, par exemple, le fameux axiome : *Rien ne se perd, rien ne se crée.*

« Cet axiome n'est faux, d'ailleurs, déclare-t-il, qu'appliqué exclusivement à la matière. *Ex nihilo nihil*, disaient les anciens sages, et ils avaient raison : le néant n'engendre pas. C'est-à-dire que tout être sort d'un principe réel, positif et non abstrait. *Créer*, c'est tirer d'un principe occulte, mais ce n'est pas *faire de rien* : *Ex nihilo nihil*.

« La *substance absolue* engendre éternellement la *matière transitoire*. Celle-ci se livre à d'innombrables métamorphoses jusqu'au jour où elle rentre dans son principe : la *matière physique* redevient *substance hyperphysique*.

« En ce sens, qui n'est point celui de la science moderne, l'axiome contesté se soutient (1). »

Et, de suite, à l'appui de son argumentation philosophique, M. de Guaita apporte l'expérience du chimiste, expérience qu'ont vérifiée les savants Schrader, Greef et Braconnot.

Celle-ci, du reste, est intéressante à plus d'un titre.

La voici sincèrement et brièvement rapportée :

Vous prenez un kilogramme de soufre en fleur, et, après l'avoir soigneusement lavé à l'eau distillée, vous l'étendez en une couche de moyenne épaisseur, sur

(1) Stanislas de Guaita, Fragment d'un livre en préparation, le *Lotus*, numéro de mars 1888, p. 333, note.

laquelle vous semez une quantité connue de graines de cresson. Vous arrosez le tout uniquement à l'eau distillée, de manière à entretenir une humidité convenable. Bientôt, les graines germent, la plante se développe et vous pouvez faire votre moisson. « Quand un certain nombre de récoltes successives vous aura fourni tiges et feuilles en abondance incinerez toute cette substance végétale : vous obtiendrez facilement ainsi une quantité de sels fixes dépassant de beaucoup le poids des graines semées. Quelle ne sera pas votre surprise, en soumettant à l'analyse chimique cette cendre végétale, d'y trouver de la potasse, de l'albumine, de la silice, de la chaux, des oxydes de fer et de manganèse, combinés pour une part aux acides carbonique, sulfurique et phosphorique, et à l'état libre pour l'autre part ! Ainsi, pour passer sous silence les corps volatils ou décomposables évaporés au cours de la calcination, vous y constaterez la présence d'un assez grand nombre de corps simples, métaux et métalloïdes, les mêmes exactement qui se retrouvent dans les cendres du cresson normal poussé en pleine terre et en pleine eau, et dont les racines adhèrent au lit même d'une source ou d'un ruisseau (1). »

Or, comment expliquer la présence, surtout en quantités fort appréciables, de tous ces corps fixes qui ne préexistaient pas dans les substances choisies au début de l'expérience.

Rien ne se perd, rien ne se crée, déclare la formule consacrée, et voici qu'il nous faut admettre une créa-

(1) Stanislas de Guaita, *loc. cit.*, p. 334.

tion et incliner notre ignorance devant le fait patent !

Est-ce à dire, cependant, que nous nous trouvions en présence d'une action surnaturelle ? Non, comme eût dit Claude Bernard, il y a seulement de notre part ignorance de la *cause prochaine* du phénomène ; *cause occulte*, affirme à son tour avec les occultistes M. de Guaita, mais *réelle et certaine* cependant, en dépit de notre incertitude à son sujet.

Dans le cas en question, le végétal, déclare-il, s'est alimenté des effluves de cette *substance première* que les anciens nommaient *Ame du monde*. « Que fait la plante ? — Le vouloir latent de son *Moi* biologique fait l'office d'aimant. Son organisme fait office d'alambic ou d'*Athanor*, si bien qu'élaborant les fluides hyperphysiques, selon les exigences de ses fonctions naturelles, il les réduit de *puissance en acte* ; et que, substance *éternelle et absolue*, l'*Aôr* se spécifie en *matière transitoire et contingente* (1). »

C'est là une théorie alchimique qui ramène naturellement à l'hypothèse de l'unité de la matière.

Or, sur ce dernier point, nous l'avons vu, occultistes et savants sont très proches de s'entendre, étant en somme divisés bien plus par une terminologie vague que par des faits précis.

Mais, quelle terrible barrière que celle seulement faite de mots

(A suivre).

G. VITTOUX.

(1) Stanislas de Guaita, *loc. cit.*, p. 344.

ÉTUDES HISTORIQUES

LES CIVILISATIONS DE L'ANTIQUITÉ

I. — *Loi cyclique du Progrès.*

Est-il bien vrai, comme l'affirme l'école actuelle du transformisme et de l'évolution, est-il bien vrai que le progrès se fasse en ligne droite et d'une manière incessante et continue? L'histoire est là pour nous affirmer et démontrer le contraire. Toutes les civilisations atteignent un certain apogée pour périlcliter ensuite et finalement mourir. Mais le flambeau allumé par elles ne s'éteint pas cependant pour cela, elles le passent à d'autres chargées de le rendre plus lumineux et plus brillant. Autrement dit, le progrès se continue bien réellement, mais il suit cette courbe bien connue des mathématiciens que l'on dessine aux yeux des étudiants qui commencent l'étude de la *théorie des maxima et des minima* : cette courbe, qui s'élève toujours, part d'un certain MINIMUM pour atteindre ensuite un certain MAXIMUM, duquel elle redescend pour s'arrêter à un nouveau MINIMUM pour remonter à un nouveau MAXIMUM, et ainsi de suite indéfiniment, mais de telle sorte que chaque minimum est plus élevé que le minimum qui le précède et que chaque maximum est également supérieur à celui qu'il suit. Cette courbe, à sommets tantôt en bas, tantôt en haut, représente bien réellement la marche du progrès sur notre globe. Les savants hindous ont, depuis longtemps reconnu cette

loi cyclique du progrès ; ils regardent l'esprit humain comme régi par la même loi que le pendule, loi d'oscillation en vertu de laquelle le progrès planétaire a ses phases de lente éclosion, de brillante maturité, puis de déclin et de régression. Mais cette régression n'est qu'apparente, et la planète monte quand même vers ses destinées divines qui ont pour expression finale : l'harmonie, ce NIRVANA où arrive et va tout ce qui atteint la perfection.

Voilà ce qu'on devrait enseigner dans nos écoles au lieu du matérialisme qui déprime et tue notre génération. Tristes lycées en vérité que les nôtres où le dogmatisme autoritaire étouffe la pensée et coule toutes les âmes dans le même moule. Notre Université est une nouvelle bastille, non plus construite de pierres, mais d'idées imposées et de principes matérialistes, bastille qui donnera plus de peine à démolir que celle qui, le 14 juillet 1789, tomba sous le glaive indigné de la Justice. Aujourd'hui c'est l'exclusivisme universitaire qui a remplacé le despotisme religieux, et c'est le gouvernement de la Liberté qui va sur les brisées du cléricisme. Aussi doit-on s'attendre à voir bientôt naître une réaction fatale qui démontrera une fois de plus la réalité de cette loi du pendule qui régit l'esprit humain.

Notre éducation nationale est péremptoirement fautive. Elle ne développe que l'intelligence, ou même que la mémoire. Or il n'y a pas que le *sens intellectuel* seulement dans l'homme, il y a encore un sens qu'on a laissé complètement s'atrophier chez les peuples de l'Occident ; c'est ce *sens spirituel* qui nous

permet d'entrer en communication directe avec le monde occulte, autrement important que notre monde visible et tangible, sens spirituel que les Mahatmas de l'Inde ont si bien su développer en eux qu'ils en sont arrivés à faire vivre leur âme presque indépendamment de leur corps. Il y a aussi dans notre personnalité le *corps*, qui doit être soumis à une hygiène rationnelle afin d'éviter aux hommes, par de sages préceptes et un entraînement convenable, ces horribles maladies qui les assiègent pendant leur existence et les rendent plus malheureux que les animaux eux-mêmes.

Telle est bien véritablement la triple nature de l'homme : INTELLECTUELLE, SPIRITUELLE et MATÉRIELLE, qui devrait faire l'objet des soins d'une éducation complète et bien comprise.

En un mot, notre société doit revenir vers cette antique religion, qui dominait autrefois l'Etat social, et qui n'était autre chose que la synthèse de toutes les sciences établies en monument religieux, comme un temple vraiment divin où tous les actes de la vie des hommes venaient prendre leur règle, leur force et leur autorité. Là était conservée avec un soin jaloux la science intégrale acquise et réalisée par les plus hautes énergies intellectuelles parues dans l'Humanité, laquelle science fut transmise d'âge en âge par les diverses associations occultes chargées de la conserver pure de tout alliage et de toute destruction. Mais à la faveur même du mystère imposé aux vrais *adeptes*, les sciences occultes, c'est-à-dire les sciences qui illuminent la destinée de l'homme et le mettent dès ici-

bas en relation avec les secrets du monde invisible, ces sciences, disons-nous, tombèrent avec le temps dans les mains d'ignorants, d'exploiteurs du merveilleux et de charlatans qui en altèrent le caractère scientifique et moral et furent cause qu'elles devinrent un jour complètement dédaignées des esprits sérieux. Et dès lors toutes les superstitions envahirent le monde et les hommes n'eurent plus de boussole qui les guidât. Le pendule revenait sur ses pas et la planète retombait vers un nouveau *minimum* relatif dont elle est actuellement en train de se relever pour remonter vers un *maximum* nouveau dont le xx^e siècle verra peut-être la gloire et l'apogée.

Oui, cela est bien certain, il y eut autrefois une civilisation mystérieuse et gigantesque qui florissait en Orient dans les temps préhistoriques, et l'on sait pertinemment que, pendant toute la durée des civilisations grecque et romaine, les Initiés aux mystères se transmettaient soigneusement les vestiges d'une science antique rapportée d'Orient et d'Égypte par Orphée et Pythagore. Pythagore avait vu dans le temple d'Ecbatane, capitale de la Médie, toute la représentation vraie de notre système solaire où des sphères dorées imitaient les mouvements des planètes autour du soleil ; et dans les temples on avait institué des danses qu'exécutaient les Initiés et qui imitaient ces mouvements planétaires. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, les révélations astronomiques des Grecs Hicétas et Philolaüs vulgarisèrent une partie de cette doctrine secrète de Pythagore. D'ailleurs dans les livres sacrés de l'Inde, et en particulier dans le

Râmâyana, composé six cents ans avant Jésus-Christ, on peut s'assurer que les principales vérités astronomiques étaient vulgarisées en Orient bien avant ce que nous appelons la période historique, et, bien avant Copernic, Kepler, Galilée, Newton, on avait vu au moyen âge Giordano Bruno brûlé vif, et Campanella torturé, pour avoir enseigné ces mêmes vérités qui étaient en contradiction avec la science et les dogmes imposés par le catholicisme romain. Enfin les lecteurs désireux de s'instruire n'auront qu'à lire la *Mission des Juifs* de M. de Saint-Yves, ils y trouveront mille documents, tous faciles à contrôler aux sources mêmes, sources indiquées par lui, qui démontrent bien clairement aux yeux de tout lecteur impartial la haute science de ces époques reculées et la puissance inouïe qu'avaient acquise les Initiés dans la connaissance et l'application des lois de la nature, lois que nous commençons à peine à retrouver aujourd'hui. Télégraphie, optique, acoustique, électricité étaient parfaitement connues de ces temps-là, et la musique la plus savante conduisait les chœurs et les danses. Enfin les sciences *psychurgiques*, que le spiritisme de nos jours commence à peine à faire renaître, étaient savamment utilisées à cette époque, et la Cosmogonie (*science de la création de l'univers*) aussi bien que l'Ontologie (*connaissance de la nature des êtres*) étaient également connues des savants Initiés. C'était en un mot à cette époque une synthèse scientifique inconnue encore à la nôtre. « Mais la haute science, dit dans son intéressant article *la Doctrine ésotérique* Louis Dramard, prix du développement harmonique

de l'être, réclame le concours de l'imagination et du cœur autant que de l'intelligence. L'amour désintéressé du vrai, du beau, du juste, éclaire plus que des études imparfaites; et c'est pourquoi l'homme du peuple, le paria de notre civilisation égoïste, le prolétaire qui souffre et meurt, mais qui espère et aime, a l'intuition de la grande loi cosmique de solidarité et de progrès, dont la marche cyclique, méconnue du philosophe, du prêtre et du savant, est depuis longtemps formulée par les Adeptes de la science ésotérique (1). »

Que l'on veuille bien arrêter sa réflexion sur les monuments pour ainsi dire surhumains dont les ruines nous montrent encore l'image de ces civilisations éteintes, et l'on sera bien obligé de reconnaître que leur importance et leur grandeur s'accroissent en proportion de leur enfouissement dans la nuit du passé. Indépendamment même des monuments de pierre on a retrouvé des langues admirables dont nos langues modernes ne sont que d'impurs dérivés, langues savantes qui dévoilent la plus haute intellectualité. Enfin toutes les religions isolées, toutes les philosophies actuelles découlent, on le sent bien, d'une source unique cachée dans les arcanes du passé. Ce sont là, entre mille, des preuves qui parlent assez haut et qui nous permettent de mépriser ce scepticisme routinier de notre époque qui ne vit que d'erreurs et de préjugés.

La loi d'évolution, quel que soit l'organisme dans

(1) *La Revue socialiste*, rue du Faubourg Saint-Denis, 19.

lequel elle fonctionne, affecte toujours un caractère cyclique. C'est ainsi que la terre a quatre phases dans son mouvement diurne : aurore, jour, crépuscule et nuit, de même qu'elle a quatre phases encore dans son mouvement annuel : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Ainsi en est-il pareillement de l'organisme humain qui parcourt également les quatre phases de la vie : naissance, croissance, maturité, déclin. L'enfant qui voit le soleil couchant plonger dans le gouffre occidental, peut craindre que la lumière du jour soit évanouie pour toujours à ses yeux et appréhender le triomphe définitif de la mort quand il voit la nature se pétrifier sous les glaces et les frimas de l'hiver. Cependant ses craintes sont vaines et naissent de son ignorance des véritables lois de la nature. « On oublie trop, dit Camille Flammarion, que la durée de la vie humaine est une minuscule échelle de comparaison pour mesurer de telles grandeurs (épaisseur des couches géologiques) et que les temps historiques de l'humanité tout entière ne sont qu'un instant s'évanouissant en face de la prodigieuse immensité des temps géologiques. L'homme est naturellement conduit à se servir, comme mesure du temps, de l'espace compris entre sa naissance et sa mort, et cette mesure instinctive a exercé une influence considérable sur notre conception générale de la nature, depuis Moïse et Jésus jusqu'à Bossuet et Cuvier. Un homme âgé de quatre-vingts ans a vécu vingt-neuf mille deux cent dix-neuf jours. Imaginons que cette vie soit réduite à sa millième partie, soit à vingt-neuf jours, et que tous les

phénomènes de notre existence soient accélérés dans la même proportion. Dans ce cas, un homme arrivant à la fin de ses jours n'aurait pu observer qu'une seule révolution de la lune : il dirait donc que notre satellite tourne *lentement* autour de la Terre, tandis que nous disons qu'il tourne *vite* parce que nous savons qu'il fait douze tours par an. Le même observateur ne connaîtrait le changement des saisons que par tradition, et il se pourrait que bien des générations d'hommes semblables eussent disparu depuis cette période de grand froid que nous nommons l'hiver. Réduisons encore ces vingt-neuf jours à leur millième partie. La durée de la vie de notre octogénaire serait alors de quarante minutes, aussi courte que celle de certains éphémères. Alors le changement du jour et de la nuit serait inconnu, et, s'il avait assez de pénétration pour remarquer que pendant sa vie le soleil s'est un peu déplacé vers l'Ouest, il n'aurait aucune raison de croire assurément que ce soleil se couchera jamais et reviendra par l'Est (1). »

Rien ne peut nous faire mieux comprendre que cette citation le peu de valeur de ce que nous appelons nos temps historiques. Rien non plus ne peut mieux ouvrir notre esprit à l'intelligence de ces temps et de ces civilisations antiques dont les patientes recherches de nos savants retrouvent à chaque instant de nouveaux vestiges. Il nous sera facile aussi de nous élever à la conception du mouvement cyclique par lequel procède le progrès sur notre Terre, progrès

(1) *Le Monde avant la création de l'homme*, page 268.

qui, lui aussi, a son printemps, son été, son automne et son hiver.

II. — *Les Initiés d'autrefois.*

Autrefois, à l'endroit occupé de nos jours par les eaux au sud de l'Afrique, existait un vaste continent appelé l'Atlantide. La submersion de la ville de Poséidonis il y a dix mille ans, submersion relatée par les annales de l'Égypte et racontée par Solon et différents voyageurs grecs, est une preuve certaine de ce fait de la disparition de ces contrées sous les eaux, à la suite sans doute de quelque événement astronomique ou géologique. Les habitants de l'Atlantide appartenaient à la race jaune-rouge et avaient asservi la race noire, alors très avancée en civilisation. Indépendamment du continent aujourd'hui disparu, les Atlantiens avaient conquis et civilisé l'Asie occidentale et méridionale, le nord de l'Afrique et les bords européens de la Méditerranée. Bientôt ils entrèrent en contact et en lutte avec la race blanche aryenne dont la masse principale occupait les plateaux de l'Asie centrale et qui jouissaient d'une civilisation bien inférieure à celle des Atlantiens. Les livres hindous, et notamment le *Râmâyana*, donnent des détails intéressants sur le luxe et la science de ces nations, peuplant alors l'Atlantide, qui avaient su subjuguier toutes les forces de la nature, et sur les luttes épiques que les héros aryens, plus développés au point de vue esthétique et moral, eurent à soutenir contre eux. La lutte se termina par le triomphe définitif de la race blanche.

C'est alors que fut institué le gouvernement que

M. de Saint-Yves appelle la SYNARCHIE, ou Empire de Ram ; et, pendant à peu près toute la durée de cette période historique, la paix régna sur la plus grande partie du globe. C'est le souvenir de cette longue paix qui se retrouve dans les traditions de tous les peuples sous les différents mythes de l'âge d'or, du *Paradis terrestre*, du règne de *Bacchus*, de *Saturne* ou de *Rhée*, etc.

A cette époque, le *gouvernement des hommes était une science*. C'étaient les Initiés qui en tenaient les rênes, et leur autorité était en raison des grades qu'ils avaient conquis et des épreuves qu'avait su affronter leur courage. Mais la science de cette époque ne ressemblait pas à celle de nos jours ; l'enseignement était INTÉGRAL dans toute la véritable acception du mot. Toutes les facultés *physiques, intellectuelles, morales* et *psychiques* de l'adepte étaient cultivées, entraînées, développées parallèlement et non pas, comme on le voit à notre époque, les unes à l'exclusion des autres. En vertu des lois de l'hérédité, lois parfaitement connues de la biologie de nos jours, l'indifférence et la paresse, aussi bien que le développement systématique des spécialités, ont amoindri chez nous les dispositions naturelles qu'a l'homme à ces sciences ; on sait, en effet, que toute faculté ou tout organe isolément exercé prend aux dépens de l'ensemble un développement qui peut aller jusqu'à la monstruosité physique ou morale. C'est ainsi que l'abus des facultés psychiques a produit les fanatiques et les bourreaux qui ont couvert l'Europe de bûchers et d'échafauds, de même que l'abus que font nos

savants des travaux de l'intelligence et du cerveau les a conduits tout droit au matérialisme et à la négation de l'âme humaine. Les Initiés des temps antiques connaissaient le danger des spécialités, ils prévoyaient les calamités de toute sorte qu'elles feraient fondre sur l'Humanité, par le fait de quelque imposteur ou de quelque ambitieux s'imposant aux masses ignorantes, et ils veillaient soigneusement à ce que l'enseignement ne fût pas dépouillé des garanties qui le rendent bienfaisant. Hélas! nous ne sommes plus à cet âge d'or où le savant prévoyait le mal et mettait tout son courage et toutes ses vertus à l'éviter à l'Humanité future! *Quantùm mutatus ab illo!* et aujourd'hui, dans cet âge de fer où nous sommes tombés, c'est partout l'épée, la parole hypocrite et l'intrigue qui sèment la mort et la guerre d'homme à homme, de famille à famille, de peuple à peuple. C'est aujourd'hui la lutte bestiale pour l'assouvissement de toutes les passions et de toutes les convoitises.

« Mais, dit Louis Dramard dans son article de la *Revue Socialiste*, la méthode ésotérique adoptée par les Initiés était-elle bien la bonne pour éviter le mal? » *That is the question.* Peut-être n'était-il pas sage et prudent, comme ils le pensaient, de confiner la science dans le secret des sanctuaires. En tous cas, la méthode serait inapplicable de nos jours, où l'intelligence est plus répandue et où les populations, qui croissent en progression géométrique, sont plus denses. A notre époque l'Initiation doit épouser une nouvelle forme, tout en restant l'apanage des intelligents, des travailleurs, des dévoués et des forts. En effet, le progrès

monte suivant une spirale, et ce n'est pas le même degré d'initiation qui doit faire émerger les énergies composant la classe dirigeante, mais un degré d'initiation nouveau, *sui generis* ; sans quoi ce serait nier la loi du progrès. Quelle devra être cette nouvelle forme d'initiation ?

C'est à l'élite intellectuelle de notre société qu'il appartient de répondre à cette question si haute et si délicate. Mais tout cet aperçu nouveau, si brillant, dévoilé par M. de Saint-Yves, doit nous donner la foi dans nos destinées à venir, et faire naître en nous la ferme conviction que le jour est proche où l'Humanité s'unifiera de nouveau, et même plus étroitement que par le passé. Nous gravissons évidemment notre calvaire, mais à l'horizon paraît le splendide lever de soleil où les peuples, groupés et réunis sous le même phare, marcheront de nouveau sous la direction de la science intégrale, représentée, dit Dramard, par des Initiés plus savants et plus grands. Bientôt l'on comprendra qu'il faut l'instruction intégrale pour tous et le plus grand développement possible de toutes les virtualités dans chaque citoyen. « Et alors, quand le moins avancé des hommes possédera toute l'instruction dont il est susceptible, et sera capable, par conséquent, d'apprécier la véritable supériorité, quel ambitieux ou quel imposteur osera essayer d'exploiter la crédulité publique ? En effet, il faut tenir compte et de la loi du progrès et de l'indomptable tendance de l'esprit humain à toujours savoir davantage ; et le plus grand malheur de nos jours, c'est la malédiction dont le catholicisme romain a frappé la science.

Le symbole du *fruit défendu*, de la doctrine mosaïque, doit être considéré comme ne se rapportant qu'au développement exclusif des facultés intellectuelles, lequel est évidemment dangereux quand il se fait aux dépens du sens esthétique et moral.

Nous, adeptes du cycle scientifique nouveau, nous devons travailler à prévenir l'humanité future des fléaux qui ont infesté notre globe depuis la désagrégation de l'antique Etat social établi par Ram. A nous de lutter plus sagement contre l'ignorance et le despotisme qui ont ensanglanté le globe, et cela par la science, mais par la science intégrale, seule capable de régénérer l'humanité tombée si bas. Mais le premier devoir à remplir, c'est d'apprendre au peuple la cause de ses souffrances et de ses malheurs lui faisant l'histoire de tous les tyrans qui l'ont réduit en esclavage. Il faut lui apprendre à détester ce Ninus, roi d'Assyrie et mari de l'odieuse Sémiramis, qui fit assassiner les Initiés et brûler leurs livres dans tout l'Iran; et cet infâme Nabon-Asar qui fit gratter toutes les inscriptions qui racontaient l'histoire de l'EMPIRE DE L'AGNEAU, briser les tables d'airain, fondre toutes les stèles, brûler les bibliothèques; et cet ignoble Tsin-che-hoang, en Chine, qui punit de mort tous ceux de ses sujets qui gardent un livre chez eux et fait massacrer tous les lettrés organisés en corps d'Initiés par l'initié Fo-Hi; et le sanguinaire César, et l'épouvantable Dioclétien, et le monstre Théodose, et l'empereur chrétien Théophile, qui détruisent les livres, les bibliothèques et les temples, derniers asiles de la science et de la morale antiques.

Mais une dette nous reste à payer, c'est de rendre

hommage à ces hommes dévoués et courageux, à ces Initiés dont Moïse et Jésus firent partie, qui ne se découragèrent jamais dans ce long duel contre le despotisme. Partout on les voit s'appliquer à retenir le char social précipité dans le gouffre de l'anarchie, en vulgarisant la science et la philosophie. En Grèce ce sont Orphée, Cadmus, Solon, Démocrite, Pythagore et bien d'autres, qui sont nos maîtres. En Judée, ce sont les prophètes qui luttent contre le cléricalisme de la synagogue et bravent tous les supplices. Puis vinrent les Kabbalistes que pourchassa l'obscurantisme catholique; puis toutes les sociétés secrètes qui se fondèrent pour combattre l'ignorance et la domination des papes, parmi lesquelles celles des Templiers, puis celles des Rose-croix et des Francs-Maçons qui existent encore à notre époque.

Honneur à eux donc, et au dévouement et au courage des Initiés de tous les temps.

RENÉ CAILLIÉ.

L'ATLANTIDE

*Loin de la multitude où fleurit le mensonge
 Puisque l'âme s'épure et s'exalte en rêvant,
 Au gré du souvenir vogue, ô mon âme ! et songe :
 Songe à la cendre humaine éparse dans le vent ;*

*Songe aux crânes heurtés par le soc des charrues,
Aux débris du passé dans l'inconnu flottant :
Car des mondes sont morts, des cités disparues,
Où la Vie eut son heure et l'Amour son instant !*

*
**

*Aux siècles primitifs, une île, immense et belle,
Nourrice jeune encor d'un peuple de géants,
Livrait à ses fils nus sa féconde mamelle,
Et sa hanche robuste au choc des océans.*

*Cette terre avait nom l'Atlantide. — Des villes
Y florissaient alors, superbes, par milliers,
Avec leurs parthéons et leurs jardins fertiles,
Et leurs palais de marbre aux antiques piliers.*

*Aqueducs ! Monuments massifs, aux colonnades
De jaspe, défendus par de grands léopards !
Coupoles de granit ! Innombrables arcades
Brodant de leur dentelle épaisse les remparts !*

*L'on eût dit des forêts de pierre. — Les bois vierges
Reflétaient leur verdure aux lacs bleus sans roseaux.
Et l'âme des jasmins et des lys, sur les berges,
Se mariait, légère, à des chansons d'oiseaux !*

*Un cantique montait d'espérance et de joie
Vers Jupiter très bon, très auguste et très grand :
L'homme tendait les mains à l'azur qui flamboie,
Et le fleuve apaisé priaît — en murmurant !..*

*Mais ce monde, marqué du sceau de ta colère,
Devrait s'anéantir, sans que rien ne restât
Que des îlots perdus sur l'onde tumulaire,
— Seuls vestiges épars où notre œil s'arrêtât !*

*On entendit rugir les forges souterraines,
 Tout le sol s'effondra, secoué brusquement...
 Et la mer fit rouler ses vagues souveraines
 Sur la plaintive horreur de cet écroulement !*

*
*

*Cependant, par delà ces monstrueux décombres
 Que, sous mille pieds d'eau, tu vois se dessiner,
 O mon Ame, entends-tu ?... Du fond des lointains
 De prophétiques Voix semblent vaticiner :* [sombres,

*
*

« — Ainsi les continents, les villes séculaires,
 « Les grands monts hérissés de sapins et d'orgueil,
 « L'homme et ses passions, le monde et ses colères,
 « — Cadavres disloqués et mûrs pour le cercueil,
 « Gigantesques amas sans nom, épaves mornes, —
 « S'engloutiront un jour (tout étant accompli)
 « Sous les flots ténébreux d'une autre mer sans bornes
 « Et plus profonde encor — qui s'appelle l'Oubli!
 « Alors, exécutant la suprême sentence,
 « L'ombre, comme un déluge, envahira les cieux ;
 « Et tout bruit s'éteindra, comme toute existence,
 « Dans le néant obscur, vaste et silencieux. »

STANISLAS DE GUAITA.

OCCULTISME PRATIQUE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

A la fin de mon article, dans le numéro d'octobre de l'*Initiation*, je concluais en disant que l'électricité, le fluide magnétique et la force psychique pourraient bien être une seule et même chose sous trois noms différents. En effet, pourquoi l'appareil de M. Louis Fayard, qui se compose d'une aiguille enfoncée verticalement dans une rondelle de liège et servant de support à un rectangle de papier placé en équilibre dessus, ne bouge-t-il plus quand il est posé sur un verre à pied ? Évidemment parce que, le verre étant mauvais conducteur de l'électricité, le fluide de la main de l'opérateur n'a plus d'action sur l'appareil. De même pour le gant en caoutchouc qui couvre la main, il empêche l'action du fluide, parce qu'il est mauvais conducteur au même degré que le verre.

Vous savez que, grâce à la force psychique qui émane du corps de mes sensitifs, des objets inanimés sont mus et déplacés à distance et sans aucun contact. Les objets ne se contentent pas de se déplacer, ils tournent sur eux-mêmes en décrivant des cercles, ils vont rapidement d'un bout à l'autre du plateau du guéridon, reviennent eux-mêmes à leur point de départ pour repartir de nouveau avec une étonnante rapidité. Quelquefois ils bondissent, et, sautant par-dessus

les bords du plateau, ils tombent à terre. Souvent ils obéissent à la parole ; oui, monsieur le directeur, ils obéissent quand on leur commande. A toutes mes séances ce fait curieux se produit plusieurs fois, comme si le fluide qui leur communique le mouvement était doué d'intelligence. Je place deux bouchons de liège sur le milieu du plateau, à une distance de un pouce et demi à deux pouces l'un de l'autre et bien parallèlement, et je leur dis : « Binez-vous (expression du pays qui signifie embrassez-vous). » Les voilà qui se serrent l'un contre l'autre, chacun faisant la moitié du chemin. Je leur commande alors de se séparer, et d'aller chacun de leur côté. Ils obéissent ponctuellement, se séparent, et chacun prenant une direction contraire se rend à une des extrémités du guéridon. Je leur commande de se réunir : ils reviennent l'un vers l'autre pour se serrer de nouveau l'un contre l'autre. Je dis ensuite à l'un : « Prends ton élan et saute. » Tout aussitôt le fidèle bouchon de liège, docile à mon ordre, court avec rapidité à l'extrémité du plateau, mais, quelquefois, ayant mal pris ses mesures, il s'arrête contre le rebord. Je réitère l'ordre et il revient à son point de départ. Calculant mieux, il court avec une grande vélocité, saute par-dessus le bord comme un chamois et tombe à terre. Je sais bien que je vous raconte là des choses singulières, inouïes, incroyables, mais je n'exagère rien, je n'affirme que ce qui est strictement vrai. J'ai des témoins. Je vous ferai observer aussi que, pendant que ces choses se passent, mes sensitifs se tiennent à trois pieds du guéridon et que la plupart du temps, ennuyés de ces expériences que je renouvelle sans

cesse, ils donnent peu d'attention et jasant et rient sans se soucier du résultat. Moi seul je veille à la bonne réussite des épreuves. Je dois ajouter que plus les sensitifs ont d'entrain, plus ils sont gais ; plus ils ont foi en eux-mêmes tout en étant fort distraits, plus le succès est accentué. Quand les assistants sont bien disposés, quand ils n'ont pas le maintien sévère ou une attitude railleuse, tout se comporte merveilleusement, car les sensitifs conservent leur entrain. Mais pour peu qu'ils se sentent intimidés pour une cause ou pour une autre, il y a toujours réussite, cela ne peut être autrement, mais elle est moins marquée. Ces jours derniers j'ai voulu m'assurer si les objets se déplaceraient aussi bien sous une cloche de verre que lorsqu'on les laisse à l'air libre. Les objets n'ont pas bougé ; ils sont restés immobiles, bien que l'expérience ait duré une demi-heure. Pourquoi cela ? Probablement parce que le verre empêchait l'action du fluide projeté par mes sensitifs, et que le verre est non moins mauvais conducteur de la force psychique, du fluide magnétique que de l'électricité. Sous cette même cloche de verre j'ai placé, après avoir enlevé les objets inanimés, une aiguille aimantée. J'ai approché un fort aimant de la cloche de verre : l'aiguille immédiatement a oscillé, a dévié, s'est affolée. J'ai ôté la cloche et laissé l'aiguille à l'air libre et j'en ai approché un bâton de gomme laque frotté avec une peau de chat. L'aiguille a oscillé, elle a dévié et dévié d'une quantité de plus en plus grande. J'ai replacé la cloche sous l'aiguille, et, après avoir frotté de nouveau le bâton de gomme laque avec la peau de chat, je l'ai approché de la cloche

de verre ; le bâton de gomme laque la touchait : l'aiguille est restée paralysée. Vainement j'ai frotté et refrotté le bâton de gomme laque : elle a continué à rester immobile. J'ai dû conclure de cette dernière expérience qu'il y a plus d'analogie entre le fluide humain et l'électricité qu'entre le fluide humain et l'aimant. Je n'affirmerai pas que le fluide humain, le fluide magnétique, la force psychique et l'électricité sont une même chose, je dirai seulement qu'ils semblent frères jumeaux.

La présente lettre n'a pas pour but de répondre à M. Louis Fayard qui rend compte de ses expériences qui sont des plus curieuses et des plus intéressantes ; j'expérimente de mon côté comme lui du sien ; peut-être que lui, moi, et bien d'autres, après avoir longtemps et beaucoup expérimenté, finirons-nous par arriver aux mêmes conclusions, bien que nos opinions aient été longtemps divergentes. Berçons-nous de cette douce chimère. Pour le présent je ne suis qu'un humble disciple initié aux mystères de la polarité par M. le colonel de Rochas, que je tiens pour un maître éminent.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

HORACE PELLETIER.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite)

Strabon nous dit avoir vu à Héliopolis un vaste édifice qui était l'habitation des prêtres adonnés spécialement à l'étude de l'astronomie et de la philosophie ; et Diodore ajoute que les prêtres égyptiens prédisaient l'avenir tant par la science des choses sacrées que par celle des astres.

Une même personne pouvait remplir plusieurs fonctions sacerdotales ; les serviteurs des prêtres n'étaient pas prêtres, mais ils participaient à tous leurs privilèges.

Voici quelle était à peu près la hiérarchie dans la caste sacerdotale (1) ; il y avait :

1. Les *Grands-Prêtres* (*Sam*) attachés à la fois au culte d'un dieu et à celui d'un roi ; certains rois étaient revêtus du titre de Grand-Prêtre d'une divinité ; mais tout roi était le premier de tous les prêtres. A Memphis, le Sain était le chef du sacerdoce ; on le nommait aussi archiprêtre.

2. Le *Her-sesheta* était le prêtre qui avait atteint le plus haut grade de l'Initiation.

3. Le *Ker-heb* était le maître de cérémonies.

(1) Il n'est pas possible, dans l'état actuel de la science égyptologique, de déterminer d'une manière positive la hiérarchie sacerdotale, car aucun monument jusqu'ici n'a permis de pouvoir contrôler les détails que Diodore (T. 73) nous a fournis sur les prérogatives sacerdotales et la préséance des prêtres dans les cérémonies.

4. Le *Sotem* était chargé de diverses fonctions liturgiques.

5. Les *gardiens des temples* ou *attachés aux temples*, les *préposés aux temples* occupaient un rang très élevé; c'étaient les supérieurs dans divers rangs.

6. Les *Hiérogammates* ou *Scribes sacrés* étaient chargés de l'administration des revenus sacrés. Ils tiraient leur titre du dieu honoré dans le temple qu'ils desservaient; ils étaient chargés des affaires temporelles des temples et de celles de l'Etat; ils devaient connaître l'*Écriture sacrée*, la cosmographie, la géographie, le système solaire, le système lunaire et planétaire, la chorographie de l'Égypte et la topographie du Nil; toutes ces sciences étaient englobées sous le titre générique de l'*astrologie*.

Les hiérogammates pouvaient être prêtres d'une ville, comme Soutimès, par exemple, qui était à la fois hiérogammate du temple de Thèbes et prêtre de la même ville. On peut voir le cercueil de Soutimès au Louvre. Ce personnage se qualifiait non seulement de *prêtre de Thèbes*, mais encore il était chargé des offrandes faites à Ammon et à d'autres Dieux.

7. Les *Hiéracophores* ou prêtres royaux étaient chargés de présenter les offrandes funéraires.

8. Les *Libanophores* ou prêtres chargés d'offrir l'encens aux Dieux.

9. Les *Sphragistes* ou *Scribes des victimes* chargés de marquer d'un grand sceau ou d'un petit sceau les victimes propres aux sacrifices.

10. Les *Pères-Prêtres* ou *Prophètes* présidaient aux détails du culte et des cérémonies; ils devaient savoir

par cœur les dix livres sacerdotaux traitant des devoirs des prêtres envers les dieux. Chaque dieu avait son prophète. Souvent les prophètes, ceux d'Ammon par exemple, se divisaient en plusieurs classes; c'était parmi les prêtres de la première classe qu'on recrutait les *Juges*.

11. Les *Horologues* ou *Prêtres-horoscopes* étaient placés bien au-dessus de la foule des prêtres soit *pastophores* soit *néochores*; ceux-ci n'étaient passoumis à d'aussi complètes purifications.

Les horoscopes étaient non seulement chargés d'annoncer l'heure dans les temples, mais encore de lire dans l'avenir en tirant des horoscopes.

Clément d'Alexandrie nous apprend qu'ils figuraient dans les cérémonies tenant d'une main une clepsydre et de l'autre une branche de palmier; nous l'avons déjà vu.

Par le papyrus magique Harris, traduit et interprété par Chabas, nous trouvons au sujet des horoscopes les renseignements suivants : « Indépendamment des observances dont ils avaient amené l'usage, les anniversaires mythologiques frappaient d'une marque heureuse ou malheureuse l'heure de la naissance : par exemple, l'enfant qui était né le 21 de Thoth devait mourir dans la faveur; si c'était le 9 de Paôphi, il atteignait la vieillesse; le 4 de Tôbi, il parvenait aux honneurs et sa vie était longue. Les marques néfastes sont plus nombreuses : venu au monde le 20 de Thoth, l'enfant ne pouvait vivre; si c'était le 5 de Paôphi, il serait tué par un taureau; le 27, mordu par un serpent; né le 4 d'Athyr, il périrait sous les coups, etc. »

Cette citation sert à montrer une partie de ce que devaient connaître les prêtres horoscopes. Maintenant, ces mêmes prêtres étaient-ils chargés d'observer et d'annoncer les heures dans les temples ? Nous ne le pensons pas. C'est sur un passage d'Horapollon (I, 42) que certains archéologues s'appuient pour affirmer le fait. Cet auteur dit que l'horoscope est un *homme qui mange les heures* : ἄνθρωπον τὰς ὥρας ἐσθίωντα; or, d'après Th. Dénéria (*Cat. du Musée du Louvre*, p. 121), il aurait fallu traduire le groupe de lettres formant le mot Horoscope par *celui qui est dans les heures*.

Clément d'Alexandrie place dans l'ordre des prêtres, et avant le scribe sacré (hiérogrammate), le prêtre qui a la fonction d'horoscope. Il tenait dans ses mains, dit cet auteur, une clepsydre et un phénix, symbole de l'astrologie, lequel phénix portait toujours à son bec, suspendus, les livres astrologiques de Thoth, au nombre de quatre : le premier traitant de l'ordre des étoiles errantes et visibles ; le second, des conjonctions et de l'illumination du Soleil et de la Lune ; les deux autres, du lever de ces astres. — Toutes les traditions de l'antiquité placent l'origine de l'astrologie dans la Chaldée et en Egypte ; ce dernier pays avait étudié cette science depuis une époque fort reculée. Cicéron nous dit en effet « que les Egyptiens passent comme connaissant depuis un grand nombre de siècles cette science des Chaldéens, qui, fondée sur l'observation journalière des astres, permet de prédire l'avenir et la destinée des hommes. Du reste, bien avant le prince des orateurs, Hérodote avait dit : « Les Egyptiens sont les auteurs de plusieurs inventions, telles que celles de

déterminer, d'après le jour où un homme est né, quels événements il rencontrera dans sa vie, comment il mourra et quels seront son caractère et son esprit. »

Après les pères prophètes et les horoscopes venaient les purificateurs, les divins pères, enfin les simples prêtres.

11. Les *Pastophores* étaient les membres de la classe sacerdotale qui, dans les cérémonies ou dans les processions, portaient sur leurs épaules les édicules ou chapelle (*naos*) qui contenaient souvent dans leur intérieur une divinité recouverte parfois d'un voile, quand l'édicule n'était pas fermé par une porte. Or le terme grec *παστός* signifie également *édicule* et *voile*: d'où le nom de pastophore, donné à celui qui portait le *naos* (édicule) ou le pallium (voile). Écrit en hiéroglyphe, même terme signifie *gardien de la maison*, parce que les pastophores étaient aussi *gardiens du temple*.

12. Les *Chlochytes* étaient les prêtres embaumeurs chargés de terminer le travail accompli sur la momie.

13. Les *Paraschites* étaient les inciseurs du corps du défunt; ils lui ouvraient le flanc. Nous verrons plus loin leur manière de procéder pour en extraire les intestins et les viscères.

14. Les *Tarichentes* préparaient le cadavre avec le *natron* et l'enveloppaient des premières bandelettes.

15. Les *Stalistes* étaient chargés de soigner les statues des dieux, de figurer aux sacrifices et aux leçons.

16. Les *Spondistes* étaient chargés des libations. C'étaient des fonctionnaires inférieurs attachés au service des prêtres.

17. Les *Flabellifères* ou porteurs de flabellas ou

éventails pour les dieux. Enfin il y avait les *Néochores* ou domestiques, serviteurs du temple et des prêtres, les décorateurs, les chanteurs, les inspecteurs et les portiers.

Les prêtres se mariaient, et leurs enfants mâles leur succédaient très souvent dans leurs fonctions, de sorte que la classe sacerdotale était comme une vaste famille possédant un héritage transmissible suivant certaines conditions déterminées et connues à l'avance. C'est même ce droit d'héritage qui rendait obligatoire l'hérédité des fonctions, parce que celles-ci déterminaient la part afférente à chaque membre de la famille ; c'est même ce principe fondamental qui donnait une si grande puissance, une si haute influence à la classe sacerdotale.

I. — *Des Prêtresses.*

On a longtemps contesté l'existence de prêtresses dans le culte égyptien ; aujourd'hui ce fait n'est plus contestable : l'inscription de Rosette, celle en texte égyptien, nomme expressément des femmes prêtresses : « Pyrrha qui remplit les fonctions d'athlophores de la reine Bérénice-Evergète ; Aréia, canéphore d'Arsinoé Philipator ; enfin Irène, prêtresse de la même Arsinoé. »

On pourra objecter que l'inscription de Rosette est de l'Égypte grecque, mais nous répondrons que ce monument d'origine égyptienne confirme notre thèse. Telle est la stèle du musée du Louvre, dans laquelle le roi Thoutniosis III, de la XVIII^e dynastie, est suivi

de sa sœur ou sa fille la princesse Mouthétis qui est qualifiée de prêtresse des déesses Mouthis et Hathôr ; cette princesse est représentée faisant les adorations à la déesse Mouthis. Du reste, dans un grand nombre de monuments du musée du Louvre et d'autres musées, les femmes et les filles des prêtres sont qualifiées de prêtresses. Il est du reste très certain aussi que, dans les familles royales et sacerdotales, les jeunes filles, dès leur plus bas âge, étaient vouées au culte des divinités et que les reines prenaient les titres d'épouses d'Ammon ; les sépultures de plusieurs reines ainsi qualifiées existaient dans la vallée de Thèbes, tout près du *Ramesseum*.

Nous savons ensuite, par des actes du règne des Lagides, que diverses prêtresses de diverses reines obtinrent après leur mort les honneurs divins. Enfin des manuscrits et des inscriptions mentionnent souvent des prophétesses, et cela dès les premières dynasties, puis des pallacides et des assistantes ; celles-ci étaient représentées avec un sistre à la main.

Ainsi donc rien ne peut faire supposer, sauf un récit d'Hérodote, que les femmes fussent exclues de la prêtrise ; au contraire, tout démontre que les femmes parcouraient une hiérarchie de fonctions qui les élevaient au rang de prêtresses pour les déesses comme pour les reines divinisées. Et ceci est si vrai que, lors de l'introduction dans le monde romain du culte d'Isis et des cérémonies isiaques, les femmes y figuraient comme prêtresses ; divers monuments confirment ce fait, désormais indiscutable.

II. — *Les Juges.*

Grâce à leur haute influence, les prêtres pouvaient occuper toutes les fonctions civiles ; c'était dans la classe sacerdotale que se recrutaient les *conseillers du roi*, les principaux officiers de l'Etat, et parmi eux les juges.

Les juges secondaires étaient tirés des nomes, mais les magistrats revêtus des plus hautes fonctions étaient recrutés parmi les prêtres de Thèbes, de Memphis et d'Héliopolis, ce qui s'explique facilement puisque c'est dans ces trois villes que se trouvaient les trois principaux collèges sacerdotaux, de chacun desquels on tirait dix juges.

Voici comment était organisé le pouvoir judiciaire : Il y avait à Thèbes un tribunal suprême composé de trente magistrats qui choisissaient parmi eux un président, qui portait au cou, comme insigne de sa fonction, une chaîne en or à l'extrémité de laquelle était fixée une pierre précieuse représentant la déesse *Saté* (la Vérité).

Le président élu désignait pour le suppléer, en cas de nécessité, un autre prêtre tiré du même collège que lui ; le tribunal se composait donc de 31 magistrats, tous instruits et capables, car les hiérogammates devaient connaître l'écriture sacrée, la cosmographie, l'astrologie, la géographie, la chorographie de l'Égypte et la topographie du Nil.

Les magistrats siégeaient en robe blanche de lin ; devant le président se trouvait une table sur

laquelle était placé le livre de Thoth contenant les dix livres de la Loi.

Bien que les juges fussent rémunérés par la cassette royale, ils juraient, en acceptant leurs fonctions, de désobéir au Roi s'il leur commandait jamais une action injuste.

Ces magistrats jouissaient auprès du peuple d'une très grande considération « parce qu'il leur était permis de voir le Roi *nu* », c'est-à-dire de le voir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Voici, maintenant, la procédure suivie dans une affaire portée devant le tribunal :

La demande faisait l'objet d'une requête écrite ; le défendeur répondait par le même moyen, et chacun, demandeur et défendeur, avait le droit à une réplique écrite.

Les juges consultaient ensuite le livre de Thoth, qui décidait du point litigieux. Après s'être concerté avec les juges, le président faisait connaître le jugement en tournant la figure de Saté (la Vérité) du côté de celui des plaideurs qui avait gain de cause. Il n'y avait donc ni avocats, ni avoués, ni plaidoiries, ni tout le fatras de notre jurisprudence. Sur la simple rédaction de placets, les juges prononçaient et échappaient ainsi aux séductions de l'orateur plus ou moins habile à manier les passions humaines et à s'en servir pour sa cause.

III. — *Cérémonies.*

Les cérémonies et les fêtes, toujours religieuses, étaient fort nombreuses en Egypte.

Grâce au calendrier sculpté sur la muraille extérieure du palais de Medinet-Abou, nous connaissons un grand nombre des fêtes de l'année; elles y figurent mois par mois. On y lit : *mois de Thoth*, néoménie (nouvelle lune, plus ordinairement le premier du mois), manifestation de l'étoile Sothis (Sirius); ce jour-là, l'image d'Ammon-Ra sortait processionnellement du sanctuaire, accompagnée par le roi Rhamsès, ainsi que par les autres images du temple; *mois de Paôphi*, le 19, jour de la principale panégyrie d'Ammon-Ra; l'image de ce dieu sort du sanctuaire, ainsi que celle de tous les autres dieux synthrônes; *mois d'Athyr*, etc., etc.

On a suffisamment recueilli de renseignements pour reconstituer en entier tout le calendrier civil et religieux des anciens Egyptiens; mais les plus importants documents à ce sujet ont été trouvés dans le palais de Médinet-Abou et dans le grand temple d'Esneh, sur les murs duquel on lit, ou plutôt on lisait il y a trente ou quarante ans, l'ordre des principales fêtes célébrées en l'honneur des trois divinités suivantes : *Ehnouphis*, *Neith* et *Haké* ou *Herka*.

Au même palais de Medinet-Abou se trouve également sculptée une grande cérémonie : c'est l'intronisation d'un roi; nous en parlerons bientôt, après avoir mentionné les Panégyries, qui étaient de grandes assemblées politiques et religieuses, ordinairement présidées par le roi ou par l'un des princes ses fils. Plusieurs monuments attestent que c'était un devoir essentiel de la royauté que cette célébration.

Le décret de Canope les donne comme des fêtes

dites *populaires*; c'était une sorte de *jubilé* auquel participait le pays tout entier et qui avait pour but de célébrer le trentième anniversaire de l'avènement du souverain en exercice.

Des panégyries moins solennelles avaient lieu dans les temples, aussi les dénommait-on *Panégyries des temples*; le décret de Rosette nous parle de celles-ci, ainsi que des deux autres genres de fêtes :

1° *Les fêtes à exode*, à l'occasion desquelles on promenait en procession des chapelles ou *naos* des Dieux, ce que les textes dénomment *sortie du dieu un tel*;

2° *Les jours éponymes du roi*; ces fêtes avaient lieu le 1^{er}, le 6 et le 15 de chaque mois.

Mentionnons parmi d'autres fêtes celle du lever de Sothis, point de départ de l'année; la fête des ancêtres (*Uga*), la fête de *Ptah-Sokari*, etc.

IV. — *Les Princes. — Intronisation royale.*

On instruisait les jeunes princes dans les principes et les préceptes de la religion, dans les arts et les sciences; enfin, des exercices gymnastiques complétaient leur éducation morale, et leur permettaient d'avoir le *mens sana in corpore sano*: ce qui leur était du reste très nécessaire, car le poste de roi n'était pas, tant s'en faut, une sinécure (1).

(1) La loi dont le roi était le premier serviteur réglait toutes les heures de la journée du roi. La première heure après le lever était consacrée à l'ouverture des dépêches relatives aux affaires publiques; le roi, revêtu de ses insignes et d'habits magnifiques, se rendait ensuite au temple; après diverses cérémonies, le grand-prêtre tirait du Rituel un précepte religieux dont il développait le sens et l'application devant le roi et l'auditoire. Le reste de la journée était également réglé par la loi qui prescrivait l'heure du bain, celle des repas, la qualité et la quantité des mets, la ration de vin, la durée du repas, enfin le temps du repos royal.

Les princes occupaient dans l'Etat des fonctions diverses: une loi leur réservait ces fonctions. Ils portaient un costume particulier, le *pedum*, et un éventail formé d'une longue plume d'autruche emmanchée dans une élégante poignée. Généralement le fils aîné a les titres de porte-éventail à la gauche du roi, secrétaire royal, commandant en chef de l'armée; le second fils était également porte-éventail, à la gauche du roi, secrétaire royal et commandant en chef de la garde royale; le troisième fils joignait à ses titres de porte-éventail et de secrétaire celui de commandant en chef de la cavalerie, c'est-à-dire des chars; enfin les princes avaient des titres sacerdotaux et des fonctions civiles; ils étaient prophètes, chefs suprêmes, etc.

Quand le prince par ordre de primogéniture parvenait au trône paternel, une grande cérémonie (panégyrie) consacrait son avènement, et c'étaient les Dieux mêmes qui donnaient l'investiture royale.

La reine assistait au sacre du roi, assise à ses côtés; du reste, dans toutes les cérémonies, elle figurait à côté de son époux, et ses fils et ses filles y avaient également une place assignée suivant leur rang.

Au palais de Médinet-Abou, il existe, parfaitement dessinée, une intronisation royale, celle du Pharaon Rhamsès-Meïamoun. On y voit deux autels surmontés de deux enseignes sacrées; deux prêtres, reconnaissables à leur tête rasée, sont devant le grand pontife qui préside à la cérémonie et qui tient en main le sceptre, insigne de ses fonctions; un troisième prêtre, sur l'ordre du grand pontife, lâche quatreoiseaux qui

s'envolent dans différentes directions ; le lâcher a lieu au moment où le président dit : « Donnez l'essor aux quatre vies : Amset, Sis, Soumans et Kebhsniv ; dirigez-vous vers le Midi, le Nord, l'Occident et l'Orient et dites aux Dieux de ces contrées qu'Horus, fils d'Isis et d'Osiris, s'est coiffé de la couronne royale et que le roi Rhamsès s'est également coiffé de la couronne royale. »

CHAPITRE III. — PSYCHOLOGIE, PHILOSOPHIE MORALE ;

LIVRE DES MORTS ; LIVRE DES RESPIRATIONS.

Les Egyptiens croyaient à l'immortalité des âmes ; d'après leur doctrine, celles-ci existaient primitivement au sein de Dieu ; elles désobéirent à leur créateur en quittant la sphère de l'air et en se rendant sur la terre où elles s'unirent avec la matière. De cette union naquirent les corps charnels, qui devinrent les prisons de l'âme.

« D'une seule âme, celle du tout-puissant, dit Stobée, (1) proviennent toutes ces âmes qui, comme distribuées, se répandent dans le monde. Ces âmes subissent maintes transformations ; celles qui sont déjà créatures rampantes se transforment en animaux aquatiques ; de ces animaux aquatiques dérivent les animaux terrestres et de ceux-ci les oiseaux. Des

(1) *Eclogæ physicae*. — J. Stobée est un écrivain grec qui vivait au IV^e siècle de l'ère vulgaire. Il nous a laissé une sorte d'*Encyclopédie* ou d'*Antologie* de près de 500 fragments célèbres, réunis sous les noms de *Eclogæ physicae*. — Nous ignorons de quel auteur est le fragment d'*Hermétisme* que nous mentionnons, mais nous dirons qu'il nous paraît avoir une origine très ancienne.

créatures qui vivent élevées dans l'air naissent les hommes. Comme hommes, les âmes reçoivent le principe de l'immortalité, deviennent génies puis parviennent dans le chœur des Dieux. »

Nous avons tenu à rapprocher ce passage de la doctrine égyptienne sur l'âme, car il nous montre deux choses : la première, la commune origine de l'âme ; la seconde, la transformation de l'âme animale en âme humaine, une sorte de métempsycose renversée, la seule admise par les Egyptiens.

La doctrine égyptienne, celle du moins professée par les prêtres, nous apprend que, souillées par leur séjour terrestre, ces âmes vont en expiation habiter le corps des animaux ; puis, des sphères célestes, elles reviennent enfin à leur premier séjour.

La raison pour laquelle les Egyptiens prennent tant de soin pour conserver le corps du mort sera bientôt expliquée ; pour l'instant, nous dirons qu'il semblerait, d'après ce qui précède, que les Egyptiens croyaient à la métempsycose ; nous pensons que c'est là une erreur, surtout accréditée par ce passage d'Hérodote (1) : « Ils (les Egyptiens) ont aussi les premiers avancé que l'âme des hommes est immortelle et qu'après la destruction du corps elle entre dans un autre animal toujours prêt à naître ; qu'elle parcourt ainsi successivement tous les animaux qui vivent sur la terre et dans les eaux ou qui volent dans les airs, et qu'enfin elle retourne de nouveau dans le corps d'un homme naissant. Ce retour a lieu

(1) T. II, Liv. II, § 123.

après une période de trois mille ans. Quelques Grecs ont adopté cette doctrine, les uns dans les temps reculés, les autres plus récemment, et l'ont donnée comme étant la leur. Je connais bien leurs noms, mais je ne les écrirai pas. »

Nous pouvons nommer ceux qu'Hérodote ne veut pas désigner: c'est Phérécyde, Pythagore et Anaxagore, ce dernier contemporain d'Hérodote; après celui-ci nous mentionnerons Archélaüs, disciple d'Anaxagore, Socrate et Platon postérieurs à Hérodote.

Dans le passage ci-dessus mentionné il y a lieu de remarquer ces expressions de *corps d'un homme nais-sant*, expression qui prouverait que les Egyptiens n'admettaient pas que l'âme dût reprendre son ancien corps. Ainsi donc le motif que l'on attribuait à l'embaumement n'était pas, comme on l'a dit jusqu'ici, afin de permettre au mort de retrouver son corps dans une résurrection quelconque; en effet, les Egyptiens se faisaient embaumer parce qu'ils supposaient que la transmigration de leur âme ne commençait que quand celle-ci était absolument privée de la présence de son corps, c'est-à-dire quand celui-ci était entièrement détruit, réduit en poussière; or tant qu'il restait même des parcelles de ce corps, l'âme avait la faculté de rester près de lui et par conséquent de ne point se réincarner.

Voilà pourquoi les Egyptiens s'efforçaient avec tant de soins de retarder le moment de l'entière destruction du corps et utilisaient tous les moyens en leur pouvoir dans ce but, et tout particulièrement l'embau-

mement, qui garantissaient le corps de la pourriture, principe de la destruction finale et irréparable.

Servius (1) nous dit formellement ce qui précède. (SERVIUS, in *Virgil.*, III, v. 68.)

Faute de documents plus anciens, nous sommes bien obligé d'étayer notre affirmation sur cet auteur. « Les sages Egyptiens, dit-il, cachent leurs cadavres pour les conserver le plus longtemps possible, afin que l'âme attachée au corps un long espace de temps ne puisse de sitôt passer dans d'autres corps. Les Romains au contraire brûlaient les cadavres afin que l'âme pût retourner dans le grand tout, c'est-à-dire dans la nature. »

Pour aller au devant d'une objection que pourrait faire le lecteur, nous devons ajouter que de nombreux égyptologues, ne comprenant nullement l'ésotérisme contenu dans le *Livre des morts*, en ont faussement interprété un grand nombre de passages, notamment celui qui concerne l'arrivée de l'âme du défunt à l'entrée des champs d'Aarou ; dans le chapitre LXXX on peut lire ce qui suit : « Dans le cours de ses pérégrinations, l'âme ne revêtait que l'image de son corps », c'est-à-dire le périspit, le corps astral, « mais quand l'âme s'approche des champs d'Aarou, elle devrait se réunir à son corps. » S'étayant sur ce passage, certains égyptologues ont affirmé que l'embaumement n'avait pour but que de conserver le corps pour cette sorte de résurrection. Or rien n'est plus faux. Ce

(1) « *Ægyptii periti sapientiâ condita diutius reseruant cadavera, scilicet ut anima multo tempore perduret et corpori sit obnoxia nec cito alio trans:at. Romani contra faciebant, comburentes cadavera, ut statim anima generalitatem, id est, in suam naturam rediret* »

passage signifie tout simplement que le mort devait matérialiser son corps astral pour se présenter corps et âme à l'état *d'agenère* dans les champs d'Aarou. On ne saurait donner une autre interprétation à ce passage. C'est de la dernière évidence, puisque beaucoup de corps d'hommes justes, n'ayant pas été embaumés ou ayant été détruits pour un motif quelconque, n'auraient jamais pu arriver à la béatitude finale, ce qui serait d'autant plus injuste qu'ils ne pouvaient être rendus responsables de la destruction de leur cadavre.

Du reste, le même *Livre des morts* va encore nous fournir une preuve de l'interprétation que nous venons de donner. Nous y lisons, en effet, que le mort, ayant franchi la porte (la première porte du ciel), s'avance illuminé par la lumière divine qui l'instruit. « Le mort entre alors dans une série de transformations ; il se change successivement en épervier (ch. LXXVIII), en lotus (ch. LXXXV), en héron (ch. LXXXIII), en grue (ch. LXXXIV), en oiseau à tête humaine (image de l'âme) (ch. LXXXV), en hirondelle (ch. LXXXVI), en serpent (ch. LXXXVII), en crocodile (ch. LXXXVIII).

Or il est bien évident que le défunt n'a pas besoin, pour opérer les transformations qui précèdent, d'avoir été les animaux énumérés et d'avoir conservé leur cadavre par la momification ; c'est donc par la simple force de sa volonté que le défunt revêt toutes les formes qu'il lui plaît (1) ; c'était même une faculté

(1) Dans un très grand nombre de chapitres du *Livre des morts* le défunt demande « la faculté de revêtir toutes les formes qui lui plairont ».

accordée aux justes. Nous revenons plus loin sur ce sujet, en analysant le *Livre des morts*.

Telles sont les idées que beaucoup d'égyptologues n'ont pas connues et n'ont pu dès lors faire passer dans leurs travaux ; de là des passages, tout à fait incompréhensibles pour eux et pour leurs lecteurs.

I. — *Métempsyose.*

Les Egyptiens croyaient-ils à la métempsyose, c'est-à-dire à la transmigration de l'âme humaine dans le corps d'animaux ? Nous l'avons déjà dit, nous ne le pensons pas. — Les prêtres pouvaient bien, dans un but intéressé, professer cette doctrine, pour inspirer au peuple une crainte salutaire et servir ainsi la politique des gouvernements. On conçoit très bien aussi que les Egyptiens frappés par cette terreur cherchaient, soit dans l'exercice des vertus, soit dans des pratiques superstitieuses à échapper par tous les moyens aux humiliantes transmigrations dans le corps des animaux. Ils devaient, pour éviter ce châtement et pour expier leurs fautes, faire de larges aumônes aux prêtres. Les Egyptiens, instruits au contraire, croyaient non à la *métempsyose*, mais à la *métensomatose*, c'est-à-dire non à la transmigration de l'âme dans des corps d'animaux, mais en de nouveaux corps humains.

La doctrine de l'immortalité de l'âme et de ses transmigrations avait bien eu pour origine, dans l'antiquité, l'Égypte, et c'est bien de ce pays que l'idée passa en Grèce et de là dans le monde occidental, importée par Platon qui avait été le premier disciple

des prêtres égyptiens. Pausanias (1) nous apprend même à ce sujet que « Platon modifia les idées de métempsycose et de transmigrations venues originairement des Égyptiens ou des Chaldéens et des mages de l'Inde ».

De son temps, Platon passa même chez ses contemporains pour l'inventeur du dogme de l'immortalité. Mais les pères de l'Église admettaient seulement que le philosophe grec avait le premier fait connaître aux Grecs le dogme de l'immortalité de l'âme, mais qu'il l'avait emprunté aux livres de Moïse et des prophètes (2), assertion absolument fautive et insoutenable.

Du reste, même de son vivant, on avait dénié à Platon d'avoir le premier parlé du dogme de l'immortalité. Cinq siècles après lui, Athénée a parfaitement démontré que Platon n'était nullement l'auteur, l'inventeur de ce dogme (3), puisque Homère (4) avait dit dans l'*Illiade*, en parlant de la mort de Patrocle : « Son âme, s'envolant de ses membres, se rend aux Enfers, déplorant le sort fatal qui la forçait à abandonner la vigueur et la jeunesse. »

On voit donc par les expressions d'Homère que l'âme survivait au corps.

Étudions maintenant la doctrine psychologique des Égyptiens à l'aide de leurs livres, surtout avec deux ouvrages tout à fait incompréhensibles pour la

(1) L. IV, ch. xxxii.

(2) V. Justin, martyr, *Apolog. p. la chrét.*, collect. des œuvres polémiques d. s. Pères ; Wurtzbourg, 1777, t. I, p. 127.

(3) XVI^e livre de l'*Illiade*, v. 856 et 857.

(4) Athénée, *Deipnosoph.*, XI, ch. xv.

majeure partie des archéologues ; nous voulons parler du *Livre des morts*, faussement dénommé *Rituel funéraire*, et du *Livre des respirations*.

II. — *Le Livre des morts*.

De tous les livres religieux de l'antique Egypte, le *Livre des morts* est le plus important : il contient en effet l'exposé de la doctrine des Egyptiens sur la destinée de l'âme après la mort. Il existe des variantes de ce livre en grande quantité, parce que presque toutes les momies en possèdent auprès d'elles un exemplaire qui était plus ou moins complet, disons même plus ou moins abrégé, suivant la fortune de celui dans la caisse duquel il se trouve ; car il ne faut pas oublier que les manuscrits sur papyrus revenaient à un prix très élevé et proportionnel naturellement à leur longueur.

De tous les *Livres des morts* trouvés jusqu'ici, le plus complet est celui du *Musée de Turin* qui a été publié par Lepsius et dont nous donnons ci-dessous une analyse fort courte.

Ce livre débute par un important dialogue (ch. I) de l'âme au moment où elle vient de quitter le corps du défunt ; celui-ci s'adresse à la divinité infernale, il énumère tous les titres qu'il croit avoir à produire afin d'être admis dans l'Amenti. Le chœur des âmes glorifiées qui assistent au débat intervient en faveur du défunt et appuie sa prière. En ce moment, le prêtre, qui est sur la terre, joint sa voix au chœur des âmes et implore la clémence céleste.

Osiris se laisse fléchir et dit au mort : « Ne crains rien en m'adressant ta prière pour la pérennité de ton âme, afin que j'ordonne que tu franchisses le seuil. »

Ainsi rassurée par la divine parole, l'âme du défunt, autorisée pour ainsi dire, pénètre alors dans l'Amenti, mais elle poursuit ses invocations. — Les chapitres II, III, etc., jusqu'à XIV, nous fournissent brièvement des détails relatifs à la mort et aux premières cérémonies des funérailles. Après avoir franchi les portes de l'Amenti, l'âme, à son entrée dans la région infernale, se trouve éblouie par l'éclatante lumière du Soleil, qu'elle aperçoit pour la première fois dans l'hémisphère inférieur ; aussi entonne-t-elle un hymne de louanges au Soleil, sous forme d'invocation, à laquelle se mêle parfois une sorte de litanie (ch. XV).

Après cet hymne se trouve une vignette qui nous montre l'adoration du Soleil, glorifié à la fois dans le ciel, sur la terre et dans l'Amenti (ch. XVI). Cette vignette indique la fin de la première partie du *Livre des morts*, et lui sert comme d'introduction.

Dans la seconde partie du *Livre*, nous allons assister aux diverses pérégrinations de l'âme dans l'hémisphère inférieur.

Pour voyager sur notre terre, il faut de l'argent ; pour parcourir la région de l'Amenti il faut de la nourriture, c'est-à-dire de la science ; or ces deux mots égyptiens sont synonymes, nous allons le voir, et fréquemment employés, identifiés même, dans le *Livre des morts*. Ceci justifie bien ce que dit Horapollon dans ses *Hiéroglyphes* : « Les Egyptiens

appellent la science *Sbo*, qui signifie *plénitude de nourriture*. Or la *science sacrée* des choses religieuses est bien la seule nourriture mystique que l'âme puisse emporter pour la soutenir dans ses longues pérégrinations après la mort. L'âme qui ne posséderait pas une quantité de cette science sacrée ne pourrait parvenir au but final de son voyage et obtenir par conséquent grâce auprès du tribunal d'Osiris ; il lui faut donc, avant d'entreprendre son voyage, faire une ample provision de nourriture ou de science sacrée. » C'est à cela qu'est consacré en grande partie le chapitre XVII qui ouvre la seconde partie du *Livre*.

Mais combien peu de lecteurs qui parcourent ce livre XVII en comprennent la signification ! Ainsi l'exégèse de ce chapitre nous apprend que le mot *Aarou* est le *champ qui produit les moissons divines* dans les régions ultra-terrestres. Ce champ est cultivé par les mânes qui y séjournent et s'y promènent ; aussi les chemins qui conduisent à ce grand champ entouré de murs en fer étaient-ils mystérieux et aboutissaient à des portes percées dans ce mur.

Ce chapitre XVII est accompagné d'une belle vignette qui représente les plus augustes symboles de la religion égyptienne, qui sont expliqués par le texte, mais insuffisamment peut-être pour certains symboles, du moins pour nous savants ignorants du XIX^e siècle.

Les chapitres de XVIII jusqu'à XX inclusivement nous fournissent une série de prières qu'on récitait pendant l'embaumement du défunt, tandis qu'on enroulait le corps dans ses bandelettes. Ces prières sont adressées au dieu Thoth. (l'Hermès égyptien)

qui remplit le rôle de *Psychopompe*, c'est-à-dire de conducteur des âmes. Ces invocations au dieu Thoth présentent un grand intérêt, car elles font allusion à la grande épopée d'Osiris et de sa lutte contre Set.— Le défunt, s'adressant au dieu, le supplie de lui rendre le même service qu'il a rendu autrefois à Osiris et à son fils Horus, *vengeur de son père*.

C'est dans le chapitre XVIII qu'on trouve le nom du dieu Astès, qui préside aux chemins des morts (1).

Malgré l'intérêt que comportent tous les chapitres de ce *Livre des morts*, nous sommes bien obligé d'en passer beaucoup sous silence et de ne mentionner que très brièvement le contenu de certains autres chapitres.

Ceci dit, poursuivons notre récit.

Une fois le corps transformé en momie et l'âme munie de science (nourriture spirituelle), le défunt va commencer ses pérégrinations (ch. XXX). Encore en ce moment, il est immobile et comme en catalepsie. Pour recouvrer l'usage de ses membres, il doit s'adresser aux dieux. Ceux-ci lui rendent bientôt toutes les facultés qu'il avait durant sa vie ; il peut successivement se tenir debout, marcher, parler, prendre sa nourriture et surtout combattre ; car le combat ne finit point avec la vie, comme on va voir.

En effet, dès son entrée dans la vie d'outre-tombe, de grands obstacles se présentent devant le désincarné ; il trouve sur son chemin des monstres terribles serviteurs dévoués de Set (2), le meurtrier d'Osiris. Ces

(1) Ce dieu Astès est plusieurs fois mentionné dans le *Livre des morts*, notamment au chapitre CXLV.

(2) Le Typhon des Grecs.

monstres sont d'autant plus dangereux qu'ils sont généralement amphibies : ce sont des crocodiles, d'énormes tortues à dures carapaces, des serpents et autres reptiles, qui tous se jettent sur le désincarné pour le dévorer (ch. XXXI à XLI). Si celui-ci n'a pas de nourriture mystique en quantité suffisante, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà vu, de la science, il éprouve de véritables effrois ; il peut même croire qu'il est dévoré ; alors il ne peut arriver à la fin de ses épreuves. Au contraire, s'il possède une provision suffisante de science, il fixe ses regards sur les yeux de ces animaux, il les hypnotise, et dès lors il n'a rien à craindre d'eux ; tel le dompteur moderne que nous voyons entrer dans la cage des lions et autres fauves : s'il se montrait timide et craintif, il serait bien vite dévoré.

Mais la fixité du regard n'empêche pas toujours les combats, dans lesquels, ajoute le *Livre des morts*, le désincarné et les monstres s'injurient. Enfin, le défunt, qui, après sa victoire, va se nommer l'Osiris, parvient à renverser tous ses ennemis et à forcer le passage ; il chante alors des chants de victoire dans lesquels il s'assimile à tous les dieux, dont les membres sont devenus siens (ch. XLII).

« Mes cheveux, dit-il, sont ceux de l'abîme céleste ; ma face, celle du soleil ; mes yeux, ceux d'Hathor », et ainsi de suite de toutes les parties du corps (ch. LII).

Après ces luttes, ces combats et ces travaux de toutes sortes, l'Osiris a besoin de repos ; aussi s'arrête-

t-il quelque temps pour reprendre des forces et repaître sa faim mystique (ch. LIII).

A part ses combats, il lui a fallu éviter de grands dangers: il a échappé au billot sur lequel on décapite les damnés; il ne s'est pas égaré dans le désert sans limites, dans lequel on meurt de faim et de soif (ch. L-LI). — Du haut de l'arbre de la vie, la déesse Nout lui verse une eau salubre et reconfortante qui le rafraîchit et lui permet ainsi de reprendre sa route afin d'arriver à la première porte du ciel (ch. LVII et LXIII). Arrivé là, un dialogue s'engage entre le mort et la lumière divine qui l'instruit (LXIV). Ce dialogue, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, est un des plus beaux morceaux du *Livre*; il présente des analogies frappantes avec le dialogue engagé (au début du *Pymauder*) entre Thoth et la lumière, dans lequel dialogue celle-ci explique à Thoth les sublimes mystères de la nature. Enfin le mort a franchi la porte, il continue ses pérégrinations; il avance, mais cette fois illuminé par cette nouvelle lumière, à laquelle il adresse ses invocations. Il passe alors (LXV—LXX) par une série de transformations et revêt la forme de symboles divins de plus en plus élevés et s'identifie avec eux; plus haut, nous avons parlé de ces transformations. Le mort arrive bientôt à la demeure de Thoth; il la traverse, et celui-ci lui remet un livre qui contient des instructions pour poursuivre sa route, ainsi que de nouvelles leçons de science, qui lui seront bientôt indispensables (XC).

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

PARTIE LITTÉRAIRE

À la Dédaignée

*Muse, qui donc es-tu, diva consolatrice (1)
Qui sur mon front lassé poses ta lèvre en fleur ?
Ta bonté vient sourire à ma jeune douleur
Et tu marches front haut, comme une impératrice.
Souvent je me demande, ô spectre radieux,
Lorsque vient ton baiser en aide à ma détresse,
(Tant il est délirant), s'il est d'une maîtresse
Ou d'une mère (tant il est chaste et pieux) !
Pour tendre que je sois, je te respecte encore :
Mère, je te chéris ; — amante, je t'adore !*

1880.

*Comme Athénée du front de Zeus, ô Muse altière
Qu'évoque notre amour jamais rassasié,
Déesse, tu naquis du front extasié
Des aèdes, charmeurs de l'inerte matière.
Or, tu fus faite ainsi : le Poète pieux,
Ouvrant sur l'infini son œil visionnaire,
Fit flamboyer au Ciel son rêve radieux ;
Et pour éterniser sa forme imaginaire,
A jamais te figea dans l'essence des dieux.*

(1) *Rosa Mystica*, poèmes avec une préface en prose ; Paris, Lemerre, 1885, in-12, pp. 136-139.

— *O douce Illusion à nos cœurs coutumière,
Fantôme fait d'amour, de gloire et de lumière!
De ta bouche où voltige un sourire, souvent,
De ta bouche adorable et fine — et que colore
Un sang fait d'ambrosie et de soleil levant, —
De ta bouche s'exhale, ondoyant et sonore,*

*Le LOGOS saint, vêtu du Rythme grave et pur :
Telle jaillit Aphrodite des flots d'azur...
Et tes larges yeux noirs (où couve le Mystère
Mi-voilé, que ta bouche entr'ouverte doit taire
Jusqu'au jour où, sublime entre tous, paraîtra
Celui qui, SOMMÉ, le Verbe parlera);
Tes yeux noirs, langoureux ou souriants ou tristes,
Quand tu daignes parfois les baisser jusqu'à nous,
D'un tel enchantement baignent nos yeux d'artistes,
Que nous rampons, ensorcelés, à tes genoux !*

*Les hommes, enchaînés à leur argile immonde,
Ne te devinent pas, errante par le monde,
O Déesse! et visible aux seuls initiés;
Le profane s'écrie : — à bas cette chimère !*

*Mais nous faisons, ô notre sœur et notre mère,
Nos pleurs fervents et doux ruisseler sur tes pieds !*

— *Puisque l'homme vulgaire et dont la vue est brève,
O Fleur superbe, éclore à la tige du Rêve,
Splendeur conceptuelle, ô reine du jardin
Idéale, n'a pour toi qu'ignorance et dédain :
Je veux chanter ta gloire impérissable, Rose
Dont la sève est le sang du poète, et qu'arrose*

*Le flot perpétuel des larmes de ses yeux ;
 ROSE MYSTIQUE — et qu'un zéphir harmonieux
 Sur un rythme très lent fait se bercer sans trêve,
 O Fleur superbe, éclore à la tige du Rêve !*

Décembre 1883.

STANISLAS DE GUAITA.

HESPERUS

(Suite)

*Non moins affreux, ayant pour membres des serpents
 Et d'impurs scorpions l'un sur l'autre rampants,
 Les Avars, ployés vers des tables étroites,
 Rangent soigneusement des cailloux dans des boîtes ;
 Quelqu'un vient et leur dit : « Sciez ces troncs, hissez
 Ces blocs ! » et quand ils ont, esclaves harassés,
 Scié les troncs, hissé les blocs, leurs mains avides
 Pour unique salaire obtiennent des noix vides,
 Et tous courent, furtifs et le regard sournois,
 Enfourer dans des trous les coquilles de noix !
 Plus bas, une rondeur se gonfle et se resserre :
 Helminthes fourmillants d'un immonde viscère,
 Là pullulent, heureux, les Amants de la Chair :
 Puisque l'homme devient l'amour qui lui fut cher,*

*Ils se sont incarnés dans leur sale espérance.
Fardés, les membres oints de suie et d'huile rance,
Décrépits, gracieux, d'un geste libertin
Retroussant des haillons de gaze et de satin,
Et, vieillards, sur des fronts chargés de cent années,
Mélant des cheveux gris à des roses fanées,
Les uns, comme on verrait entre des bras d'amant
Le jeune époux tenir l'épouse au corps charmant,
Enlacent d'une étreinte éperdue un squelette
Qu'à leur lèvres céda la dent de la belette,
Et baisent, enivrés d'amour dans un cercueil,
Le trou qui fut la bouche et le trou qui fut l'œil;
Dans un bosquet qui voit sous les pleurs des cascades
Se jouer des guenons au lieu d'hamadryades,
D'autres, priapes fous, sans aucun vêtement,
Mais de la tête aux pieds velus horriblement,
Presque animaux, scandant leurs cris d'infâmes gestes,
Environnent d'un chœur de danses immodestes
Des torses de vénus faits d'excréments durcis.
Et tous portent la joie en feu sous leurs sourcils,
Car tel est le Désir dont ces Ames sont faites
Qu'étant dans l'infamie elles sont dans les fêtes!
Mais voici : pour avoir tenté nos fronts élus,
Les vieillards débauchés, les priapes velus,
Comme par la fenêtre on jette des ordures,
Seront précipités en des géhennes dures.
Plus d'amours ni de jeux. Fainéants, au travail!
L'atelier rude après le languissant sérail.
Et leurs mains, à la molle étreinte habituées,
Devront broyer du fard pour les prostituées!*

Aveugle enfer, hélas!

Cependant, pèlerins

*Miraculeux, passants des abîmes sereins,
Notre angélique essor traverse des fumées,
De flamme, de musique et de parfum tramées!*

*Roulant de toutes parts cet éclair adouci
Qui tremble à l'orient de la perle, voici
Que les Cités du Ciel s'ébauchent dans la brume;
Et, suprême, au delà des paradis, s'allume
Jérusalem, au loin, comme une lampe d'or!*

*Mais sur quel seuil devra se poser notre essor?
Car celui qui discerne et qui groupe les âmes
Selon la parenté de leurs intimes flammes
Fonda pour les Élus de l'épreuve émigrés
Autant de Cieux qu'il est dans l'amour de degrés;
Et le séjour prescrit par sa miséricorde
Si strictement avec les habitants concorde
Que toute autre lumière aveuglerait leurs yeux.*

Nous montons à travers les Cieux, cherchant nos Cieux.

*O spectacle! Un Eden, dans une gloire pâle,
Ouvre sur l'infini des portiques d'opale,
Candide et confiant symbole de l'accueil,
Qui propose à nos pas et conseille à notre œil
De pénétrer jusqu'aux clartés intérieures.
Blanches, aux toits d'argent, s'élèvent les demeures;
Le flamboîment issu du cri de Jéhovah,
Lorsque l'aîné des jours naturels se leva,*

*Baigne les dômes clairs, et, docile aux hélices
Des longs jardins, allume, en glissant, les calices.*

*La neige, sur le sol, se mêle aux fleurs d'été;
Neige spirituelle, elle a nom Chasteté.
Toute chose, en un lieu céleste, représente,
Et, de réalités naturelles exempte,
A des réalités intimes correspond.
Ici le jour, couleur d'une perle qui fond,
Lucide, mais terrestre encor dans son essence,
Des Esprits qu'il éclaire est l'humble Connaissance;
Les Hymens, pour figure, ont ces blanches maisons
Où le Désir grim pant suspend des floraisons
Parfois de lys, parfois de rouges amarantes;
Et les fenêtres sont des Candeurs transparentes.
Des Anges, sous les fleurs, rayonnent deux à deux;
L'Amour qu'ils ont en eux transparait autour d'eux,
Plus vif selon qu'ils font de plus sacrés Usages;
Il est l'ardente chair de leurs jeunes visages,
Azure leurs regards, embrase leurs cheveux,
Les vêt d'une syndone irisée où leurs vœux
Sont brodés en festons de perles et de gemmes,
Et, royal, sur leurs fronts pose des diadèmes.
Nul n'est oisif. Les uns ensemencent les champs,
Taillent la vigne, ou dans la cité sont marchands;
D'autres sont conseillers ou maîtres de milices;
Mais l'hymen associe aux labeurs les délices:
En deux ramiers, avec un bruissement doux,
Des lèvres de l'Épouse aux lèvres de l'Époux
Se croise du Baiser le symbole fidèle;
Chaque ramier, couleur de neige en venant d'Elle,*

*A des ailes de flamme en revenant de Lui.
Et quand, à l'occident de leur Ciel, aura lui
Le signe interrupteur des soins et des négoce,
Ils s'en iront, époux conviés à des noces,
Ardent midi qui s'offre en exemple au matin,
Près d'un couple nouveau s'asseoir en un festin.
Sur des tables qu'éclaire entre de blancs pilastres
La constellation d'une lampe à sept astres,
Ils se partageront les pains de pur froment
Et vers l'Amour, soleil du plus haut firmament,
Leurs bras élèveront les coupes solennelles ;
Puis, sous les myrtes purs, inclinés en tonnelles,
Ce sera le moment des Spectacles, des Jeux,
Des chastes entretiens sur les gazons neigeux,
Dans les feuilles, pendant qu'une fleur, balancée
Au toucher de leurs fronts, se teint de leur pensée ;
Et, bientôt, enlacés d'un geste plus aimant,
Ayant l'ombre autour d'eux comme un consentement,
Vers les maisons d'hymen, secrètes sous les branches,
Ils marcheront, pensifs, avec les lenteurs blanches
De deux cygnes voguant sur un sombre canal,
Jeunes Ames au corps chaque soir virginal,
Qu'isolera du ciel, des cités, des ramées,
Un bruit mystérieux de portes refermées.*

*Nous passons ! Dans les cieux sans limite agrandis
S'échelonnent encor des villes, paradis
Plus parfaits et peuplés de plus sublimes hôtes,
Suivant qu'ils sont placés en des zones plus hautes :
Mais, parmi tant de seuils sacrés, il n'en est pas
Un seul qui soit égal à l'orgueil de nos pas ;*

*Le besoin de la vie extrême nous dévore ;
Et nous montons, plus purs si nous montons encore !*

*Tout s'enfuit. Les Edens, les Cieux, ont-ils été ?
Plus rien.*

L'espace immense.

*Au fond, une clarté
Terrible ! et qui, semblable à quelque aimant avide,
Nous attire, éperdus, à travers tout le vide.
Nous allons. Elle s'enfle, et devient, de flambeau,
Fournaise ! le levant qui s'empourpre est moins beau.
Puis, des chaleurs. Nos corps sentent par chaque pore
Suinter de l'ombre, reste impur qui s'évapore. †
Nous sommes nus. Le rouge et chaud rayonnement
Pénètre dans nos chairs plus immédiatement.
Tout notre être devient un élan qui s'embrace
Dans la proximité de la dernière extase.
Nous voyons à travers des splendeurs de bûcher
Des formes tressaillir, des couleurs s'ébaucher,
Et, comme un matelot, de la mer solitaire
Voit surgir sa patrie et jette ce cri : Terre !
Sublimes arrivants, nous avons crié : Ciel !*

*Front de l'immensité, but providentiel
Des Sagesse, Sion qui trônes au pinacle
De l'affranchissement suprême, Tabernacle !...
Reçois notre salut, Monde sacerdotal
Où les Anges vêtus d'un fluide cristal
Apparaissent tout nus, étant les Innocences,
Où le Bien et le Vrai, conjoignant leurs essences
Dans un extrême effort d'épanouissement,*

*Consomment sans relâche en l'éternel moment
 Les mystères du saint hymen que symbolise
 Ce couple tout parfait, le Seigneur et l'Eglise !
 Flamme de la Chaleur et rayons du vrai Jour,
 Nous entrons dans le gouffre auguste de l'Amour ;
 Et nous sommes un des sourires de la Joie.
 Mon sein qui brille s'offre à ton sein qui flamboie ;
 Homme et Femme toujours, mais à Dieu même égaux,
 Dans l'âme et dans la chair chastement conjugaux,
 Nous percevons enfin les délices complexes
 De la communion angélique des sexes,
 Et, livrés en esprit aux plaisirs de la chair,
 Sous l'enveloppement d'un immuable éclair
 Nous possèdons à jamais l'heureuse frénésie
 D'être ceux qu'illumine, embrase et rassasie
 L'Amour, soleil sacré, feu plus pur que le feu,
 En qui brûle, au zénith de la sagesse, Dieu ! »
 Criant ainsi, le nain levait des bras augustes.
 Sur les rocs écroulés, dans les branches d'arbustes,
 Forme noire, il roula du haut de l'Abendthor,
 Se perdit dans la nuit, se laissa voir encor,
 De rocher en rocher, de racine en racine,
 Gagnant le faite clair d'une côte voisine,
 Mais, là, d'un bond si bref disparut à mes yeux
 Que je crus qu'il s'était envolé dans les cieux !*

V

L'ACCOMPLISSEMENT

*Voyageur, je quittai Francfort à l'improviste.
 Bien des fois, en wagon, quand venait la nuit triste,*

*Morose et las, le front sur la vitre incliné,
Il m'advint d'évoquer le vieil illuminé ;
Et, compagnons pensifs des nocturnes voyages,
Ses songes rappelés se mêlaient aux nuages.
Puis j'oubliai.*

*Trois mois plus tard, quand je revins,
Il me restait de l'homme et de ses propos vains
Un souvenir pâli qui se brouille et s'efface.*

*Un matin, je rôdais près de la Judengasse,
Regardant les murs peints et les balcons de bois ;
A mon rêve, un instant, se mêlèrent les voix
De deux hommes causant sur le pas d'une porte.*

*Pressentiment furtif ou caprice, n'importe,
J'écoutai.*

*« L'aventure est vraie, et je la sais
Pour l'avoir lue hier dans les journaux français »,
Disait l'un.*

Et voici ce que savait cet homme :

*Près du pôle, au delà des pays que l'on nomme,
Dans un palais bâti sur des blanches hauteurs,
Seule, une femme, avec deux ou trois serviteurs,
Sans motif (le conteur ajoutait par folie),
Depuis trois ans s'était, vivante, ensevelie.
Et cette femme était fille d'un roi du Nord.
De sa paix différente à peine de la mort
Elle sortit un soir ayant eu la pensée
De glisser en traîneau sur la neige glacée.*

*Promenade fatale. Elle ne revint pas.
 Sans doute l'aquilon qui fouette les frimas
 Et porte l'avalanche éparse dans son aile
 Lui fit un blanc linceul de la neige éternelle.
 Mais nul ne fait parler le vent sibérien,
 Et de l'histoire, en somme, on ne connaissait rien,
 Sinon le jour précis du départ de l'absente.
 C'était le seize avril mille huit cent soixante.*

Alors je me souvins du nain et le cherchai.

*Je ne vis que le trou du hibou déniché,
 Et j'appris que, défunt sans parents ni fortune,
 Il était enterré dans la fosse commune.*

*Au cimetière, un homme, un jardinier, je crois,
 Me guida, pour un peu d'argent, vers une croix.
 Petite et de bois noir, ainsi qu'il est coutume
 Pour les gens qu'à ses frais une paroisse inhume,
 Elle penchait, oblique, entre quelques sapins.
 Incliné, j'y pus lire en caractères peints :
 « Hespérus, » la peinture étant encor récente,
 Et, plus bas, « seize avril mille huit cent soixante ».*

FIN

CATULLE MENDÈS.

BIBLIOGRAPHIE

*Le dernier livre de J.-B.-André Godin, fondateur du
 Familistère*

LA RÉPUBLIQUE DU TRAVAIL ET LA RÉFORME PARLEMENTAIRE

In-8 broché avec le portrait de l'auteur, 8 francs.

Au début de l'année 1888, la plupart des journaux français et étrangers signalèrent la perte immense que

venait de faire le monde du travail et de la pensée, en la personne de Jean-Baptiste-André Godin, le fondateur du Familistère de Guise.

Nous ne rappellerons pas ici ce qu'est le Familistère, œuvre colossale en son genre, réalisant l'association du capital et du travail dans les conditions les plus dignes d'examen et d'étude.

Notre objet spécial est de signaler l'apparition du volume, digne couronnement de l'œuvre de Jean-Baptiste-André Godin, et que celui-ci achevait quand la mort l'a frappé. Ce livre vient d'être publié par les soins de sa veuve, née Moret.

Il contient la pensée suprême de son auteur, les conclusions sociales auxquelles il était arrivé, après une vie qui l'a fait passer tour à tour du rang de simple ouvrier à celui de patron, puis de grand manufacturier, possesseur d'usines en France et en Belgique, conseiller général, député, etc.

Les conclusions proposées par un tel homme revêtent donc un caractère de précision et de praticabilité qui les recommandent à l'attention générale, surtout au milieu des difficultés sociales qui nous assaillent et que, précisément, Jean-Baptiste-André Godin voulait prévenir ou résoudre, en écrivant son livre.

La République du Travail et la Réforme parlementaire comprend cinq parties.

La préface intitulée: *Les trois réformes fondamentales* indique avec concision et netteté par quoi il faut commencer pour sortir de l'impasse où l'on se débat entre l'urgence des réformes et l'impossibilité de se procurer les ressources nécessaires pour y faire face.

Ces trois réformes fondamentales font chacune l'objet des trois premières parties du volume. Elles sont désignées comme suit :

Première partie

L'organisation vraie de la puissance sociale.

Deuxième partie

L'établissement équitable des ressources de l'État et l'organisation du droit de vivre

*Troisième partie***L'organisation et l'émancipation du travail**

Avant de reprendre chacune de ces trois parties pour en indiquer les points principaux, disons que la quatrième est intitulée : *La République française et le Socialisme*, et la cinquième : *La politique des Gouvernements de privilèges et celle de la République du travail*.

Enfin, dans un dernier chapitre intitulé *Conclusion*, André Godin indique aux électeurs et aux mandataires du peuple ce que le devoir leur commande aujourd'hui pour opérer d'une façon régulière et pacifique l'évolution inéluctable qui se prépare dans nos sociétés.

∴

Revenons aux trois réformes fondamentales, but spécial de l'œuvre de J.-B.-André Godin.

La première, avons-nous dit, a pour but *l'organisation vraie de la puissance sociale*.

L'auteur, après avoir montré que les droits politiques et sociaux sont corrélatifs du droit de vivre que l'homme apporte en naissant, passe en revue les modes d'exercice du droit de suffrage usités jusqu'ici. Il en montre les vices, explique les causes d'errement du suffrage même et, enfin démontre que le moyen de remédier à tous ces maux est d'instituer « l'Unité de collège électoral avec scrutin de liste et renouvellement annuel de la moitié des corps élus ».

Chaque électeur aurait la faculté de porter sur son bulletin autant de noms qu'il y a de départements des affaires publiques ou ministères, soit dix par exemple. De cette façon non seulement l'égalité existe entre les électeurs votants tous uniformément, d'un bout à l'autre de la France, pour un même nombre de députés, mais encore l'électeur peut exercer, par le choix de ses candidats, une légitime influence sur la généralité des intérêts de la patrie.

André Godin démontre comment son système réalise pleinement la représentation proportionnelle, desideratum jusqu'ici si difficile à atteindre. Mais il faut lire les chapitres: *Le Bulletin cumulatif*, le *Mandat impératif*, la *Législation directe*, les *Plébiscites* et l'*appel au peuple*, le *Scrutin de liste national* dans les *États fédérés*, etc., pour voir comment le système électoral proposé par André Godin répond victorieusement à tous les besoins.

Il passe ensuite à l'exposé des conditions du Gouvernement mandataire qu'il oppose au régime parlementaire, après avoir, avec une vigueur entraînant, mis en relief les vices de ce régime.

La répartition des députés dans les comités ministériels, la constitution de la commission exécutive et gouvernementale, l'organisation du travail des corps législatifs, la suppression des discussions publiques et même de la Tribune, et, concurremment, l'organisation du service de la presse pour la mise en lumière des travaux parlementaires, tout est étudié et exposé par Godin avec une ampleur et une sagesse magistrales.

*
* *

Le gouvernement étant constitué de la façon la plus véritablement utile à l'accomplissement de sa haute mission, André Godin lui indique où il pourra sans susciter de troubles ni de conflits sociaux trouver équitablement les ressources nécessaires à l'État pour l'entretien, le développement des services publics, et l'institution des garanties de l'existence en faveur de tous les citoyens sans exception.

Poser un tel problème et en indiquer la solution prouve de quelle puissance intellectuelle et morale André Godin était doué.

La suppression progressive des impôts, l'amortissement de la dette publique, l'équilibre maintenu en permanence dans les budgets de l'État résultent également de sa proposition d'institution du droit d'hérédité de l'État, pour une part à déterminer, dans les successions.

Des tableaux dressés, les Bulletins de statistique et de législation comparée du Ministère des finances, et des

calculs approfondis montrent à qui veut aller au fond des choses qu'André Godin a fouillé la question en homme pratique, et que le plus sage, en présence de l'énormité du problème, est de faire comme lui.

Mais il ne s'est pas borné dans cette partie de son ouvrage à exposer les immenses avantages de l'institution du droit d'hérédité de l'Etat pour une certaine part dans les fortunes délaissées à la mort ; il a fait ressortir la légitimité de ce droit, au point de vue de la plus stricte équité, en raison de l'aide considérable que le domaine naturel et le domaine social apportent, chacun de son côté, dans l'édification de toutes les fortunes.

Simultanément avec l'organisation du droit d'hérédité de l'Etat, André Godin propose l'établissement d'un vaste système d'assurances mutuelles communales garantissant à tous les citoyens l'exercice du droit de vivre, dans des conditions ne prêtant à aucun abus. Rappelons ici que celui qui parle a constitué ces mêmes garanties en faveur de plusieurs milliers de personnes dans son Association du Familistère, et que ces garanties fonctionnent depuis plus d'un quart de siècle ; donc, là aussi, il a étudié le sujet d'assez près pour qu'on n'écarte pas sans examen ce qu'il propose.

*
**

Ce problème de première importance : l'abolition de la misère, étant résolu, Godin passe dans la troisième partie de son ouvrage à l'organisation et l'émancipation du travail. Il montre que le défaut d'équilibre entre la production et la consommation, dès les débuts de la grande industrie, doit être attribué à l'imprévoyance sociale.

Il fouille les causes de conflits entre ouvriers et patrons, les douleurs et l'inefficacité des grèves, il expose l'insuffisance de la loi sur les syndicats professionnels pour remédier aux souffrances des classes ouvrières. Il fait voir que cette loi dépourvue de sanction nécessite d'importants compléments, et il propose les modifications à y introduire pour y mettre réellement les ouvriers en situation de se servir de cette loi, en faisant d'abord

que travailleurs de tous ordres, ouvriers et patrons, soient syndiqués de droit.

En sa qualité de chef d'atelier, il fait ressortir, avec une éloquence pour ainsi dire vivante, les bienfaits sociaux qui résulteraient de l'organisation et de l'émancipation du travail ; comment, la consommation et la production étant toujours en équilibre, l'activité et l'abondance régneraient partout ; comment il serait possible de trouver, dans cette organisation même, le moyen de régler les questions de concurrence internationale industrielle.

*
**

Nous avons indiqué le titre des quatrième et cinquième parties de l'ouvrage.

Dans la quatrième : *La Révolution française et le Socialisme*, le lecteur trouvera les intéressants commentaires dont J.-B.-André Godin accompagne la déclaration des droits de l'homme dans les Constitutions de 1791, 1793, 1795. Même chose concernant les décrets si peu connus, bien que si importants, et non abrogés — ne l'oublions pas — concernant l'organisation du Droit de vivre et l'extinction de la mendicité. — Décrets des 28 juin et 16 octobre 1793.

*
**

Enfin la cinquième partie, après avoir fait le sombre tableau de la politique dictée par l'esprit de guerre, de domination, d'exploitation du travail, nous montre quelle sera la politique rationnelle suivie par le gouvernement qui reposera sur les bases indiquées par J.-B.-André Godin, gouvernement réellement digne de la *République du Travail*.

Tous les penseurs, tous les hommes qui s'occupent du mouvement social, tous ceux qui peuvent exercer une influence sur la politique des nations ont besoin de lire ce livre, fruit de longues méditations et des enseignements de toute une vie consacrée à lutter pratiquement

et victorieusement contre les difficultés sociales, difficultés dont la solution s'impose aujourd'hui à l'attention de toutes les nations civilisées.

M. G.

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE, par SINNET.

Sous ce titre vient de paraître une *trahison* ridicule de l'ouvrage de M. Sinnet, décorée du nom de traduction. Il suffit de se reporter au texte anglais pour constater les singulières libertés que se permet la traductrice de *Esoteric Buddhism*. Comme valeur intrinsèque ce livre est assez faible. Les bouddhistes sérieux comme M. de Rosny, M. de Milloué ou Augustin Chaboseau, ne se gênent pas pour montrer qu'on y trouve de tout, sauf du bouddhisme. Cela ne nous étonne du reste plus, maintenant que nous savons l'*origine réelle* des théories données comme celles des Mahatmas qui peuvent exister, mais autre part que dans la S. T. Le *Sun* du 20 juillet 1890 a donné la clef du mystère.

Les fondateurs de la S. T. ont acheté à New-York, en 1874, tous les manuscrits provenant de la succession d'un certain M. DE PALMES, qui travaillait l'étude de la Science occulte depuis vingt ans. Une partie de ces manuscrits a servi à faire *Isis Unveiled* et a été attribuée aux « précipitations » des Mahatmas. Un des auteurs les plus fréquemment cités dans ces « précipitations » c'est ELIPHAS LEVI ! le grand kabbaliste français. Les théories de M. de Palmes ont été réservées à M. Sinnet sous le sceau du mystère et M. Sinnet nous ressort, sous le nom d'*Esoteric Buddhism*, les travaux d'Origène, des Gnostiques et de l'École d'Alexandrie, mais combien déformés !

Aussi nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs de laisser ce volume dormir tranquillement sur les rayons de son éditeur en attendant le prochain *Manvantara*.
P.

FABRE DES ESSARTS. — *La Chanson des couleurs*,
1 vol. de poésies. 1 fr. Beaudelot, éditeur

Un parterre semé de fleurs variées, de fleurs juxtaposées avec art, formant, dans un très petit espace, le plus gracieux assemblage qu'un œil délicat puisse concevoir; un parterre brillant ici, souriant là, un peu sombre et rêveur à côté, joyeux et insouciant un peu plus loin; un parterre arrangé patiemment, planté de tiges lentement venues dans une terre retournée par la main habile d'un ouvrier probe, tel est le petit livre de notre ami Fabre des Essarts : *la Chanson des couleurs*.

Le poète a voulu nous montrer comment dans une série de petits poèmes d'une forme impeccable on peut donner l'impression d'une couleur, même d'une nuance; il y a réussi.

Il est difficile de détacher des vers de cet ensemble harmonieux, j'aime mieux citer toute la rêverie que Fabre des Essarts appelle *Effet de Violet* :

Tout au fond d'une antique et sombre cathédrale,
Je vois une rosace au magique vitrail;
Comme un rayon de lune au bas d'un soupirail,
La lumière y gémit, tremblante et sépulcrale.

Ce sont de longs sanglots doucement
Qui rassurent tout bas et lentement se brisent;
Et les frêles piliers de l'abside s'irisent
Pour le charme pleureur des humides reflets.

Parfois un prêtre passe en surpris de batiste,
Et le lévite obscur sous la lueur plongé
Semble pour un moment en évêque changé
Et son ciboire d'or paraît fait d'éméthyste.

Mais les tristes rayons, toujours plus doux, plus doux,
Goutte à goutte en mon cœur coulent comme on déclame,
Et telle qu'un bois mort que la cognée entame,
Mon âme s'ouvre et saigne et je tombe à genoux.

Ailleurs la rose lui inspire ce cri :

. C'est si beau
Rêver! Ah! laissez-moi, vous qui parlez en prose,
Des roses malgré vous croîtront sur mon tombeau,
Et sous l'ombre y viendra pleurer un ange rose.

Lès hommes de goût qui connaissent et apprécient Fabre des Essarts seraient bien étonnés s'il ne se révélait à chaque page aussi profond penseur qu'artiste ingénieux.

Vous tous qui fréquentez le sentier des poètes, sentier méprisé de la foule ignorante, mais où se coudoient tant d'âmes sublimes, génies inconnus ou chercheurs du beau, donnez deux heures à la méditation de cette œuvre d'élite, sûrs d'y trouver un aliment substantiel pour nos pensées, un idéal pour nos rêves, un espoir pour nos cœurs.

Le poète nous avertit qu'il se détourne un instant de sa route pour cueillir les fleurs qu'il nous offre, et qu'il va reprendre aussitôt son bâton d'apôtre de la paix. La paix! Belle et sainte mission que de travailler à son règne sur la terre! Mais cet apostolat est-il incompatible avec la poésie?

Lucien MAUCHEL.

LES NOCES DE SATAN, par JULES BOIS

ALBERT SAVINE, éditeur.

La pitié est perverse, avait dit Alfred de Vigny. La pitié est divine, doit répondre la Kabbale.

Le Mal n'est que le fœtus horrible du Bien; la pitié, c'est les entrailles de la mère où mûrit le grand œuvre, parmi le cahos, les fibres et le sang.

La pitié ne peut faiblir, le pardon ne peut devenir un crime, le rachat ne saurait être le péché.

Vers la profonde ténèbre, le regard de Dieu ne peut créer que le salut.

En les *Noces de Satan*, poème symbolique, s'animent deux dogmes d'ésotérisme: le Mal initiatif et la Miséricorde Salvatrice.

— Sathan, l'archange formidable, sommeille au flanc d'une montagne parmi les lys rouges... Moment transitoire du moi, virginité âpre sous la lutte.

En Sathan palpite le mal cérébral, l'orgueil et cette fatale ivresse astrale qui fait croire à une indépendance, hélas! mensongère.

Psyché, « l'âme de la terre », l'émotion, la charité, le dévouement dans l'amour, la Prière — hiératique Miriam peut-être — tendresse assurément du primitif Evangile messianique.

La loi des attractions antithétiques s'accomplit. L'archange fauve convoite l'austère caresse de la Sainte. Elle lui propose le salut :

Tu ne sais pas la joie auguste d'être un sage,
Et simple de frapper son cœur à double poing,
De plaindre le méchant obscur qui nous outrage,
D'être doux, de bénir le glaive qui nous poid.

Devant les deux époux futurs, le panorama s'exalte de la triple amour divine, humaine, infernale.

Cantique d'abord des Elohim :

La joie est harmonieuse et claire,
La joie ou sont des mains de mère
Eparses en des cheveux d'enfant ;

La joie à peine purpurine
Où glisse le long d'une poitrine
Un pleur modeste et triomphant.

.....

Réplique Sathan de rage inspiré :

Je ne puis supporter ces trop fades cantiques,
Et je méprise Dieu de vouloir les souffrir

.....

Le mal bête m'écœure et j'ai l'horreur du Bien.

Et Psyché :

Un jour comprendras-tu l'extase surhumaine.
Qui fait qu'on ne peut plus souffrir et qu'on se donne
Toujours et qu'on n'est plus qu'un être qui pardonne
Et qu'une coupe offerte à toute lèvre humaine ?

Ensuite *Adam* passe, bourgeois et prolifique ; *Eve*, énigmatique, le suit, ouverte à l'inceste et à la sorcellerie. Dans le crépuscule, *Cain*, anarchiste et souteneur, agite au-dessus de sa nudité haillonneuse la lueur bleue d'un couteau.

Infernal et puant tortège des *démons stercoraires*, des *incubes* et des *succubes* : *Méhistophélès*, le patron des gommeux et des viveurs ; *Faust*, l'artiste déchu, s'enveloppant du sortilège sabbatique des *Hétaïres*.

Psyché s'effraie, mais Sathan hautain explique sa théorie supérieure de l'*Amour du Mal* :

Ah ! que le mal est doux à l'âme débridée !
 Ils ne m'ont pas compris, les fils de mon idée,
 Hommes ou démons qui s'en venaient près de moi
 Se taire expliquer la délicieuse loi.
 Ils n'ont vu que la fange ignoble où l'on se vautre.
 Pourtant je leur disais, dardant comme un apôtre
 Le feu de mon astral regard où darde un sort :
 Qu'il faut aimer le MAL comme on aime la MORT !
 Eux ont mis l'absolu dans les coïts immondes ;
 Ils ont cru m'obéir, mes fervents, et les mondes
 Hébétés sont couverts de boue et de fureur.
 Ils ont suivi la lettre en ignorant mon cœur,
 Ceux par qui le viol, l'assassinat, l'inceste
 Sont trop réels et trop réalisés. Je reste
 Le solitaire épris d'horribles audelas,
 Et je t'aime, Psyché, parce que tu parlas
 De tombe et d'infini comm^{me} on parle de roses.

.....

Au cantique des Elohim revenu sur les lèvres de l'Amante, Sathan se plaint ébranlé :

Oui, la Miséricorde est peut-être le rêve,
 Mais la bêtise est si féroce autour de soi :
 Je ne puis compatir qu'aux souffrances d'un roi,
 L'homme vague et plaintif m'attriste et me soulève.

.....

Psyché dénoue le manteau de ténèbres, chrysalide de cette splendeur royale :

Va, compatis à tout, sois doux comme une femme,
 Remplis ton cœur d'un élixir affectueux ;
 Sois bon pour les petits enfants et pour les vieux,
 Et pour l'ignorant sois le livre qu'il réclame...
 Va, rien n'importe et crois à la seule prière
 Rien qu'à la pitié d'un long prosternement ;
 L'amour domptera ton orgueil qui se dément
 Et ment déjà, ne sachant plus se satisfaire.
 Rien n'importe et l'orgueil importe moins encore ;
 La seule gloire est d'abdiquer force et vouloir
 Et de sourire à ses tourments comme un doux soir
 Sourit vaincu dans son beau sang qui le décore.

Enfin ils s'enlacent. Et le baiser rédempteur de la Pitié fait du Mauvais le Christ futur.

Je grandis, car je suis le Jésus d'un autre âge,
 Le Jésus amoureux plus fier et moins divin,
 Le Jésus rouge et noir incarné dans le vin
 Infernal où la raison du simple naufrage.

Mais je suis rédempteur plus que l'autre, car j'ai
 La splendeur d'avoir méprisé toute innocence ;
 C'est mon péché qui fait ma gloire, et ma puissance
 Vient d'un repentir sublime et découragé.

La voix ineffable du Père-Mère délicieusement tonne,
 au fond du ciel, les épousailles :

Soyez unis dans votre élan vers l'Au-delà
 Pour que, loin de la Mort menteuse et de la vie,
 Vous fuyez, — en mon âme ardente, inassouvie
 D'envelopper les chers élus de mes courroux, —
 Les plus glorifiés parce que les plus fous !

La dédicace du poème à Alber Jhouney explique l'élan pieux de Jules Bois. Cependant, malgré la diversité vibrante du rythme, et, comme épars, le sang d'un Désir du Divin, il est des passages trop rapides encore ou ébauchés. Espérons que le prochain volume PRIÈRE du messianique rêveur (tel un Renan fatidique percevant le Christ humain de l'avenir), définitivera sa forme et la chevauchée de sa pensée.

La C*.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LES
 PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION SPIRITE

Le Groupe indépendant d'études ésotériques poursuit la suite de ses études sur *les phénomènes spirites* et les progrès qu'on peut apporter dans leur production régulière.

Rappelons que *l'existence des phases hypnotiques chez les médiums, la transformation progressive de sujets hypnotiques en médiums spirites, le groupement des médiums comme des piles électriques en quantité et entension* sont des découvertes faites par le Groupe.

Dans une conférence récente, Papus vient de publier le résultat de ses recherches sur le moyen *d'augmenter l'intensité des phénomènes de matérialisation tout en dimi-*

*nua*nt la fatigue du médium. Partant de cette idée que, d'une part, le médium fournit à l'être psychique qui se manifeste la somme de vie nécessaire à la matérialisation, et que, d'autre part, certains corps chimiques comme l'alcool ou l'éther ont une action puissante sur les réserves vitales de l'homme, Papus a cherché si cette action n'aurait pas lieu sur les médiums en « trances ». — Le résultat est venu pleinement confirmer la théorie ; sous l'influence de l'éther évaporé en petites quantités, les phénomènes *doublent d'intensité* et le médium, à son réveil, est beaucoup moins fatigué qu'à l'ordinaire. Les expériences vont être poursuivies sur le médium à matérialisations que possède le Groupe.

GROUPÉ INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

ACTES OFFICIELS. — *Création de 18 nouveaux groupes d'études :*

Le Comité de Direction du Groupe,

Vu l'article 17 des statuts,

Vu le nombre sans cesse croissant des adhérents et la nécessité de développer les moyens d'étude,

Décide :

I. Il sera créé au Quartier général une nouvelle série de Groupes d'Études théoriques et pratiques.

II. Chacun de ces groupes recevra une charte spéciale remise à son Directeur.

III. Chacun de ces Groupes sera représenté par un numéro d'ordre.

IV. Chaque Directeur de Groupe organisera comme il l'entendra les Études poursuivies dans ce Groupe en se conformant toutefois aux statuts de la Société.

V. Les articles 29, 30, 31 des statuts sont applicables aux nouveaux Groupes formés.

VI. La direction des études expérimentales faites au Quartier Général est confiée à M. LEMERLE, ancien élève de l'École Polytechnique.

Groupes d'études pratiques

1. Groupe d'études de l'*Hypnotisme* et de ses applications : expériences une fois par mois au minimum ; une fois par semaine dans un local particulier.
2. Groupe d'études du *Magnétisme* et ses applications, une fois par mois : Études suivies dans la SOCIÉTÉ PSYCHO - MAGNÉTIQUE, adhérente au Groupe. Moutin, directeur, 2, rue Duperré, Paris.
3. Groupe d'études du *Spiritisme expérimental*, une fois par mois.
Etudes suivies dans les deux groupes déjà existant :
4. Groupe A. Directeur : M. A. François.
5. Groupe B. Directeur : M. Lemerle.
6. Groupe d'études d'*Occultisme expérimental*, séances irrégulières. Directeur : M. Lemerle S. . I. .
7. Groupe d'*études initiatiques* (initiateurs), tenues Martinistes deux fois par mois. Directeur : Lucien Mauchel S. . I. .

Groupes d'études théoriques

8. Groupe d'*enseignement*, cours et conférences, deux séries par mois. Rattaché à la Commission d'enseignement dirigée par Stanislas de Guaita S. . I. .
9. Groupe d'*études sociales*, une fois par mois. Directeur : MM. Julien Lejay et Augustin Chaboseau S. . I. .
10. Groupe d'*études esthétiques*. Directeur : Emile Michelet S. . I. .
11. Groupe d'*études orientales*. Directeur : Augustin Chaboseau S. . I. .
12. Groupe d'*études initiatiques*, partie théorique (initiés). Tenues Martinistes deux fois par mois. Directeur : Ch. Torquet S. . I. .
13. Groupe d'*études diverses* rentrant dans le cadre de l'ésotérisme. Directeur : E. Stevenard S. . I. .

Groupes d'action

14. Groupe de *Défense et d'Enquêtes*. Directeur : G. Caminade (d'Angers) S. . I. .

15. Groupe de *Représentation extérieure* (délégués).
Directeur : E. Gary de Lacroze S.: I.:

16. Groupe de Formation des Conférenciers. Direc-
teur : Papus S.: I.:

17. Groupe d'action dans la Presse. Directeur : G. Vi-
toux S.: I.:

18. Groupe d'action dans les centres d'intellectualité
féminine. Mlle A. de Wolska S.: I.:

19. Groupe d'arbitrage. Directeur : Jules Lermina.

NOUVELLES PUBLICATIONS

Le Voile d'Isis, organe officiel hebdomadaire du Groupe; rédacteur en chef, AUGUSTIN CHABOSEAU; secrétaire de la rédaction, LUCIEN MAUCHEL, 29, rue de Trévis, Paris; 5 fr. par an; deux mois, 1 fr.; le numéro, 10 cent. (Envoi franco d'un spécimen sur demande.)

Le Voile d'Isis contient, outre des chroniques, des études originales et des nouvelles diverses sur la Science Occulte, les procès-verbaux des séances des groupes d'expériences hypnotiques, spiritiques et magiques de la Société.

L'Initiation étant l'organe d'enseignement transcendant et théorique, **le Voile d'Isis** complète au mieux la Revue en tenant le lecteur au courant des *résultats pratiques* qu'on peut obtenir.

Toutes les communications doivent être adressées 29, rue de Trévis, à M. Lucien MAUCHEL.

Les principaux articles publiés dans les premiers numéros sont :

N° 1. — *Le Voile d'Isis* (PAPUS); *Les Indépendants Lyonnais* (BOUVIER); *Les Origines ésotériques du Christianisme*, etc.

N° 2. — *Œdipe* (Augustin CHABOSEAU); *Les Rédempteurs* (Emile MICHELET); actes divers.

N° 3. — Religion Nouvelle, l'*Union Théiste* (G. VITOUX); *Le Pardon* (STEVENARD); Procès-verbaux des séances pratiques.

N° 4. — *Kumris* (Augustin CHABOSEAU); *Etudes Pratiques* (X...); *Haut les cœurs!* (L. MAUCHEL); *Le Sphinx* (ÉLIPHAS LÉVI); *Echos du Monde Occulte*.

..

« **L'Union Occulte Française** »

Revue philosophique indépendante des hautes études

Bi-Mensuelle. — Lyon, 5, Cours Gambetta.

Abonnement : 3 fr. par an.

Directeur : ELIE STEEL.

Cette revue viendra fournir à ses fondateurs un excellent moyen de propagande régionale. Ce sera pour Lyon ce que les procès-verbaux et les études du *Voile d'Isis* sont pour le Groupe tout entier. *L'Union Occulte française*, publiée sous les auspices d'une branche du Groupe et sous la direction d'hommes de talent, ne peut qu'obtenir un succès légitime.

Le programme et la disposition de la *Revue* sont ceux de *l'Initiation*. La rédaction est également en grande partie celle de notre revue.

Signalons dans le premier numéro une excellente étude de M. A. Bouvier, titre: *Aux Chercheurs*, et une belle poésie de FERNAND MAZADE.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME

Deux nouveaux journaux d'occultisme ont fait leur apparition depuis notre dernière revue : Le *Voile d'Isis*, organe officiel hebdomadaire du groupe indépendant d'études ésotériques, et *l'Union Occulte française*, revue bi-mensuelle dirigée par Elie Steel à Lyon.

Ainsi le progrès croissant de l'occultisme coïncide avec la chute sans cesse plus rapide de la *Théosophie néo-bouddhiste*. C'est ainsi que *l'Aurore*, revue de M^e de Pomar, voyant ses abonnés se fondre de plus en plus, a

changé d'éditeur. Peut-être eût-il mieux valu changer de secrétaire de rédaction.

L'*Etoile* continue la série de ses études mystiques de Christianisme. Le dernier numéro (10 novembre 1890) contient deux bonnes études de *Jhouney* qui révèlent un talent réel d'écrivain et de penseur. Pourquoi vouloir dans ce cas « causer » en public et se borner à des lectures de beaux articles ? Ne forçons pas notre talent, cher confrère. A signaler aussi un travail de *Jules Doinel* dans cette revue et un article de notre collaborateur *Gary de Lacroze* sur la « Puissance de la Prière », résumé d'une conférence faite au Groupe.

Nous n'avons pas reçu l'*Anti-Clérical* de l'abbé Roca. Aussi ne pouvons-nous en parler.

*
* *

SPIRITISME

« Des discours, des déclamations et encore des discours », tel est le résumé de la *Presse spirite* du mois dernier.

Dans la *Revue spirite*, discours de M. Leymarie, suivi d'une poésie de Laurent de Faget, d'un discours de M. Collin et de communications d'esprits diverses.

M. Vincent constate avec stupeur que l'occultisme fait des progrès et il faut tout le bon sens de la réponse de M. Leymarie pour faire comprendre à cet ennemi de la vie organique (l'inconscient) que le spiritisme a une place honorable dans ce mouvement en avant. Nous avons constaté avec peine qu'aucun article nécrologique n'avait été consacré dans la *Revue spirite* à M^e F. Vigné qui a rendu à la cause des services assez importants pour ne pas être ainsi oubliée. *Ernest Bosc* publie une étude sur *Jésus-Christ* du P. Didon pleine de talent.

Le *Moniteur spirite et magnétique* est la plus vivante des revues de ce genre. A signaler un beau discours de M. Laurent de Faget. M. Metzger termine son étude sur les rapports de l'hypnotisme et du spiritisme en donnant l'idée de *suggérer* au médium de ne pas tenir compte des impulsions venues de l'assistance.

*
* *

La *Lumière* poursuit ses appels « à l'amour », « à la bénédiction », « à l'adoration ». Quelle charmante revue pour des petites filles de douze ans ! Un article sérieux de M. F. Courtépée tranche un peu dans ce journal. Saviez-vous que la *Couronne d'épines* était à Notre-Dame de Paris, mais que les épines avaient été données aux autres églises ? Non, n'est-ce pas. Alors abonnez-vous à la *Lumière*.



MAGNÉTISME

La *Chaîne Magnétique* contient un article intéressant sur les « Revenants » de M. Victor Levasseur, et des communications de M. Horace Pelletier, toujours intéressantes, plus quelques protestations au sujet du volume du Congrès magnétique.

Le *Journal du Magnétisme* termine l'étude de M Raoux sur la *Zoothérapie*. Cette étude est fort bien faite. Signalons aussi la publication d'un mémoire de M. Carlo Maggiorani sur « l'Influence du Magnétisme minéral sur la vie animale ».

La *Revue Théurgique* s'en prend cette fois à Lucie Grange. Nous ne comprenons pas comment le gérant de cette revue n'est pas encore en police correctionnelle pour diffamation envers MM. Leymarie, Delanne, etc.



BOUDDHISME

The Buddhist Ray, Santa Cruz Cal. U. S. A., contient une étude *très sérieuse* sur le Bouddhisme dans l'Est par le *Cap. Pfoundes*, F. R. G. S., etc., etc.



DIVERS

Dans la *Religion universelle* (de Nantes) M. P. Verdad annonce qu'il possède « un critérium de certitude infail-
lible et qu'il est à peu près impossible qu'il s'égare dans

la recherche de la vérité ou dans la conduite de la vie ». Avis aux souscripteurs. A part cette déclaration, le dernier numéro contient un très bel article de *Fabre des Essarts* sur Rousseau et les Femmes.

*
**

L'Alliance scientifique (9 novembre 90) : *Transformations successives de servage*, par le docteur E. Verrier. Le numéro du 7 novembre contient une étude des mieux faites sur Ad. Franck, par *Léon de Rosny*, le savant professeur du Collège de France.

••

Le *Bulletin de la Société de Biologie* du 14 nov. 90 contient une importante communication de *MM. Luys* et *Gérard Encausse* sur le transfert à distance des maladies. Nous en tirons la phrase suivante :

« Est-ce que ces transferts à distance des forces neu-
« riques et psychiques à l'aide d'un substratum matériel,
« par une simple couronne aimantée, ne rappellent pas
« à l'esprit l'action mystérieuse des talismans et des
« amulettes, des sortilèges émanant des sorciers ? Et
« enfin, dans le monde catholique, l'église n'admet-elle
« pas comme un de ses dogmes fondamentaux que cer-
« tains corps matériels, certaines reliques ou objets
« bénits, emportent avec eux à distance certaines grâces
« spéciales, émanées de celui qui les a consacrées ? »

*
**

La Revue de Famille de novembre publie une étude de plus de vingt pages sur *les Mages modernes*. Cette étude est des plus complètes et des mieux faites. Impossible de dire plus de choses en moins d'espace. Toutes nos félicitations au savant auteur de l'article : *Emile Michelet*.

••

REVUES LITTÉRAIRES

Parmi les Revues littéraires, les seules vraiment artistiques, les seules progressistes, par conséquent les seules dont nous ayons à recommander la lecture, sont les suivantes :

Art et critique, hebdomadaire, dirigé par Jean Jullien. Les bureaux sont à Paris, 7, rue des Canettes, et l'abonnement est de 12 fr. par an ;

Les *Écrits pour l'Art*, organe d'Art sociocratique, d'après un Principe de Philosophie évolutive. C'est dans ces coquets fascicules mensuels qu'il faut lire les vers de René Ghil et de Stuart Mervill, la prose de Mario Varvara. L'abonnement est de 5 fr. par an, et les bureaux sont à Paris, 47 bis, avenue de Clichy ;

La *France Moderne*, bi-mensuelle (6 fr. par an), a pour directeur Laurent de Gavoty, et pour rédacteur en chef Jean Lombard ; elle a depuis longtemps ouvert ses colonnes à l'occultisme. Les bureaux sont à Charenton (Seine), 23, rue de la République, et à Marseille, 15, boulevard du Nord ;

Les *Annales artistiques et littéraires*, hebdomadaires (6 fr. par an), font aussi une large place à l'occultisme. Les bureaux sont à Paris, 35, rue du Département, 9, boulevard de Denain et 20, rue Dauphine. Le directeur est Robert Bernier ; le rédacteur en chef, Louis Taillis ; le secrétaire de la rédaction, Abel Pelletier. A. C.

*
**

QUOTIDIENS

The New-York Commercial advertiser (12 novembre),
Le Gaulois (22 novembre), *Art et Critique* (22 novembre),
Le Voltaire (27 novembre), *Le Gaulois* (2 décembre),
Le Courrier du Soir (2 et 4 décembre), plus trois ou quatre journaux de Lyon, de Toulouse et de Bordeaux, ont publié des chroniques ou des articles sur la Science Occulte et ses défenseurs.

NOUVELLES DIVERSES

Enfin les hommes sérieux prennent à cœur de nous parler eux-mêmes de BOUDDHISME, et de mettre un terme aux douces naïvetés des membres de la S. T. — M. de Milloué a fait dernièrement, à la Salle des Capucines, une conférence fort intéressante sur la question. Augustin Chaboseau en fera une autre bientôt. — M. de Rosny avait déjà ouvert la voie.

*
**

Le cours de M. Gary de Lacroze sur la Physionomie des caractères, accompagné de dessins explicatifs, commencera incessamment. On est prié de se faire inscrire, soit rue de Trévis, 29, soit par lettre à l'adresse du professeur, rue du Général Foy, 40.

*
**

La *Librairie du Merveilleux* possède deux exemplaires des ouvrages suivants :

LOUIS LUCAS. — <i>Médecine nouvelle</i>	15 fr.
— <i>Chimie nouvelle</i>	20 fr.
— <i>Roman alchimique</i>	12 fr.

et un exemplaire des suivants :

<i>Le Dragon Rouge</i> , relié	15 fr.
<i>Les admirables Secrets d'Albert-le-Grand</i>	25 fr.

Voici la liste des prochains volumes importants sur la Science Occulte qui vont paraître :

Sous Presse

F. Ch. BARLET. — *Essai sur l'Évolution de l'Idée*, étude transcendente de philosophie dans ses rapports avec l'ésotérisme, 1 vol. in-18 de 200 pages environ.

STANISLAS DE GUAITA. — *Le Serpent de la Genèse*, 1^{er} vol.

AUGUSTIN CHABOSEAU. — *Le Bouddhisme ésotérique et exotérique*.

PAPUS. — *Traité méthodique de Science Occulte avec glossaire*, env. 800 p., in-8.

En Préparation

GARY DE LACROZE. — *Traité exotérique de Divination*.

JULIEN LEJAY. — *Sociologie analogique*.

LUCIEN MAUCHEL. — *Eliphas Levi*. Sa vie, ses œuvres. Œuvres inédites.

AUGUSTIN CHABOSEAU. — *Saint Martin et le Martiniisme*.

« LE COURRIER DE LA PRESSE »

Nos correspondants et nos chefs de Groupes en province peuvent avoir intérêt à être tenus au courant de tout ce qui s'écrit sur une question qui les intéresse ou sur leur propre compte. Nous ne pouvons trop leur conseiller à ce point de vue le *Courrier de la Presse*, dirigé par A. Gallois, 19, boulevard Montmartre, Paris, qui envoie les extraits de tous les journaux du monde à raison de 0 fr. 30 c. par article ou de 25 francs les cent articles.

LIVRES REÇUS A LA RÉDACTION DE *L'Initiation* :

En décor, par PAUL ADAM; Savine, éditeur.

Cherchons! réponse aux conférences de M. le professeur Yung sur le Spiritisme, par LOUIS GARDY. — Genève, Burkhardt.

Citations fort bien choisies et présentées avec à propos sur la réalité des phénomènes du Spiritisme.

Le Fractionnement de l'Infini, synthèse de l'être par ARTHUR d'ANGLEMONT.

Inexistencia de la Materia, par P. FLORENCIO POL (Barcelone, 1890).

Le Gérant ; ENCAUSSE.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévise, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALE, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Étranger.

Tout abonné de l'INITIATION reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

*Dix Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées
Branches en Europe et en Amérique*

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Sens — Clermont-Ferrand — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Petersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévise, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié

Vient de paraître :

JOSÉPHIN PÉLADAN

LA DÉCADENCE LATINE-ÉTHOPEE

VII

COEUR EN PEINE

Commémoration du Chevalier ADRIEN PÉLADAN

1 vol. in-18 de 330 pages. 3 fr. 50

JULES LERMINA

L'ELIXIR DE VIE

Conte magique

(AVEC UNE PRÉFACE DE PAPUS)

Jolie brochure in-18. 75 cent.

EMILE MICHELET

DE L'ÉSOTÉRISME DANS L'ART

Élégante brochure in-18 1 franc.

GÉRARD ENCAUSSE

Essai de Physiologie Synthétique

AVEC 35 SCHÉMAS INÉDITS

Application de la Science occulte aux Sciences expérimentales

1 vol. in-8 4 francs.

AVOINE FOUDDROYANTE

POUR DÉTRUIRE

**LES RATS, SOURIS, TAUPES,
MULOTS, ETC.**

Destruction garantie et complète dans les
24 heures, sans danger pour les animaux
domestiques.

Prix du paquet : 4 fr. ; 6 paquets : 5 fr.
Envoi *franco* à domicile contre mandat
ou timbres-poste adressés

A. M. H. PIGOT

Rue des Amandiers, 89, PARIS.

On demande des dépositaires.

I. A.

Librairie CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

Envoi franco sur demande
son catalogue de livres
anciens d'occultisme.

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION* AU NUMÉRO

CHACORNAC

11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIES C. MARPON

ET E. FLAMMARION

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévise, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

Salle de lecture et Bibliothèque contenant les ouvrages les plus
rares sur la Science occulte, la Kabbale, la Théosophie,
la Franc-Maçonnerie, etc., etc., et les revues
d'occultisme du monde entier.

Salle de conférences du Groupe indépendant d'Études
ésotériques.

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. AFRANT ET CIE.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : **LUCIEN MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera l'*Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

10^e VOLUME. — 4^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 1 (Janvier 1891)

	<i>Les hallucinations télépathiques</i>	Profr Ch. Richet.
	(p. 290 à 302)	
PARTIE INITIATIQUE...	<i>Les éléments de la Kabbale (suite)</i>	Eliphas Lévi.
	(p. 303 à 309).	
PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...	<i>Basilide</i>	Jules Doinel
	(p. 310 à 315).	
	<i>L'Occultisme scientifique (suite)</i>	G. Vitoux.
	(p. 316 à 330).	
	<i>Contribution à la philosophie des nombres.</i>	F. Vurgey.
	(p. 331 à 346).	
	<i>Initiation maçonnique.</i>	Oswald Wirth.
	(p. 347 à 357).	
PARTIE LITTÉRAIRE...	<i>Cœur en peine</i>	A. Chaboseau.
	(p. 358 à 362).	
	<i>Les Sosies de M. Maboul</i>	G. Montière.
	(p. 363 à 368).	

Les Expériences de matérialisation poursuivies au groupe (PAPUS,
— L'importance du spiritisme, son œuvre prochaine (BOUVERY).
— Bibliographie : Après la mort. — Kabbale. — Nouvelles diverses. — Pensée. — Ouvrages reçus.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N.)
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. N. — PAPUS, S. I. N. — Légat
catholique romain auprès de *l'Initiation* : JOSÉPHIN PÉLADAN,
R+C+C.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — LE F. BERTRAND. VÉN. — BOUVERY. — RENÉ CAILLIÉ.
— AUGUSTIN CHABOSEAU. — G. DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES
DOINEL. — ELY STAR. — FABRE DES ESSARTS. — JULES GIRAUD.
— E. GARY. — HENRI LASVIGNES. — J. LEJAY. — DONALD
MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLEON NEY. — EUGÈNE
NUS. — HORACE PELLETIER — G. POIREL. — — JULES PRIOU. —
Le Magnétiseur RAYMOND. — Le Magnétiseur A. ROBERT. —
ROUXEL. — H. SAUSSE. — G. VITOUX. — F. VURGEY. — HNERI
WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. —
GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — A. MORIN.
— ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévise, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALE, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

(21 GROUPES D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES)

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Étranger.

Tout abonné de *L'INITIATION* reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

*Dix Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées
Branches en Europe et en Amérique*

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Sens — Clermont-Ferrand — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Pétersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévise, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié

1891

L'INITIATION

À
SES LECTEURS ET ABONNÉS

AVANT-PROPOS

M. le professeur Ch. RICHET (de la faculté de Médecine de Paris) a fait dans la *Revue Scientifique* (20 décembre 1890) une étude sur quelques phénomènes du Spiritualisme moderne sous le titre de : *Les Hallucinations télépathiques*. Comme certaines des déclarations faites dans cette étude peuvent avoir une portée considérable au point de vue de nos doctrines, nous avons demandé au professeur l'autorisation de reproduire cet article, autorisation qu'il nous a gracieusement accordée. Nous ne saurions trop appeler l'attention des 150 revues spiritualistes sur les idées émises par l'auteur de cette étude.

La Direction de l'Initiation.

Psychologie

LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES (1).

Voici un livre de science qui ne rentre pas dans les cadres classiques. Tout y est nouveau, le but et la méthode. C'est donc une tentative extrêmement hardie, qui mérite la profonde attention du public.

Pour ma part, je crois cette hardiesse absolument légitime, et je vais essayer de la justifier.

Certes, nous avons le droit d'être fiers de notre science de 1890. En comparant ce que nous savons aujourd'hui à ce que savaient nos ancêtres de 1490, nous admirerons la marche conquérante que l'homme a faite en quatre siècles. Quatre siècles ont suffi pour créer des sciences qui n'existaient pas, même de nom, depuis l'astronomie et la mécanique jusqu'à la chimie et la physiologie. Mais qu'est-ce que quatre siècles, au prix de l'avenir qui s'ouvre à l'homme? Est-il permis de supposer que nous ayons, en si peu de temps, épuisé tout ce que nous pouvons apprendre? Est-ce que, dans quatre siècles, en 2290, nos arrière-petits-neveux ne seront pas stupéfaits de notre ignorance d'aujourd'hui? et plus stupéfaits encore de notre présomption à nier sans examen ce que nous ne comprenons pas?

(1) Cette notice est la préface d'un livre qui paraîtra prochainement à la librairie Félix Alcan : *les Hallucinations télépathiques*. — Un vol. in-8 de la *Bibliothèque philosophique contemporaine*. — C'est la réduction d'un ouvrage anglais considérable, en 2 gros vol. in-8 : *Phantasms of the Living*, par MM. Gurney, Myers, Podmore, chez Trübner ; Londres, 1888.

Oui ! notre science est trop jeune pour avoir le droit d'être absolue dans les négations : il est absurde de dire : « Nous n'irons pas plus loin. Voici des faits que l'homme n'expliquera jamais. Voici des phénomènes qui sont absurdes et qu'il ne faut pas même chercher à comprendre, car ils dépassent les bornes de notre connaissance. » Parler ainsi, c'est se limiter au petit nombre des lois déjà établies et des faits déjà connus ; c'est se condamner à l'inaction, c'est nier le progrès, c'est se refuser d'avance à une de ces découvertes fondamentales qui, ouvrant une voie inconnue, créent un monde nouveau ; c'est faire succéder la routine au progrès.

En Asie, un très grand peuple est resté stationnaire depuis trente siècles pour avoir raisonné ainsi. Il y a en Chine des mandarins, très doctes et très érudits, qui passent des examens prodigieusement difficiles et compliqués, où ils doivent faire preuve d'une connaissance approfondie des vérités enseignées par Confucius et ses disciples. Mais ils ne songent pas à aller au delà ou en avant. Ils ne sortent pas de Confucius. C'est leur horizon tout entier, et ils sont à ce point abêtis qu'ils ne comprennent pas qu'il en existe d'autres.

Eh bien, dans nos civilisations, plus amies du progrès, il règne une sorte d'esprit analogue ; nous sommes tous, plus ou moins, semblables aux mandarins ; nous voudrions enfermer dans nos livres classiques le cycle de nos connaissances, avec défense d'en sortir. On révère la science, on lui rend, non sans raison, les plus grands honneurs ; mais on ne

lui permet guère de s'écarter de la voie battue, de l'ornière tracée par les maîtres, de sorte qu'une vérité nouvelle court grand risque d'être traitée d'anti-scientifique.

Et cependant il y a des vérités nouvelles, et, quelque étranges qu'elles paraissent à notre routine, elles seront un jour scientifiquement démontrées. Cela n'est pas douteux. Il est mille fois certain que nous passons, sans les voir, à côté de phénomènes qui sont éclatants et que nous ne savons ni observer ni provoquer. Les hallucinations véridiques, qui sont le principal objet de ce livre, rentrent probablement dans ces phénomènes; difficiles à voir, parce que notre attention ne s'y est pas suffisamment portée, et difficiles à admettre, parce que nous avons peur de ce qui est nouveau, parce que la néophobie gouverne les civilisations anciennes et brillantes; parce que nous ne voulons pas être dérangés dans notre paresseuse quiétude par une révolution scientifique qui troublerait les idées banales et les données officielles.

Donc, dans l'étude des hallucinations véridiques, MM. Gurney, Myers et Podmore — et une part prépondérante doit être faite à M. Ed. Gurney, dont la mort prématurée a été une perte irréparable (1) — ont cherché à concilier ce qui est en apparence inconciliable: d'une part, une précision rigoureuse

(1) M. Ed. Gurney était un psychologue aussi érudit qu'ingénieur. Il a fait un travail remarquable de psychologie physiologique: *The power of sounds*. Ses recherches sur l'hypnotisme témoignent d'une perspicacité pénétrante et rare, et je ne crois pas être désagréable à ses deux collaborateurs en disant que la part qu'il a prise au plan comme à l'exécution des *Phantasms of the Living* a été considérable.

dans la démonstration; d'autre part, une audace extraordinaire dans l'hypothèse. C'est pourquoi l'ouvrage est vraiment scientifique, si extraordinaire que puisse paraître la conclusion aux yeux de ceux qui s'attribuent le monopole de l'esprit scientifique.

Supposons qu'il s'agisse de démontrer qu'il est certaines hallucinations, lesquelles, au lieu d'être dues au hasard de l'imagination, présentent un rapport étroit avec un fait réel, éloigné, impossible à connaître par le secours de nos sens normaux (1) : comment pourrait-on procéder à cette démonstration? Je ne vois guère que trois moyens: 1° le raisonnement, 2° l'observation, 3° l'expérience.

Eh bien, prenons ces trois moyens successivement, et voyons ce qu'ils valent les uns et les autres.

Le raisonnement est insuffisant; cela est clair. Jamais par $A + B$ on ne pourra prouver qu'il y a de par le monde des revenants ou des fantômes. A vrai dire, on sera tout aussi mal fondé à prouver par le raisonnement la négative. Raisonnements, déductions, syllogismes, paralogismes, calcul des probabilités ou calcul intégral, tout cet appareil sera inefficace à prouver qu'il y a des revenants ou qu'il n'y en a pas. C'est du verbiage, et il faut passer à une autre preuve.

L'observation est une ressource précieuse; mais cette observation a un caractère empirique, fortuit,

(1) Pour prendre un exemple précis, A, étant dans l'Inde, voit, le 12 janvier, à huit heures du soir, l'ombre, le fantôme de son frère B, qui est en Angleterre et qu'il a tout lieu de savoir bien portant, et ne courant aucun danger. Or B est précisément mort d'accident, le 12 janvier, quelques heures auparavant, ce qu'A ne peut pas savoir. Donc l'hallucination de A est véridique, en rapport avec la mort de B qui est réelle.

qui ne permet pas une démonstration absolument irréfutable. Toutefois, à force de patience et de persévérance, certains cas bien complets, bien démonstratifs, qu'on lira plus loin, ont été recueillis, qui constituent des faits positifs. L'interprétation en est évidemment très délicate ; mais, à mon sens, il n'est pas permis d'invoquer la mauvaise foi des observateurs ou la possibilité d'une coïncidence fortuite.

Alors la conclusion s'impose. Il y a une relation entre l'hallucination de A et la mort de B : relation qui nous échappe absolument et que nous devons nous borner à constater. Faisons donc cette constatation : faisons-la franchement, résolument, et concluons qu'il y a un lien entre les deux phénomènes.

A vrai dire, cette observation est une donnée empirique. Elle ne se produit pas comme nous le désirons. C'est un fait, ce n'est pas une loi ; c'est un phénomène entrevu, ce n'est pas un phénomène étudié. C'est à peu près ainsi qu'avant Franklin et Galvani, on connaissait l'électricité ! On savait que les maisons, les meubles, les hommes sont frappés par la foudre du ciel ; mais on se bornait à constater les effets destructifs de l'éclair. On ne connaissait ni les conditions de l'étincelle électrique, ni les causes qui la faisaient naître. En un mot, c'était un grossier empirisme ; car les sciences d'observation ne peuvent guère dépasser l'empirisme.

Toutefois, plusieurs observations rapportées dans ce livre sont si bien prises, si complètes, qu'il est difficile de ne pas se sentir ébranlé par de pareilles preuves.

Si l'on me permettait de citer mon propre exemple,

je pourrais parler des impressions successives par lesquelles j'ai passé en lisant certains des récits exposés dans les *Phantasms of the Living*. Je n'ai pas abordé cette lecture sans une incrédulité railleuse ; mais, peu à peu, comme je n'avais aucun fétichisme pour la science dite officielle, j'ai fini par acquérir la conviction que la plupart de ces récits étaient sincères ; que les précautions multiples, nécessaires pour assurer par des témoignages exacts l'authenticité du fait, avaient été prises, et que, si extraordinaire que fût la conclusion, on ne pouvait se refuser à l'admettre.

Mais — c'est là le défaut des sciences qui reposent sur l'empirisme et non sur l'expérience — la conviction que donnent de pareils récits est fragile. Quand il s'agit d'un fait qui peut être à chaque minute vérifié, comme la composition centésimale de l'eau en hydrogène et en oxygène, il n'y a pas de place pour le doute ni l'hésitation. La composition de l'eau est un fait d'une certitude absolue, tandis que l'authenticité et la bonne observation d'une hallucination sont d'une certitude relative et imparfaite.

Peu importe cependant : car, à moins de refuser toute valeur au témoignage humain, ces histoires sont vraies et exactes. Le long et patient travail de MM. Gurney, Myers et Podmore a consisté précisément dans la collection de témoignages, la vérification des faits allégués, la constatation des dates, des heures et des lieux, par des documents officiels. On devine quelle immense correspondance cette précision a exigée. Pourtant il ne faut pas regretter tant d'efforts, car le résultat a été excellent. Des faits bien

exacts, indiscutables, ont été rapportés. En un mot, autant que la preuve pouvait être faite par des témoignages, cette preuve a été faite; et, si la certitude n'est pas plus grande, c'est qu'elle ne pouvait l'être davantage, à cause de la méthode même qui n'est pas capable d'une aussi grande perfection, d'une précision aussi irréprochable que l'expérimentation.

Voyons alors ce que donne en pareille matière l'expérimentation. Eh bien, je ne crains pas de l'avouer, c'est assez peu de chose. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu, ni les uns ni les autres, démontrer rigoureusement qu'il y a suggestion mentale, transmission de la pensée, lucidité, sommeil à distance. La démonstration adéquate nous échappe; car, si nous l'avions, elle serait si éclatante qu'elle ne laisserait pas un incrédule. Hélas! les démonstrations expérimentales sont assez faibles pour qu'il soit bien permis d'être incrédule. Certes, par-ci par-là on a rencontré de très beaux résultats, que pour ma part je regarde comme très probants, sans prétendre qu'ils sont définitifs. Les alchimistes parlaient avec envie de la dernière expérience, *experimentum crucis*, qu'ils méditaient comme couronnement de leurs efforts. Eh bien, cet *experimentum crucis*, personne n'a pu encore le produire. Il y a eu de remarquables expériences, des tentatives qui ont presque réussi, mais qui, malgré leur succès, ont toujours laissé une certaine place au scepticisme et à l'incrédulité, comme un *caput mortuum*, suivant l'expression des alchimistes, qui permet le doute et empêche l'entraînement absolu de la conviction.

En parlant ainsi, je ne veux pas à coup sûr déprécier les résultats qui ont été obtenus, résultats très importants, et qui entraîneraient l'absolue conviction de tous, si nous étions les maîtres de les produire de nouveau à notre gré, et de les recommencer aussi souvent qu'il nous plairait avec la certitude de réussir comme précédemment et suivant les mêmes errements. Ce qui rend les démonstrations expérimentales fragiles, ce n'est pas qu'elles soient mauvaises — il y en a d'excellentes qu'on trouvera dans le cours de ce livre — c'est qu'elles ne sont pas répétables, ce qui se comprend, si l'on songe à l'infinie variété des intelligences humaines qui se modifient elles-mêmes à chaque seconde, suivant des lois mystérieuses qui nous sont absolument fermées.

Assurément, c'est grand dommage, car la démonstration expérimentale, quand elle sera donnée — et je ne doute pas qu'elle le soit bientôt — a cet avantage de ne plus laisser le moindre refuge à l'hésitation. Le jour où on aura fourni une preuve expérimentale de la télépathie, la télépathie ne sera plus discutée, et elle sera admise comme un phénomène naturel, aussi évident que la rotation de la terre autour de son axe ou que la contagion de la tuberculose. Que l'on pense un peu à ce qui s'est passé pour le magnétisme animal et l'hypnotisme. Personne ne voulait l'admettre : c'était comme une fable, une légende ridicule. Il y a quelque dix-huit ans, quand je m'en suis occupé (avec une grande ardeur), j'étais presque forcé de me cacher, pour ne pas exciter raillerie, dédain ou pitié. On me disait que c'était me perdre, tomber dans

le domaine des charlatans ou des songe-creux. Eh bien, est-ce que dans ce court espace de temps, de 1873 à 1890, les idées sur l'hypnotisme n'ont pas subi une étrange transformation ?

Omnia jam fient fieri quæ posse negabam.

Je m'imagine que pour la télépathie nous assisterons à une transformation pareille, et que notre audace d'aujourd'hui paraîtra dans quelques années une banalité tant soit peu enfantine.

C'est qu'en effet jusqu'à présent bien peu d'expérimentateurs ont abordé scientifiquement la télépathie. Soit paresse d'esprit, soit néophobie, soit scepticisme, ce grand problème a été à peu près laissé à l'écart. Que l'on compare le petit nombre de ceux qui l'ont étudié au nombre immense de chercheurs qui ont par exemple étudié la composition de la pyridine et de ses dérivés. Certes, l'histoire de la pyridine est bien intéressante, et on a fait sur ce point limité de la chimie de bien importantes découvertes, mais peut-être en somme la connaissance approfondie de cette substance est-elle moins grave pour la destinée humaine que l'analyse des plus secrètes fonctions de l'âme humaine : les liaisons des atomes de carbone entre eux sont une fort belle étude ; mais il ne faut pas dédaigner une série d'expériences qui nous ouvriront peut-être — pour la première fois — une nouvelle faculté, tout à fait inconnue, de l'intelligence, un de ces problèmes de l'*au-delà*, sur lesquels depuis vingt siècles se sont exercés sans succès les plus grands génies de l'humanité. Eh bien, on trouverait sans peine cinq cents

chimistes qui ont écrit des mémoires sur la pyridine et ses dérivés, mémoires excellents et ingénieux, fondés sur de difficiles et laborieuses investigations ; mais on ne trouverait pas vingt psychologues ayant analysé avec méthode la télépathie, ses causes, ses conditions, les procédés à suivre pour la démontrer. Peut-être même ce chiffre de vingt est-il encore beaucoup trop fort. Non, ce n'est pas vingt expérimentateurs, c'est bien cinq ou six qu'il faudrait dire. Or, quoiqu'ils soient très peu nombreux, ils ont obtenu des résultats formels, très importants. Quelle ample moisson de faits nouveaux s'ils avaient pu trouver des aides ou des imitateurs ! On trouverait, je suppose, mille heures de travail dépensées à l'étude de la pyridine contre une heure de travail à l'étude de la télépathie.

Mais revenons à l'ouvrage que nous présentons au public français. Nous ignorons l'accueil qui lui sera fait. L'esprit français est positif et sceptique, et peut-être l'idée que les revenants et les fantômes ont quelque réalité fera sourire plus d'un de nos compatriotes. Mais ces sourires nous touchent peu, si nous pouvons susciter quelque travailleur à nous aider à notre entreprise. Les faits d'hallucinations véridiques ont été surtout recueillis en Angleterre et en Amérique. Il n'est pas douteux qu'on en trouvera beaucoup en France. Nous voulons étendre le champ de nos investigations, et c'est pour cela que nous faisons appel aux concours de toutes les bonnes volontés.

Nous demandons des observations : nous deman-

dans des expériences. Pour les observations, on voit comment elles doivent être prises ; des récits de première main sont indispensables. Il faut que celui qui a eu une hallucination la raconte lui-même avec tous les détails, et toutes les circonstances, même les plus futiles en apparence, qui ont accompagné le phénomène. L'observation doit être impartiale, et même écrite avec scepticisme plutôt qu'avec crédulité. Le narrateur ne doit pas exprimer son opinion ; il doit raconter ce qu'il a vu, et accumuler les preuves et documents qui corroborent son récit.

Quant aux expériences, elles sont plus difficiles à faire que les observations ne sont difficiles à prendre ; il faut du temps ; il faut surtout une patience qui ne connaît ni la lassitude ni le découragement, malgré des obstacles toujours renaissants ; il faut aussi l'application permanente d'une méthode expérimentale rigoureuse. Mais, quelque difficiles que soient ces multiples conditions, elles ne sont pas impossibles à rencontrer. Parmi les nombreux sujets hypnotiques qui existent actuellement en France, il en est beaucoup qui seraient susceptibles d'une sorte d'éducation, de *dressage*, dans le sens des facultés dites surnaturelles. Qu'on les étudie, qu'on les exerce à ce point de vue. Par exemple, qu'on mette à profit ce qui a existé (assez vainement d'ailleurs) la sagacité (?) des magnétiseurs du milieu de ce siècle, c'est-à-dire l'étrange faculté de connaître les maladies, si tant est que cette faculté existe : ou encore qu'on essaye de reproduire le sommeil à distance, ce qui semble bien être un fait réel, quoique extrêmement rare.

Vraiment il est temps de prendre souci de ces nobles problèmes ; et pourtant nous craignons fort qu'on n'accueille cet ouvrage avec indifférence. Nous ne redoutons pas les critiques. Pour peu qu'elles soient loyales et sincères, nous les recevrons avec grande reconnaissance. Non, ce qui nous effrayerait, ce serait de voir le silence se faire devant un tel travail. La masse du public ne se laisse toucher que par des considérations pratiques. Elle est disposée à s'intéresser à une invention mécanique nouvelle, à une réforme de l'hygiène. Rien n'est plus juste assurément ; mais pourquoi ne pas regarder comme extrêmement important ce qui peut jeter une lumière éclatante sur l'intelligence humaine, ce mystère des mystères ? Certes, nous ne voyons pas l'application pratique immédiate des recherches de cet ordre, mais en quoi en sont-elles moins intéressantes ?

C'est la première fois qu'on ose étudier *scientifiquement* le lendemain de la mort. Qui donc osera dire, sans avoir jeté les yeux sur cet ouvrage, que c'est une folie ?

Nous espérons que tous les lecteurs de ce livre comprendront qu'il s'agit d'une grande chose. C'est le premier pas fait dans une voie absolument nouvelle. De là la nécessité de l'indulgence. L'ouvrage n'est pas parfait, il y a des lacunes ; il appartient au public d'y suppléer par des conseils, des observations, des expériences, de nous aider, de devenir notre collaborateur éclairé et assidu. Sans lui, nous ne pouvons rien. Avec lui, au contraire, nous pouvons — c'est du moins notre ferme espoir — créer les fondements

d'une science métaphysique positive, qui, au lieu de s'appuyer sur des vagues et nuageuses dissertations, s'appuie sur des faits, des phénomènes et des expériences.

CH. RICHEL.





PARTIE INITIATIQUE

LES ÉLÉMENTS DE LA KABBALE

En Dix Leçons

LETTRES INÉDITES D'ÉLIPHAS LÉVI ¹

(suite)

IV^e LEÇON

La Kabbale

I

Bereschith veut dire « genèse ». Mercavah signifie « chariot » par allusion aux roues et aux animaux mystérieux d'Ezéchiél.

Le Bereschith et la Mercavah résument la science de Dieu et du monde.

Je dis « science de Dieu », et pourtant Dieu nous est

(1) Reproduction interdite pour les journaux ou revues non publiés par une branche du Groupe indépendant d'Études ésotériques.

infiniment inconnu. Sa nature échappe complètement à nos investigations. Principe absolu de l'être et des êtres, on ne peut le confondre avec les effets qu'il produit et l'on peut dire tout en affirmant son existence qu'il n'est ni l'être ni un être. Ce qui confond la raison sans l'égarer et nous éloigne à jamais de toute idolâtrie.

Dieu est le seul *postulatum* absolu de toute science, l'hypothèse absolument nécessaire qui sert de base à toute certitude et voici comment nos anciens maîtres ont établi sur la science même cette hypothèse certaine de la foi : L'être est. Dans l'être est la vie. La vie se manifeste par le mouvement. Le mouvement se perpétue par l'équilibre des forces. L'harmonie résulte de l'analogie des contraires. Il y a, dans la nature, loi immuable et progrès indéfini. Changement perpétuel dans les formes, indestructibilité de la substance, voilà ce que l'on trouve en observant le monde physique.

La métaphysique vous présente des lois et des faits analogues soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral, le *vrai*, immuable d'un côté, de l'autre la fantaisie et la fiction. D'un côté, le bien qui est le vrai, de l'autre le mal qui est le faux et de ces conflits apparents sortent le jugement et la vertu. La vertu se compose de bonté et de justice. Bonne, la vertu est indulgente. Juste, elle est rigoureuse. Bonne parce qu'elle est juste, et juste parce qu'elle est bonne, elle se montre belle.

Cette grande harmonie du monde physique et du monde moral, ne pouvant avoir une cause supérieure à elle-même, nous révèle et nous démontre l'existence

d'une sagesse immuable, principe et lois éternelles, et d'une intelligence créatrice infiniment active. Sur cette sagesse et sur cette intelligence, inséparables l'une de l'autre, repose cette puissance suprême que les Hébreux nomment la couronne. La couronne et non le roi, car l'idée d'un roi impliquerait celle d'une idole. La puissance suprême est pour les kabbalistes, la couronne de l'univers et la création tout entière est le royaume de la couronne ou, si vous l'aimez mieux, le domaine de la couronne.

Nul ne peut donner ce qu'il n'a pas et nous pouvons admettre en virtualité dans la cause ce qui se manifeste dans les effets.

Dieu est donc la puissance ou couronne suprême (keter) qui repose sur la sagesse immuable (chocmah) et l'intelligence créatrice (binah); en lui sont la bonté (gedulah) et la justice (geburah) qui sont l'idéal de la beauté (tiphereth). En lui sont le mouvement toujours victorieux (netzah) et le grand repos éternel. (hod). Son vouloir est un enfantement continu (jésod) et son royaume (malchuth,) c'est l'immensité que peuplent les Univers.

Arrêtons-nous ici : nous connaissons Dieu !

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

V^e LEÇON

II

MONSIEUR ET FRÈRE,

Cette connaissance rationnelle de la divinité échelonnée sur les dix chiffres dont se composent tous les

nombres, vous donne toute la méthode de la philosophie kabbalistique. Cette méthode se compose de trente-deux moyens ou instruments de connaissance qu'on nomme les trente-deux voies et de cinquante sujets auxquels la science peut s'appliquer et qu'on nomme les cinquante portes.

La science synthétique universelle est ainsi considérée comme un temple auquel conduisent trente-deux chemins et dans lequel on entre par cinquante portes.

Ce système numéral qu'on pourrait aussi appeler décimal parce que le nombre dix en est la base, établit, par les analogies, une classification exacte de toutes les connaissances humaines. Rien n'est plus ingénieux mais aussi rien n'est plus logique ni plus exact.

Ce nombre de dix appliqué aux notions absolues de l'être dans l'ordre divin, dans l'ordre métaphysique et dans l'ordre naturel se répète ainsi trois fois et donne trente pour les moyens d'analyse; ajoutez la syllepse et la synthèse, l'unité qui commence par se proposer à l'esprit et celle du résumé universel, vous avez les trente-deux voies.

Les cinquante portes sont une classification de tous les êtres en cinq séries de dix chacune, qui embrasse toutes les connaissances possibles et rayonne sur toute l'encyclopédie.

Mais ce n'est pas assez d'avoir trouvé une méthode mathématiquement exacte, il faut pour être parfaite que cette méthode soit progressivement révélatrice, c'est-à-dire qu'elle nous donne le moyen de tirer exactement toutes les déductions possibles d'obtenir des

connaissances nouvelles et de développer l'esprit sans rien laisser aux caprices de l'imagination.

C'est ce qu'on obtient par la Gématrie et la Lemurah qui sont les mathématiques des idées. La Kabbale a sa géométrie idéale, son algèbre philosophique et sa trigonométrie analogique. C'est ainsi qu'elle force en quelque manière la nature à lui révéler ses secrets.

Ces hautes connaissances acquises, on passe aux dernières révélations de la Kabbale transcendante et l'on étudie dans le schém-hamphorasch la source et la raison de tous les dogmes.

Voilà, Monsieur et ami, ce qu'il s'agit d'apprendre. Voyez si cela ne vous effraie pas ; mes lettres sont courtes, mais ce sont des résumés très concis et qui disent beaucoup en peu de mots. J'ai mis un assez long espace entre mes cinq premières leçons pour vous laisser le temps d'y réfléchir, je puis vous écrire plus souvent si vous le désirez.

Croyez-moi, Monsieur, avec l'ardent désir de vous être utile, votre tout dévoué en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

VI^e LEÇON

MONSIEUR ET FRÈRE,

La Bible donne à l'homme deux noms. Le premier, c'est Adam, qui signifie tiré de la terre ou homme de terre ; le second, c'est Enos ou Hénoch, qui signifie homme divin ou élevé jusqu'à Dieu. Suivant la genèse, c'est Enos qui le premier adressa des hom-

mages publics au principe des êtres, et cet Enos, le même qu'Hénoch, fut, dit-on, enlevé vivant au ciel après avoir gravé sur les deux pierres qu'on nomme les colonnes d'Hénoch, les éléments primitifs de la religion et de la science universelle.

Cet Hénoch n'est pas un personnage, c'est une personification de l'humanité élevée au sentiment de l'immortalité par la religion et la science. A l'époque désignée par le nom d'Enos ou d'Hénoch, le culte de Dieu apparaît sur la terre et le sacerdoce commence. Là aussi commence la civilisation avec l'écriture et les mouvements hiératiques.

Le génie civilisateur que les Hébreux personnifient dans Hénoch, les Egyptiens l'ont nommé Trismégiste et les Grecs Kadmos ou Cadmus, celui qui, aux accords de la lyre d'Amphion, vit s'élever et se ranger d'elles-mêmes les pierres vivantes de Thèbes.

Le livre sacré primitif, le livre que Postel appelle la genèse d'Hénoch, est la source première de la Kabbale ou tradition à la fois divine et humaine, à la fois religieuse et scientifique. Là nous apparaît dans toute sa simplicité la révélation de l'intelligence suprême à la raison et à l'amour de l'homme, la loi éternelle réglant l'expansion infinie, les nombres dans l'immensité et l'immensité dans les nombres, la poésie dans les mathématiques et les mathématiques dans la poésie.

Qui croirait que le livre inspirateur de toutes les théories et de tous les symboles religieux nous ait été conservé et soit parvenu jusqu'à nous sous la forme d'un jeu composé de cartes bizarres ? Rien n'est plus

évident cependant, et Court de Gébelin, suivi depuis par tous ceux qui ont étudié sérieusement le symbolisme de ces cartes, a été au siècle dernier le premier à le découvrir.

L'alphabet et les dix signes des nombres, voilà certes ce qu'il y a de plus élémentaire dans les sciences. Joignez-y les signes des quatre points cardinaux, du ciel ou des quatre saisons et vous avez le livre d'Hénoch tout entier. Mais chaque signe représente une idée absolue ou, si vous voulez, essentielle.

La forme de chaque chiffre et de chaque lettre a sa raison mathématique et sa signification hiéroglyphique. Les idées, inséparables des nombres, suivent, en s'additionnant ou se divisant ou se multipliant, etc., le mouvement des nombres et en acquièrent l'exactitude. Le livre d'Hénoch est enfin l'arithmétique de la pensée.

ÉLIPHAS LÉVI.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

BASILIDE

I

On a pu justement comparer la doctrine du grand Basilide, le prédécesseur de notre Valentin, à un Océan où les vents du large arrachent les flots aux profondeurs pour les élever aux étoiles : « Πελάγει κλυδωνιζομένω ὑπὸ βίας ἀνεμῶν ὄρων τὰς εἰκότα τὰ τοῦ βασιλείδου δόγματα. »

L'auteur des *Philosophoumena* dit de lui qu'il est un disciple d'Aristote plutôt que de Jésus-Christ. Basilide en effet a la fermeté logique du Stagirite. Mais il possède aussi la souveraine mélancolie et la tendresse triste du noble Eon, fleur du Plérôme, que tous les siècles saluent du titre sacré de Sauveur.

II

Basilide avait reçu d'un vieillard, appelé Mathias, qui se disait disciple de Jésus, des enseignements mystérieux que la BOUCHE SACRÉE aurait confiés, dans ses

entretiens ésotériques, à l'élite de ses auditeurs. Ces enseignements portaient sur la nature de l'Être en puissance, c'est-à-dire de l'Être en soi, de l'absolu non développé, mais renfermé dans le silence éternel.

« Il était quand rien n'était, dit-il, et ce Rien était le Rien absolu : « ἦν ἄλωϋ οὐδέ ἐν ».

Il est facile de reconnaître, sous le voile de ces paroles, l'ABÏME de notre maître Valentin.

Ce Rien n'était rien de ce qui est. Il était ineffable, car rien ne peut le signifier. Mais si la parole ne peut nommer l'Ineffable, l'esprit peut le concevoir. Ainsi, rien n'était, ni matière, ni substance, ni manque de substance, ni simple, ni composé, ni conçu, ni non-conçu, ni sensible, ni insensible, ni homme, ni ange, ni Dieu, ni rien de ce qu'un nom quelconque peut nommer, désigner ou faire entendre.

III

Dans cet Ineffable dormait le germe de l'Être. Tel, un grain de sénevé renferme dans son mince volume les racines, la tige et les feuilles d'un grand arbre. De ce Dieu Non-Être, l'être devait sortir et cet être contenait les mondes et les âmes. Ce possible renfermait tout en soi. Tel encore, un œuf de paon, par exemple, renferme et contient en soi toutes les espèces, toutes les formes, toutes les couleurs des paons innombrables. L'éternelle richesse de l'être était *thésaurisée* dans le germe primordial, comme dans le fœtus informe est *thésaurisé* l'homme futur avec son intelligence, son cœur, son génie, sa race et la race de sa race.

Quand le D miurge prononça le mot créateur : Que la lumière soit ! — Γενηθ το φ ς ! — d'où tira-t-il cette lumière ? Basilide répond : Du Rien. Et CE RIEN CONTENAIT LE TOUT !

Ici, nous abordons la conception véritablement géniale de Basilide.

Il y avait, dans ce germe du Tout, une *Fili t * (Ψι της) — on est forcé de créer ce néologisme — triple dans sa manifestation, consubstantielle au Non-être et engendrée des Non-Existences. Cette fili t  triple, ou mieux, divisée en trois, en triade, était subtile dans une partie, moins subtile dans une seconde, et susceptible de s'épurer, dans la troisième. La partie subtile, plus rapide que la pensée, s'envola vers le Divin Non- tre. Sa beauté, sa majesté l'attirèrent et ja captiv rent.

IV

La partie plus grossière, moins subtile, demeura dans le germe primordial, parce que son poids l'y fixait. A cette partie malheureuse, l'Esprit saint prêta le secours de son vol. Elle se réunit à la première, grâce à cette aide divine. Mais comme elle n'était pas consubstantielle à Dieu, elle n'y put demeurer.

Le Saint-Esprit dut se séparer d'elle, mais, de même qu'un vase conserve l'odeur du parfum qu'il a contenu, cette partie de la fili t  conserva l'odeur du Saint-Esprit dans l'espace intérieur où elle retomba. Nous retrouvons ici l'analogie la plus frappante avec la Sophia-Achamoth de notre Valentin.

La troisième partie de la filiation demeura unie au germe en attendant sa purification.

V

Basilide divise l'être en triade : le monde, l'extra-monde et l'intermédiaire, qu'il nomme le Saint Esprit. De la palpitation formidable du monde naquit le grand Archon, chef du monde, puissance, beauté et grandeur incomparable, plus ineffable que les ineffables, plus puissant que les plus puissants, plus sage et meilleur que les meilleurs et les plus sages.

Il monta jusqu'au firmament et crut que rien n'existait au delà. Il ignorait l'existence de la troisième filiation qui reposait encore dans le germe universel. Le grand Archon produisit un fils meilleur et plus sage que lui.

Il vit son fils, l'admira et le fit asseoir à sa droite. Ce fils c'est l'ogdoade. La création superbe qui nous environne est leur œuvre.

Quand l'édifice du monde fut ainsi achevé, quand le Saint Esprit eut ainsi séparé le monde de l'extra-monde, le grand Archon se trouva en face de la troisième partie de la filiation, celle qui était jointe au germe des choses

Elle gémissait, attendant sa délivrance, selon qu'il est écrit : *Omnis creatura ingemiscit et parturit, revelationem filiorum Dei expectans.*

C'est alors que fut révélé le mystère ineffable.

VI

EVANGILE descendit parmi nous, en traversant le monde des Puissances, des Vertus et des Dominations. Evangile quitta la filiation, avec Christos, son principe mâle. Elle reconnut que l'Archon et l'Ogdoas étaient des éons engendrés et non le Dieu suprême, et leur annonça la vérité sur eux-mêmes et sur l'Etre.

Les deux Éons sublimes s'humilièrent devant cette révélation et avec eux toutes les Puissances des trois cent soixante-cinq cieux qui forment l'ABRAASX. La lumière qui les éclairait rejaillit sur la création.

Or, dans la création, une créature élue entre toutes vivait. C'était Miriam. Elle portait dans son sein l'Homme type, Jésus. La lumière descendit sur eux et c'est ainsi que Jésus est la lumière du monde. La troisième partie de la filiation fut alors délivrée et alla rejoindre la seconde. Puis toutes les deux remontèrent à la première et la filiation fut restaurée.

VII

Maintenant qu'il en est ainsi, dit le sublime Basilide: « La créature a rencontré la miséricorde. Les pleurs ont fait place à l'allégresse, car elle a obtenu la révélation des fils de Dieu; et tous les fils *de Dieu forment la divine filiation* ».

C'est-à-dire : l'Infini recueille le Fini; le relatif retourne à l'absolu; le Parfait absorbe l'imparfait et l'Eternel le Transitoire. Dieu seul est, Dieu seul existe, Dieu seul demeure.

Telle est dans ces grandes lignes la doctrine du maître illustre qui fut l'une des plus pures gloires de la très sainte Gnose. Moins harmonieux que Valentin, moins complet, moins éloquent, il est l'Aristote mystique qui devait précéder le Platon de la Gnose.

Il complète Simon le Mage comme il sera complété par son admirable successeur. Nous lui devons bien cet hommage. Il est l'un des Pères de notre assemblée.

La Gnose ressuscitée salue en lui son plus profond précurseur.

En même temps il a cette tristesse grandiose, cette douloureuse et chaste réserve théosophique qui séduisent toujours les esprits mélancoliques. A la fin de notre siècle, les âmes malades et les cœurs lassés se tourneront vers lui et le nommeront : Maître !

Heureux nos frères et nos sœurs gnostiques, s'ils comprennent la providentielle réapparition de ces flambeaux dans notre nuit.

Pour nous, tournons-nous vers la Gnose illuminative et disons-lui : *Domina ! ad quem ibimus ? Verba vitæ eternæ habes !*

† JULES, évêque gnostique.

JULES DOINEL.

l'Occultisme Scientifique

(Suite)

II

En dépit de son caractère essentiellement expérimental, le spiritisme, par un trait vraiment curieux, est, pour ses adeptes, bien moins une science qu'une religion.

Il s'ensuit fatalement de cette façon de voir que les spirites n'admettent guère que l'on conteste leurs croyances, ni que l'on scrute le fond de leurs observations. On ne discute pas avec les esprits, et l'on ne doute pas d'eux !

Les phénomènes qui se manifestent en présence des *médiums* — qu'ils soient typtologues, écrivains, d'apports ou à matérialisation — doivent être admis sans contrôle et enregistrés avec recueillement. Ne sont-ils pas une émanation d'êtres spirituels, jadis membres de la grande famille humaine, et qui ne dédaignent point de faire profiter leurs frères survivants de leurs conseils, et aussi, parfois..., de leur jouer quelques mauvais tours !

Aussi, point n'est-il étonnant que la science officielle, malgré les innombrables faits qui témoignent de l'existence réelle de forces particulières étrangères à celles enregistrées dans les conditions normales de

la vie, et qui se caractérisent seulement en des circonstances très spéciales, se soit constamment refusée même à admettre la possibilité des phénomènes spirites.

N'avait-elle pas beau jeu, en vérité, à crier au charlatan, à l'illuminé, à l'imposteur ?

Quoi qu'il en soit, cependant, il s'est rencontré un certain nombre de savants de premier ordre, possédant à fond la pratique des travaux du laboratoire, qui n'ont pas cru indigne d'eux de rechercher ce qu'il pouvait y avoir de précis au fond des extraordinaires assertions des spirites.

Que prétendent ceux-ci, tout d'abord ?

Ils affirment que des entités étrangères à notre monde sont capables, en des circonstances données, de produire des effets matériels, tombant sous la perception de nos sens, tels que des bruits ou des coups frappés dans les meubles, sur les cloisons des appartements, ou même, au besoin, ... sur le dos des assistants ; des modifications dans la nature des corps, modifications rendues sensibles par la balance qui enregistre une diminution ou un accroissement du poids de l'objet considéré ; des dissociations de produits matériels dont les molécules ultimes transportées par une force invisible au travers la substance même d'autres corps vont se reconstituer plus loin et apparaissent alors sans raison extérieure plausible ; des actions chimiques ; des productions enfin d'êtres nouveaux, munis d'organes semblables aux nôtres, et susceptibles de se comporter comme aucun d'entre nous, en attendant qu'ils s'évanouissent instantanément, comme ils sont venus.

En somme, il faut bien le reconnaître, et il est d'un esprit véritablement scientifique de le faire, il n'y a en tout cela rien d'absurde en soi, et le merveilleux ou le surnaturel n'ont rien à voir dans l'explication de semblables phénomènes.

N'est-il pas logique, en effet, que puissent exister des forces autres que celles qui nous sont nettement connues ou définies? Les facultés perceptives de nos organes sont très limitées, et il y a tout lieu de concevoir la réalité d'un grand nombre de manifestations dont nous n'avons à l'ordinaire aucune idée, et qui peuvent cependant affecter des êtres autrement constitués que nous.

Les phénomènes spirites, en somme, sont simplement la mise en lumière pour nos sens de quelques unes de ces manifestations.

C'est, partant d'une semblable opinion, que des savants et des expérimentateurs comme MM. Crookes, Wallace, John Lubbock, Gibier, de Rochas, Flammarion, etc., etc., pour ne citer que quelques-uns des plus connus, ont institué leurs expériences, s'occupant soigneusement d'éliminer toutes les causes possibles d'erreurs.

L'important, en effet, n'est-il pas, en l'affaire, de constater la matérialité du fait; son explication rationnelle viendra ensuite.

Or, à l'heure présente, cette matérialité des phénomènes spirites semble prouvée et archi-prouvée. Crookes a enregistré et mesuré par la balance l'existence et la grandeur de la force psychique, — c'est ainsi que, pour éviter toute fausse interprétation, il

appelle la force attribuée par les spirites aux seuls esprits, et que possèdent surtout certains sujets particulièrement doués, les médiums.

« D'après cette théorie — celle de la force psychique, — écrit M. Crookes, le médium ou le cercle de personnes réunies ensemble pour former un tout est supposé posséder une force, un pouvoir, une influence, une vertu ou un don au moyen desquels des êtres intelligents peuvent produire les phénomènes observés. Quant à ce que peuvent être ces êtres intelligents, c'est là matière à d'autres théories.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un *médium* possède *quelque chose* qu'un être ordinaire n'a pas en sa possession. Donnez un nom à ce quelque chose : appelez-le X, si vous voulez, M. Serjeant Cox l'appelle Force psychique (1). »

Nous voici joliment loin du temps où un autre savant de grand renom, M. E. Chevreul, — celui-là même dont en l'une de ces dernières années on fêtait le centenaire, — consacrait tout un volume (2) à démontrer par A + B qu'il était ridicule de voir autre chose que des duperies, conscientes ou non, dans les phénomènes spirites, aussi bien d'ailleurs que dans les divers procédés divinatoires connus.

Du reste, il faut le reconnaître, M. Chevreul ne

(1) W. Crookes, *Nouvelles expériences sur la force psychique*, 1 vol. in-18, Paris, librairie des sciences psychologiques, p. 177.

(2) M. E. Chevreul, *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes au point de vue de l'histoire, de la critique et de la méthode expérimentale*, un vol. in-8, Paris, 1854, chez Mallet-Bachelier, Gauthier-Villars et fils, successeurs.

parle pas à la légère, et il a voulu par lui-même se rendre compte des faits.

Voici, par exemple, comment il s'explique le mouvement de la table : « Témoin de ces faits, — la rotation du guéridon, — mais bien plus souvent de faits négatifs que de faits positifs, je n'ai jamais eu l'occasion, dans les cas de mouvement, d'observer qu'il ait été hors de proportion avec une action que les mains apposées sur la table étaient susceptibles d'exercer latéralement : je ne parle, bien entendu, que de ce que j'ai vu.

« Le mouvement, en effet, n'aura jamais lieu tant que les mains presseront la table perpendiculairement; mais, à cause de la difficulté de maintenir cette pression constamment perpendiculaire durant un laps de temps variant d'un quart d'heure à une heure et plus, il arrive que l'action des mains est représentée par une action latérale de gauche à droite ou de droite à gauche, qui seule est capable de mettre la table en mouvement (1). »

En d'autres termes, suivant M. Chevreul, il y a mouvement de la table toutes les fois que la résultante des forces latérales agissant sur elle n'est point nulle et se trouve être assez énergique pour vaincre son inertie.

Telle était également l'opinion de Faraday qui avait institué diverses expériences dont le résultat lui démontrait que le mouvement du guéridon était dû à

(1) M. E. Chevreul, *loc. cit.*, p. 170.

- des efforts latéraux inconsciemment exercés par le ou les opérateurs.

Qu'auraient dit ces deux savants, assurément de la meilleure foi du monde dans leurs négations, si, faisant partie de la commission de leurs confrères anglais nommés pour étudier les phénomènes du psychisme, ils eussent vu des meubles pesants se mouvoir sans aucun contact, et en pleine lumière.

« Dans une circonstance où onze membres de votre sous-comité étaient assis depuis quarante minutes autour de l'une des tables de salle à manger, décrites précédemment (1), et lorsque déjà des mouvements et des sons variés s'étaient produits, ils tournèrent (dans un but d'expérimentation plus rigoureuse), les dossiers des chaises vers la table, à neuf pouces environ de celle-ci ; puis ils s'agenouillèrent sur les chaises, en plaçant leurs bras sur les dossiers.

« Dans cette position, leurs pieds étaient nécessairement tournés en arrière, loin de la table, et par conséquent ne pouvaient être placés dessous, ni toucher le parquet. Les mains de chaque personne étaient étendues au-dessus de la table à environ quatre pouces de sa surface. Aucun contact avec une partie quelconque de la table ne pouvait donc avoir lieu sans qu'on s'en aperçût.

« En moins d'une minute, la table, sans avoir été touchée, se déplaça quatre fois ; la première fois d'environ cinq pouces d'un côté ; puis de douze pouces

(1) C'étaient de grandes tables pesantes dont la plus petite avait cinq pieds neuf pouces de long sur quatre pieds de large, et la plus grande neuf pieds trois pouces de long sur quatre pieds de large.

du côté opposé ; ensuite de la même manière et respectivement de quatre et de six pouces.

« Les mains de toutes les personnes présentes furent ensuite placées sur les dossiers des chaises, à un pied environ de la table qui fut mise en mouvement cinq fois, avec un déplacement variant entre quatre et six pouces.

« Enfin, toutes les chaises furent écartées de la table à la distance de douze pouces, et chaque personne s'agenouilla sur sa chaise comme précédemment, mais cette fois en tenant les mains derrière le dos, et, par suite, le corps placé à peu près à dix-huit pouces de la table, le dossier de la chaise se trouvant ainsi entre l'expérimentateur et la table. Celle-ci se déplaça quatre fois dans des directions variées (1). »

Il n'y a pas à dire, en effet, entre ces expériences si précises signées des noms suivants : Sir John Lubbock et M. Crookes, membres de la Société royale de Londres ; le professeur Huxley ; le naturaliste A. Russel-Wallace ; M. Auguste de Morgan, président de la Société mathématique de Londres et secrétaire de la Société royale astronomique ; M. Varley, inventeur du condensateur électrique et ingénieur en chef des compagnies de télégraphe international et transatlantique, etc., et les raisonnements de MM. Faraday et Chevreul, l'hésitation n'est guère possible, et il faut bien admettre l'existence réelle de la propriété qu'ont certaines personnes douées d'une organisation

(1) Extrait du rapport de la commission nommée par la Société dialectique de Londres pour examiner les phénomènes du psychisme.

spéciale d'exercer une action à distance sur les objets extérieurs, et ce sans le contact des muscles ou de ce qui s'y rattache.

Mais, que penser des phénomènes de matérialisation ? Ceux-ci, en vérité, pour l'esprit, sont encore bien plus surprenants. En effet, si l'on conçoit volontiers l'existence d'une force fluidique particulière émanant de l'individu, il n'en est pas de même quand il s'agit d'expliquer la formation d'un être matériel semblant créé de rien et du reste susceptible de s'évanouir sans laisser aucune trace palpable de son passage.

Crookes, qui a eu plus qu'aucun autre, peut-être, la fortune d'étudier des phénomènes de ce genre, a rapporté en des pages saisissantes le récit de la médiumité de M^{lle} Florence Cook, le médium de l'esprit matérialisé Katie King, dont il a obtenu de nombreuses photographies (1), mais n'a point cherché à expliquer le phénomène. Il constate, et c'est tout !

De tels faits, d'ailleurs, ont encore été relevés expérimentalement par nombre d'autres observateurs. M. Yveling Ram Baud, dans la si curieuse étude qu'il a écrite sur la *Force psychique*, rapporte un fait de matérialisation particulièrement intéressant survenu en présence de M. Tissot, le peintre bien connu, au cours d'une séance donnée par le médium Eglinton.

« Ces matérialisations sont encore d'une durée assez grande ; je n'en veux pour preuve que le fait

(1) Voir les *Nouvelles expériences sur la force psychique* par William Crookes, traduction de J. Alidél, un vol. in-18, Paris, librairie des sciences psychologiques, p. 181 et suivantes.

suisant : Un jour, M. Tissot vit apparaître chez Eglinton une jeune femme qui lui était chère, morte quelques années auparavant. En la voyant il s'écria d'abord :

« — C'est bien elle !

« Puis, se remettant peu à peu, il ajouta :

« — Je ne lui croyais pas le menton aussi petit que cela.

« Il prit alors ses pinceaux, esquisssa immédiatement son image, qui se dédoubla, et derrière laquelle parut celle d'Eglinton, dont il fit aussi le portrait. Il questionna son ancienne amie, mais n'en obtint point de réponse.

« Les mains seules de l'apparition devinrent lumineuses, du côté de la paume, comme si elle cachait une lumière pâle. Tout ce que put obtenir le peintre, c'est un baiser que lui rendit l'apparition.

« Puis la femme évoquée et matérialisée, ainsi que le médium la dédoublant, ont disparu comme disparaîtrait une bulle de savon remplie de fumée de tabac qui créverait tout d'un coup (1). »

Ne convient-il pas de rapprocher de tous ces phénomènes de matérialisation les faits nombreux de vision à distance, de *télépathie* — pour employer le terme consacré par la *Society for psychical Research*, qui a à sa tête les plus illustres savants d'outre-Manche, — et dont de si nombreux exemples sont relevés avec

(1) Yveling Ram Baud, *Force psychique*, in-quarto, Paris, 1889, chez Ludovic Baschet, p. 7 et 8.

une méthode toute scientifique dans *Phantams of the living* (1)?

Pourquoi ces diverses manifestations fantomatiques ne seraient-elles pas des productions mêmes de la force psychique? M. Camille Flammarion, le savant astronome bien connu, estime qu'il en doit être ainsi: « Deux cerveaux qui vibrent à l'unisson, fussent-ils à plusieurs kilomètres de distance, écrit-il dans son beau livre *Uranie*, ne peuvent-ils être émus par une même force psychique? L'émotion partie d'un cerveau ne peut-elle, à travers l'éther, de même que l'attraction, aller frapper le cerveau qui vibre à une distance quelconque, de même qu'un son, à travers une pièce, va faire vibrer les cordes d'un piano ou d'un violon? N'oublions pas que nos cerveaux sont composés de molécules qui ne se touchent pas et qui sont en vibration perpétuelle.

« Et pourquoi parler de cerveaux? La pensée, la volonté, la force psychique, quelle que soit sa nature, ne peut-elle agir à distance sur un être qui lui est attaché par les sympathiques et indissolubles liens de la parenté intellectuelle? Les palpitations d'un cœur ne se transmettent-elles pas subitement au cœur qui bat à l'unisson du nôtre?

« Devons-nous admettre, dans les cas d'apparition signalés plus haut, que l'esprit du mort ait réellement pris une forme corporelle dans le voisinage de l'observateur? Dans la plupart des cas, cette hypothèse ne

(1) *Phantams of the living*, par E. Garney et Fr. Myers, professeurs à l'université de Cambridge, et Franck Podmore, Londres, 1886.

paraît pas nécessaire. Pendant nos rêves, nous croyons voir des personnes qui ne sont pas du tout devant nos yeux, d'ailleurs fermés. Nous les voyons parfaitement, aussi bien qu'au grand jour, nous leur parlons, nous les entendons, nous conversons avec elles. Assurément ce n'est ni notre rétine ni notre nerf optique qui les voit, pas plus que ce n'est notre oreille qui les entend. Nos cellules cérébrales sont seules en jeu.

« Certaines apparitions peuvent être objectives, extérieures, substantielles; d'autres peuvent être subjectives : dans ce cas, l'être qui se manifeste agirait à distance sur l'être qui voit, et cette influence sur son cerveau déterminerait la vision intérieure, laquelle paraît extérieure, comme dans les rêves, mais peut être purement subjective et intérieure.

« De même qu'une pensée, un souvenir, éveille dans notre esprit une image qui peut être très évidente et très vive, de même un être agissant sur un autre peut faire apparaître en lui une image qui lui donnera un instant l'illusion de la réalité. On obtient maintenant expérimentalement ces faits dans les études d'hypnotisme et de suggestion (1), études qui en sont encore à leurs débuts et pourtant donnent des

(1) Dans un volume sur *les Forces non définies*, M. de Rochas explique de la manière suivante la raison de cette phase particulière par où passe le sujet endormi et que caractérise un état marqué de crédulité : « Une lumière vive et subite comme celle du magnésium ou un rayon électrique peuvent dynamiser les idées que le sujet a dans l'esprit » (*les Forces non définies*, p. 250); et, quelques lignes plus loin, appliquant cette théorie à la production spéciale des fantômes, il ajoute : « Les fantômes perçus dans l'obscurité par les enfants et les poltrons ne sont que la matérialisation de leurs pensées. »

résultats assurément dignes de la plus haute attention, aussi bien au point de vue psychologique qu'au point de vue physiologique. Ce n'est pas la rétine qui est frappée par une réalité effective, ce sont les couches optiques du cerveau qui sont excitées par une force psychique. C'est l'être mental lui-même qui est impressionné. De quelle façon ? nous l'ignorons (1). »

En résumé, tout reviendrait à un ébranlement dynamique des molécules cérébrales.

Mais les phénomènes divers produits par les médiums ne sont point autre chose, en somme, que des effets dynamiques. Lorsqu'en présence du médium Slade, M. le Dr Gibier constate de l'écriture directe (2) et que M. Harry Alis, qui l'assistait dans une de ses expériences, surprend le crayon courant seul à la surface de l'ardoise (3), en pleine lumière, la manifestation d'une force agissante pour produire le fait observé est tout aussi indiscutable qu'elle peut l'être dans les actions de déplacements d'objets, ou que dans les cas de lévitation constatés ou relevés aussi bien par M. Gibier que par M. Crookes,

(1) Camille Flammarion. *Uranie*, 1 vol. in-8, Paris, 1889, chez Marpon et Flammarion, p. 179 et suivantes.

(2) Dr Paul Gibier, *Le Spiritisme (Fakirisme occidental)* Paris, 1889, in-12, chez Octave Doin.

(3) Voici, à titre justificatif, quelques lignes d'une lettre écrite le 21 novembre 1886. au lendemain de la séance à laquelle nous faisons ici allusion, par M. Harry Alis à M. le docteur Paul Gibier, lettre dont M. Gibier a du reste publié le texte entier dans un de ses livres: « A un moment M. Slade tenait l'ardoise sous la table, mais distante de celle-ci de cinq ou six centimètres et on entendait écrire. Une parole de l'un des spectateurs fit tourner la tête au médium qui, par un mouvement nerveux involontaire, avança l'ardoise sous mes yeux. Durant cette échappée, que j'évalue à deux ou trois secondes, je vis le crayon seul courir rapidement sur l'ardoise en traçant des caractères, environ la valeur de trois ou quatre lettres. » Dr Paul Gibier, *Analyse des choses, essai sur la science future*, in-18, Paris, librairie E. Dentu.

M. de Rochas et nombre d'autres expérimentateurs.

Au surplus, une observation de M. Crookes vient donner un appui nouveau à cette opinion de la valeur dynamique de la force psychique. Dans les expériences où l'on enregistre des phénomènes de pareil ordre, l'on constate un refroidissement particulier qui arrive souvent à être un vent bien marqué. « Sous son influence, j'ai vu, dit-il, des feuilles de papier s'enlever et le thermomètre baisser de plusieurs degrés. Dans d'autres occasions dont je donnerai plus tard les détails, je n'ai remarqué aucun mouvement de l'air, mais le froid a été si intense que je ne puis le comparer qu'à celui qu'on ressent lorsqu'on tient la main à quelques pouces du mercure gelé (1). » Mais la théorie mécanique de la chaleur ne nous apprend-elle pas que le travail n'est rien autre chose que de la chaleur transformée ?

S'il y a déplacement d'objets matériels, il y a bien travail produit, et, par suite, il est tout naturel qu'il y ait de la chaleur consommée, ce qui se traduit expérimentalement par un abaissement de la température ambiante, aucune source productive de calorique ne venant remplacer celui qui est transformé en travail mécanique.

L'existence de la force psychique est donc surabondamment démontrée. Quelle est sa nature, à présent ? Sur ce dernier point, il n'est que des hypothèses. Si nous nous en rapportons à M. Chevillard, dont M. A. de Rochas rapporte l'opinion dans son livre si curieux

(1) W. CROOKES. *Nouvelles expériences sur la force psychique*, p. 15.

et presque introuvable aujourd'hui, *les Forces non définies* (1), la mise en mouvement de l'objet déplacé serait due à une transmission de l'idée de l'action volontaire mécanique par le fluide nerveux du cerveau jusqu'au dit objet qui exécuterait alors l'action en qualité d'organe automatique lié par le fluide à l'être voulant, et sans que celui-ci ait la perception de son acte, en raison justement de ce qu'il ne l'exécute pas par un effort musculaire.

M. de Rochas, du reste, ne partage point cette manière de voir, et, personnellement, il semble qu'il pencherait plus volontiers à assimiler la force psychique à une action électrique.

Dans le chapitre de son livre qu'il consacre au « déplacement des objets à distance », il écrit, en effet : « Humboldt avait déjà remarqué (*Expériences sur le Galvanisme*, p. 150) que si douze ou quatorze personnes se tiennent par la main, les deux dernières touchant l'une l'armature d'un nerf, l'autre celle d'un muscle de la grenouille, il se produit des contractions dans l'animal comme lorsqu'il est traversé par un courant galvanique » (2); et, plus loin, discutant une théorie de la lévitation de M. le Dr Charbonnier-Dehatty attribuant le phénomène à une répulsion électrique entre le sol et le corps du sujet dont la densité a été diminuée par le ballonnement hystérique, après avoir nié la valeur de la seconde des deux rai-

(1) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, in-8, chez Masson, Paris, 1887.

(2) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, in-8, chez Masson, Paris, 1887, p. 158.

sons du docteur, M. de Rochas ajoute, parlant de l'action électrique : « Mais nous ne saurions fixer une limite aux actions que peuvent produire, en certains cas, les forces électriques dont nous avons constaté l'existence dans le corps humain (1). »

N'est-ce pas, en effet, à ces forces électriques qu'il convient de rapporter tous ces phénomènes attribués à la force psychique, ou mieux, la force psychique ne serait-elle rien autre chose qu'une force électrique ?

L'électricité, on le sait — et le fait est enseigné couramment dans tous les traités de botanique, — *favorise la germination* des plantes.

Or, remarque M. de Rochas, « les magnétiseurs disent qu'eux aussi activent la végétation en magnétisant les plantes, et les fakirs de l'Inde prétendent faire pousser des végétaux en quelques heures par la transmission de leur propre force vitale (2). »

Il y a là une concordance dans les phénomènes valant d'être signalée.

G. VITOUX.

(A suivre.)

(1) A. DE ROCHAS, *loc. cit.* p. 183.

(2) A. DE ROCHAS, *loc. cit.*, p. 72.

Contribution à la Philosophie des Nombres ⁽¹⁾

CAS DE PLASTIQUE NUMÉRALE

L'analogie révélée par Pythagore entre les nombres et leurs figures proportionnelles n'a pas été étendue. On n'a pas poursuivi davantage le rapport des nombres entre eux. La méthode théosophique ne peut négliger de comparer la table des nombres premiers à la nomenclature chimique, aux couleurs et aux sons simples. Quelle voie spacieuse pour la recherche des pensées simples, par élimination, dans la série des principes, de tous les principes réductibles! Et comment ne pas aboutir quand le nombre nous aura révélé le lien qui unit la forme à la pensée!

Le crible d'Eratosthène sert ici de microcosme quintessentiel à la philosophie hermétique. La pierre philosophale, sous toutes ses formes, n'est-elle pas comme un plus petit commun multiple ou un plus grand commun diviseur à obtenir par la décomposition en facteurs premiers.

(1) Aux diverses et vaines formules d'art littéraire, plastique et musical jusqu'à ce jour épuisées, un principe imaginaire fixe peut succéder puisant au cœur même de la science sa loi organique; le Nombre, cardinalité de toute pensée, peut fournir cette formule viable : *le Numérisme*. En attendant l'œuvre qui doit réaliser cette prétention, les notes suivantes pourront faire entrevoir la légitimité de cette théorie. (1889. V.)

Gœthe, que je m'étonne de ne pas voir reconnaître par l'occultisme, disait : « Nous parlons trop, nous devrions moins parler et plus dessiner. Quant à moi, je voudrais renoncer à la parole, et, comme la nature plastique, ne parler qu'en images ; ce figuier, ce serpent, ce cocon exposé au soleil devant cette fenêtre, tout cela, ce sont des sceaux profonds, et qui saurait en déchiffrer le vrai sens pourrait à l'avenir se passer de toute langue écrite ou parlée... L'âme raconte, en dessinant, une partie de son être essentiel, et ce sont précisément les secrets les plus profonds de la création, qui, en ce qui regarde sa base, reposent sur le dessin et la plastique, qu'elle évalue de la sorte... » Quelle intuition de l'ésotérisme dans ces lignes qui expriment si justement la plastique innée, fatale, dont je veux signaler les cas remarquables dans la numération radicale ! Qu'elles suffisent à diriger les recherches des philosophes sur le crible d'Eratosthène, l'alchimiste des nombres.

La suite des nombres premiers, dans son ensemble, paraît arbitraire, et ne semble régie par aucune loi. Cependant, celui qui sera curieux d'étudier la série des nombres irréductibles dans ce qu'elle peut offrir de philosophiquement analogique, y trouvera certaines formes symétriques spontanément formées. Cette formation révèle le rapport existant entre certains nombres et certaines formes, et indique également les endroits de la série où l'arbitraire est temporairement

remplacé par une constance. Faut-il insister sur la nécessité d'étendre ces remarques à toute l'échelle de l'analogie. Isolées, en leur cardinalité abstraite, toute leur fécondité disparaît, et ces clefs demeurent vaines.

Voici par quelle application logique et légitime de la disposition naturelle des nombres se découvrent ces remarques.

Tout nombre premier (après la première dizaine) se termine par l'un des 4 chiffres : 1, 3, 7, 9. Plaçons sur quatre colonnes correspondant à ces terminaisons les nombres par dizaines. Les figures se formeront d'elles-mêmes à simple lecture.

1	2	3	5	7
11	13	17	19	
.	23	.	29	
31	.	37	.	
41	43	47	.	
.	53	.	59	
61	.	67	.	
71	73	.	79	
.	83	.	89	
.	.	97	.	
101	103	117	109	

A 30 de distance, 23-29, 53-59, 83-89 et 31-37, 61-67, offrent déjà leur symétrie, mais des figures plus complètes adviendront.

. . . .

 251 . 257 .
 . 263 . 269
 271 . 277 .

} Voici la première figure
 complète et indépendante
 qui apparaît : (1)

On remarquera que la septième dizaine fait partie d'une combinaison dans les première, deuxième, troisième, quatrième et sixième centaines du premier mille. De 1,000 à 10,000, on la trouve aussi fréquemment.

. . . .

 . . 367 .
 . 373 . 379
 . 383 . 389
 . . 397 .

} Voici le cercle et le macrocosme parfaits. Que dire devant cette figure simple, une des plus pures et des plus fécondes?

(1) Nous avons d'autant plus facilement renoncé aux nombreuses et coûteuses figures dont nous avons accompagné chaque cas, que l'exercice de les reconstituer donnera au lecteur attentif l'intelligence plus complète du texte et la vision plus suggestive des images indiquées.

.	.	.	.
.	.	.	.
541	.	547	.
.	.	557	.
.	563	.	569
571	.	577	.
.	.	587	.
.	593	.	599
601	.	607	.
.	.	.	.
.	.	.	.

La figure qui se forme ici est comme renforcée, soulignée par une répétition immédiate. Les parties sont à une distance constante de 30 (Voir 23-29, 53-59, 83-99; 31-37, 61-67, et, dans la suite, la fréquence de ce rapport.)

Faut-il plus de commentaires devant ces quatre triangles formés par cinq nombres ?

On trouvera une symétrie de 1543 à 1559, mêmes dizaine et centaine du second mille.

Aucune de ces trois premières figures ne se retrouve jusque 10,000.

Les opérations théosophiques appliquées aux triangles 566, 563, 569 et 587, 593, 599 donnent les mêmes résultats réductibles à 3.

.	.	.	.
.	.	.	.
971	.	977	.
.	983	.	.
991	.	997	.
.	.	.	.
.	.	.	.

Cette figure est la seule qui se reproduise. On la trouve aux nombres 1103, 5801, 6971, 8693. Elle donne comme la précédente quatre triangles avec cinq nombres, mais ici les triangles sont égaux.

De 1000 à 10000, les figures se rencontrent non moins fréquemment. A part celles dont la répétition est signalée à sa première indication (971) et sur laquelle il n'y a pas à revenir, on peut les classer en trois groupes :

Celles composées généralement de quatre nombres en rectangle ou en croix.

Celles moins déterminées et présentant une symétrie moins complète.

Celles dont le caractère nouveau, spécial et unique, s'affirme avec plus d'étendue et mérite d'être plus amplement exposé.

J'indiquerai donc simplement celles des deux premiers groupes, m'arrêtant plus longuement à celles du troisième.

Figures en croix : 3623, 31, 37, 43 — 4583, 91, 97, 4603, dont la symétrie remonte à 4561, 7; — 7393, 7411, 17, 33, dans laquelle intervient la seizième combinaison (absence complète de nombres premiers) (1); — 7517, 23, 29, 37, dont la symétrie remonte à 507.

Figures en rectangle : 1321, 27, 61, 67, dont la symétrie se prolonge jusque 1373 et dans laquelle s'intercale trois fois la seizième combinaison (absence complète de nombres premiers) (2); — 1543, 9, 53, 9, dont la symétrie se prolonge jusque 1567 et qui est immédiatement précédée d'une figure du second groupe; — 1663, 7, 9, 93, 7, 9, dont la symétrie remonte jusque 1637; — 2341, 7, 51, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 2371, 7; — 3313, 9, 23, 9; — 4441, 7, 51, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 4463; — 4993, 9, 5003, 9, dont la symétrie remonte à 4987; — 6961, 7, 71, 7, entrant dans la répétition de la figure 971 qui se produit ici à 6971; leur ensemble forme une nouvelle figure; — 8731, 7, 41, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 8753; — 9371, 7, 91, 7, dont la symétrie se prolonge jusque 9403; — 9613, 9, 23, 9, qui avec 9601, 31 et 9643, 9 donne deux autres figures; — 9733, 9, 43, 9, qui est la simplicité du type de ces formes, type tétragrammatique auquel s'ajoute presque généralement, comme on vient de le voir, un ou plusieurs nombres (3). Voici, en regard de ce type

(1) La croix la plus parfaite se trouve indiquée dans le dernier groupe.

(2) Voir chap. suivant.

(3) Il en est de même, on l'a vu aussi et on le reverra, pour le tétragramme en croix.

fondamental, son développement le plus étendu :

.... 9733 9739	} 9601	}	}	}
.... 9743 9749	} 9613 9619			}	}	}
	 9623 9629			}	}	}
		9631	}	}	}
	 9643 9649			}	}	}

Figures diverses dont la symétrie est moins parfaite : 1423-7, 1777-89, 1973-99, 3137-69, 4931-57, 5393-5419. Ces 6 figures ont le même caractère. — 1511-31, 1811-31, 2411-23, 5261-81, 5257-5309, 6449-69, 6599-6619, 6653-79, 8951-71. Ces 9 figures ont toutes le triangle pour base. Les figures 4637-63, 7013-79 présentent une symétrie oblique en sens opposé.

Figures complètes.

1021	.	.	.	} Répétition à un nombre d'intervalle.
1031	1033	.	1039	
.	.	.	1049	
1051	.	.	.	
1061	1063	.	1069	
.	.	.	.	
.	.	.	.	
.	.	.	.	

.	.	.	.	
	2213			
2221				} Répétition immédiate à 30 de différence.
.	.	2237	2239	
.	2243	.	.	
2251	.	.	.	
.	.	2267	2269	
.	2273	.	.	

Cette dernière forme où se présente pour la première fois le caractère polyédrique, le mot « cristallisation » traduit toute l'analogie qu'elle me fait entrevoir.

Les figures suivantes sont semblables.

4331	.	.	.	} Répétition immédiate à 30 de différence.
4241	4243	.	.	
.	4253	.	4259	
4261	.	.	.	
4271	4273	.	.	
.	4283	.	4289	
.	.	.	.	
.	.	.	.	

.	.	.	.	
.	.	.	.	
3511	.	3517	.	} Répétition à 30 de différence et à deux nom- bres de distance, entre deux dizaines vides.
.	.	3527	3529	
.	3533	.	3539	
3541	.	3547	.	
.	.	3557	3559	} Figure analogue de 7561 à 7607.
.	.	.	.	
.	.	.	.	

Figures enchaînées :

.	1733	.	.	5081	.	5057	.	
1741	.	1747	5099	
.	1753	.	1759	5101	.	5107	.	} De 8623 à 77 on trouve des figures analogues. Elles sem- blent une ag- glomération de débris ou deformations
.	5113	5119		
.	1777		
.	1783	1787	1789		
.	5147	.		
.	5153	.		
.	5167	.		
.	.	.	.	5171	.	5179		
.	5189		
.	5197		
.	5209		

De 8191 à 8221, on trouvera un trapèze précédé et suivi de symétries.

De 2767 à 2939, plusieurs figures s'entremêlent d'où surgit à un moment la Croix dans toute sa pureté. On a déjà rencontré de petites croix plus ou moins parfaites. Cette forme tend à s'exprimer souvent. On la trouve encore, approximativement, comme traînant des lambeaux de formation, aux nombres 251, 727, 1733, 3527, 4643, 6247, 8623.

La voici dans son expression absolue. On doit la considérer, parmi ces remarques, comme la figure la plus étendue, la plus probante.

.	.	.	.
.	.	.	.
.	.	2887	.
.	.	2897	.
.	2903	.	2909
.	.	2917	.
.	.	2927	.
.	.	.	.
.	.	.	.

Elle contient le tétragramme parfait, avec 4 et 6 nombres sur 3 dizaines. Ses nombres sont terminés par 3 chiffres différents. 6 chiffres la composent dont la somme est 3. Ce sont les 3 premiers et les 3 der-

niers. Les 3 chiffres qui la terminent donnent au total 1. Les 3 chiffres qui manquent donnent 3.

Autour de cette figure, 2879 et 2939 en forment une autre :

.	.	.	.
.	.	.	.
.	.	.	2879
.	.	2887	.
.	.	2897	.
.	2903	.	2909
.	.	2917	.
.	.	2297	.
.	.	.	2939
.	.	.	.
.	.	.	.

2767, 77, 89, correspondent inversement à 2897, 87, 79, et leur intervalle contient 2 fois la combinaison 1-7 (1).

Il est bon d'étudier la formation de cette figure suprême qui se fait comme pressentir.

(1) Voir chap. suivant.

16 combinaisons peuvent avoir lieu dans la présence des nombres premiers dans chaque dizaine :
 Absence — 1, 3, 7, 9 — 1, 3, 7 — 1, 3, 9 —
 1, 7, 9 — 3, 7, 9 — 1, 3 — 1, 7 — 1, 9 — 3, 7 —
 3, 9 — 7, 9 — 1 — 3 — 7 — 9.

Dans le premier mille, la combinaison 1, 3, 7, 9 se rencontre 4 fois. Comme les 3 premières fois, elle se reproduit à des intervalles de 90; en continuant sur la base que cette remarque nous fournit, nous compléterons le relevé de la combinaison et nous obtiendrons une

.	.	.	.
.	.	.	.
11	13	17	19
101	103	107	109
191	193	197	199
281	283	.	.
.	373	.	379
461	463	467	.
.	.	557	.
641	643	647	.
.	733	.	739
821	823	827	829
.	.	.	.
.	.	.	.

figure de nombres composés des mêmes chiffres inversement disposés. Il y a ici double réciprocité de chiffres et de places, compliquée d'algorithmie.

Cette combinaison continue à se relever à des intervalles toujours multiples de 30. L'intervalle des combinaisons est presque toujours multiple d'un même nombre et ce nombre est le plus souvent 30.

Il suffit d'avoir indiqué cette clef. On trouvera si l'on veut, dans le relevé des autres combinaisons, outre la constance d'intervalle, des figures symétriques. D'autres examens en donneront également. En relevant, par exemple, les nombres de trentaine en trentaine à partir de 383, on obtiendra cette figure :

.	.	.	.
.	.	.	.
.	383	.	389
.	.	.	419
.	443	.	449
.	.	.	479
.	503	.	509
.	.	.	.
.	.	.	.

En opérant de même à partir de 127, on obtient :

.	.	.	.	} Cette figure est des plus étendues.
.	.	.	.	
.	.	127	.	
151	.	157	.	
181	.	.	.	
211	.	.	.	
241	.	.	.	
271	.	277	.	
.	.	307	.	
.	.	.	.	
.	.	.	.	

Mais elle est, comme les deux précédentes, de peu d'importance. Il faut surtout considérer celles qui, complètes, géométriques, primordiales, fondamentales, directement obtenues, spontanément formées par la disposition naturelle des membres, s'imposent d'elles-mêmes.

On remarquera dans les figures la fréquence des combinaisons 1-7 avec 3, et 3-9 avec 7.

A ceux qui trouveront arbitraire le système décimal qui engendre ces figures, il n'y a qu'à répondre : ab-

solument, la décade est complète, et, comme elle l'est seule, elle doit seule être le pivot de la numération.

D'ailleurs la périodicité des terminaisons similaires créera toujours une constance et une symétrie indéniabiles dans la suite des nombres premiers, et les cristallisations significatives que l'on vient de voir surgiront toujours, révélant un élément rationnel très éloquent, selon nous, au milieu d'un apparent désordre de hasard (1).

Les principes de Pythagore, Euclide, Diophante, Avicenne, Viète, Bachet de Méziriac, Fermat, Gauss, Wronski, Papus, Saint-Martin, Lacuria, de Cuss, Bruno, Fabre d'Olivet. O'Donnelly, etc., etc., trouveront peut-être de nouvelles applications en présence de ces remarques.

Ceux à qui elles s'adressent y verront un outil nouveau dans l'œuvre analogique qui tend à la Sainte Synthèse.

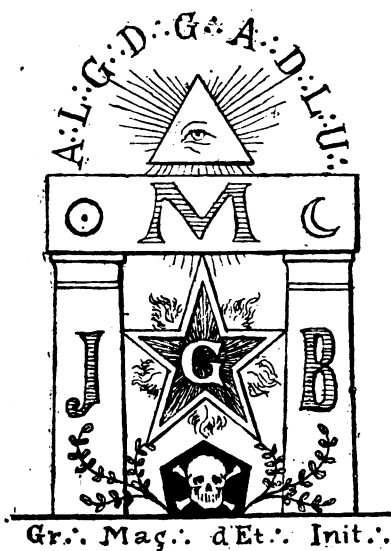
J'ai la conviction qu'elles portent la lumière de la Tradition sur un terrain aussi fécond qu'inexploré.

(A suivre.)

VURGEY.

(1) Nier la signification des figures formées par les nombres premiers c'est n'admettre aucune loi aux formes des constellations.

INITIATION MAÇONNIQUE



On est généralement d'accord pour considérer la Franc-Maçonnerie comme le représentant moderne des célèbres mystères de l'Antiquité. Mais on est disposé à y voir une institution tristement déviée de son idéal primitif. On assure dès lors volontiers qu'aucun avantage sérieux n'est à tirer des initiations puérides, dont les loges maçonniques sont actuellement le théâtre.

C'est là une prévention absolument injustifiée. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier à fond la F. : M. : sans limiter ses investigations aux apparences les plus superficielles.

Dans ces conditions, on ne manquera pas de reconnaître que non seulement la Maçonnerie moderne n'est en rien inférieure à toutes les associations initiatiques du passé, mais qu'elle leur est manifestement supérieure en plusieurs points.

Ce qui démontre l'incontestable exactitude de cette assertion, c'est le résultat auquel a déjà conduit la F. : M. : depuis moins de deux siècles qu'elle existe sous sa forme actuelle. Si l'on apprécie l'arbre d'après les fruits qu'il porte, on ne peut assurément concevoir que la plus haute idée d'une institution qui, avant même d'être sortie de sa période d'enfance, s'est répandue déjà sur toute la surface du globe, pour provoquer partout les réformes dont se glorifie notre époque.

Quelle est la confraternité occulte qui puisse faire valoir de pareils titres ? Qu'a fait en particulier l'Orient, avec toute sa science orgueilleuse, enfouie dans des monastères introuvables ? Ne s'est-il pas noyé dans les insondables profondeurs de ses spéculations abstraites qui ont fini par lui faire oublier totalement les données solides de la réalité concrète ?

C'est là certes un reproche que ne mérite pas la F. : M. : . Ce n'est pas elle qui a pour défaut de s'égarer à la poursuite de conceptions chimériques. On serait tenté de l'accuser plutôt de ne pas s'élever assez au-dessus des questions terre-à-terre, si ce

n'était point là ce qui fait précisément tout le mérite de l'ordre maçonnique.

C'est qu'en matière d'initiation la maçonnerie n'a jamais cessé de viser à la *pratique*. Elle a toujours évité de donner dans le travers des abstrauteurs de quintessence qui, par l'effet miraculeux de leurs savantes formules, prétendent délivrer l'humanité de toutes ses affections.

Les maçons comprennent qu'on n'exerce point la *Médecine Universelle* en se bornant à rédiger une ordonnance, pour abandonner ensuite le malade à lui-même. Ils se croient tenus de payer davantage de leur personne, et, lorsqu'ils proposent un remède, ils s'attachent à l'appliquer eux-mêmes. Ils ont ce que les chrétiens appellent la *foi agissante*, et ne se contentent jamais de proclamer de belles théories, en négligeant de pourvoir aux moyens de leur réalisation positive.

La maçonnerie remplit ainsi sa mission de haute et puissante *Ecole de Sagesse*. Elle se distingue de toutes les sociétés de simple propagande intellectuelle par le soin qu'elle prend de ne jamais perdre de vue l'application effective de ses enseignements théoriques.

Elle a pour propre de *réaliser*, là où d'autres *révent*. Il en résulte que la F. . M. . n'engage point ses adeptes à gagner le ciel, par un détachement complet du monde. Il ne s'agit nullement pour eux de s'abandonner à l'extase de la contemplation mystique, mais de se rendre forts pour l'action, en se perfectionnant sans cesse, *dans le but de se rendre utiles*.

..

Toute l'Initiation maçonnique tient en effet dans ces deux mots : DEVENIR UTILE. Elle est consacrée tout entière au *Culte du Progrès*, et apprend aux maçons à se vouer au *Grand Œuvre* de la régénération intellectuelle, morale et matérielle de l'humanité. — C'est ce que représente le *Travail* de la construction universelle, ayant pour objet d'élever un *Temple à la gloire du Grand Architecte de l'Univers* (A. : L. : G. : D. : G. : A. : D. : L. : U. :., voir le pantacle accompagnant la présente étude).

Le temple matériel se construit d'après un plan idéal dont les maçons doivent s'efforcer de comprendre les données essentielles, s'ils veulent devenir véritablement les collaborateurs conscients du *Principe coordinateur*, qui fait concourir les efforts de tous les êtres à l'exécution d'un travail harmonique de commune et solidaire rédemption.

L'Initiation maçonnique n'a dès lors d'autre but que d'*éclairer* les hommes, afin de leur apprendre à *travailler utilement*, en pleine conformité avec les finalités mêmes de leur existence.

Or, pour *éclairer* les hommes, il faut les débarasser tout d'abord de tout ce qui peut les empêcher de *voir la Lumière*.

On y parvient en les soumettant à certaines *purifications*, destinées à éliminer les scories hétérogènes, causes de l'opacité des enveloppes, qui servent d'écorces protectrices au noyau spirituel humain.

Dès que celles-ci deviennent limpides, leur transparence parfaite laisse pénétrer les rayons de la *Lumière extérieure* jusqu'au *Centre conscient* de l'Initié.

Tout son être, alors, s'en sature progressivement, jusqu'à ce qu'il soit devenu un *Illuminé*, dans le sens le plus élevé du mot, autrement dit un *Adepté*, transformé désormais lui-même en un foyer rayonnant de *Lumière*.

L'Initiation maçonnique comporte ainsi trois phases distinctes, consacrées successivement à la *découverte*, à l'*assimilation* et à la *propagation de la Lumière*.

Ces phases sont représentées par les trois grades d'*Apprenti*, *Compagnon* et *Maître*, qui correspondent à la triple mission des maçons, consistant à *rechercher* d'abord, afin de *posséder* ensuite, et pouvoir finalement *répandre la Lumière*.

Le nombre de ces grades est absolu : il ne saurait y en avoir que *trois*, ni plus ni moins. — C'est là une vérité reconnue par tous les auteurs maçonniques sérieux, qui n'ont jamais cessé de blâmer l'adoption en maçonnerie de grades prétendus supérieurs à la Maîtrise.

L'invention des différents systèmes de soi-disant « hauts grades » ne repose d'ailleurs que sur une équivoque, qui a fait confondre les *Grades Initiatiques*, strictement limités au nombre de *trois*, avec les *Degrés de l'Initiation*, dont la multiplicité est nécessairement infinie.

Les *Grades Initiatiques* correspondent au triple programme poursuivi par l'Initiation maçonnique. Ils apportent dans leur ésotérisme une solution aux trois questions de l'énigme du Sphinx : d'où venons-nous ? — Que sommes-nous ? — Où allons-nous ? —

et répondent par là à tout ce qui peut intéresser l'homme de savoir. — Ils sont immuables dans leurs caractères fondamentaux, et forment dans leur trinité un tout complet, auquel il n'y a rien à ajouter ni à retirer. L'*Apprentissage* et le *Compagnonnage* sont les deux piliers qui supportent la *Maîtrise*. (Voir la figure illustrant graphiquement ce principe.)

On peut aussi comparer les trois grades maçonniques aux trois étages d'un édifice qui, en raison de sa destination, ne pourrait pas plus en avoir *un* ou *deux* que *quatre* ou davantage.

Quant aux *degrés de l'Initiation*, leur partie n'est plus du tout la même. Ils figureraient dans l'exemple précédent les échelons multiples conduisant d'un étage à un autre.

Leur nombre est indéfini. Ils permettent à l'initié de pénétrer plus ou moins profondément dans l'ésotérisme de chaque grade. Il en résulte une infinité de manières différentes d'entrer en possession des trois grades d'App.:, de Comp.: et de Maître.

On peut n'en posséder que la forme extérieure, la lettre incomprise. — C'est le cas de la majorité des maçons actuels, dont l'initiation n'est souvent restée que fort superficielle. En Maçonnerie, comme partout, il y a, sous ce rapport, beaucoup d'*appelés* et peu d'*élus*; car il n'est donné qu'aux initiés véritables de saisir l'esprit intime des grades initiatiques. Chacun n'y parvient pas, du reste, avec le même succès. On sort à peine, le plus souvent, de l'ignorance ésotérique, sans s'avancer d'une manière décidée vers la *Connaissance intégrale* de la *gnose parfaite*.

Celle-ci, que figure en Maçonnerie la lettre G, de l'*Etoile Flamboyante*, s'applique simultanément au programme de recherches intellectuelles et d'entraînement moral des trois grades d'App.:., Comp.:. et Maître.

Elle cherche, avec l'*Apprentissage*, à pénétrer le mystère de l'origine des choses; avec le *Compagnonnage*, elle dévoile le secret de la nature de l'homme, et révèle, avec la *Maîtrise*, les arcanes de la destinée future des êtres.

Elle enseigne, en outre, à l'*Apprenti* à porter jusqu'à leur plus haute puissance les forces qu'il porte en lui-même, — elle montre au *Compagnon* comment il peut attirer à lui les forces ambiantes, — et apprend au *Maître* à régir en souverain la nature soumise au sceptre de son intelligence.

Il ne faut pas oublier, en cela, que l'Initiation maçonnique se rapporte au *Grand Art*, à l'*Art Sacerdotal et Royal* des anciens initiés.

Cela veut dire que la Maçonnerie a pour objectif final d'apprendre à chacun à devenir son propre *roi* et son propre *prêtre*.

Cette formule est très importante à retenir. Elle détermine ce que la F.:. M.:. entend par l'émancipation des peuples, qu'elle s'efforce de soustraire à la tutelle de leurs tyrans spirituels et temporels, en enseignant aux hommes à se gouverner réellement eux-mêmes, tant en matière de religion qu'en politique.

Mais, pour se gouverner soi-même, il faut être à la fois *prêtre* et *roi*, au sens primitif de ces deux termes, qui ne furent originiairement que des titres initiatiques.

Les sages de l'antiquité se considéraient, en effet, comme investis d'un souverain sacerdoce moral et d'une suprême royauté intellectuelle.

Pour eux, le caractère sacerdotal n'était nullement lié au fait de s'affubler d'un costume disparate, pour faire l'office de marchand de prières et entretenir les peuples dans la superstition, sous prétexte de les moraliser. — L'individu qui exploite ainsi la crédulité des masses, en se livrant à une profession justement méprisée de nos jours, n'a jamais été considéré par les initiés comme un *prêtre authentique*. Ils n'ont toujours vu en lui qu'un indigne charlatan, un *faux prêtre*, se rattachant à la race maudite des pharisiens. — Tous les honnêtes gens devraient donc comprendre que les sycophantes de l'obscurantisme n'ont rien de commun avec les ministres du culte de la Lumière. Ce sont des imposteurs iniques, des sépulcres, qui ne sont même pas blanchis, et renferment la pourriture de la *lettre morte*, dont les émanations délétères empestent le monde. Ils usurpent un titre respectable en lui-même, auquel ils n'ont aucun droit, et qu'ils ont avili, au point qu'on ne peut plus appeler *prêtre* aujourd'hui ceux qui cependant peuvent l'être *en esprit et en vérité*, c'est-à-dire *intérieurement*.

Cela est profondément regrettable, car, dans le sens propre du mot, un *prêtre* est un ministre de la vraie religion, c'est-à-dire de celle *qui relie effectivement* pour unir tous les hommes, sans les diviser jamais.

Une telle *Religion* doit se baser nécessairement sur la *Tolérance* et la *Solidarité*, sources première de toute réelle *Fraternité*. — Comme ministres, elle ne peut

avoir que des hommes entièrement soumis à tous les devoirs de la vie sociale, en l'accomplissement desquels ils se distinguent par un degré supérieur d'intelligence et de vertu. Ce doivent être avant toutes choses des hommes de cœur, qui, étant animés eux-mêmes des sentiments les plus généreux, savent entretenir l'amour du prochain parmi leurs frères en humanité, en leur apprenant à s'entendre pour s'entraider et travailler en commun à l'amélioration du sort de tous, grâce au perfectionnement individuel de chacun.

En appelant *prêtres* de pareils hommes, on ne ferait que restituer à ce terme sa signification primordiale dont il a dévié à tel point qu'il ne serait plus pris que comme une injure par ceux qui, cependant, sont aussi près de la *chose* qu'ils restent éloignés du *mot*.

Mais que diraient les apôtres du Juste et du Vrai, si, non content de les considérer comme *prêtres*, on s'avisait encore de les déclarer *rois* ? Ils s'empresseraient de repousser avec horreur ce titre détesté, qui cependant leur appartient et devrait logiquement ne s'appliquer qu'à eux.

Un *roi*, en effet, n'est pas autre chose qu'un homme placé au-dessus des autres, un homme à qui personne ne commande, et se trouvant, par suite, absolument *libre*.

Or, est-ce bien là le cas des rois ordinaires ? — Leur élévation n'est-elle pas toute conventionnelle ? Sont-ils indépendants, et font-ils réellement ce qu'ils veulent ? Il est bien évident, au contraire, qu'ils sont plus esclaves que leurs sujets. Leur grandeur appa-

rente ne provient que de l'abaissement de leur entourage, qui se prosterne à leurs pieds, comme devant des idoles, sans comprendre que ce ne sont que des mannequins, jouant un rôle pompeux, mais que ce ne sont pas, à proprement parler, des *rois*.

C'est que, pour être *roi*, il faut être réellement *libre*, ce qui n'a lieu que lorsqu'on a secoué le joug des passions, des préjugés et des illusions du vulgaire. Un despote couronné ne saurait être pour l'initié un *roi* légitime. C'est pour lui un homme qui règne par la *Raison* et par la *Science*. Son gouvernement s'appuie sur la *Logique*, dont l'autorité confère seule la Royauté incontestée de la *Sagesse* et de l'*Intelligence*.

Les aperçus très sommaires qui précèdent permettront sans doute au lecteur de se faire une idée juste de la tâche poursuivie par l'Initiation maçonnique.

Elle enseigne aux hommes à chercher la réalisation de l'idéal social dans la *Liberté*, l'*Egalité* et la *Fraternité*.

Elle conçoit la *Liberté* comme la suppression de l'esclavage sous toutes ses formes, et s'efforce dès lors d'affranchir à la fois dans l'homme l'esprit, l'âme et le corps.

Cet affranchissement n'est possible que par l'*Egalité*, que la maçonnerie entend établir parmi les hommes, non pas en les *rabaisant* à un même niveau de médiocrité générale, mais en les *rehaussant* tous, au contraire, jusqu'au summum d'élévation, qui puisse leur être donné d'atteindre.

Quant à la *Fraternité*, elle ne devient effective

qu'entre hommes *égaux* et *libres*, unis par des aspirations communes et solidairement associés en vue d'une même œuvre féconde de Progrès et de Lumière.

Cette œuvre est dirigée par la Maçonnerie avec une prudence qui en assure infailliblement le succès. — L'ordre maçonnique, en effet, sait toujours proportionner la portée de ses enseignements au degré de culture intellectuelle auquel sont parvenus ses adeptes. Les erreurs dangereuses, que fait naître toute vérité mal comprise, sont ainsi évitées, grâce aux soins qui sont pris de ne propager que les idées qui peuvent être utilement répandues, tout en renfermant dans l'ombre du mystère les vérités non mûres encore pour naître à la lumière.

Celles-ci restent cachées, non seulement aux profanes, mais encore aux maçons eux-mêmes, tant qu'ils n'ont pas su pénétrer le sens ésotérique de leurs rites et de leurs symboles.

Il ne faut donc pas juger la Maçonnerie d'après ce qu'on en voit paraître. Elle se fait petite afin d'être comprise et ressemble en cela à la mère qui se baisse pour parler à son enfant. Mais attendez que celui-ci grandisse, et vous verrez se redresser graduellement son initiatrice, en qui n'a jamais cessé de s'incarner la GRANDE ISIS, l'*Educatrice suprême de l'Humanité*.

OSWALD WIRTH,

Membre du Gr.:. Mac.:. d'Et.:. Initiatiques.





PARTIE LITTÉRAIRE

CŒUR EN PEINE

PAR

JOSÉPHIN PÉLADAN

Le plus beau poème publié en l'année 1890, et aussi le plus beau drame lyrique, a été écrit par Joséphin Péladan. Titre : *Cœur en Peine*.

Il y a bien des mois, dans une revue d'art, un mien ami écrivait que l'auteur de la *Décadence latine* a du génie. Beaucoup le pensaient, nul encore n'avait osé l'énoncer, parce que la personnalité de l'« Ethopoète » offre certains aspects troublants, chuchotent les unes, burlesques, affirment les autres, et qui en tous cas ne sont point de ce temps, à supposer qu'ils aient jamais été de quelque temps que ce soit. Mon ami fut bafoué copieusement, — moins pourtant qu'il s'y attendait.

Eh bien, le terrible mot, je l'écrirai, moi aussi. Car s'il est vrai que le génie consiste, d'abord à tirer une œuvre transcendante de la substance la plus élémentaire du monde, ensuite à allier à d'admirables qua-

lités d'énormes défauts, *Cœur en Peine* est quelque chose de génial.

Quiconque aime les histoires, ou bien les « études de mœurs ou de caractères », quiconque est assoiffé d'action, de dialogue, de description, de « documents », comme dit la bande, qu'il n'entre point ici. Dans ce livre il n'y a rien, — peut-être parce qu'il y a tout.

A Loys-les-Flots, au haut d'une falaise de soixante pieds, face à la mer et au ciel, durant trois ou quatre heures d'une soirée, une femme pense, — et voilà.

Seulement, cette mer et ce ciel, c'est toute la mer et tout le ciel, et cette femme, c'est la Femme, l'éternelle.

Elle pense qu'elle est jeune et qu'elle est belle, qu'elle est libre et qu'elle est riche, qu'elle sent et qu'elle sait, — et qu'elle veut aimer.

Ce mot, Aimer, elle le mâche « ainsi que l'Hindou « son bétel ».

Mais qui ?

« Celui qui ne dira pas même : Me voici, pour se « faire reconnaître,... celui à qui tout est accordé de-
« vant qu'il demande,... » celui que « l'on écoute se
« taire », sera-ce « un haut front ? Sera-ce un beau
« cœur ? »

— « Serai-je le délassément d'une pensée, ou le page
« d'une ambition ? Mon baiser se plissera-t-il sur le
« front droit et découvert de l'action ou écartera-t-il
« les longs cheveux du rêve ? Mes plus vives joies
« seront-elles de chair ou d'orgueil ? »

Mais comment ?

S'exhausser jusqu'à un être très noble, « servir, servir,

et rien de plus ! » ou bien exhaußer jusqu'à soi un être très humble, « donner même sans songer à recevoir », se vouer à la rédemption d'un damné, de quelque *Hollandais volant* ? « donner mêmesans qu'on mérite ! » ou encore « courir le monde et courir l'amour », en dona Juana, et « multiplier les essais jusqu'à trouver l'être unique et tout à fait aimable ! »

Et elle lamente sa peine en des lyrismes tantôt vibrants d'espoir et tantôt mornes de navrement, tour à tour suavés de rêve et tourmentés d'angoisse. Et à cette mélopée continue la continue symphonie de la mer est un commentaire puissant.

Mais voici qu'en une accalmie de la nue et de la vague deux rames battent les flots rythmiquement. Au pied de la falaise un couple s'arrête, que Bélit ne voit pas, mais qu'elle entend.

Ils avaient cru s'aimer et ils comprennent que nulle fois ils ne se sont possédés ni ne se posséderont de la triune amplexion physique, animique et spirituelle. Raisonneurs subtils, au verbe affilé et froid comme le tranchant d'un scalpel, ils dissertent on ne peut plus modernistement sur la jusque-là immanente haine que chacun distillait pour l'autre. D'ailleurs la découverte ne les étonne, et ne le saurait, puisqu'au fond ils ne s'illusionnèrent qu'à peine, et par pure courtoisie pour leurs sens ; ni ne les chagrine, car ils sont décadents et apprécient ainsi qu'il convient la spéciale volupté de pourchasser des Chimères que l'on sait parfaitement ne devoir atteindre jamais, pour la raison majeure qu'elles n'existent point. Lui alors :

— « Il existe, à cette heure, je ne sais où, très loin

« ou à une lieue dans les terres, un être; il m'ouvrira
 « les bras sans que j'aie parlé, et je l'emporterai
 « sans qu'il me demandât où je l'emmène; je trompe
 « avec vous quelqu'un que je ne connais pas, et qui
 « est mien, et que je ne connaîtrai qu'après la vie. »

Bélit à voix très basse répond pour elle-même :

— « J'existe, à cette heure, sous ton ciel; je t'ouvri-
 « rais mes bras sans que tu aies parlé, et tu m'em-
 « porterais sans que je te demandasse où tu m'em-
 « mènes. Cher infidèle, je te pardonne et t'attends. »

Et l'autre à son tour, la femme de la grève, reprend le thème, non sans le transposer sur un ton plus aigu et qui mord.

Lui peu à peu s'exalte :

— « Je lève ici mon cœur, comme on lève son
 « verre : *A celle qui viendra*. Fille de mon désir, qui
 « portes mon destin sous le battement de ta gorge,
 « unique amour, mon épouse d'éternité, que mon
 « incantation t'éveille et t'amène pour arrêter mes pas
 « errants et fixer mon inquiète tendresse. »

A quoi la compagne ironique riposte :

— « J'élève en défi ma main vers la falaise sombre.
 « *A celle qui ne viendra pas*. »

Une voix, dans la nuit, dit clairement :

— « *Je viendrai*. »

Et comme en bas ils se troublent et doutent, Bélit de nouveau crie le répons d'amour, — de l'amour absolu qui la voue à cet homme qu'elle ne voit pas, n'a jamais vu, peut-être ne verra jamais, mais des lèvres de qui elle vient d'ouïr monter la plainte exactement complémentaire de la sienne.

Le roman en vérité s'achève là. A cette scène sublime l'auteur s'est cru obligé d'ajouter trente pages de ce mélodramatique suranné, prétentieux, ennuyeux, en un mot *antiesthétique*, qui antérieurement a déjà sali *Istar* en tant de chapitres, et la *Vic-toire du Mari* partout. Il fallait, je ne l'ignore pas, rattacher de quelque façon ce livre à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui le vont suivre, puisque Joséphin Péladan a résolu de lier tous ses romans en une Œuvre Une. Mais décidément cette fois le procédé se révèle par trop candidement.

Et après cela encore ne trouve-t-on pas je ne sais quels petits papiers, de ces chiffons que l'on brûle en famille, des déclarations, des protestations, des démissions, des anecdotes où ne peuvent se délecter que des concierges.

Mais l'auteur a beau faire ; en dépit de tels efforts, il ne réussit pas à gâter l'impression délicieuse et profonde ressentie à l'audition de ce savant triq appuyé sur la symphonie océane.

Le style est plus que jamais intense et souple, et presque sans interruption en vers blancs. Plus que jamais il brasille de phrases définitives et vibre de notations inoubliables.

En somme, si l'on voulait se laisser aller à la pué-rile manie de classer, on pourrait dire que des sept livres publiés de la *Décadence Latine*, celui-là n'est égalé que par le *Vice Suprême* et surpassé que par *A Cœur Perdu* (1). AUGUSTIN CHABOSEAU.

(1) L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro l'analyse de l'excellente étude de M. Poisson sur l'ALCHIMIE, parue chez Chacornac.

Les Sosies de M. Maboul

Ce matin-là, M. Maboul s'éveilla de fort méchante humeur ; un rhume de cerveau opiniâtre lui gonflait les paupières, et le bout de son nez, boursoufflé et meurtri, luisait mieux qu'une carotte passée au vernissage.

L'armoire à glace, vis-à-vis sa couchette, refléta tout à coup sa frimousse endommagée, et M. Maboul s'écria :

— Je doute qu'il existe deux nez semblables au mien dans l'Univers !

Immédiatement une foule de pensées gambadèrent en son esprit.

— Semblables au mien !... Semblables au mien !... Après tout mon nez n'est qu'un des fragments de mon individu, mon individu n'est qu'un des fragments de l'humanité, l'humanité n'est qu'un des fragments de la terre, la terre n'est qu'un des fragments de notre système solaire, notre système solaire n'est qu'un des fragments de l'Infini !

Il se rencoigna dans la ruelle.

— L'Infini !... Abîme sans fond !... Immensité !... Vertige !...

Cinq minutes s'écoulèrent ; après quoi M. Maboul alluma une cigarette.

— Quel que soit, reprit-il, le nombre de combinaisons possibles entre toutes choses existantes, l'infini

englobant le fini, tôt ou tard le moment vient où un groupe de ces combinaisons, équivalant au produit de tous les termes multipliés les uns par les autres, complète une série, et, puisque l'Infini n'a pas de limites, à force de séries formées tour à tour, d'autres groupes identiques au premier, ayant subi des phases identiques à celles du premier, existeront certainement au hasard de l'étendue, et des séries concordantes se renouvèleront sans trêve. Oui, la nécessité s'impose que des phénomènes pareils se reproduisent indéfiniment dans des milliards de milliards de mondes !

Et M. Maboul conclut :

— Blanqui a raison de prétendre que tout ce qui se passe ou s'est passé sur cette terre est, a été et sera répété ailleurs, et que tout ce qui aurait pu se passer ici-bas se passe quelque part ailleurs. Donc, si le sosie de mon nez n'habite pas ce globe, sûrement, à la minute où je parle, il vermillonne sur la rondeur d'une planète quelconque.

Sa cigarette s'était éteinte ; le gros homme frotta joyeusement une allumette et s'auréola de fumée.

— Le sosie de mon nez ?... Parbleu ! la susdite théorie m'offre mieux que cela dans la république des astres ; elle me garantit des sosies de moi-même ! Sur les milliards de milliards de terres qui auront partagé le destin de la nôtre, supposons que la survenance du moindre phénomène rompe, à chaque seconde, l'harmonie jusqu'alors complète de quelques milliers de ces globes disséminés à travers l'espace, et les rendent différents par suite ; le nombre de ceux qui demeureront semblables n'en sera point modifié, car on ne

modifie pas l'Infini, et l'Ether roulera infiniment une infinité de mondes !

L'effervescence de son imagination suffoqua un instant M. Maboul, qui toussa, puis se moucha bruyamment :

— Poussons mon raisonnement plus loin encore, reprit-il après une pause. Parmi ces milliards de milliards de terres, selon toute évidence, évoluent des milliards de milliards de terres, sur lesquelles vivent et respirent des milliards de milliards de Pascal, Denis, Fortuné Maboul, tous ayant vécu les mêmes vies, tous ayant subi les mêmes épreuves, tous ayant conçu les mêmes pensées, tous ayant accompli les mêmes actes, tous ayant eu à la même seconde la même expression de physionomie, la même émotion, le même geste, la même parole ! Et sans cesse, pour l'éternité, dans certains coins de l'Univers, se succéderont à l'infini des Pascal, Denis, Fortuné Maboul, tous s'éveillant enrhumés du cerveau, avec le bout du nez écarlate, le trente-deuxième jour de leur cinquante-deuxième année.

Il leva les mains au ciel.

— O mes frères inconnus, ou plutôt mes autres moi-même ! A l'instant où votre souvenir me hante, n'est-ce pas une loi fatale que le mien s'insinue en vous?... Eh bien, je vous souhaite au fond du cœur bonne journée, bon appétit et bonne guérison !

Là-dessus M. Maboul ferma les yeux, espérant se rendormir, mais un flot de suggestions assaillirent sa rêverie.

— Puisque, sitôt que ma pensée se forme, une pen-

sée sœur visite mes sosies, ces Maboul de l'espace songent donc à moi à l'heure où je songe à eux, et le désir qui me passionne les passionne aussi !

L'attendrissement lui mouilla les cils.

— J'aimerais à les serrer dans mes bras!...

Un sursaut le dressa sur son séant.

— Mais, à moins que je divague, au moment où nos impressions s'identifient, si je souhaite vous embrasser, moi, vous souhaitez m'embrasser, vous ! Si je médite de vous fixer un rendez-vous, serait-ce dans une étoile quelconque, à des quadrillions de lieues ? Vous méditez ce rendez-vous conjointement à moi et me convoquez vers l'étoile choisie à l'unanimité, car, en tant que des Fortuné Maboul, je vous défie de raisonner autrement que raisonne, de vous mouvoir autrement que se meut le Fortuné Maboul ici présent !

Il lança des baisers dans le vide.

— A vous, mes frères, à vous!... Tous d'accord, décidons où nous réunir !

Une objection irréfutable douça son enthousiasme.

— On ne s'envole pas pour Sirius avec un bedon arrondi !

Ses bras découragés retombèrent.

— Plus de rendez-vous possible !

La pendule sonna la demie. M. Maboul s'enfourna sous les couvertures.

— Sur terre, continua-t-il, notre grossière enveloppe matérielle interdit aux humains le moindre voyage à travers les astres ; mais au delà, en des mondes où les essences s'épurent, nul de nous ne sait

si les choses ne se passent pas différemment, si des êtres, diaphanes et aériens, ne se transportent point de ciels en ciels, au gré de leur caprice.

Des rappels de mémoire l'envahissant tout à coup, il tendit l'index vers les rayons de sa bibliothèque.

— Eureka ! Les légendes de nos mystiques, mille récits de voyageurs sur les prodiges encore inexplicables des fakirs et des brahmes, les exemples tirés de l'histoire, de l'ouvrage de D'Assier « l'Humanité posthume » et de l'œuvre du D^r Paul Gibier, les nouvelles de Lermine, les romans de Péladan et de Bulwer Lytton, les traditions des anciens mages, des kabbalistes et de nos mages contemporains Jacques Papus et Stanislas de Guaita, sont unanimes pour affirmer, à l'intérieur du corps de chair, l'existence d'un corps fluide susceptible de se dégager de sa prison, fût-ce à l'état de veille, grâce à une hygiène spéciale et à de secrètes préparations !

Son exaltation croissait à mesure. Il sauta à bas du lit.

— Ainsi des Pascal, Denis, Fortuné Maboul, citoyens de planètes plus éthérées, jouissent du merveilleux privilège d'abandonner à l'occasion leur coquille charnelle pour vagabonder animiquement, où bon leur plaît, avec la vitesse de la pensée !

Puis, suffoquant, halluciné presque :

— Eh bien ! qu'en cette seconde solennelle, ceux de mes frères, capables de réaliser l'entreprise, voguent ensemble vers Sirius, afin de nous y réunir !

Et M. Maboul fit l'effort de s'envoler.

Deux coups, frappés contre la porte de sa chambre, coupèrent impitoyablement ses ailes.

Son domestique cria du dehors :

— Monsieur, votre côtelette froidit!

Maboul, foudroyé, se laissa choir sur une chaise. Sa cuvette, pleine d'eau, miroitait ; il y plongea son front brûlant et la fraîcheur le calma.

— Hélas! se dit-il, ce matin j'ai dépassé la norme. S' imagine-t-on en effet cette réunion d'individus, tous fabriqués sur un unique modèle, multiple répétition du même type, pensant, parlant, agissant d'après une impulsion commune? Par quel miracle arriver à se remuer, à s'entendre?...

Il noua fiévreusement autour de sa taille les deux bouts de sa cordelière.

— Dès l'instant de la rencontre, bonsoir à l'identification des personnalités! Par suite de l'obligation d'un accord mutuel, chacun de mes sosies, comme sur un coup de baguette, cesserait aussitôt d'être le Pascal, Denis, Fortuné Maboul que je suis!...

Une suprême objection l'interloqua. Ses lèvres murmurèrent :

— Pourtant, l'Infini comporte toujours des modifications à l'infini, sans jamais se modifier soi-même!

George MONTIÈRE.

Nous commencerons dans le prochain numéro une très curieuse nouvelle de M. R. DE MARICOURT, appelée à avoir autant de succès que ses précédents travaux. Titre : *Batracien Mélomane*.

LES EXPÉRIENCES

DE MATÉRIALISATIONS POURSUIVIES AU GROUPE

Groupes 20 et 21 (Etudes pratiques)

Depuis un mois environ des expériences touchant les phénomènes de Spiritisme sont poursuivies au *Groupe indépendant d'études ésotériques*. Les cercles d'études, composés au maximum de vingt personnes, se réunissent une ou deux fois par semaine, et constituent les groupes 20 et 21 d'études pratiques.

Le médium est *M^{me} Foy* qui veut bien se prêter à toutes les conditions d'expérimentation demandées.

Comme les phénomènes ne peuvent se passer que dans l'obscurité absolue, plusieurs objections peuvent être faites. Nous allons voir comment on s'y prend pour rendre impossible d'avance chacune de ces objections.

Les phénomènes principaux qui se produisent sont les suivants :

- 1° Apparition de points lumineux et de mains lumineuses;
- 2° Enlèvement des objets placés sur une table hors de la portée du médium; débouchage d'un flacon d'éther et rebouchage du flacon après que le liquide a été répandu;
- 3° Enlèvement de la table elle-même qui va toucher le plafond et retombe de l'autre côté du médium;
- 4° Apparition de mains qui vont toucher les assistants et transporter des objets d'un des assistants à l'autre;
- 5° Matérialisations partielles.

OBJECTIONS

Deux objections fondamentales peuvent être soulevées :

- 1° Tricherie du médium;
- 2° Compérage des assistants.

Une fois l'obscurité faite, on peut supposer que le médium se lève et va prendre les objets placés sur la table.

A la demande même du médium, nous attachons ses mains et ses pieds à la chaise *avec des cordes fournies par nous-même*.

Immédiatement on peut nous faire une nouvelle objection et dire que, d'après le procédé des frères Davenport, le médium se détache et se rattache lui-même.

Afin de détruire l'objection tous les *bouts des cordes* sont cachetés en partie sur la chaise, en partie sur le parquet, avec des *cachets* fournis par les assistants. Ainsi le médium ne peut pas faire un mouvement de six centimètres sans briser tous les cachets.

Toutes les précautions sont donc prises de ce côté. Nous croyons impossible au médium de se détacher et de se rattacher ensuite dans ces circonstances.

Mais admettons que quand même le médium se soit détaché, malgré l'impossibilité de le faire, à notre avis, une seconde série de précautions vient détruire la nouvelle objection possible.

Le médium, une fois détaché, doit atteindre la table pour produire les phénomènes.

La table est placée hors de la portée des mains et des pieds du médium et l'on sème de la sciure de bois *très fine* et en couche *très mince* sur le parquet tout autour du médium.

Ainsi si un des assistants veut servir de compère et passer quelque chose au médium, si le médium lui-même veut aller à la table, les traces des pas *seront inscrites immédiatement* et la supercherie dévoilée. La table est tenue par une des personnes les plus sceptiques de l'assistance, et qui, le voudrait-elle, ne pourrait aider le médium sans agir sur le parquet devenu un appareil enregistreur.

Il faut féliciter M^{me} Foy de se prêter à toutes ces expériences avec une bonne grâce parfaite, de se laisser attacher et cacheter au milieu même des assistants et de produire dans ces conditions des phénomènes qui étonnent au plus haut point ceux qui n'en avaient point vu de semblables jusqu'ici.

Au point de vue de la théorie de l'occultisme, comment peut-on expliquer ces phénomènes ?

L'homme vivant est composé de trois principes :

Le corps matériel ;

L'esprit ;

Le corps astral ou périsprit intermédiaire entre les deux principes précédents.

Dans une séance de ce genre, que se produit-il ?

La *matière* est fournie par les objets sur lesquels agissent les forces en action.

Le *corps astral* ou périsprit est formé presque entièrement par le médium et aussi un peu par les assistants. Quand des mains agissent, le corps astral ou périsprit du médium y est pour beaucoup. Enfin la *direction* des phénomènes appartient à un ou plusieurs « esprits » comme la direction d'un corps humain dépend des principes supérieurs.

Ceux qui ignorent ces données sont tout étonnés de voir des *mains* produire les phénomènes, et oublient de suite toutes les précautions prises. Ils oublient subitement les cordes et les cachets, ils oublient le parquet devenu enregistreur, et sont tentés de dire : le médium a traversé la salle et est ici. Cela est vrai, mais il s'agit de savoir si c'est le corps physique ou le corps astral qui s'est transporté. Nous avons assez montré comment il était de toute impossibilité au corps physique du médium de bouger.

Ajoutons que les assistants appartenaient pour la plupart à l'élite intellectuelle et sociale du monde parisien : des membres du corps diplomatique, des hommes de lettres, des journalistes connus, des médecins, etc., pour écarter l'objection d'hallucination qui frapperait à la fois dix-huit personnes dans chaque séance.

Notons aussi l'influence de l'éther non seulement pour activer les phénomènes, mais aussi pour harmoniser immédiatement des fluides étrangers avec ceux du milieu habituel.

*
* *

Ainsi le *Groupe indépendant d'études ésotériques* poursuit son œuvre d'investigations scientifiques. Loin de fuir les objections, nous les appelons de toute notre force, car chaque objection fait naître un procédé nouveau de contrôle.

L'occultisme est étudié au groupe sous toutes ses faces théoriques et pratiques. On peut ainsi répondre à ceux qui crient : « C'est dangereux, n'étudiez pas les phénomènes médianimiques. »

Il n'y a de dangereux que l'ignorance, et ceux qui parlent ainsi n'ont jamais vu de phénomènes ou sont incapables de les montrer à ceux qui en demandent, après avoir fourni toutes les garanties nécessaires.

Nous espérons arriver bientôt à la photographie et au moulage des formes matérialisées. Quoi qu'il en soit, nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux poursuivis dans nos cercles d'études pratiques.

PAPUS.

On trouvera dans le *Voile d'Isis* les procès-verbaux des séances d'études pratiques des Groupes 4 et 5, ainsi que ceux des autres groupes d'études diverses.

Abonnement : 5 fr. par an ; 2 mois, 1 fr. ; 29, rue de Trévise.

L'IMPORTANCE DU SPIRITISME

SON ŒUVRE PROCHAINE

L'année 1889 a été pour le spiritisme comme le commencement d'une ère nouvelle.

Nombreux ont été les congrès qui se sont réunis à Paris en l'honneur et à l'occasion du grand centenaire. *Le Congrès spirite et spiritualiste* a été un de ceux qui ont brillé avec le plus d'éclat. Il a définitivement fait pénétrer notre belle science-philosophie dans le grand public.

Le scepticisme de beaucoup a été brisé. On commence à comprendre, malgré un reste de mauvaise volonté ou de fausse honte, que nos expériences pourraient bien être le moyen qui rendrait possible *l'alliance de la science et de la foi...*

Notre succès a été assez grand pour que les matérialistes-néantistes, d'une part, et les cléricaux, de l'autre, en aient pris ombrage, comprenant enfin que le temps était passé où l'on pouvait nous considérer comme « une quantité négligeable ». Ils en sont tout effarés. Ils prévoient qu'en présence des vérités nouvelles qui se propagent de jour en jour, c'en sera bientôt fait de leurs doctrines, de leurs dogmes...

« Je crois parce que c'est absurde » est une règle de conduite qui ne se soutient plus guère, quoiqu'elle soit celle des adorateurs des dieux Carbone, Mouvement et C^{ie}, non moins que celle des prêtres du Syllabus.

Egalement menacés, les uns et les autres — touchant rapprochement — s'écrient : « *Le spiritisme, voilà l'ennemi !* »

L'étroitesse de leur esprit, leur imprevoyance ne leur permettent pas de comprendre que l'étude sérieuse du spiritisme conduit à la connaissance de lois et de phénomènes ou inconnus jusqu'ici, ou négligés par des savants à courte vue. Ils ne voient pas la lumière que nous apportons au monde. Sectaires endurcis, ils entendent ne rien céder de leurs théories préconçues. Le préjugé les aveugle. Comment apercevraient-ils le vrai qui s'offre à leur examen ?

Ne leur dites pas que les Zollner, les Crookes, les Aksakof, les Gibier, et tant d'autres, ont cherché et trouvé. Ils vous répondraient que tous sont de pauvres hallucinés... hallucinés s'entend, lorsqu'ils observent les manifestations spirites, car, pour le reste, on veut bien reconnaître que leur intelligence n'est en rien diminuée.

Il fallait donc mener une croisade contre le spiritisme ! aussi a-t-on vu l'évêque-député Freppel commander des quêtes dans son diocèse pour organiser des cercles d'ouvriers ! et battre en brèche l'œuvre que nous accomplissons.

En même temps les principaux organes du matérialisme-néantiste, la *France*, la *Justice*, etc., journaux de MM. Clémenceau, Pelletan, de Lanessan, Lockroy, etc., ne décolèrent pas. Comment se peut-il que tant de personnes, tant de savants, s'occupent de pareilles... folies,

en évoquant ce qui leur manque « l'esprit » d'un mort quelconque !

On en appelle aux grands maîtres es matérialisme, on jette le cri d'alarme. N'y a-t-il pas moyen d'arrêter les progrès de cette épidémie qui risque, à les entendre, « de nous ramener les beaux jours de la superstition la plus ridicule ». Hâtons-nous, ou si le « *je m'en fichisme* » continue, le temps n'est pas loin où ces fous diront :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Réussiront-ils à enrayer le mouvement ? On ne tue pas une idée, les faits sont opiniâtres, le livre les répand chez tous, et la vérité doit triompher.

D'autre part, devant la marée montante des crimes auxquels nous assistons, la foule commence à se demander, non sans angoisse, où nous allons et ce que deviennent les belles promesses de fraternité dont l'instruction laïque et obligatoire et « *la mort du nommé Dieu* » dans les consciences devaient amener la réalisation.

Est-ce que le néantisme, que l'on a essayé de prouver par le darwinisme, ne serait pas, avec le *Deus ex machinâ* de ce dernier, « la lutte pour l'existence » une autre forme de « la force prime le droit » ; ne serait-ce pas dis-je, la cause des suicides qui se multiplient, la justification de toutes les iniquités ? Beaucoup le croient : de là, la réaction considérable qui se produit contre les apôtres du néant (1).

Combien plus hautes, plus vraies et plus consolantes ces seules paroles, basées sur des faits : « *Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est* », de Crookes, comme aussi les paroles vibrantes de logique, de vérité, d'espérance, dont a retenti notre beau congrès.

Les vérités du spiritisme, sa philosophie si simple, si facilement accessible aux intelligences les plus frustes ne pourraient-elles pas remédier à ce désarroi de toutes

(1) Je citerai, parmi les mille faits qui prouvent cette réaction, le succès du *Noël ou la Nativité*, par M. Maurice Boucher : un mystère comme on en jouait au moyen âge, et dont les personnages sont représentés par des marionnettes. « C'était charmant et c'était divin », disent les critiques les plus autorisés.

les croyances ? Papus l'a démontré dans une de ses conférences, le spiritisme possède une force invincible : *l'expérimentation à la portée de tous*.

Avec de la patience et de la sagesse, les faits arrivent toujours convaincants. Pas n'est besoin ni de prêtres, ni de maîtres, ni d'église. Le meilleur sanctuaire pour l'évocation des chers invisibles sera toujours la famille. C'est ce que les prêtres des anciens temples, avec leur ésotérisme, n'avaient pas compris. Les uns, de bonne foi, les autres dans le but de monopoliser le pouvoir et la science, faisaient un secret de ces évocations. A eux la réalité et la lumière, aux autres l'image, le symbole et l'ignorance.

Chez nous il n'en est pas ainsi, il ne doit pas en être ainsi.

Nous voulons les mêmes vérités pour tous, avec le concours de toutes les bonnes volontés.

Certes, il nous reste beaucoup à faire, entre autres, et surtout peut-être à découvrir les lois scientifiques qui président aux phénomènes. Sous ce rapport nous sommes encore dans l'enfance. Mais de grands efforts sont tentés dans cette voie en ce moment même.

Plusieurs groupes spirites se sont formés tant en France qu'à l'étranger. De premiers et importants résultats ont été obtenus.

D'un côté Papus et ses dévoués amis, de l'autre la Société du spiritisme scientifique travaillent à la même œuvre.

L'année 1891 s'ouvre sous des auspices des plus favorables. Il ne s'agit plus que de *vouloir aboutir* et d'employer pour cela les moyens convenables.

Des procès-verbaux devraient, dans chaque groupe, soigneusement noter le nombre et le sexe des personnes présentes, l'âge des médiums, leur état physiologique, la température de l'appartement (1), l'état barométrique et hygrométrique de l'air, etc., etc.

(1) Dans une séance chez le docteur B... nous n'obtenions rien de régulier. Voyant cela, nous fîmes tous un effort puissant d'appel à un esprit que nous savions présent pour qu'il nous dit la cause de nos insuccès. Il nous répondit : « Il fait trop froid dans l'appartement, les médiums ont eu froid dans la journée, vous n'obtiendrez rien de régulier ce soir. » La température en effet était très froide et le principal médium nous avoua qu'ayant été au bois de Boulogne assister au patinage, il avait pris froid.

Dans ces procès-verbaux, on confronterait les conditions expérimentales avec les résultats obtenus, afin de connaître celles qui ont correspondu aux manifestations les plus remarquables. Au bout d'un certain temps d'observations ainsi faites, on saurait sans doute mieux qu'aujourd'hui comment expérimenter, et l'on serait moins qu'à présent exposé à des échecs trop souvent renouvelés. Du reste n'est-ce pas ainsi que tous les maîtres en science ont procédé ? Voyez en chimie, en physique, etc.

Est-ce à dire que nous puissions espérer qu'il viendra un jour où nous opérerons à coup sûr ? Pourquoi pas, si nous savons par notre moralité, facteur sans pareil, et par la sagesse de nos questions, attirer des protecteurs éclairés autour de nous.

Évitons, une fois pour toutes, les questions enfantines d'intérêt personnel, et, tout ce que nous pouvons, nous devons faire et acquérir sans le monde spirituel, par nos propres efforts.

Ainsi nous fonderons le *vrai culte des ancêtres* tel que nous le concevons.

Ainsi les parents et amis du monde extra-terrestre viendront avec bonheur se mettre en rapport avec nous dans la mesure où cela leur est possible, où leurs tâches d'outre-tombe le leur permettront.

Comme un père, une mère, un enfant, un ami font le possible et l'impossible pour se retrouver avec ceux qu'ils aiment, de même ceux du monde extra-terrestre dont les liens d'affection avec nous ne sont pas brisés, viendront joindre leurs efforts aux nôtres pour combler le vide creusé par la tombe.

Et alors quel renouvellement dans la société ! Comme paraîtront mesquines et misérables toutes les théories qui régneront de nos jours ! Ce ne sera plus la lutte pour l'existence dans ce qu'elle a de brutal, le droit du plus fort, mais la justice et l'équité qui régleront les relations humaines.

Haut donc les cœurs, et en avant pour la conquête de la vérité, de toute la vérité !

J. BOUVERY.

BIBLIOGRAPHIE

APRÈS LA MORT, *exposé de la philosophie des esprits*, par LÉON DENIS.
1 vol. in-18 de 430 pages, 2 fr. 50.

Le volume de M. Léon Denis mérite d'être pris en sérieuse considération, parce qu'il dénote deux tendances fort intéressantes. Tout d'abord l'étude des doctrines de l'occultisme par un des plus brillants représentants du spiritisme ; ensuite la recherche d'une synthèse philosophique dérivée de l'enseignement des esprits.

Ce volume comprend cinq parties : 1^o une partie historique ; 2^o une partie philosophique ; 3^o et 4^o une double partie scientifique ; 5^o une partie morale.

Nous allons rapidement analyser chacune de ces divisions. Mais auparavant signalons la critique qu'on peut appliquer au livre tout entier. Il est composé d'une série de beaux discours, mais les renvois bibliographiques manquent absolument. Ce n'est pas en citant une ou deux fois les ouvrages de Saint-Yves ou de M. Schuré non plus qu'en donnant quelques textes sacrés qu'on répond aux objections du monde scientifique. Pour un lecteur dressé d'après les procédés positivistes de l'instruction actuelle, ce volume est formé par une série d'affirmations gratuites, sans aucun contrôle possible. Je sais bien que cette objection n'existe pas pour nous autres organisateurs du congrès de 1889 ; mais ce livre n'est pas écrit pour nous seulement, c'est ce qu'il faut bien noter tout d'abord.

La *partie historique* esquisse à grands traits l'histoire de la doctrine secrète. L'auteur commence dans l'Inde sans parler des races primitives de la Lémurie ; mais le point de départ est fort suffisant. Son étude sur les religions et leur fonds commun présente bien quelques oublis. Quest-ce, par exemple, que des « découvertes épigraphiques ? » Pourquoi vouloir retirer *le culte*, un des éléments fondamentaux de la religion tant exotérique qu'ésotérique ? Les prières données par Allan

Kardec constituent bien un *culte* dans toute la force du terme. A part ces critiques de détail nous ne pouvons que féliciter Léon Denis de ses chapitres sur l'Inde, l'Égypte, la Grèce et la Gaule. Ces chapitres sont formés par des résumés des ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre, et de Ed. Schuré, alliés à des citations des livres sacrés. Le chapitre sur le *Christianisme* est aussi bien compris, mais pourquoi ne pas énumérer, à propos de l'école d'Alexandrie, les classifications hiérarchiques faites par les initiés dans les êtres invisibles qui produisaient des phénomènes analogues à ceux du spiritisme actuel ?

C'est là un point sur lequel les écrivains spirites n'insistent jamais assez. Il est pourtant facile à mettre au jour.

Le passage du christianisme au matérialisme se fait brusquement. Léon Denis ne dit pas un mot de l'*Hermétisme* dans toutes ses branches qui a assuré la *transmission continue* de la doctrine secrète en Occident par les alchimistes, les templiers, les rose-croix, les francs-maçons, l'école des synthétistes de 1800 à 1870 (Wronski, Fabre d'Olivet, Louis Lucas, Eliphas Lévi). Cet oubli fait sauter l'auteur du matérialisme au spiritisme sans remarquer que le courant de transmission de la doctrine secrète n'a jamais été interrompu et se retrouve encore intact de nos jours.

Nous arrivons à la *partie philosophique*. De celle-là, rien de spécial à dire, sinon qu'elle est constituée par une série de ces beaux discours comme sait les faire M. Léon Denis. La philosophie spirite est exposée là dans sa beauté et dans ses grandes lignes. On y retrouve le souffle des idées d'Origène qu'avait tant étudié Allan Kardec, et la hauteur des conceptions les plus élevées fournies par les communications des Esprits. La démonstration de l'existence de l'âme se fonde sur les travaux de *Maldan* au sujet de la persistance de la conscience malgré l'usure continue des cellules organiques ; mais pourquoi n'y a-t-il aucun renvoi bibliographique dans toute cette partie qui devrait en fourmiller ?

La *partie scientifique et expérimentale* étudie les données les plus générales de la physique philosophique.

Le magnétisme et les phénomènes spirites fournissent les bases des affirmations ultérieures. L'histoire du Spiritisme en Amérique et en France est bien résumée.

Faisons encore ici une critique capitale à l'auteur. « Pourquoi n'avoir pas abordé à fond, à propos du pénétrant et des médiums, la question des diverses influences en action dans les phénomènes et des fausses communications de la Vierge Marie, de Victor Hugo et de M^{me} de Girardin? Allan Kardec n'y a pourtant pas manqué et un paragraphe, page 295, ne suffit pas à cet effet.

L'étude de l'*au-delà* donne lieu aux mêmes objections. C'est un excellent résumé des doctrines d'Allan Kardec, mais on pouvait élargir ces études à l'aide de connaissances acquises depuis. Les enseignements du bouddhisme nous sont précieux à cet effet, la doctrine du *Karma* ne doit être ignorée, dans ses détails, d'aucun spirite.

Si nous avons fait à l'auteur de sérieuses critiques sur ce qui précède, nous tenons à le féliciter sans restriction pour la *partie morale* de son volume.

Nous y trouvons des idées bien personnelles à lui et fort élevées; c'est là le travail capital de son livre, et rien que cette cinquième partie mérite qu'on lise avec soin toute cette étude dont elle forme les conclusions et, en quelque sorte, la synthèse.

En résumé, Léon Denis vient de mettre au jour une œuvre qui montre un grand travail personnel, un amour profond du sujet et un réel talent d'exposition. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'ensemble, si nous avons dû critiquer les détails, et nous félicitons le Comité de propagande d'avoir donné son approbation à ce volume.

P.

LA KABBALE

LES DIX SEPHIROTH

Nous devons à l'obligeance de M. Girgois de La Plata le thème suivant des dix Sephiroth de la Kabbale

qui intéresseront, nous n'en doutons pas, tous nos lecteurs versés dans la question.

Corona. — La force primordiale et éternelle qui a fait le monde et qui toujours mourante se renouvelle.

Intelligencia. — La sagesse est dans toutes ses œuvres au commencement, au milieu et à la fin de toutes ses opérations. Elle ne crée pas à proprement parler, elle transforme. Les transmutations qu'elle opère en elle-même sont des manifestations d'une Vie et d'une Intelligence qui se connaît elle-même.

Sapientia. — Elle se distribue en poids, nombre et mesure suivant des lois harmonieuses, dans la lutte des deux principes actif et passif qui sont les deux pôles. La mort sert à renouveler la vie.

Fortitudo. — Elle engendre, mais elle détruit; elle est bienfaisante, mais elle a aussi ses riveurs, elle élève et elle abaisse, mais, si elle frappe et ressuscite aussi, elle renouvelle les existences et par la mort elle entretient la jeunesse éternelle de la nature.

Magnificencia (גורלה). — Elle engendre par les combinaisons des forces élémentaires, au moyen de l'analogie des contraires. Elle est bienfaisante et le cycle de l'année est rempli de ses dons.

Pulchritudo. — Dans l'inépuisable variété des formes qui composent l'Univers, la fin est semblable au commencement; sa beauté éclate dans l'Unité parfaite qui de tous les êtres fait un être unique. Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Archangeli majestas. — Son souffle est la vie de tous les êtres, sa gloire éclate dans la beauté dont elle revêt les éléments.

Principatus perpetuitas. — Son triomphe est dans l'équilibre des forces opposées. Elle s'oppose à elle-même et se pondère elle-même; toutes ses pensées, toutes ses volontés, tous ses actes sont régularité, ordre, harmonie.

Fundamentum. — Elle est la base de toute existence. Le mal, les ténèbres lui servent de marchepied. Le monde supérieur et le monde inférieur obéissent à la même loi.

Regnum. — Dans le monde inférieur la mort est une condition de progrès, une évolution, un tour de roue. La force créatrice détruit pour renouveler, les formes succèdent aux formes pour entretenir la vie et la beauté du tout.

NOUVELLES DIVERSES

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la revue des Revues du mois. Ce numéro contiendra aussi le début d'une étude sur K&EFLY, par Jules Lermina. Cette étude est accompagnée d'une foule de documents inédits et de l'explication de la théorie du moteur éthérique, par l'inventeur lui-même.

*
**

Nous possédons aussi trois lettres inédites de Hoëné Wronski dont nous commencerons incessamment la publication.

*
**

Le succès de l'*Initiation* s'affirme chaque jour davantage. Le mois dernier, quatre-vingt dix nouvelles demandes se sont produites à la suite d'un article du journal *la Défense publique*. Le tirage est par suite augmenté encore de 100 exemplaires.

Nous remercions nos lecteurs et abonnés de leur fidélité.

* *

Deux branches nouvelles du Groupe viennent d'être établies à Sens (Yonne), ce qui porte à trois le nombre total des branches de cette ville.

* *

Dans le numéro du 27 décembre 1890 d'*Art et Critique* on peut lire une très amusante facétie intitulée *Petits Sacrilèges*, et signée du nom mystérieux d'Altaïr. Le lecteur apprend que le suprême initiateur répondait simplement au néophyte : OSER, SAVOIR, SE TAIRE, autrefois, tandis qu'aujourd'hui de cette *triade sacrée* un mot seul est resté. L'infortuné correspondant accuse les occultistes modernes d'« ignorance » ; il devrait toutefois connaître assez son sujet pour ne pas oublier le mot VOULOIR, et pour savoir que la *triade sacrée* était composée de quatre termes expliquant l'énigme du sphinx, ce qui est assez gênant, on le voit, pour une triade. Nous conseillons à M. Altaïr d'attendre que le *Larrousse* traite ces sujets. L'auteur des *Petits Sacrilèges* pourra alors pénétrer jusqu'au *seuil du mystère*.

* *

Nous remercions vivement M. Ad. Franck des encouragements qu'il a bien voulu nous donner dans une lettre toute récente. L'approbation d'un esprit aussi éminent ne peut que nous aider à persévérer dans notre ligne de conduite.

..

Camille Chaigneau a fait le mardi 5 janvier une conférence à la Société de spiritisme scientifique sur les principes supérieurs de l'âme humaine au point de vue spirite.

chapitre dans lequel seraient décrits les procédés pratiques d'hypnotisation. Cette lacune enlève beaucoup de son intérêt à ce volume.

* *

Médiums et Groupes, Spiritisme et Hypnotisme, par D. METZGER. — 1 broch. de 48 pages in-8, o fr. 50.

Tirage à part d'une excellente étude de l'écrivain spiritiste si connu.

* *

PHILOSOPHIE DU BON SENS, *Almanach pour 1891*, publié par les soins de l'Union spiritualiste de Liège; o fr. 15.

Excellent recueil que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs.

∴

Notions élémentaires de Spiritisme, dictées par les Esprits. — 1 broch. de 80 pages; o fr. 75.

(Compte rendu prochainement.)



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS) UTILES

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS** ◊

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'Initiation paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

TRAITÉ MÉTHODIQUE
DE LA
SCIENCE OCCULTE

Par PAPUS

Président du Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

Directeur de l'Initiation

CONTENANT :

1° *La Preuve de l'existence de la Science dans l'Antiquité.* l'organisation de l'Université d'Égypte, le détail des épreuves de l'initiation.

2° *La Doctrine ésotérique* dans ses applications à nos sciences expérimentales.

3° *L'Histoire de la Tradition* en Occident depuis Moïse jusqu'à nos jours, avec la *traduction correcte de la Genèse.* un *traité méthodique de Kabbale,* un *traité méthodique d'Alchimie,* etc., etc.

4° *Le Doctrine ésotérique sur le Monde Invisible,* sur l'état de l'âme après la mort, sur la Divination, etc., etc.

5° *Un Glossaire de la Science Occulte,* une table alphabétique des auteurs cités et une autre de tous les sujets traités.

1 volume grand in-8° de 900 pages environ, avec 8 planches phototypiques hors texte et 150 figures dans le texte.

Georges CARRÉ, Éditeur

OUVRAGES NOUVEAUX

CATÉCHISME

NATURALISTE

ESSAI DE SYNTHÈSE PHYSIQUE VITALE ET RELIGIEUSE

Par Jean CHAMBON

1 Volume de 450 pages 3 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE

LA

MORALE DU BOUDDHISME

Par Léon de ROSNY

Professeur au Collège de France

PRIX : 0 fr. 50

GÉRARD ENCAUSSE

Essai de Physiologie Synthétique

AVEC 35 SCHÉMAS INÉDITS

Application de la Science occulte aux Sciences expérimentales

1 vol. in-8 4 francs.

AVOINE FODROYANTE

POUR DÉTRUIRE

**LES RATS, SOURIS, TAUPES,
MULOTS, ETC.**

Destruction garantie et complète dans les
24 heures, sans danger pour les animaux
domestiques.

Prix du paquet : 4 fr.; 6 paquets : 5 fr.
Envoi *franco* à domicile contre mandat
ou timbres-poste adressés

A. M. H. PIGOT

Rue des Amandiers, 89, PARIS.

On demande des dépositaires.

La

Librairie CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

Envoie franco sur demande
son catalogue de livres
anciens d'occultisme.

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION* AU NUMÉRO

CHACORNAC

11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIES C. MARPON

ET E. FLAMMARION

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévisse, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

Salle de lecture et Bibliothèque contenant les ouvrages les plus
rares sur la Science occulte, la Kabbale, la Théosophie,
la Franc-Maçonnerie, etc., etc., et les revues
d'occultisme du monde entier.

Salle de conférences du Groupe indépendant d'Études
ésotériques.

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes

10^e VOLUME. — 4^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 5 (Février 1891)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Les Eléments de la Kabbale* (fin) **Eliphas Lévi.**
(p. 385 à 393).
La Méthode de Keely. **Keely.**
(p. 393 à 408).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...** *Les Principes supérieurs du Septenaire humain devant le Spiritisme* (avec figures)..... **J. C. Chaigneau.**
(p. 409 à 428).
L'Occultisme scientifique (suite et fin)... **G. Vitoux.**
(p. 428 à 440).
Alchimie..... **A. Chaboseau**
(p. 440 à 445).
L'Égyptologie sacrée. **J. Marcus de Vèze.**
(suite) (p. 445 à 458).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *La Tristesse des Sappins*..... **Ch. Dubourg.**
(p. 459 à 460).
Batracien mélomane.. **R. de Maricourt.**
(460 à 467).
- Bibliographie.** — La fraude et la médiumnité (PAPUS). — Groupe indépendant d'études ésotériques. — Revue des revues. — Nouvelles diverses. — Variétés : Traitement de la tuberculose. — Ouvrages reçus. — Ligue nationale contre l'athéisme.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale*, par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement: 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N.)
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. N. — PAPUS, S. I. N. — L'égat
catholique romain auprès de *l'Initiation* : JOSÉPHIN PÉLADAN,
R+C+C.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND VÉN. — BOUVERY. — RENÉ CAILLIÉ.
— AUGUSTIN CHABOSEAU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — G. DELANNE.
— DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — A. DORADO. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LAS-
VIGNES. — J. LEJAY. — L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS
DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLE-
TIER — G. POIREL. — JULES PRIOU. — Le Magnétiseur RAYMOND.
— Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — H. SAUSSE. —
G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. —
GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — A. MORIN.
— ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévis, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALÉ, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

(21 GROUPES D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES)

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Etranger.

Tout abonné de l'INITIATION ou du VOILE D'ISIS reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

*Dix Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées
Branches en Europe et en Amérique*

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Sens — Clermont-Ferrand — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Pétersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévis, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié



PARTIE INITIATIQUE

LES ÉLÉMENTS DE LA KABBALE

En Dix Leçons

LETTRES INÉDITES D'ÉLIPHAS LÉVI (1)

(suite et fin)

VII^e LEÇON

III

Court de Gebelin a vu dans les vingt-deux clés du Tarot la représentation des mystères égyptiens et il en attribue l'invention à Hermès ou Mercure Trismégiste qui a été aussi appelé Thaut ou Thoth. Il est certain que les hiéroglyphes du Tarot se retrouvent sur les anciens monuments de l'Égypte ; il est certain que les signes de ce livre, tracés en ensembles synoptiques sur des stèles ou sur des tables métalliques sem-

(1) Reproduction interdite pour les journaux ou revues non publiés par une branche du Groupe indépendant d'Études ésotériques.

blables à la table isaque de Bembo, étaient reproduits séparément sur des pierres gravées ou sur des médailles qui devinrent plus tard des amulettes et des talismans. On séparait ainsi les pages du livre infini dans ses combinaisons diverses pour les assembler, les transposer et les disposer d'une manière toujours nouvelle pour en obtenir les oracles inépuisables de la vérité.

Je possède un de ces talismans antiques qui m'a été apporté d'Égypte par un voyageur qui est de mes amis. Il représente le binaire des Cycles ou vulgairement le deux de deniers. C'est l'expression figurée de la grande loi de polarisation et d'équilibre produisant l'harmonie par l'analogie des contraires; voici comment ce symbole est figuré dans le tarot que nous possédons et qui se vend encore de nos jours. **S** La médaille que j'ai est un peu fruste, large à peu près comme une pièce de cinq francs en argent mais plus épaisse. Les deux cycles polaires y sont figurés exactement comme notre tarot italien, une fleur de lotus avec une auréole ou un nimbe.

Le courant astral qui sépare et attire en même temps les deux foyers polaires est représenté dans notre talisman égyptien par le bouc Mendès placé entre les deux vipères analogues aux serpents du caducée. Sur le revers de la médaille, on voit un adepte ou un prêtre égyptien qui, s'étant substitué à Mendès entre les deux cycles de l'équilibre universel, conduit dans une avenue plantée d'arbres le bouc devenu docile comme un simple animal sous la baguette de l'homme imitateur de Dieu.

Les dix signes des nombres, les vingt-deux lettres de l'alphabet et les quatre signes astronomiques des saisons sont le sommaire et le résumé de toute la Kabbale.

Vingt-deux lettres et dix nombres donnent les trente-deux voies du Sepher Jetzirah ; quatre donnent la mercavah et le schémemamphorasch.

C'est simple comme un jeu d'enfants et compliqué comme les plus ardues problèmes des mathématiques pures.

C'est naïf et profond comme la vérité et comme la nature.

Ces quatre signes élémentaires et astronomiques sont les quatre formes du sphinx et les quatre animaux d'Ezéchiel et de saint Jean.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

VIII^e LEÇON

IV

MONSIEUR ET FRÈRE,

La science de la Kabbale rend impossible le doute en matière de religion, parce que seule elle concilie la raison avec la foi en montrant que le dogme universel diversement formulé, mais au fond toujours et partout le même, est l'expression la plus pure des aspirations de l'esprit humain éclairé par une foi

nécessaire. Elle fait comprendre l'utilité des pratiques religieuses qui en fixant l'attention fortifient la volonté, et jette une lumière supérieure également sur tous les cultes. Elle prouve que le plus efficace de tous ces cultes est celui qui par des signes efficaces rapproche en quelque sorte la divinité de l'homme, la lui fait voir, toucher et en quelque sorte se l'incorporer. C'est assez dire qu'il s'agit de la religion catholique.

Cette religion telle qu'elle apparaît au vulgaire est la plus absurde de toutes parce qu'elle est de toutes la mieux *révélée*; j'emploie ce mot dans son véritable sens, *revelare*, revoiler, voiler de nouveau. Vous savez que dans l'Évangile il est dit qu'à la mort du Christ le voile du temple se déchira tout entier et tout le travail dogmatique de l'Église à travers les âges a été de tisser et de broder un nouveau voile.

Il est vrai que les chefs du sanctuaire eux-mêmes, pour en avoir voulu être les princes, ont perdu depuis longtemps les clés de la haute initiation. Ce qui n'empêche pas la lettre du dogme d'être sacrée et les sacrements d'être efficaces. J'ai établi dans mes ouvrages que le culte chrétien-catholique est la haute magie organisée et régularisée par le symbolisme et la hiérarchie. C'est une combinaison de secours offerts à la faiblesse humaine pour affermir sa volonté dans le bien.

Rien n'a été négligé, ni le temple mystérieux et sombre, ni l'encens qui calme et qui exalte en même temps, ni les chants prolongés et monotones qui bercent le cerveau dans un demi-somnambulisme.

Le dogme, dont les formules obscures semblent le désespoir de la raison, sert de barrière aux pétulances d'une critique inexpérimentée et indiscreète. Ils paraissent insondables pour mieux représenter l'infini. L'office même, célébré dans une langue que la masse du peuple n'entend pas, élargit ainsi la pensée de celui qui prie et lui laisse trouver dans la prière tout ce qui est en rapport avec les besoins de son esprit et de son cœur. Voilà pourquoi la religion catholique ressemble à ce sphinx de la fable qui se succède de siècle en siècle et renaît toujours de sa cendre, et ce grand mystère de la foi est tout simplement un mystère de la nature.

On semblerait émettre un paradoxe énorme si l'on disait que la religion catholique est la seule qui puisse être justement appelée naturelle, et pourtant cela est vrai, puisque seule elle satisfait pleinement à ce besoin naturel de l'homme qui est le sens religieux.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

IX^e LEÇON

V

Si le dogme chrétien-catholique est entièrement kabbalistique, il en faut dire autant de ceux des grands sanctuaires de l'ancien monde. La légende de Chrisma, telle que la donne le Bhaghavadam, est un véritable évangile, semblable aux nôtres, mais plus

naïf et plus brillant. Les incarnations de Vichnou sont au nombre de dix comme les Séphiroth de la Kabbale et forment une révélation plus complète en quelque sorte que la nôtre. Osiris tué par Typhon puis ressuscité par Isis, c'est le Christ renié par les Juifs, puis honoré en la personne de sa mère. La Thébaïde est une grande épopée religieuse qu'il faut placer à côté du grand symbole de Prométhée. Antigone est un type de la femme divine aussi pur que celui de Marie. Partout le bien triomphe par le sacrifice volontaire après avoir subi pour un temps les assauts déréglés de la force fatale. Les rites même sont symboliques et se transmettent d'une religion à l'autre. Les tiaras, les mitres, les surplis appartiennent à toutes les grandes religions. Dupuis en conclut que toutes sont fausses, et c'est la conclusion qui est fautive. La vérité est que la religion est une comme l'humanité, progressive comme elle et restant toujours la même tout en se transformant toujours.

Si chez les Egyptiens Jésus-Christ se nomme Osiris, chez les Scandinaves Osiris se nomme Balder. Il est tué par le loup Jeuris, mais Woda ou Odin le rappelle à la vie et les Walkyries elles-mêmes lui versent l'hydromel dans le Walhalla. Les scaldes, les druides, les bardes chantent la mort et la résurrection de Taranis ou de Béténus, distribuent à leurs fidèles le gui sacré comme nous le buis bénit aux fêtes du solstice d'été et rendent un culte à la virginité inspirée des prêtresses de l'île de Seyne.

Nous pouvons donc, en toute conscience et avec toute raison, accomplir des devoirs que nous impose

notre religion maternelle. Les pratiques sont des actes collectifs et répétés avec une intention directe et persévérante. Or, de pareils actes sont toujours utiles à employer et, en fortifiant la volonté dont *ils sont la gymnastique*, ils nous font arriver au but spirituel que nous voulons atteindre. Les pratiques magiques et les passes magnétiques n'ont pas un autre but, et donnent des résultats analogues à ceux des pratiques religieuses, mais plus imparfaits.

Combien d'hommes n'ont pas l'énergie de faire ce qu'ils voudraient et ce qu'ils devraient faire ? Et il y a des femmes en grand nombre qui se consacrent sans découragement aux travaux si répugnants et si pénibles de l'infirmerie et de l'enseignement ! Où trouvent-elles tant de force ? dans les petites pratiques répétées. Elles disent tous les jours leur office et leur chapelet et font à genoux l'oraison et l'examen particulier.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

X^e LEÇON

VI

La religion n'est pas une servitude imposée à l'homme, c'est un secours qui lui est offert. Les castes sacerdotales ont cherché de tout temps à exploiter, à vendre et à transformer ce secours en un joug insupportable et l'œuvre évangélique de Jésus avait pour

but surtout de séparer la religion du prêtre ou du moins de remettre le prêtre à sa place de ministre ou serviteur de la religion, en rendant à la conscience de l'homme toute sa liberté et sa raison. Voyez la parabole du bon Samaritain et ces textes précieux : la loi est faite pour l'homme et non pas l'homme pour la loi. Malheur à vous qui liez et imposez sur les épaules des autres des fardeaux que vous ne voudriez pas toucher seulement du bout du doigt (etc., etc.). L'Eglise officielle, qui se déclare infaillible dans l'interprétation des Écritures, n'a jamais pu expliquer l'*Apocalypse* qui est la clé kabbalistique des évangiles, et il y a toujours eu dans le Christianisme une église occulte ou jvanuite qui tout en respectant la nécessité de l'Eglise officielle, conservait du dogme une interprétation tout autre que celle qu'on donne au vulgaire.

Les templiers, les rosecroix, les francs-maçons des hauts grades ont tous avant la Révolution française appartenu à cette église dont Pasqualis Martinez, Saint-Martin et même M^{me} de Krudemer ont été les apôtres au siècle dernier.

Le caractère distinctif de cette école, c'est d'éviter la publicité et ne jamais se constituer en secte dissidente. Le comte Joseph de Maistre, ce catholique si radical, était plus qu'on ne croit sympathique à la société des Martinistes et annonçait une régénération prochaine du dogme par des lumières qui émaneraient des sanctuaires de l'occultisme. Il existe encore maintenant des prêtres fervents qui sont initiés à la doctrine antique, et un évêque, entre autres, vient de mourir qui m'avait fait demander des communications

kabbalistiques. Les disciples de Saint-Martin se faisaient appeler les philosophes inconnus et ceux d'un maître moderne assez heureux pour être encore plus ignoré n'ont besoin de prendre aucun nom, car le monde ne soupçonne pas même leur existence. Jésus a dit que le levain doit être caché au fond du vaisseau qui contient la pâte afin de travailler jour et nuit en silence jusqu'à ce que la fermentation ait envahi peu à peu toute cette masse qui doit devenir du pain.

Un initié peut donc avec simplicité et sincèrement pratiquer la religion dans laquelle il est né, car tous les rites représentent diversement un seul et même dogme, mais il ne doit ouvrir le fond de sa conscience qu'à Dieu et ne doit compte à personne de ses croyances les plus intimes. Le prêtre ne saurait juger de ce que le pape lui-même ne comprend pas. Les signes extérieurs de l'initié sont la science modeste, la philanthropie sans éclat, l'égalité de caractère et la plus inaltérable bonté.

Tout à vous en la Sainte Science.

ELIPHAS LÉVI.

LA MÉTHODE DE KEELY

(Notes inédites)

Notre collaborateur, M. Jules Lermina, nous transmet des notes d'un grand intérêt, qui lui ont été

adressées par le célèbre Keely, l'inventeur du moteur dont il a été si fort question depuis deux ans.

Ces quelques pages — malgré des obscurités inhérentes à la nouveauté même de la thèse exposée — sont des plus suggestives, et il n'est pas un occultiste qui n'y découvre des traces de la vérité scientifique à la recherche de laquelle nous nous dévouons tous.

C'est donc surtout à titre d'étude et de thème à recherches que nous publions ces extraits, encore inédits, et traduits sur le texte original de M. Keely.

COURANTS SYMPATHIQUES

L'action des courants sympathiques de la nature n'est pas dissemblable à celle du champ de mouvement — diversement oscillatoire — des masses planétaires, se rapprochant ou s'éloignant les unes des autres. Ces courants peuvent aussi être comparés au courant magnétique qui pénètre les espaces existant entre les molécules elles-mêmes, excitant les centres neutres combinés de ces molécules, sans troubler en aucune façon la masse moléculaire visible. Dans les masses planétaires, équilibrées comme si elles se trouvaient sur les plateaux de l'universel espace, flottant comme des bulles de savon dans le champ de l'air atmosphérique, la concentration de ces courants sympathiques développe le pouvoir universel qui les met en mouvement, dans l'oscillation qui les rapproche où les éloigne l'un de l'autre. Ce triple courant sympathique se focalise et se défocalise sur les centres neutres de toutes ces masses : polarisation et

dépolarisation, action positive et négative, rotation planétaire, etc. C'est ainsi que toutes les conditions auxquelles sont soumises la lumière, la chaleur, la vie, la végétation, le mouvement, dérivent de la rapidité de l'interéchange positif et négatif de la sympathie céleste avec la sympathie terrestre.

Tout état harmonique des évolutions de la nature est gouverné par une inéluctable loi — celle de l'harmonie concordante assimilative. Cette clef de concordance est la déterminante de toutes les actions discordantes, antagonistiques et négatives. Le point-foyer de la concentration concordante sympathique est le champ de percussion électrique, où la rapidité de ses courants sympathiques se répercute avec une puissance qui les lance au loin dans l'universel espace : et si loin au delà de leur centre d'équilibre qu'elle les porte en sympathie avec l'universelle attraction des centres neutres combinés de toutes les masses planétaires.

LES CENTRES SYMPATHIQUES QUI INFLUENCENT L'ACTION
ET LA RÉACTION DE TOUTES LES FORMES VISIBLES DE
LA MATIÈRE.

Qu'est-ce que la lumière et la chaleur, et comment sont-elles développées ?

Et pourquoi sont-elles si intensivement perceptibles comme émanant du monde solaire ?

La lumière et la chaleur, considérées théoriquement, **appartiennent** à l'ordre le plus élevé des phé-

nomènes. Elles peuvent seulement être expliquées par la rapidité des courants sympathiques, comme interchangeable entre les centres de focalisation négatifs et attractifs. En considérant que la rapidité de vibration, associée à la projection d'un rayon de lumière, est d'au moins cent mille milliards par seconde, il est facile d'expliquer l'origine et la révélation de ces deux éléments par l'action de courants sympathiques célestes.

1° Lumière et chaleur ne sont pas développées. jusqu'à ce que la force du courant vibratoire sympathique, projetée du centre neutre du soleil, vienne en percussion atomique contre l'atmosphère moléculaire ou enveloppe de notre planète. Il en est de même pour tout ce qui est perceptible à nos sens. De la visibilité des planètes, il ne peut être rien établi que par ce moyen, à un degré plus ou moins grand. D'innombrables milliers restent invisibles pour nous parce qu'elles ne sont pas dans des conditions d'enveloppement et de pénétration qui permettent le développement de la fraction atomique et moléculaire nécessaire pour les rendre visibles. Une balle d'acier, passant à travers l'enveloppe atmosphérique, à une vitesse de millions de milliards de fois moindre que le courant éthérico-sympathique, serait dissipée en vapeur en une période infiniment moindre qu'une seconde. Lumière et chaleur, en un certain sens, sont identiques : la lumière donnant la chaleur, et la chaleur donnant la lumière. Tout le mystère, associé à leur évolution, est expliqué par le bombardement du courant éthérico-sympathique sur la partie condensée du moléculaire, ne recherche du centre sympathiquement concordant

et neutre de la masse planétaire qui enveloppe le point de focalisation.

L'interéchange positif et négatif de ce vrai courant sympathique conserve intacte la force magnétique de l'enveloppe polaire de la terre, en la transformant en un grand aimant. Le fait de la présence universelle de cette force magnétique, sur et dans notre planète, prouve l'immensurable force et pouvoir de l'interéchange éthérico-sympathique. Ainsi arrivera-t-il que, de la rapidité de ces rayons sympathiques, le type terrestre de chaleur et de lumière s'établit et reste en équilibre. Cet interéchange de radiation sympathique entre le monde solaire et son système de planètes équilibre le volume sympathique par la réception de la pleine valeur dépensée en distribution sympathique, montrant aussi la restauration sans fin de l'équilibre, par le même intermédiaire qui le trouble, pendant l'action sympathique intermittente.

Il y a beaucoup de faits dans la physique des vibrations qui prouvent que le volume de chaleur supposé émaner du soleil, s'il était focalisé et concentré sur un centre de la même grandeur que le soleil, donnerait une force focale équivalente qui, projetée sur le système de planètes qui se trouvent dans le rayon son action, les vaporiserait en un mois. Un rayon de de chaleur un milliard de fois plus grand que le volume entier du soleil ne traverserait pas les sombres et vides frontières qui existent entre nous et le soleil sans être neutralisé et absorbé.

QU'EST-CE QUE L'ÉLECTRICITÉ ?

L'électricité est le résultat de trois effluves différents et sympathiques, combinant les effluves célestes et terrestres par un ordre d'assimilation d'ordre négativement attractif. C'est un des efforts de la nature pour rééquilibrer la différenciation attractive. En analysant leur triple union dans sa philosophie vibratoire, je trouve l'ordre le plus élevé de perfection dans cette action assimilatoire de la nature. L'état entier est atomique et constitue l'intermédiaire en affinité avec les centres terrestres, s'unissant magnétiquement avec le courant polaire, en d'autres termes s'unissant avec le courant polaire par affinité neutre. Les forces magnétiques ou électriques de la terre sont ainsi conservées en équilibre stable par cette force tri-une, et les cordes de cette force peuvent être définies comme : 1. la dominante; 2. l'harmonique; 3. l'enharmorique. La valeur de chacune est, relativement aux autres, dans les proportions de 1 à 3. Premier tiers : (*E b*) corde transitive ou dominante, (*A b*) harmonique, (*A b b*) enharmorique. L'union des deux premiers tiers est si rapide, quand les conditions positives et négatives développent une certaine force de mouvement vibratoire, qu'on peut la comparer à une explosion. Pendant cette action, le courant positif électrique est libéré et immédiatement recherche son centre terrestre neutre ou centre de plus haute attraction.

Le pouvoir de vibration attractive des forces solaires

est le grand *Coïncident* à travers lequel se détourne le flot terresto-magnético-sympathique. Cette force est le courant céleste qui réalise le premier tiers de la triple association. Elle produit aussi une désintégration aqueuse et une concentration thermique, les deux conducteurs premiers à travers cette corde coïncidente de sympathie. Sans cette désintégration aqueuse, il n'y aurait pas de lien connectif entre le céleste et le terrestre. Il n'existerait rien qu'un état de radiation lumineuse dans le genre de l'aurore — une potentialité vers le concordant, sans aucune diversion sympathique pour créer l'équilibre instable du magnétisme terrestre. En fait, en pareille condition, l'absence de soleil d'une part, l'absence d'eau d'autre part, la force magnétique ou électrique resterait dans un état d'équilibre stable, état chaotique dans toute la force de l'expression. Le trouble de l'équilibre et la péréquation sympathique constituent le pouvoir dualistique qui gouverne toutes les formes variées de la vie et du mouvement existant sur terre, et dont l'électricité ou le magnétisme sont le moteur premier et le régulateur. Toute action électrique, quelle que soit son caractère, a son principe sympathique dans l'intervention du courant tri-un, que j'appelle *la dominante*, avec le courant polaire harmonique, tous flots sympathiques étant composés de trois courants. Ils deviennent associés les uns aux autres seulement par la fonction de leur interférence terrestre. Le grand espace vide qui existe entre les systèmes planétaires libère de tout antagonisme cette partie du courant éthérée, moléculairement ou autrement, jusqu'à ce

que soit atteint le point d'association pour l'évolution et l'assimilation immédiates avec les centres terrestres d'attraction. Je qualifie cette intervention atomico-intermoléculaire et moléculaire du mot de « densité ». La combinaison de l'action du courant tri-un sympathique céleste avec les mêmes intermédiaires produit chaleur et lumière, comme résultantes de ces conflits corpusculaires avec les centres sympathiques célestes et terrestres, foyers de radiation neutre. Je n'admets ni l'électricité, ni la lumière, ni la chaleur comme venant du soleil. Ces états, d'après mes théories, émanent de l'interférence atomique et interatomique sur les vibrations moléculaires par vibration sympathico-éthérique, l'attractif céleste étant le premier moteur. A mon avis, il n'y a rien là de phénoménal : cela n'est phénoménal qu'autant qu'il s'agit de son action sur la mécanique physique. Les physiciens ont marché dans une fausse direction qui les a conduits à associer la mécanique physique aux évolutions sympathiques de la nature. L'expression « l'électricité attire à distance » est aussi fausse, sinon plus, que le « Microbe de l'Aimant ». Clerk Maxwell semble, quand il théorise sur la transmission du son par un milieu atmosphérique, n'avoir pas pris en considération la philosophie du phénomène de l'origine des courants électriques dans l'espace céleste. La lumière est l'un des principaux moyens de développement de l'action électrique, et elle est développée par un bombardement corpusculaire résultant de courants sympathiques agissant entre les centres neutres des masses planétaires, qui toutes sont en état d'équilibre instable.

Ces conditions d'instabilité sont nées en elles, et ont été ainsi réglées par l'architecte de la création afin de perpétuer le lien connectif entre le positif-dispersant et le négatif-attirant. L'action qui produit ce lien, je l'appelle « oscillation sympathique planétaire » (1).

ATTRACTION — PROPULSION

L'action du fluide magnétique est double dans son évolution, propulsive et attractive. L'inclination du plan sur lequel le subtil courant se meut, soit à droite, soit à gauche, n'a rien à voir avec les conditions du positif ou du négatif. La différence d'état de ce qui est appelé, par les électriciens, électricité positive ou négative, est la différence entre les vibrations respectives et propulsives. Elles peuvent être respectives à droite ou à gauche, ou propulsives à gauche ou à droite. Les positives sont les vibrations radiantes, les négatives sont celles qui sont attirées vers le centre neutre.

Le courant polaire négatif-sympathique est le vrai flot magnétique, et il est en coïncidence sympathique avec le second courant atomique : le courant électrique est le premier et le second ordre de vibration atomique, une force dualistique dont l'action est trop ténue pour déplacer les molécules. Il ne peut pas plus arriver à ce résultat que la force d'un aimant ne peut

(1) Les électriciens admettent maintenant que, dans les courants électriques, l'énergie ne se répand pas elle-même le long du fil, mais elle est transmise par la vibration éthérique en dehors du fil, justement comme dans les expériences de Keely, faisant évoluer sa « sphère musicale » avec un fin fil de soie : l'énergie n'est pas transmise par le fil de soie, qui agit seulement comme intermédiaire, rendant possible le transfert de l'énergie, mais ne le réalisant pas lui-même.

déplacer les molécules d'une glace, quand il passe à sa surface. Le courant d'un aimant est trop faible pour troubler la plaque de terre, mais il passe aussi facilement à travers les molécules que passe le vent à travers un gros crible.

De même que les pôles semblables ne se repoussent pas l'un l'autre, uniquement parce qu'il y a une parfaite équation sympathique entre eux, de même les pôles contraires, si une différence de 33 % était établie entre eux, pôles semblables ou contraires, ils s'attireraient l'un l'autre. Ils se repoussent l'un l'autre s'ils sont différenciés de 66 % par vibration sympathique.

Prenant en considération même les conditions préliminaires de l'état éthérique, la vibration éthérique m'a prouvé que plus est forte la rapidité rotative du courant et plus grande est sa tendance vers le centre neutre ou centre de coïncidence sympathique. S'il en était autrement, comment pourrait-il exister des formations planétaires ou des constructions de formes visibles? Si une bille de billard était mue en rotation avec une certaine vitesse, elle se briserait en morceaux et les morceaux se disperseraient par la tangente; mais si c'était une bille d'éther, plus serait rapide le mouvement de rotation, plus forte serait la tendance de ses corpuscules à chercher leur centre de neutralité et à adhérer ensemble.

Ce n'est pas une force magnétique, contenue dans l'atome éthérique, qui lui donne le pouvoir de former ses courants de coïncidence. La force magnétique est susceptible seulement de former certains états agrégés

de matière: le fer par exemple et ses succédanés.

Tous les corps mouvants de matière visible produisent de la chaleur relativement à leur rapidité de mouvement. Le courant des gaz donne seulement une réduction thermique de la fraction moléculaire. Il ne faut pas entendre par là que les molécules viennent en contact et se frottent les unes les autres. Il n'est pas de pression, si grande soit-elle, qui puisse produire le contact moléculaire.

L'*area* du volume de la molécule peut être diminué par une pression énorme et ainsi la tension supportée par l'enveloppe rotative développe de la chaleur. La chaleur ainsi produite est une preuve positive de l'étonnante rapidité de l'enveloppe éthérique. Si les molécules étaient mortes — ce qui est une impossibilité infinie — aux vibrations sympathiques et sans enveloppe rotative, et que toute la pression possible fût exercée sur elle, cela n'amènerait pas le moindre changement thermique.

ÉNERGIES

L'énergie est une condition sympathique inhérente à toute agrégation de matière visible ou invisible. Elle est toujours présente en condition latente et est révélée par les perturbateurs sympathiques de l'équilibre. Par conservation, elle devient transférable. La corrélation sympathique de la force spirituelle dans les centres circonvolutionnaires du cerveau transfère son énergie à l'organisme cérébral.

Mettez une baguette d'acier en contact avec un

aimant et l'énergie de la baguette d'acier est mise en action sans qu'elle devienne imprégnée du magnétisme de son excitateur. L'énergie est une force latente infinie. Si elle n'existait pas, elle ne pourrait pas être générée. Conséquemment, il n'y aurait pas d'énergie à perdre ou à conserver. Le volume de l'énergie latente dans le domaine éthérique n'augmente ni ne diminue, il reste et restera le même hier, aujourd'hui et toujours.

PHYSIQUE TRANSCENDANTALE

La nature a établi les concordances sympathiques depuis la naissance des centres neutres des planètes.

C'est la *gravité*. La *gravité* est fixe, inhérente. Il n'y a pas de perte de *gravité*. La différence dans l'état des masses, comme elle est établie dans l'homme et la femme à leur naissance, constitue la condition moléculaire de l'individu. L'état moléculaire des animaux, végétaux ou minéraux, dépend de l'agrégation de leurs centres-cordes. Il est impossible de faire deux moules du même dé absolument semblables quant à leur agrégation moléculaire. Le simple fait de déplacer le dé et de le replacer amène la perte de milliards de molécules. Cela produit un changement dans la masse du type.

Comme ce fait a été développé seulement par recherche progressive et persistante, il est facile de comprendre la nature des difficultés qui se rencontrent quand il s'agit d'établir des devis pour guider des ouvriers ou mécaniciens, partout où ils peuvent

apporter une action vibratoire personnelle et provoquer une transmission positive sympathique. Pour répandre et démontrer ce que je sais, il me faudrait de plus parfaits instruments que ces grossiers engins d'abord construits pour mes recherches. Un de mes meilleurs instruments montre à l'œil nu (par certains effets produits par certain ordre de vibration) quand l'accord d'harmonie est établi entre deux centres neutres. Un centre, quand il est mis en relation avec le *sympathiseur*, indique exactement par la couleur de certain son ou de combinaisons de sons le nombre de vibrations qui sont nécessaires pour amener certains effets mécaniques.

Des vibrations inentendables sont attestées par l'aiguille magnétique seulement. Chaque molécule de gaz est par elle-même un résonnateur et est sensible à tel ou tel son, accordant ou discordant. A la densité normale de l'atmosphère, nous entendons un volume de son, focalisé par l'association comburée de chaque molécule placée sous l'influence du son. Quand nous réduisons le volume atmosphérique du récipient de 50 o/o, alors notre oreille est sensible à la force acoustique développée en même proportion, et ainsi jusqu'à ce que le son devienne inentendable. Cette inentendabilité de notre organe acoustique n'est pas le moins du monde une preuve de la réduction de la force sonore évoluée par l'impulsion donnée à la cloche, c'est seulement la preuve que le nombre des molécules laissées pour le développement de la force acoustique a été réduit de telle sorte (par augmentation du vide) que la co -

centration du son ne peut plus être perçue. L'oreille n'est plus susceptible de ressentir la force acoustique émanant d'une seule molécule, pas même de la concentration de cent millions de milliards de molécules.

Le plus parfait vide qui puisse être obtenu dans un pouce cube de volume laisse en résidu un nombre de molécules cent milliards de fois aussi grand que le nombre ci-dessus, et peut être parfaitement inentendable quand toutes les forces acoustiques sont focalisées.

L'entendable a été conquis par mes instruments au point de me mettre en contact sympathique avec l'inentendable, dont les conditions vitalisées (en ce qui regarde son union sympathique avec l'état terrestre) sont les intermédiaires purs et nécessaires établissant un lien entre les masses choriques terrestres et l'instrument, dans le but de produire une machine sympathique. Mais il reste devant moi une vaste région à explorer avant que la clef de voûte de cette arche sympathique se trouve en situation de produire le haut ordre de transfert sympathique que je recherche. J'ai toute raison d'espérer que lorsque j'aurai surmonté ces difficultés matérielles, je pourrai analyser les forces les plus subtiles de la nature. Ceci fait, l'application industrielle suivra de près. Il n'est pas de voie plus vraie et plus prompte pour atteindre le but que celle que je suis. Mes obligations remplies sur ce point, je serai libre de porter mon attention sur les forces mentales, dans leur association avec les forces physiques, et, en fait, la solution du problème mécanique est le même en principe que celui du

physique et du mental. Que l'un soit résolu, tout est résolu. Les circonvolutions qui existent dans le champ cérébral sont entièrement gouvernées par les conditions sympathiques qui l'entourent.

Toutes agrégations, anormales, discordantes, dans ces involutions résonnantes, produisent une différenciation de transmission concordante ; et, selon le volume de ces différenciations, les transmissions sont plus ou moins discordantes et produisent un antagonisme à la pure action physique. Aussi, dans l'ataxie mineure, le même état entre les muscles contracteurs et extenseurs et de la jambe et du pied a pour résultat la cessation du contrôle des mouvements, par différenciation. La même vérité peut s'appliquer à n'importe quelle circonvolution centrale qui se trouve en différenciation d'harmonie avec la masse voisine du cerveau. Prenant comme totalisée la masse cérébrale, elle est subordonnée à un centre dirigeant, quoiqu'il y ait autant de centres neutres qu'il existe de circonvolutions. Les mineurs sont contrôlés par *les moléculaires*, le troisième tiers progressif est contrôlé par les *atomiques*, et le troisième tiers, le plus haut, est dirigé par l'*éthérique*. Tous ces degrés progressifs ont leur position positive, négative et neutre. Quand nous examinons la structure du cerveau humain, nous ne devons pas être découragés par l'infinité des centres propulsifs sympathiques, d'autant que rien ne prouve mieux au vrai philosophe que la masse harmonique de ces structures est gouvernée par les courants vibratoires éthériques. Il n'est pas de structure quelconque, animale, végétale, minérale, qui ne soit l'œuvre de

l'éther cosmique. Certains ordres de vibrations attractives produisent certains ordres de construction, d'où une infinie variété d'effets, surtout dans les organes cérébraux. Il ne peut exister de concordance dans la molécule propre. La discordance dans une masse est le résultat de groupes différenciés, actionnés par des cordes antagonistiques, et toutes masses différenciées peuvent être placées en état d'harmonie ou d'équation par l'action de leur corde propre moyenne; égale sympathie peut se produire, qu'il s'agisse de métal ou de matière cérébrale.

Il y a tout lieu de croire que la folie est tout simplement un état de différenciation des diapasons des circonvolutions, qui crée un bombardement moléculaires antagonistique entre leurs centres neutres ou attractifs. Cela peut se comparer à un nœud sur une corde de violon. Tant que subsiste le nœud, il est impossible de produire avec ses voisines sympathiques l'état qui doit donner pure concordance au corps de l'instrument. Les conditions de discord — différenciation de masse — produisent la négation de l'action de coïncidence.

Discordance est maladie. La santé, c'est l'harmonie.

KEELY.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Les Principes Supérieurs

DU SEPTÉNAIRE HUMAIN

DEVANT LE SPIRITISME

Ceci est le résumé d'une conférence faite à la Société du Spiritisme scientifique. M. Papus ayant écrit, dans *l'Initiation* de novembre dernier, que les deux principes supérieurs de l'être humain (considéré comme septénaire) sont inconnus du spiritisme, il a paru intéressant à un spirite, profane en fait d'occultisme, d'examiner le bien-fondé de cette assertion. Il remercie le directeur de *l'Initiation* pour l'hospitalité libérale qu'il veut bien accorder à ce résumé.

Pour un profane, en face de l'affirmation d'un initié, il n'y a qu'un procédé possible : c'est de remonter aux sources mêmes de la science occulte, telles que les écrivains compétents nous les ont signalées. De la sorte, nous trouverons peut-être les moyens de déterminer le septénaire humain, et nous verrons alors

si les deux termes supérieurs de ce septénaire sont inconnus du spiritisme.

La présente étude comporte donc les points suivants:

1° Qu'est-ce qu'un septénaire, d'après l'occultisme ?
 2° Vérifier la conception générale du septénaire, par l'examen de deux septénaires connus (spectre solaire, gamme musicale) se contrôlant l'un l'autre.

3° Étant acquis les deux premiers points, appliquer la méthode de la science occulte, c'est-à-dire la méthode analogique, pour déterminer le septénaire humain.

4° Montrer que les deux principes supérieurs du septénaire ainsi déterminé ne sont pas inconnus du spiritisme.

PREMIER POINT. — *Qu'est-ce qu'un septénaire, d'après l'occultisme ?*

On lit dans le *Traité élémentaire de Science occulte*, de Papus (page 94) :

« Nous voyons la constitution du *quatre* par la réduction du *trois* à l'*unité*, et la constitution du *sept* par la réduction du *six* (les deux ternaires) à l'*unité*. »

Rappelons que les deux ternaires se représentent par le sceau de Salomon, c'est-à-dire par deux triangles *enlacés*.

On lit, d'autre part, dans le *Tarot des Bohémiens* (page 61) :

« Le *sept* forme l'élément de transition entre un septénaire et un autre. »

Donc un septénaire comporte deux ternaires enlacés et un élément de transition.

Premier point général important, que nous ne perdrons pas de vue dans l'application particulière.

DEUXIÈME POINT. — *Vérification du premier point (général et abstrait) par l'examen de deux septénaires connus.*

Nous envisagerons le spectre solaire et la gamme musicale, d'abord le spectre solaire (dont M. Papus a utilisé l'analogie dans son article de novembre). Rappelons quelles en sont les couleurs par ordre : 1° le rouge ; 2° l'orangé ; 3° le jaune ; 4° le vert ; 5° le bleu ; 6° l'indigo ; 7° le violet.

Le rouge, le jaune et le bleu (c'est-à-dire les éléments 1, 3, 5) forment un ternaire bien caractérisé : le ternaire des couleurs fondamentales.

L'orangé, le vert, l'indigo (c'est-à-dire les éléments 2, 4, 6) forment le ternaire des couleurs intermédiaires, un peu moins bien caractérisé que le précédent, à cause de l'indigo. Que signifie l'indigo, qui procède du bleu et du noir ? Nous verrons tout à l'heure.

Supposons un rayon blanc qui se décompose (voir la figure). En première analyse, il donne ses trois couleurs fondamentales. En analyse plus minutieuse, va-t-il donner sept couleurs ?

Si les trois couleurs fondamentales étaient nettement tranchées, elles seraient séparées par de l'ombre. Mais il n'en est rien, attendu qu'il y a les couleurs intermédiaires, qui représentent le rapport des couleurs fondamentales voisines. Ainsi, entre le rouge et le jaune se place naturellement l'orangé ; entre le jaune et le bleu se place naturellement le vert. Vient alors le

bleu, couleur fondamentale, et... c'est tout. Je me trompe : le bleu, se trouvant à la partie supérieure du rayon décomposé, s'obscurcit peu à peu dans l'ombre ambiante; d'où l'indigo. Et le violet? direz-vous. Le rayon envisagé ne peut pas en rendre compte, car le violet est une couleur intermédiaire au bleu et au rouge, et le rouge se trouve tout en bas, au premier degré du spectre (1). Donc le rayon envisagé ne peut pas en rendre compte; du moins il ne le peut pas à lui tout seul. Mais, si nous supposons un autre rayon supérieur au premier, et décomposé de même (voir la figure), ce rayon n° 2 nous permettra de considérer, comme élément inférieur de son ternaire fondamental, un nouveau rouge qui donnera la raison d'être du violet comme couleur intermédiaire entre lui et le bleu du rayon n° 1 (bleu dont l'influence aura traversé la zone sombre de l'indigo, pour provoquer la genèse de cette suprême couleur de transition : le violet). Cette hypothèse d'un certain rouge appartenant à un rayon n° 2 et déterminant le violet, deviendra plus claire tout à l'heure par l'analogie musicale de la gamme; car les analogies se renforcent les unes les autres et s'éclairent les unes les autres. Mais, en attendant, on ne saurait trop insister sur cette re-

(1) Dans la figure ci-jointe, conformément à d'évidentes analogies, le rouge est représenté par des lignes horizontales, le jaune par des lignes obliques, le bleu par des lignes verticales; les autres couleurs par des lignes croisées (à l'exception de l'indigo qui est teinté d'ombre). Notons que le soleil est rouge à l'horizon, qu'il est plus ou moins jaune dans ses positions obliques, que le ciel est bleu et que le soleil lui-même, quand il est haut, paraît plus ou moins bleuté (ce qui concorde d'ailleurs, d'une part, avec les données photographiques sur les degrés de puissance actinique des divers rayons colorés, et, d'autre part, avec les diverses phases de l'action photogénique de la lumière solaire dans le cours d'une journée).

marque : que l'existence du violet, à l'extrême hauteur du spectre, aux antipodes du rouge (appartenant au rayon n° 1), ne peut s'expliquer que par un suprême rapport entre le bleu du rayon n° 1 et le rouge d'un rayon n° 2. De même l'indigo ne peut s'expliquer que par une zone sombre et mystérieuse, indiquant qu'il y aurait une démarcation, une sorte d'abîme entre les deux rayons, si l'influence du bleu ne planait par-dessus le vide, par-dessus l'ombre, et n'allait rejoindre — par le violet — le premier degré ou le rouge du rayon supérieur (trop aigu pour être visible).

De toutes les précédentes considérations il résulte que le septénaire des couleurs comporte bien deux ternaires enlacés (1, 3, 5) et (2, 4, 6), et que la septième couleur est bien un élément de raccord entre deux spectres lumineux, entre un septénaire et un autre. — Première vérification.

Voyons maintenant la gamme musicale.

La tonique, la médiate et la dominante (c'est-à-dire les éléments 1, 3, 5,) forment un ternaire bien caractérisé : le ternaire de l'accord parfait.

La sus-tonique (ou sous-médiate), la sus-médiate (ou sous-dominante), la sus-dominante (ou sous-sensible), c'est-à-dire les éléments 2, 4, 6, forment le ternaire des notes intermédiaires, ou de passage (intragammique).

Quant à la septième note, si justement nommée la *sensible*, elle représente avec la plus grande évidence le raccord avec un septénaire supérieur. Ici l'analogue musical du rouge supérieur n'est plus une hypothèse, il constitue un élément bien connu : il s'appelle l'oc-

tave, et il devient la tonique du septénaire supérieur, lequel est lui-même une réalité incontestée.

Donc le septénaire musical comporte bien deux ternaires enlacés et un élément de transition ou de raccord. — Deuxième vérification.

TROISIÈME POINT. — *Détermination du septénaire humain, par application de la méthode analogique.*

Avant d'aborder ce troisième point, nous ferons quelques remarques sur les deux septénaires précédemment envisagés.

Dans le spectre solaire, les couleurs fondamentales 1, 3, 5 peuvent être considérées comme les éléments *statiques*; les couleurs intermédiaires 2, 4, 6 procèdent d'un principe de rapport, de rapprochement entre les fondamentales voisines; elles impliquent mouvement. Elles peuvent être considérées comme les éléments *dynamiques* intrinsèques du spectre. Quant à la septième couleur, c'est elle qui entraîne tout le système, tout le septénaire en question, vers un septénaire supérieur: elle représente l'*élément dynamique par excellence*.

De même, dans la gamme, les notes 1, 3, 5 (accord parfait) expriment le repos et constituent le ternaire *statique*; les notes de passage 2, 4, 6 expriment le mouvement et constituent le ternaire *dynamique*. La septième note, ou sensible, qui précipite l'ensemble du septénaire vers le septénaire supérieur, représente encore l'*élément dynamique par excellence*.

De plus, dans les deux septénaires (lumineux et musical), l'élément n° 6 correspond à une sorte de crise. Le bleu s'y engouffrerait dans le noir (avec l'in-

digo), n'était son coup d'aile (le violet) jusqu'au rouge supérieur. La gamme y tomberait dans le ton mineur relatif, si la sensible ne l'emportait jusqu'à l'octave, refuge supérieur de sa tonalité.

Des observations précédentes, il résulte que, le ternaire 1, 3, 5 étant enlacé avec le ternaire 2, 4, 6, les éléments 1 et 2 forment un couple statique-dynamique (ou de substance et de force) ; de même les éléments 3 et 4, de même les éléments 5 et 6.

Cela dit, rien de plus facile que de déterminer le septénaire humain, par analogie.

En première analyse, nous devons avoir, au premier degré, une *tonique*, base du système ; ce sera le corps matériel. Au cinquième degré, nous aurons une *dominante* (l'âme humaine dans sa forme spiritualisée), but passager, étape principale avant d'arriver à la suprême solution, qui est l'arrivée à l'octave (tonique supérieure). Entre les deux, au troisième degré, nous devons avoir une *médiate*. Ce sera le médiateur plastique, corps astral, ce que les spirites appellent communément le périsprit.

En analyse plus complète, nous verrons chacun des éléments de ce ternaire se dédoubler en substance et en force ; car il n'y a pas de substance sans force, et il n'y a pas de force sans substance (en principe, Büchner a raison) ; seulement, à mesure que l'on monte, l'élément force prend la prépondérance sur l'élément substance. Nous aurons ainsi les deux ternaires enlacés et constituant trois couples d'éléments.

Les éléments 1 et 2 seront : le corps matériel et la vitalité matérielle.

Les éléments 3 et 4 seront : le corps astral et la vitalité astrale.

Les éléments 5 et 6 seront : le corps spirituel et la vitalité spirituelle.

Le premier de ces couples correspond aux conditions de l'être sur la surface du noyau planétaire, le second aux conditions de l'être dans les fluides pérplanétaires, le troisième aux conditions de l'être dans les régions interastrales.

Les éléments 1 et 2, ainsi déterminés, concordent exactement avec les enseignements des publications occultistes. Ce sont bien là *Rupa* et *Jiva* des bouddhistes. A partir de ce point, la concordance existe peut-être, mais elle n'est plus évidente. Pourtant les trois couples (formés par les deux ternaires enlacés) doivent reproduire analogiquement le même dessin.

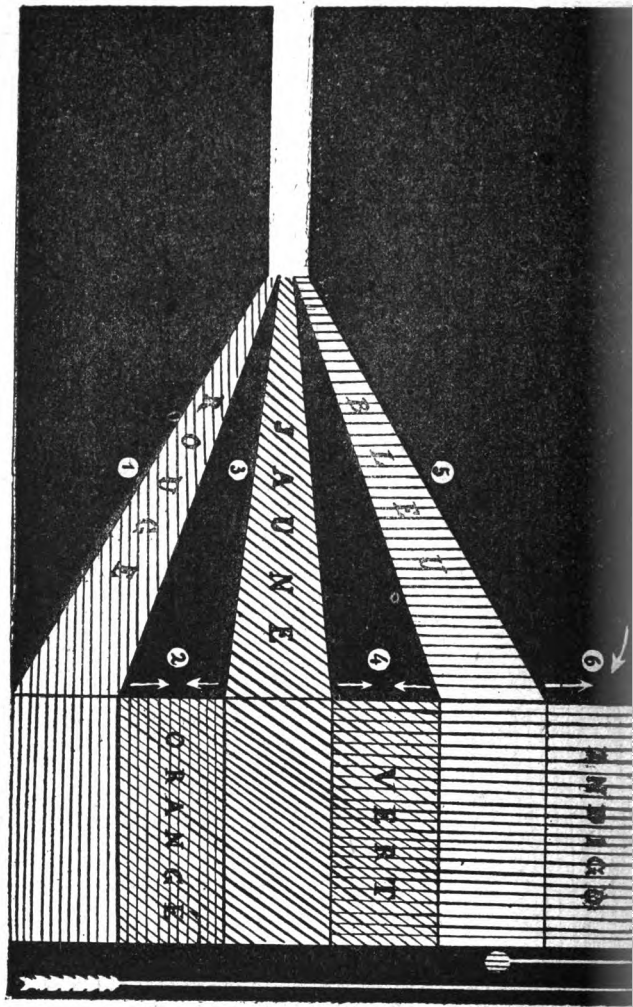
Des éléments 3 et 4 (corps astral et vitalité astrale), nous ne dirons rien de plus ici : cela nous entraînerait trop loin.

Arrivons aux éléments 5 et 6. Le 5, c'est le corps spirituel, ou plutôt c'est l'âme humaine considérée dans le type idéal qui la synthétise pour ainsi dire et la caractérise pour chaque individualité. Un Esprit rayonnant de lumière nous représentera assez bien le cinquième principe.

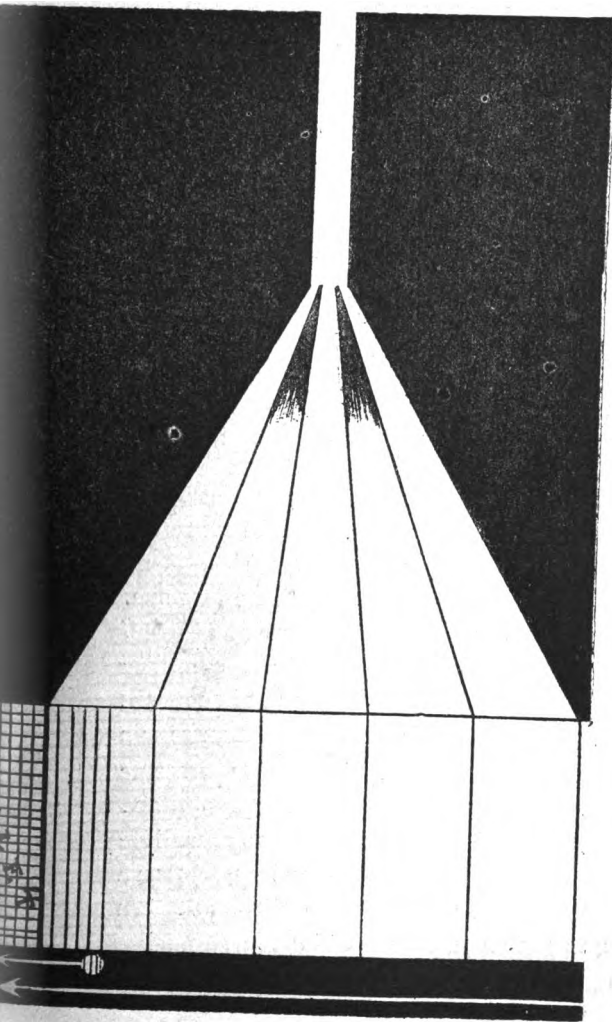
Le 6 sera la virtualité spéciale afférente à ce degré de spiritualisation. Ici, la force intelligente domine complètement la substance, réduite à des germes quintessenciés, qui sont comme les clichés microscopiques de toutes les impressions vécues par l'Esprit, dans le cours de son passé, dans la longue conquête de son



Fig. 1.



Fi



progrès. Maître de la substance, l'Esprit développe tous ces germes à son gré, il voit l'ensemble de ses existences, il en domine toute la série, et il peut en faire revivre telle partie qu'il lui convient d'évoquer en pleine réalité. L'individualité complète se dessine enfin en renouant en un seul être les incarnations diverses par lesquelles elle a évolué. Ceci correspond à peu près à ce que dit M. Papus, lorsqu'il représente les principes supérieurs par une grande ligne verticale reliant une quantité de petites horizontales qui figureraient les successives incarnations d'un même être. Les bouddhistes emploient aussi la figure du chapelet dont les grains sont rattachés au même fil.

Ce sixième principe, analogue de l'indigo et du *la* de la gamme d'*ut*, principe de crise dans l'évolution de l'être, est plein de périls pour l'esprit qui ne s'oriente pas immédiatement vers le septième principe. Porté au mépris de la terre par sa puissance acquise, l'Esprit presque dieu cherche une divinité complète qu'il ne trouve pas, faute d'avoir découvert le courant vrai qui conduit à l'état divin, et qui n'est autre que le septième principe, faute d'avoir cultivé le germe de ce septième principe dans le cours de son évolution. Abîmé dans l'admiration de sa propre grandeur, ivre d'orgueil transcendant, il attend sans issue, jusqu'à ce que la réincarnation abhorrée qu'il avait cru éviter (par une personnelle purification) le ressaisisse à nouveau et le replonge dans les ondes mélangées de la solidarité terrienne, où il trouvera peut-être le germe du septième principe, qui doit tout sauver.

Qu'est-ce donc que ce septième principe?—Analogi-

quement, c'est le principe de raccord entre les septénaires. De plus, et par cela même, c'est l'élément dynamique par excellence. Eh bien, la force par excellence, la force qui engrène les êtres entre eux, en les entraînant vers un plan supérieur, quelle serait-elle donc sinon cette force divine d'attraction qui s'appelle affinité pour les atomes et qui s'appelle amour pour les êtres conscients? Le septième principe du septénaire humain (l'exquise et toute-puissante sensible de notre être) est donc en toute évidence *le principe d'amour*. C'est lui qui fait de nous véritablement des dieux en nous faisant participer à tous les êtres et à l'âme universelle.

Résumons. Le sixième principe est celui qui relie toutes les personnalités passagères de chacun de nous en une individualité éternelle.

Le septième principe (principe d'amour universel) est celui qui tend à relier toutes les éternités individuelles dans le plexus universel, et par conséquent à constituer le monde divin.

QUATRIÈME POINT. — *Montrer que les sixième et septième principes ne sont pas inconnus du spiritisme.*

Il est superflu de démontrer que le principe d'amour est connu du spiritisme, dont il constitue le plus précieux idéal. Tout au plus reste-t-il au spiritisme à développer la question qui procède de ce principe.

Quant au sixième principe, qu'on pourrait appeler principe de la *pluri-personnalité de l'individu*, le spiritisme ne l'a peut-être pas encore nettement

dégagé par l'analyse ; mais certaines manifestations spiritées le proclament implicitement d'une manière indiscutable. Comme en cette matière chacun peut surtout parler d'après son expérience personnelle, voici quelques exemples.

Il y a quelques années, existait un cercle spirite intime, assisté particulièrement par des Esprits de l'Inde antique, et dont la manifestation des sixième et septième principes, tels que nous venons de les définir, était pour ainsi dire la caractéristique. Par le médium (incarnatif) il arrivait fréquemment qu'un Esprit se manifestait successivement dans diverses de ses incarnations. Par exemple, il venait dans une incarnation de philosophe pour donner un enseignement ; puis il quittait le corps du médium, (ce qui se traduisait par une phase cataleptique), et immédiatement il revenait dans une incarnation plus familière, pour parler soit à tous, mais familièrement, soit à tel assistant qui lui était particulièrement cher.

Ceci, c'est le fait d'observation. Voici maintenant quelques mots de théorie communiqués par l'un de ces Esprits : « ... Lorsque nous venons dans un « enfant de la terre (lisez : dans un médium), nous y « venons dans une seule incarnation, c'est-à-dire « étant l'homme d'un seul jour, et non le produit de « tous les jours de l'homme, c'est-à-dire de toutes les « incarnations. L'Esprit n'est possesseur de lui-même « et voyant dans lui-même de tout son passé que lorsqu'il est là-haut, libre, et qu'il domine tout son passé, « comme le berger du haut de la montagne domine « tous les pas qu'il a faits pour la gravir. Frères, dans

« un médium, il ne peut y avoir qu'un Esprit sous une
« telle ou telle incarnation. Ce corps est pour une
« seule incarnation, et un Esprit ne peut y entrer que
« dans une seule de ses incarnations .. Et lorsque
« l'Esprit d'en haut, aussi grand qu'il soit, peut reve-
« nir parler à la terre dans une de ses incarnations
« passées, il redevient alors dans cet homme (le mé-
« dium) le véritable Esprit incarné de l'âge auquel il
« se reporte, avec ses défauts et ses qualités... Mais,
« lorsque l'Esprit a quitté le médium, il voit, il com-
« prend et il reconnaît qu'il vient de se produire sous
« toutes les incarnations qu'il a voulu... » (Séance
du 21 janvier 1884.)

Dans le même cercle il arrivait parfois que des communications d'une très haute envolée étaient données — un peu vagues peut-être, parce que plus on s'élève, plus les termes se généralisent, — mais pleines de grandes aspirations et d'un immense amour. Lorsque, la communication finie, on demandait à l'Esprit de se nommer, il répondait : Mettez « une Harmonie ». Une Harmonie, c'est-à-dire qu'il parlait au nom d'une collectivité parfaitement en communion de pensée et d'amour. Le septième principe, tel que nous l'avons défini, éclatait là dans toute sa splendeur.

Voici maintenant un autre document médianique que l'auteur de cette étude croit pouvoir présenter, bien qu'il en soit seul responsable. C'est une communication intuitive, et jusqu'à un certain point semi-mécanique, servant de commentaire à deux dessins mécaniques préalablement obtenus, et dont le

principal est reproduit ci-contre. Le médium ignorait complètement la signification de ces dessins, dus à l'impulsion d'un Esprit A, avant qu'un autre Esprit B en eût donné l'interprétation. De plus, il ignorait alors la figure ésotérique du chapelet des existences, avec laquelle le dessin p. 417 (fig. 1) présente un rapport évident. Voici cette communication :

« Ce sont des dessins avec lesquels nous avons le désir de développer plus facilement notre pensée au sujet de la vie de l'espace. C'est avec ces dessins que j'ai l'intention de faire comprendre, entre autres choses, les fonctions du périsprit.

« Et d'abord, il faut distinguer, définir, pour ne pas faire de confusion. Il est des mots qui demandent à passer par plusieurs études avant d'être parfaitement élucidés. Le mot « périsprit » est de ceux-là. Il faut compléter les enseignements dont Allan Kardec s'est fait l'interprète à propos du périsprit. D'après ces enseignements, il n'est pas fait de distinction entre le corps fluïdique ou aromal, corps subtil par rapport à votre matière et plus ou moins éthéré suivant l'état des Esprits, il n'est pas fait, dis-je, de distinction entre le corps aromal (représentation de l'individualité par sa forme personnelle à un moment donné) et l'enveloppe de l'Esprit, ce qu'on pourrait appeler son atmosphère, amas de fluides dégagés de lui et retenus autour de lui par une affinité à toute épreuve. C'est cette enveloppe, distincte de la forme du corps aromal et l'enserrant de toutes parts, qui mériterait, à proprement parler, le nom de périsprit. Mais, comme on n'est pas habitué à cette distinction et qu'on pour-

rait confondre, nous ferons suivre, chaque fois qu'il pourrait y avoir confusion, le mot périsprit de cet autre mot « atmosphère spirituelle ».

« C'est dans l'atmosphère spirituelle que sont emmagasinés toutes les impressions, tous les acquis de l'Esprit à travers ses existences. C'est là que se trouvent, réduits à l'état de germes, les différents états par lesquels l'Esprit a passé. Plus l'Esprit est puissant par son élévation, plus il a la possibilité de développer ces germes, c'est-à-dire d'évoquer les modalités les plus anciennes par lesquelles il a évolué. Il y a des Esprits qui sont encore cristallisés dans l'heure où ils ont quitté la terre, ou qui du moins ne sortent guère des époques les plus prochaines de cette date. Il y a des Esprits qui peuvent évoquer tout le passé de leur dernière incarnation, mais qui ne peuvent sortir de ce cercle pour retrouver une époque plus reculée de leur existence. Enfin il y a des Esprits qui peuvent reconstituer plusieurs ou toutes les existences de leur passé. Ce sont les plus puissants par leur élévation. Tout cela s'accomplit en vertu de lois positives, physiologiques si j'ose m'exprimer ainsi, c'est-à-dire au moyen d'une fonction procédant des propriétés d'un organe spécial. Cette fonction est une sorte de germination reproductive des états passés d'une individualité. De même qu'il y a la reproduction de l'espèce (qui néglige l'individualité au profit de la série des êtres), de même il y a la reproduction de la personnalité, c'est-à-dire la reproduction de l'être dans ses phases qu'il croyait disparues (reproduction, réapparition, qui s'accomplit au profit de la

série des divers états d'un même être). La reproduction de l'espèce condamne les individualités à disparaître pour faire place à d'autres ; mais la germination reproductive des états passés fait réapparaître ces personnes dans tout ce qu'elles ont été, et, grâce à cette fonction, on voit reflourir les doux printemps d'amour qu'on avait vus avec tant de regrets tomber sous la faux du temps : l'organe de cette fonction, c'est le périsprit, c'est l'atmosphère spirituelle, ou du moins certaines parties de l'atmosphère spirituelle.

« Mais il est bien des choses à dire sur ce sujet... »
(Du 7 septembre 1883.)

D'une communication ultérieure sur le même sujet il y a lieu d'extraire le passage suivant :

«... Il ne peut pas y avoir de vie éternelle sans une permanence éternelle de toutes vos impressions, de tous vos états successifs, et cette permanence, cette vie éternelle de vos états passés ne peut fonctionner qu'en vertu d'un organe reproducteur de ce que vous appelez le passé. Cet organe, innommé pour vous, est une des composantes de ce que nous avons appelé le périsprit. L'esprit dessinateur a essayé de le représenter schématiquement par une série de germes reliés les uns aux autres, série que l'esprit avancé peut parcourir à volonté pour développer à son gré le germe correspondant à l'époque de sa vie éternelle qu'il veut évoquer et faire revivre en toute réalité et actualité... »
(Du 11 septembre 1883.)

Pour terminer, l'auteur de ce résumé (qui forcément présente des lacunes) demande la permission de reproduire quelques lignes d'un article qui a paru en juin

1889 dans *la Vie Posthume*, cette vaillante revue malheureusement interrompue depuis lors et que nous espérons bien voir renaître, à l'avant-garde du spiritisme. On trouvera manifestement, dans le passage suivant, la préoccupation des sixième et septième principes, tels que nous les avons définis :

«... Cette faculté de renouer à son gré les anneaux successifs de son individualité... c'est là véritablement ce qui constitue je ne dirai pas seulement notre immortalité, mais notre éternité...

« Mais de ce que nous avons conçu l'éternité de chaque être, nous n'avons pas envisagé toute la question de l'infini. Nous avons bien relié les chaînons de tel ou tel esprit éternel, mais tous les esprits éternels nous ne les avons pas reliés entre eux. C'est ici qu'intervient la splendide question de l'amour. Je n'anticiperai pas sur ce que j'ai à en dire, mais je veux simplement indiquer déjà la conclusion générale.

« Cette conclusion, c'est que, de même que l'esprit dans ses états supérieurs, peut se définir comme « une série d'hommes » synthétisée dans une unité éternelle, de même la synthèse de tous les esprits — synthèse qui, pratiquement, ne saurait être que le résultat progressif de l'amour — peut se définir comme « le réseau harmonique » de tous les esprits éternels. Et ainsi chacun de nous, dans ses destinées les plus hautes, se trouvant relié à lui-même par la série de sa propre éternité et relié à tous par les irradiations de l'amour, arrive à ne plus faire qu'un avec lui-même, grâce à la possession synoptique de sa série personnelle, comme à ne plus faire qu'un avec tous, grâce à

la constitution du réseau harmonique où les pensées de son esprit éternel se fondent — sans se confondre — dans les pensées de tous les esprits éternels. Vainqueur du temps comme de l'espace, chacun se sent devenir — en soi et en les autres — *éternel et universel* : éternel en soi, universel en les autres ; et progressivement l'infini de la vie et l'infini de l'amour font de nous tous, si innombrables que nous soyons, un seul et même être où se distinguent tous les êtres, un seul et même Dieu toujours divers et grandissant. »

Le 6 (vie éternelle) et le 7 (amour universel) conduisent à l'octave (état divin).

Le spiritisme a sans doute négligé de classer dans un septénaire les principes supérieurs, mais, on le voit, ce n'est pas une raison pour qu'il les ignore.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Occultisme Scientifique

(Suite et Fin)

III

L'examen des phénomènes du magnétisme conduit encore à des conclusions analogues. D'ailleurs, un lien très étroit les unit à ceux du spiritisme, et, comme eux, ils semblent émaner d'une force mystérieuse,

impondérable, très réelle cependant, et qui se traduit extérieurement des manières les plus diverses. Sous l'influence de son *fluide* particulier, en effet, le magnétiseur plonge le sujet dans un état de sommeil plus ou moins profond caractérisé par des manières d'être physiologiques spéciales : tantôt, son action a pour unique but de modifier heureusement un organisme affecté ; tantôt, il s'agit au contraire non plus de traiter le patient, mais d'utiliser, une fois qu'il est endormi, ses aptitudes spéciales de lucidité, etc.

Du reste, le pouvoir du magnétiseur sur l'être magnétisé est très réel, très intense, portant aussi bien dans le domaine de l'ordre moral que dans celui de l'ordre matériel, et même va jusqu'à produire, tout comme le fait la force psychique des spiritualistes, des phénomènes d'attraction ou de répulsion et de lévitation.

Rappelons-nous à ce propos les prétentions des fakirs dont nous parlions à l'instant même.

D'ailleurs, tous les expérimentateurs ont constaté l'action mécanique de l'opérateur sur leur sujet qui subit dans certains cas une attraction telle que celui-ci prend des positions en apparence contradictoires avec les lois normales de l'équilibre, et même, ainsi que le rapporte M. Ricard dans le *Journal du Magnétisme* (n° de novembre 1840), peut être entièrement soulevé dans l'espace.

Comment expliquer de semblables phénomènes ?

Tout bonnement en rapportant la production des forces nécessaires à ces actions, à la force fluïdique

psychique si l'on veut, que possède en plus ou moins grande abondance le magnétiseur.

Sur les individus sensibles, l'aimant produit une action analogue à celle du corps humain. M. de Rochas a observé chez deux de ses sujets, Paul P. et Emile B., des phénomènes particuliers d'attraction, *seulement* quand ces sujets avaient la face tournée à l'Est ou à l'Ouest (1).

La suggestion transmise au sujet peut également concourir à la production du fait, et elle y concourt en réalité fréquemment.

L'influence fluidique, cependant, est sans conteste prépondérante.

Du reste, en dehors des phénomènes d'orientation venant favoriser la production des effets de l'aimant sur le sujet, il est d'autres observations, — celles de Reichenbach sur l'*od* et les *effluves odiques*, — qui concourent pareillement à appuyer cette présomption.

Ces découvertes du savant viennois se rattachent directement à la question de la polarité humaine que divers expérimentateurs ont fort étudiée en ces dernières années.

D'après Reichenbach, il s'échappe des extrémités du corps humain, notamment, des effluves d'un fluide particulier qu'il appelle *od*, et que certaines personnes douées d'une *sensitivité* spéciale et qu'il nomme des *sensitifs* perçoivent dans l'obscurité sous l'aspect d'une lueur colorée. Les quantités de ce fluide varient avec l'état du sujet à un moment donné.

(1) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, in-8, Masson, Paris, 1887, p. 114.

Or, des effluves semblables se constatent à la surface des barreaux aimantés.

Voilà, n'est-il pas vrai, qui jette un jour singulièrement précis sur l'observation de M. de Rochas relative à l'orientation du sujet.

Si l'effluve odique, en effet, est assimilable au fluide magnétique, ou même n'est avec lui qu'une seule et même chose, il est naturel de concevoir que les sensitifs, qui perçoivent si facilement cette effluve odique, soient influencés par l'action du magnétisme terrestre tout comme peut l'être un aimant.

Reichenbach l'admet sans hésitation : « Une personne sensitive doit, pour pouvoir dormir tranquillement, ou seulement se trouver bien, être placée de telle sorte qu'en dormant elle ait la tête au nord et que lorsqu'elle est assise, lorsqu'elle marche, qu'elle se promène en voiture, son visage soit dirigé vers le sud (1) ». Et, quelques lignes plus loin, complétant sa théorie, il écrit : « Le globe terrestre agissant comme un grand aimant, émet de puissantes effluves qui partent de ses pôles.

« Or, nous avons vu que toutes les effluves qui viennent de nous, d'une part, ont une tendance vers le sud, et, d'autre part, que les pôles magnétiques ont une telle action sur les effluves des pôles isonomes, qu'à grande distance déjà ils les repoussent. C'est donc le pôle nord de la terre qui agit jusqu'à notre 48° de latitude et impose à tous nos effluves cette in-

(1) REICHENBACH, *Résumé des études expérimentales sur les effluves odiques*, traduction de M. A. de Rochas, *Revue d'hypnologie*, n° d'octobre 1890, p. 298.

clinaison de 10 à 15° vers le sud, que perçoivent partout nos sensitifs.

« Les esprits éclairés parmi les médecins admettent depuis plus de cent ans le fait que, dans beaucoup de maladies nerveuses, des passes dites mesmériques soulagent dans beaucoup de cas les malades et leur procurent assez souvent une guérison radicale; les passes, nous le savons maintenant, sont tout simplement des effluves que le médecin déverse de ses doigts sur le malade. Eh bien ! c'est un pareil courant odique, mais plus faible, que le pôle terrestre déverse sur la terre et les hommes; ce courant se dirige vers le sud, traverse constamment nos habitations et nous met ainsi sous l'influence continue de légères passes. Les non sensitifs ne ressentent pas ce perpétuel courant, au milieu duquel ils se trouvent; mais il en est autrement pour les sensitifs, et cela d'autant plus que leur excitabilité est plus grande (1). »

M. l'abbé Fortin n'a-t-il pas imaginé un appareil, le magnétomètre (2), qui semble enregistrer les manifestations fluidiques de nature odique et, dans une certaine mesure, donne la démonstration expérimentale de la réalité de l'hypothèse de Reichenbach.

Au surplus, il est d'autres observations qui viennent appuyer la présomption d'une parenté intime, sinon d'une identité complète, entre la nature des fluides odiques et des fluides électriques ou ma-

(1) REICHENBACH, *loc. cit.*, p. 298 et 299.

(2) Voir A. FORTIN, *le Magnétisme atmosphérique*, 1 vol. in-16, Georges Carre Paris, 1890.

gnétiques. M. de Rochas a établi que chez un individu suggestionné alors qu'il était plongé en état somnambulique, c'est-à-dire sous l'influence fluidique de son magnétiseur, la suggestion pouvait être détruite par un courant voltaïque : « Je donnai à Benoit, en état somnambulique, la suggestion d'être Henri au réveil. J'avais alors une pile de deux éléments ; je fis passer le courant de droite à gauche sur la nuque, le sujet ayant la tête tournée au midi ; j'évoquai ainsi l'idée de Benoit, puis, au bout de quelques instants, la suggestion fut complètement détruite (1). »

Après une expérience semblable, n'est-on pas fondé à admettre la réalité des courants odiques et, au besoin, à voir dans leur existence même la raison toute naturelle des actions dynamiques du magnétisme, jusque et y compris les phénomènes de lévitation : « Il n'est point absurde de supposer que l'organisme humain peut développer, dans certains cas, sous certaines latitudes, des courants qui, parallèles au grand courant terrestre et de sens contraire, en seraient repoussés avec une force suffisante pour contrebalancer le poids du corps (2). »

La chose, en somme, n'est pas en soi plus extraordinaire que cette orientation nouvelle que le magnétisme imprime aux cellules cérébrales du magnétisé et qui produit chez ce dernier, à la volonté de l'opérateur, une transformation si complète de sa personnalité qu'il oublie absolument la notion de son identité propre pour revêtir celle d'un autre individu,

(1) A. DE ROCHAS, *les Forces non définies*, p. 226.

(2) A. DE ROCHAS, *loc. cit.*, p. 364.

et cela alors même qu'il a cessé d'être plongé dans le sommeil.

Mais, n'est-ce point là tout simplement, transportée dans la vie pratique, l'expérience que réalisent endormis les médiums à incarnation.

Chez les sujets suggestibles, le magnétiseur joue le rôle de guide du médium, et son influence est parfois si grande que l'on a pu prétendre, non sans apparence de raison, que le libre arbitre de l'individu suggestionné était annihilé au point de le rendre incapable de résister à l'ordre reçu, même fût-il criminel.

En dépit de certains tribunaux qui ont admis cette dernière façon de voir, le plus grand nombre des savants et des magnétiseurs estiment, il est vrai, qu'il n'en est rien, mais que le sujet n'obéit entièrement à la suggestion qu'autant que cela lui convient.

« La suggestion criminelle est très problématique. On a confondu avec elle certaines *impulsions irrésistibles morbides* — vols aux étalages des boutiques par de riches mondaines hystériques, assassinats par des épileptiques.... — Tout au plus, la suggestion hypnotique répétée pourrait-elle aider au développement de ces tendances chez les dégénérés. On a encore confondu avec elle l'influence du fort sur le faible. Ce mélange bizarre de notions différentes rend *vraisemblable* (??) cette fabuleuse et récente histoire du tribunal d'Helsingborg où tous les témoins étaient suggestionnés — pourquoi pas les juges? — ce qui est tout bonnement absurde (1). »

(1) D^r FOVEAU DE COURMELLES, *le Magnétisme devant la loi*, in-18, chez Georges Carré, Paris, 1890, p. 40.

Ces justes critiques formulées publiquement, voici quelques mois, par le D^r Foveau de Courmelles, devant les membres du Congrès magnétique international, sont la meilleure des réponses à ces affirmations des hypnotiseurs qui se prétendent les maîtres absolus de leurs sujets.

Le temps n'est plus, en effet, où l'on croit à la puissance indéfinie du magicien asservissant, grâce à sa science néfaste, ou mieux grâce à la puissance de son fluide magnétique, l'individu dont il veut faire son esclave.

A l'heure présente, nous connaissons la raison vraie du mystère, et nous en avons exactement mesuré la grandeur.

IV

Quel est, maintenant, le problème de la vie?

« C'est, répond sans hésitation M. Louis Lucas, le mouvement, le dynamisme.

« Le MOUVEMENT libre, simple, fait la base de notre organisation. Il n'y a pas si petite partie de ce mouvement qui ne puisse s'ajouter l'une à l'autre ; puis se condenser, se tendre ; en manifestant à nos sens, non seulement les trois grandes phases distinctes, apparentes, de l'électricité, chaleur, lumière ; mais encore des phases importantes, quoique intermédiaires, dont nous ne savons bien, ni reconnaître ni constater la valeur organique. De même qu'un corps quelconque, animé ou non, revêt des couleurs pour nos sens ; de

même un organisme revêt les phases apparentes du **MOUVEMENT** élémentaire libre; qui sont appelées et classées par nous sous le nom d'électricité, chaleur, lumière (1). »

Comme Hippocrate, M. Louis Lucas est persuadé qu'à la base de la vie, présidant à tous les actes physiques et psychiques de l'être humain, se trouve la force, toujours de même essence, toujours une, comme la matière elle-même, suivant les alchimistes et bon nombre de nos modernes savants. Ce qui caractérise l'état de *vie*, c'est la *tension* du mouvement accumulé dans l'organisme, et, ajoute-t-il encore, « la puissance animale suit la puissance de la *tension*, en des limites déterminées par l'équilibre de ces organismes. Voilà pourquoi un simple coup d'épée, la balle d'un pistolet; dont les ouvertures présentent quelquefois si peu d'importance, suffisent pour laisser épancher au dehors cette tension singulière qui nous donne la vie (2) ».

De telles théories, pour subtiles qu'elles paraissent à un premier examen, ne laissent pas de se pouvoir défendre avec des arguments réellement séduisants.

Dans *Essai de physiologie synthétique* (3), M. Gérard Encausse, qui lui aussi estime avec M. Louis Lucas que « l'organisme est un ensemble de machines spéciales, convergeant vers un but commun, auxquelles se trouve jointe la tension centrale qui est la base de l'existence des êtres vivants (4), s'est attaché à re-

(1) Louis LUCAS, *la Médecine nouvelle*, 2 vol. in-18, Paris, 1863 chez Savy, t. I, p. 84.

(2) Louis LUCAS, *la Médecine nouvelle*, t. I, p. 121.

(3) Un vol. in-8. chez Georges Carré, Paris 1891

(4) LUCAS *Medecine nouvelle* p. 126, t. I.

chercher les lois simples du fonctionnement vital, et aussi à démontrer que partout, dans l'être humain, les processus biologiques sont les mêmes.

« Nous sommes amenés à déterminer dans l'homme, écrit-il, l'existence de diverses *circulations* qui répondent toutes à un schéma unique. La circulation du sang, la circulation de la lymphe, la circulation du fluide nerveux présentent entre elles des rapports d'identité curieux, rapports qui se retrouvent jusque dans les circulations adjointes comme la circulation de l'air, celle des aliments et toutes les circulations excrétoires.

« Partout nous voyons un centre de fabrication, un centre de condensation et des conduits centripètes et centrifuges (1). »

D'après lui, en effet, — et des idées analogues ont également été professées par un médecin viennois, Jean Malfatti de Montereccio, qui a exposé sa doctrine dans un livre aujourd'hui rarissime, la *Mathèse* (2), — dans la partie active de l'organisme humain, il existe trois grands centres, possédant chacun ses membranes particulières propres : le Ventre, la Poitrine, la Tête, et qui présentent des degrés divers de différenciation.

Au Ventre, revient le rôle de fabriquer la *Matière* nécessaire à l'organisme général.

Dans la Poitrine, s'élabore la *Force* qui sera elle-même dynamisée par le cerveau.

de physiologie synthétique, in-8, chez Carre, Paris, 1839, p. 7.

(2) JEAN MALFATTI DE MONTEREGGIO, la *Mathèse*, Paris, 1839, in-8, traduit par Ostrowski.

« Fabriquer et mettre en réserve la Matière en bas, condenser et mettre en réserve la Force en haut ; enfin répandre, par l'action des organes situés au centre, cette Matière et cette Force partout : voilà, résumées en quelques lignes, les fonctions principales des trois grands segments humains. Ajoutez une division supplémentaire située dans les caves (portion extra-péritonéale) pour la vidange des matériaux usés ou inutiles et pour la reproduction de l'être, et vous aurez une idée complète, quoique générale, de la question (1). »

Mais, n'est-ce pas là une application manifeste à la physiologie de cette *loi du ternaire* si chère aux occultistes ?

Il en est justement si bien de la sorte que récemment, dans *l'Initiation*, M. Papus appliquait à cette même conception ternaire de l'organisme les lettres du tétragramme sacré יוד הוה (iod, hé, vau, hé).

« En haut, *le monde de l'Idée*, comprenant le cerveau et ses ganglions, le cervelet et la circulation psychique. Ce monde correspond à la lettre *iod* (י).

« Au milieu, *le monde de la Vie*, comprenant les poumons, le cœur, les organes de circulation avec le grand sympathique comme centre de réserve du *corps astral* (fluide nerveux mis en réserve). Ce monde correspond à la lettre *vau* (ו), qui veut dire lien.

« En bas, entre le diaphragme supérieurement et le péritoine inférieurement, *le monde de la Matière* comprenant les organes situés dans l'abdomen et les

(1) GÉRARD ENCAUSSE, *loc.cit.*, p. 109.

réservoirs matériels de l'organisme. Ce monde correspond à la lettre *hé* (π) (1). »

Et, quant au second hé, ajoutait l'auteur de la remarque que nous venons de rapporter, il représente les centres de transition, de *génération* d'un monde à l'autre, soit, dans l'être humain, les organes extra-péritonéaux, la division supplémentaire, accessoire de l'individu.

Il n'y a pas à aller contre, cette fois, la science mystérieuse et le savoir académique communiennent sous de mêmes espèces et le physiologiste appelle à son secours le prêtre de Moïse.

Puissent-ils tous deux, quelque jour, nous montrer grande ouverte la porte cachée du superbe Inconnu, nous dévoiler enfin le secret de la Vie et de l'Être.

V

Les études les plus diverses, nous le voyons donc, suivent à l'occasion une marche parallèle, et, souvent aussi, elles sont susceptibles de se prêter un mutuel appui.

Aussi, est-ce bien avec juste raison que M. de Saint-Yves d'Alveydre a pu dire : « *Il n'y a pas de sciences occultes, il n'y a que des sciences occultées !* »

(1) PAPUS, *La Science occulte*, appliquée aux sciences expérimentales. (*Initiation*, 3^e année, n^o 1 octobre 1890, p. 15.)

Le hasard, le merveilleux, non plus que le surnaturel n'existent.

Souvent, la cause prochaine des choses nous échappe, et c'est alors que nous crions au miracle.

L'étude prudente des phénomènes ramène les faits sous leur angle véritable.

Entre la *Science des Initiés* et le *Savoir des Dignitaires Académiques*, il y a une barrière moins élevée qu'on ne serait à un premier aspect tenté de croire.

La Vérité, c'est que toutes les Sciences, quelles soient-elles, sont bien sœurs.

L'avenir se chargera de démontrer leur indéniable parenté...

G. VITOUX.

ALCHIMIE

Depuis que l'unité de substance a été admise comme une réalité indiscutable par les savants les plus autorisés, depuis que Claude Bernard a pu dire : « Les phénomènes dans les corps bruts et dans les corps vivants ont pour conditions les mêmes éléments et les mêmes propriétés élémentaires. C'est la complexité de l'arrangement qui fait la différence » ; Helmholtz : « Tout, dans la nature extérieure, se réduit à un changement de forme dans l'agrégation des éléments chimiques éternellement invariables », et M. E. Varenne : « Comprimez de l'hydrogène jusqu'à deux

cent mille atmosphères et vous aurez un lingot d'or pur », la théorie alchimique a reconquis auprès des esprits équitables la considération dont elle est digne. Il est vrai que le *Grand-Œuvre* doit être entendu aux sens symboliques d'épuration psychique et de perfection spirituelle, et alors il a la même signification que la *Toison d'Or* de la hiéroglyphe antique, le *Rameau d'Or* de la tradition virgilienne, le *Graal* de l'initiation celtique, et la *Branche d'Acacia* du culte maçonnique; c'est la *Gnosis* alexandrine et la *Bodhi* indoue. Mais du moment que tous les corps prétendus simples ne sont que des cas particuliers de l'agglomération de molécules absolument identiques, et puisque le magnésium est fabriqué aujourd'hui couramment et que Sainte-Claire Deville a fait de l'aluminium, il ne subsiste plus aucune raison valable de tenir pour mythiques l'existence et l'efficacité de la pierre philosophale; historiquement d'ailleurs, il est prouvé, même par les maladroitesses critiques de Louis Figuier, comme l'a victorieusement démontré Papus, que beaucoup de personnages célèbres dans les annales de la science ont fait de l'or; et chimiquement, Chevreul et Berthelot ont établi la possibilité *logique* de cette « création », et il n'est pas certain qu'ils n'en aient pas expérimenté la possibilité *objective*. Enfin, il n'est guère admissible que le procès évolutif, reconnu aujourd'hui, aussi définitivement qu'il se peut, pour présider à la phénoménalité universelle, souffre la moindre exception; le végétal, l'animal, la sphère astrale, le monde, deviennent, il faut donc que les propriétés du minéral aillent se modifiant incessam-

ment, au point que tous les minéraux ne soient que le minéral unique immobilisé à des âges différents de son développement. Les ouvriers des placers l'ont appris par la pratique, et il est habituel de leur entendre dire, lorsqu'ils examinent du minerai : « Ceci est bon, est mûr ; cela est mauvais et n'est pas encore passé à l'état d'or parfait. »

On doit donc féliciter M. Jules Lermina de réserver aux études alchimiques la place majeure dans la *Bibliothèque des Sciences hermétiques* dont il a pris l'initiative, et où lui-même a donné d'autre part, avec une préface de Papus, son conte *A Brûler*, inséré au préalable dans *l'Initiation*. Cette collection, éditée par le très aimable bibliophile H. Chacornac, un voisin de Léon Vanier sur ce quai Saint-Michel qui a décidément la spécialité des bouquinerie sympathiques, est fort avenante dans sa forme : couverture, format, papier, caractère, tout est d'un bon goût impeccable.

Le premier volume publié est dû à M. G. Théodore Tiffereau. Après une introduction judicieuse de M. Jules Lermina et la réimpression d'une étude à peu près complète, excessivement soignée et doctement mesurée, de M. Adolphe Franck, sur *Paracelse et l'Alchimie au xvi^e siècle*, l'auteur a réuni six mémoires présentés par lui en 1853 et 1854 à l'Académie des Sciences sur ses travaux de transmutation, et une conférence lue, en 1889, sur le même sujet, devant plusieurs journalistes convoqués spécialement.

M. Tiffereau a été en 1840 préparateur de chimie à

l'Ecole professionnelle supérieure de Nantes, et il a séjourné six ans aux placers de l'Amérique Centrale dans le but exclusif, dit-il, d'étudier le minerai aurifère à l'état brut, ses variétés et leurs exactes situations géologiques. Depuis son retour en France, en 1848, il a dépensé une conscience vénérable, une ténacité étonnante, et une fortune plusieurs fois reconquise à grands labeurs dans le commerce, à prouver que par des procédés rigoureusement scientifiques il est possible de faire de l'or et que lui-même en a fait, et à solliciter, pour l'aider à perfectionner sa découverte et à l'appliquer dans l'industrie, l'appui des corps savants, de la presse et des capitalistes. Malheureusement, il appert du détail loyal qu'il donne de ses expériences, que les résultats de celles-ci n'ont jamais été absolument satisfaisants ; M. Tiffereau ne parvient pas à détruire l'objection constante qui lui a été présentée, que les métaux sur lesquels il opérait, l'argent par exemple, déterraient dans leur composition d'indégageables parcelles d'or ; les essais tentés à la Monnaie sur sa demande et par lui-même ont tous échoué piteusement, et l'analyse sollicitée de chimistes-experts pour son or artificiel a démontré que des différences notables existaient entre celui-ci et l'or naturel. D'ailleurs, le procédé eût-il réussi, il n'a abouti qu'à la production de quantités si infinitésimales du métal précieux, et de plus il est si long, si compliqué, si coûteux, si dangereux même, que l'or artificiel obtenu de cette manière reviendrait, je ne dis pas moins cher, mais au même prix que l'or naturel, seulement à la condition d'opérer sur des masses rela-

tivement énormes de métaux vils. Enfin, le récit de tels travaux offrait peu de chances d'être accueilli avec enthousiasme, d'abord parce qu'il était formulé d'une façon pénible et confuse, sans trace d'aucune méthode, ensuite et surtout parce que l'auteur s'évertuait avec une prolixité par trop ingénue à dérouler devant ses auditeurs un tableau des innombrables et formidables périls auxquels, selon lui, la société serait fatalement exposée, dès la mise en pratique journalière de la transmutation des métaux.

M. Tiffereau, lui-même du reste l'avoue, ne connaissait que par les légendes courantes et les dédains et dénigrements des coteries « bien pensantes », la tradition alchimique que nous ont transmise pure à travers les âges les plus troublés de l'évolution occidentale, un petit nombre d'occultistes souvent géniaux. Simplement dans la lecture du troisième volume de la *Bibliothèque des Sciences hermétiques*, il a pu trouver depuis la base qui manquait à ses recherches. En ce petit livre, M. Albert Poisson a réuni les cinq traités capitaux sur la Pierre philosophale : le *Semita Semitæ* d'Arnauld de Villeneuve, la *Clavicula* de Raymond Lulle, le *Speculum Alchemiæ* de Roger Bacon, le *Thesaurus Thesaurorum Alchymistorum* de Paracelse, et le *Compositum de Compositis* d'Albert le Grand (1). C'est la première tradition française qui soit donnée de ces merveilles à peine trouvables aujourd'hui, et, bien que scrupuleusement littérale, elle est fort claire; d'ailleurs un glossaire explique les

(1) 1 vol. in-8 relié, 5 fr.

vocables dont les profanes pourraient ne dégager le symbolisme qu'avec difficulté. Chaque œuvre est précédée de la biographie de son auteur et de la reproduction du frontispice apposé à la première édition de l'original; enfin, une interprétation de la *Table d'Émeraude*, accompagnée d'une notice, et une préface saillante, complètent le volume au point qu'il peut être considéré comme un parfait manuel d'alchimie.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite)

CHAPITRE IV. — DEUIL, FUNÉRAILLES, EMBAUMEMENTS.

LES MOMIES ET LEURS CERCUEILS

Au sujet du deuil, des funérailles et de l'embaumement des corps chez les Egyptiens, voici ce que nous apprend Hérodote (1) : « Ils observent, dans les deuils et dans les funérailles, diverses cérémonies singulières. Quand un homme quelque peu important vient à mourir, tout ce qu'il y a de femmes dans la maison se couvrent la tête et même la figure de boue (2); ensuite, abandonnant le corps du défunt, elles sor-

(1) Histoire, Livre II, *Euterpe*, LXXXV.

(2) Cet usage est tellement enraciné qu'encore aujourd'hui, les femmes coptes ont l'habitude dans le deuil de se barbouiller la figure de boue.

tent pour parcourir la ville, le haut de leurs robes replié dans la ceinture, le sein découvert, et se frappant la poitrine ; toutes les parentes du mort se joignent à elles. Les hommes font la même chose de leur côté, avec leurs vêtements également relevés dans la ceinture, et, après cette première cérémonie, portent le corps à embaumer. »

Ce récit d'Hérodote constituait chez les Egyptiens la scène dite *Première manifestation de la douleur*, après laquelle le corps du défunt était livré aux embaumeurs, artisans qui appartenaient à la classe sacerdotale ; c'étaient les *Clochytes*, les *Paraschites* et les *Taricheutes* ; ils occupaient un rang inférieur dans la hiérarchie sacerdotale, nous l'avons vu précédemment.

Les *Taricheutes* lavaient et nettoyaient le corps, les *Paraschites* ouvraient le ventre pour en extraire les viscères et les intestins ; enfin les *Clochytes* terminaient la préparation de la momie et plaçaient les dernières bandelettes, les yeux en émail et le masque s'il y avait lieu.

La famille du défunt traitait avec ces artisans du prix de l'embaumement, car, suivant la simplicité ou la magnificence de celui-ci, le prix étaient extrêmement variable. — Le procédé le plus simple consistait à purger, avec des drogues à bas prix, l'intérieur du ventre, à le vider, à faire dessécher le corps entier pendant soixante-dix jours en le plongeant dans le *natron*. Ensuite on enveloppait le corps dans un linceul de toile grossière cousue à grands points autour du cadavre desséché qui était alors déposé dans les cata-

combes publiques. Cet embaumement rudimentaire ne représentait guère que la fosse commune de nos jours. Parfois, on étendait le même cadavre sur une planche de sycomore enveloppée également d'une toile.

Pour un embaumement supérieur, on employait l'huile de cèdre pour vider et nettoyer l'intérieur du cadavre ; c'était avec du *natron* qu'on le desséchait. Puis on entourait chaque membre de bandelettes imprégnées d'huile de cèdre et le corps était ensuite enfermé dans une caisse à momie ou cercueil plus ou moins historié suivant le prix que les parents voulaient y mettre.

Lorsque le mort est remis aux prêtres, nous dit Hérodote (1), « ils présentent à ceux qui l'apportent des modèles, en bois peints, de corps arrangés de diverses façons. Ils leur montrent d'abord la façon la plus parfaite employée pour celui dont il ne m'est pas permis de prononcer le nom (2) ; ensuite, ils font voir la seconde manière plus simple, puis la troisième plus simple encore, et demandent quelle est celle que l'on veut qu'on emploie pour préparer le mort. Quand les parents ont convenu du prix, ils se retirent. Les embaumeurs procèdent alors à la préparation : je vais décrire la plus parfaite.

« Ils commencent par se servir d'un fer recourbé pour retirer par les narines la cervelle, qu'ils font sortir entièrement soit par ce moyen, soit en versant quelques drogues pour la faire écouler. Puis les inci-

(1) Histoire, Livre II, *Euterpe*, LXXXVI.

(2) N'étant pas tenu à la même réserve, nous le dirons ce nom : c'est celui d'*Osiris*.

seurs (*Paraschites*) fendent avec une pierre d'Ethiopie très aiguë le ventre vers la partie des iles, et retirent par cette ouverture la totalité des intestins. Ils nettoient avec grand soin la cavité abdominale, la lavent avec du vin de palme et l'essuyent avec des aromates pilées ; ils la remplissent ensuite le plus complètement possible avec de la myrrhe très pure et broyée de cassie (1) et de toute sorte de parfums, excepté de l'encens ; puis ils cousent la peau pour fermer l'ouverture pratiquée par l'incision. Ce travail accompli, ils placent le corps pour le dessécher dans une saumure de *natron* ; le corps y séjourne soixante-dix jours (2) il n'est pas permis de l'y laisser plus longtemps. Après ce laps de temps, les embaumeurs lavent de nouveau le corps et l'enveloppent de bandelettes de byssus, trempées dans une sorte de gomme que les Égyptiens emploient au lieu de colle (3). Les parents viennent alors recevoir le corps et font faire une caisse affectant la forme humaine, dans laquelle ils placent la momie. Après avoir fermé cette caisse à clef, ils la déposent précieusement dans la chambre sépulcrale de la famille où ils la rangent debout le long du mur. »

(1) La cassie est la fleur d'un mimosa très odorant (*acacia farnesiana*) qu'on dénomme encore aujourd'hui en Provence *cassie* ; elle fleurit d'octobre à janvier.

(2) Hérodote commet ici une erreur évidente. — Nous savons en effet qu'un mode d'embaumement consistait à laisser le corps dans un bain de natron pendant soixante-dix jours, or ce laps de temps suffisait pour détruire complètement les chairs et la graisse et ne laisser subsister que la peau sur les os. Les opérations de l'embaumement du corps du patriarche Jacob ne durèrent d'après la Genèse (ch. L, 3) que *quarante jours* et les Égyptiens en firent leur deuil *soixante-dix jours*. — Evidemment ce chiffre de soixante-dix ne se rapporte qu'à la durée du deuil.

(3) Cette sorte de gomme était du *bitume de Judée*.

Au chapitre LXXXIX, Hérodote nous dit :

« Quant aux femmes mariées à des hommes d'une classe distinguée, on ne les livre pas immédiatement après la mort, mais on attend trois ou quatre jours avant de les livrer aux embaumeurs, et l'on observe le même délai pour celles qui ont quelque réputation de beauté. Cette précaution a pour but d'empêcher les embaumeurs d'en abuser, et elle a été prescrite depuis que l'on en a surpris un, outrageant le corps d'une femme morte récemment. Son crime avait été découvert par un de ses compagnons de travail. »

Le récit d'Hérodote n'est pas suffisamment explicite en ce qui concerne tous les détails de l'embaumement. Aujourd'hui, grâce aux études et aux recherches égyptologiques, nous pouvons fournir à nos lecteurs des renseignements beaucoup plus complets et par suite plus intéressants.

Voici comment on procédait pour embaumer les corps des grands personnages, des hauts fonctionnaires de l'Etat.

Les embaumeurs avaient chacun des attributions spéciales ; les *taricheutes*, après avoir lavé le corps, nous l'avons vu, étaient chargés d'extraire entièrement le cerveau par les narines ; ils employaient à cet effet un fer recourbé ou de toutes petites pinces courbes fabriquées pour cet usage.

Les mêmes embaumeurs sortaient également les viscères et les intestins au moyen d'une incision pratiquée sur le côté (flanc gauche). Ajoutons que cette incision pour l'extraction des entrailles n'était pas de rigueur pour les embaumements de première classe ;

en effet de riches momies n'en montrent aucune trace, tandis que parfois des embaumements très ordinaires montrent cette incision dans leur momie.

Le scribe avait eu soin de tracer à l'encre la place et la longueur de cette incision, qui était pratiquée par le Parachite (opérateur), au moyen d'une pierre d'Éthiopie tranchante (1).

Le Taricheutes qui était chargé de retirer les entrailles et les intestins du cadavre, était revêtu du costume symbolique; il avait la tête coiffée par celle d'un chacal, emblème d'Anubis, gardien de l'hémisphère inférieur; il plongeait son bras droit dans le bas ventre et la poitrine pour en retirer les intestins qui recevaient ultérieurement une préparation et étaient placés dans des vases (*canopes*); mais, avant de les y placer, l'un des Taricheutes, en élevant ces entrailles vers le soleil, prononçait une prière que nous a conservé Porphyre (2). Le mort en s'adressant au soleil disait dans cette prière que sa vie avait été exempte de crimes, et que s'il avait péché en quelque chose, en mangeant et en buvant, c'était par cette partie de lui-même sortie maintenant de son corps. D'autre fois, suivant Hérodote, les entrailles du cadavre étaient enfermées dans un coffret qu'on jetait dans le Nil; c'est ce qui explique que beaucoup de tombes ne renferment point de canopes. Pour opérer leurs travaux, les embaumeurs étendaient le cadavre sur un banc de bois dont les pieds et le dossier affectaient la forme des jambes et de tête de lion. Ils commençaient

(1) *Hérodote*, II, 86.

(2) *De abstinentiâ*.

par épiler minutieusement le corps ; ils le lavaient à grande eau et le soumettaient ainsi préparé à l'action de sels chimiques, dont nous ne connaissons guère que le principal : le nitre (natron), qui avait la propriété de dessécher les muscles et la chair. Avant de pratiquer cette dessiccation, on introduisait dans les cavités de l'abdomen et de l'estomac de la myrrhe, de la cannelle et d'autres aromates ; on injectait dans la boîte crânienne du bitume liquide très chaud qui durcissait en se refroidissant. Ces diverses opérations accomplies, on plongeait le corps dans un bain de *natron*, puis on badigeonnait tout le corps avec du bitume liquide, afin de le soustraire aux variations de température et surtout à l'humidité. C'est après ces dernières opérations que les *Chlochytes* commençaient à poser les bandelettes qui baignaient avant leur emploi dans un liquide odoriférant et insecticide. Ils enveloppaient d'abord chaque doigt des pieds et des mains, après avoir recouvert d'une couche d'or les ongles.

Parfois même les doigts des mains étaient enfermés dans de véritables étuis d'or ; puis ils posaient les bandelettes aux pieds, aux mains, aux jambes, aux bras, aux cuisses, sur tout le corps enfin. De ces bandelettes, quelques-unes mesuraient plusieurs mètres de longueur ; elles enveloppaient de leurs circonvolutions le corps tout entier, et, par leur épaisseur distribuées avec art, elle rétablissaient les formes du corps détruites par la dessiccation. Les momies thébaines se distinguent des autres par un entrelac de bandelettes fort bien agencé.

Généralement les embaumeurs paraissent avoir

attaché une grande importance aux bandelettes ; c'étaient elles, en effet, qui devaient préserver le plus efficacement les momies contre la destruction par suite de leur immersion dans des liquides insecticides.

Aussi voit-on des momies, et des plus riches, enveloppées d'un si grand nombre de bandelettes que la forme du corps disparaît entièrement ; ce n'est plus qu'une sorte de pyramide quadrangulaire tronquée.

L'étoffe employée pour les bandelettes ne mesurait pas moins, pour une seule momie, de 250 à 300 mètres carrés, et la longueur des bandes, de 7 à 8 centimètres de largeur, atteignait 380 mètres ; le poids total de la momie ainsi empaquetée pesait 106 kilogrammes (1).

Dans les sépultures de la XXI^e et de la XXII^e dynastie, on trouve placées sur la poitrine des momies, au-dessus des bandelettes des *étoles* ou *bretelles* en cuir gaufré. — Souvent les couvercles des cartonnages et des caisses à momies portent des figures ou reproductions de ces bretelles ; on les voit, soit croisées sur la poitrine, soit formant sous l'aspect d'un ruban flottant une sorte d'appendice au pectoral, qui encadre quelque représentation religieuse, au centre desquelles se trouvent souvent un scarabée ; celui-ci est en terre cuite ou en pierre émaillée (2).

(1) Caillaud, voy. à Meroé, t. VI. — Cf. égal. Letronne, observ. crit. sur l'objet des représ. zodiacales, p. 44 et suiv.

(2) Les momies renferment des scarabées en grand nombre, soit comme chaton de bagues, soit comme colliers ; souvent, à la place du cœur, on retrouve de gros scarabées en pierre dure sur lequel était gravé le chapitre XXX du *Livre des morts*, ainsi conçu : « Mon cœur qui me vient de ma mère, mon cœur nécessaire à mon existence sur terre, ne te dresse pas contre moi, ne témoigne pas en adversaire contre moi parmi les divins chefs au sujet de ce que je fais devant les Dieux ; ne te sépare pas de moi devant le dieu grand seigneur de l'amenti. Salut à toi, ô cœur d'Osiris, résident de l'Ouest ; salut à vous, entrailles ;

Ces bretelles de momie sont en relation évidente avec *khem*, le dieu de la génération, puisque les dessins estampés sur leur cuir montrent constamment des scènes d'adoration et d'offrande à cette divinité ithyphallique, dénommée également *Ammon-générateur*, comme nous l'avons vu déjà.

Parfois des yeux d'émail cerclés de bronze étaient placés dans l'orbite des yeux de la momie ; la figure, était entièrement dorée ou portait un léger masque d'or.

Ajoutons qu'on retrouve souvent sur les momies des masques en cartonnages (toiles agglutinées), en cire, en verroterie, en bois peint ou en bois noirci avec des yeux de verre. On cherchait même à donner à ces masques, si nous nous en rapportons à de Rougé, la ressemblance du défunt. Cetauteur ajoute (1) : Les cercueils du roi Antew montrent que, dès la plus haute antiquité, quelques-uns de ces masques furent dorés et ornés d'yeux incrustés en émail. L'usage des masques composés d'une feuille d'or remonte au moins à la XVIII^e dynastie. Les masques en cartonnage doré furent usités dans tous les temps. Les masques auxquels on a donné à la peau une couleur rose sont beaucoup plus récents ; plusieurs masques de femmes de cette couleur sont coiffés d'ornements étrangers à l'Égypte ; ce sont des monuments gréco-égyptiens, ainsi que les masques en cartonnage doré

salut à vous, dieux à la barbe tressée, augustes par votre sceptre, etc. Ce qui explique la fréquence de scarabées parmi les momies, c'est que cet insecte est considéré comme le symbole de la transformation ; du reste, en écriture hiéroglyphique, le scarabée représente le *kheper* qui signifie *devenir, prendre forme*. Les anciens Égyptiens voyaient dans cet emblème la négation de la mort. C'est ce qui explique les énormes quantités de scarabées trouvés au milieu des momies.

(1) *Notice sommaire des monuments du Louvre.*

du même style. Des portraits peints remplacèrent les masques à l'époque romaine.

Les masques de momies étaient parfois recouverts de plusieurs doubles d'une fine toile de lin ; le dernier était agglutiné sur la peau même de la face à l'aide du bitume ; les autres morceaux étaient collés au-dessus les uns des autres ; cette superposition avait pour but de renforcer les traits de la momie amoindris par la dessiccation. Du reste, au-dessus de ces toiles superposées, on modelait souvent au moyen du plâtre la figure du défunt. Quand la momie est celle d'un homme, on voit une barbe tressée attachée au menton ; quand la momie au contraire est celle d'une femme ou d'un adolescent, naturellement elle ne porte pas de barbe.

Beaucoup de momies ont des colliers, des bagues aux mains et des bracelets aux bras ; elles sont entourées de scarabées en terre cuite vernissée ou émaillée, en *porcelaine*, en améthyste, en jade ou autres pierres précieuses, enfin en or et en argent. Les Égyptiens nommaient ce dernier métal *or blanc* ; il reçut aux basses époques des dénominations diverses (1). — Sur les riches momies les colliers sont généralement en or ; sur les momies de conditions ordinaires, ces mêmes colliers sont composés de grains et de cylindres de verroteries, d'ambre, le tout entremêlé de scarabées ou de figures de divinités en terre cuite émaillée.

La position des bras de la momie était déterminée par une règle à peu près constante, ce qui permet de

(1) En sanscrit le nom de ce métal signifie *blanc* ; son nom grec ἄργυρος vient d'ἀργός.

reconnaître encore à première vue le sexe de la momie ; les hommes et les jeunes enfants avaient assez généralement les bras placés le long des flancs et la bouche entr'ouverte ; les femmes d'un certain âge avaient les bras croisés sur la poitrine, ou bien un bras replié sur la poitrine (le bras gauche) et le bras droit allongé le long du corps ; les bras des jeunes filles, des vierges étaient étendus sur le ventre, les mains croisées au-dessus du pubis. — Les mains des momies sont assez souvent allongées, c'est-à-dire ouvertes, mais, quand l'une des mains est fermée, elle renferme presque toujours des amulettes.

Les momies dans leur boîte ou gaine ont le cou appuyé sur un chevet ; c'est une sorte de demi-carcan monté sur un pied. Ces chevets sont encore en usage dans bien des contrées orientales notamment à Alexandrie, au Caire et dans bien des régions africaines.

La momie ainsi conditionnée était placée dans un cartonnage en forme de gaine, lequel cartonnage était fait au moyen de papier (papyrus) et de toile recouverts de plâtre blanc, sur lequel on appliquait de la peinture et de la dorure ; les représentations peintes ont trait aux obligations de l'âme, à ses visites aux divinités, à ses pérégrinations dans les champs de l'Amenti, etc., etc. Sur le milieu de la boîte se trouve souvent une inscription hiéroglyphique perpendiculaire, qui contient le nom du défunt accompagné quelquefois de celui de son père et de sa mère ou de sa femme, ainsi que des titres ou qualités du mort. Le cartonnage enveloppe au-dessus la momie tout entière, et au-dessous une cordelette ou lacet rapproche et maintient les extré-

mités du cartonnage. Ainsi disposée, la momie était placée dans un cercueil. Ceux-ci sont ordinairement en bois de cèdre ou de sycomore ou souvent en simple cartonnage très épais ; ils sont faits en deux pièces : le fond et un couvercle. Des peintures intérieures et extérieures les décorent ; elles représentent des scènes funéraires dans lesquelles le nom du défunt se trouve fréquemment écrit. On y voit aussi l'âme faire des offrandes à la divinité. Ces cercueils sont enfermés dans un second et parfois dans un troisième de grandes dimensions ; ils sont tous recouverts d'inscriptions et décorés de peintures. La momie ainsi triplement enfermée était placée dans une chambre sépulcrale, et parfois celle des rois ou autres grands personnages dans un sarcophage de granit ; mais, dans tous les cas, on plaçait auprès de la momie des offrandes et parfois des insignes de la dignité ou les instruments de la profession du défunt : des coudées pour les architectes ou les géomètres, des palettes ou des écritoirs pour les scribes, etc.

Dans le cercueil de la reine *Aah-hotep*, Mariette-Bey a découvert une barque en or massif dont il donne la description que voici : « Portée sur un chariot à roues de bronze, sa forme rappelle celle des caïks de Constantinople et des gondoles de Venise. Les rameurs sont en argent massif. Au centre se tient un petit personnage armé d'une hache et d'un bâton recourbé. A l'arrière est le timonnier qui dirige la barque au moyen d'un gouvernail ; à l'avant un chanteur debout règle la cadence des rameurs. » Cette barque était un symbole destiné à rappeler le voyage que le

défunt devait accomplir par eau dans l'autre monde. On plaçait également dans les cercueils des vases et des figurines, principalement des figurines de *répondants*. On nommait ainsi ou *figures d'ommission*, des représentations de diverses matières de l'image d'un mort enveloppé dans sa momie. On déposait ces emblèmes également dans les tombeaux comme compensation des cérémonies, prières et offrandes que la famille avait négligé d'accomplir à l'égard du défunt. Quand ces figures sont de petites proportions, on n'y lit que le nom et la profession du défunt accompagné souvent de la formule mystique : *Illumination de l'Osiris N* ou bien que l'Osiris N devienne bientôt pur esprit. Ces figurines sont parfois en terre cuite émaillée d'un beau bleu vert (pers) et parfois rose très pâle; les premières peuvent remonter à une très haute antiquité.

Quand ces figures sont au contraire d'assez grandes dimensions, on y lit souvent ce fragment du chapitre VI du *Livre des Morts*, qu'on trouve également inscrit sur certaines gaines des représentations d'Isis qui chasse les mauvais esprits : « O Répondants que voici, comptez en faveur de l'osiris N pour toutes les offrandes qui n'ont pas été faites dans le tombeau. Ne punissez pas les fautes de chacun jusqu'à sa confusion. Permettez que je vous parle et que je vous prie, toujours de bonne volonté ; ne changez pas en poussière des champs et en herbe des eaux les libations, tout en détournant l'encens de l'Occident à l'Orient. Permettez que je vous parle en faveur de l'Osiris N. Mais il nous faut ajouter que cette formule varie suivant l'exemplaire du *Livre des Morts* ; ainsi,

dans la traduction faite par M. Pierret, on lit dans le même chapitre VI : « O métamorphosés ! Si cet Osiris N est jugé digne de faire dans la région inférieure tous les travaux qui s'y font, alors lui est enlevé tout principe mauvais comme à un homme maître de ses facultés. Or moi je vous dis : Jugez-moi digne pour chaque journée qui s'accomplit ici de fertiliser les champs, d'inonder les ruisseaux, de transporter le sable de l'Ouest à l'Est ; or je vous dis cela, moi l'Osiris N. »

J. MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

LA TRISTESSE DES SAPINS

*Sous le ciel obscurci d'un soir brumeux d'hiver
Les hauts sapins, derniers survivants du bois sombre,
Murmurent tristement en agitant dans l'ombre
Leur feuillage luisant et dur comme du fer.*

*Tout est mort autour d'eux : Ormes, marronniers,
[chênes
Tordent, secs et noircis, leurs longs bras décharnés,
Et semblent, sous le froid et le vent acharnés,
Perdre jusqu'à l'espoir des floraisons prochaines.*

*Et pourtant les sapins disent : ils sont heureux !
Ils ont, quand revient Mai, des nids dans leurs
[ramures,
Et leurs dômes feuillus s'emplissent des murmures
Et des gazouillements des oiseaux amoureux.*

*Mais, pour nous, à quoi bon la verdure éternelle
Sous le ciel de l'hiver ainsi qu'aux plus beaux jours,
Si nos mornes rameaux, même au temps des amours,
Ne frémissent jamais sous le frisson d'une aile ?*

*Et voici que, soudain, des nuages épais
Qui de l'horizon bas assombrissaient les lignes,
Des flocons blancs pareils au blanc duvet des cygnes
Aux arbres attristés apportèrent la paix :*

*Un long frémissement courut de branche en branche
Sous un vol doux, léger, tourbillonnant sans bruit,
Car sur les noirs sapins frissonnant dans la nuit
Se posait lentement la Neige à l'aile blanche.*

CHARLES DUBOURG.

BATRACIEN MÉLOMANE

I



Le maçon qui venait de sceller une des grosses pierres formant le cintre du soupirail recula avec une stupéfaction quasi-épouvantée. Un crapaud de taille phénoménale, sautant entre ses jambes, était tombé le ventre en l'air. Ce monstrueux batracien se débattait maladroitement en agitant ses lourdes pattes et

cherchait à retrouver son équilibre, tandis qu'au plein soleil brillait son ventre blanchâtre, gonflé, tout hérissé de tubercules.

Je le retournai du bout de ma canne.

Avec ses gros yeux saillants, son dos rugueux, la bête me parut d'aspect invraisemblablement monumental, quasi-antédiluvien.

Ma fille Hélène, surmontant une première impression d'horreur, la regarda attentivement.

— C'est une vieille connaissance, un ami de la maison. Nous l'entendions chanter tous les soirs sous le parquet du salon ; sa voix nous arrivait intermittente, monotone et lointaine comme à travers un cristal. Quand je me mettais au piano il paraissait vouloir me répondre. Sa note unique, un sol dièze, jetée à intervalles réguliers, si plaintive et si triste, me faisait songer au gémissement d'une âme en peine. Voyez donc si ces gros yeux cerclés d'or n'ont pas l'expression de la souffrance résignée. Je lui trouve quelque chose d'humain...

Le crapaud avait disparu pendant que la sentimentale Hélène se livrait à ses divagations, et, chose bizarre, il avait disparu sans laisser aucune trace sur le sable de l'allée.

J'allai me reposer dans l'orangerie où je m'étendis sur un banc.

Devant moi se dressait un gros *agave americana* que je considérai machinalement en sentant arriver la torpeur qui précède le sommeil.

Ces feuilles marginées s'agrandirent et je les vis s'agiter tandis que l'ourlet d'un blanc sale qui les

borde se transformait en un reflet d'argent poli et que les nervures médianes passaient du vert à un beau jaune d'or ; elles flamboyaient comme les épées d'archange.

Elles s'écartèrent pour laisser passer une tête chevelue couverte d'un béret de velours rouge auquel était fixée une plume de paon.

J'entendis distinctement les paroles suivantes :

— Ah ! Déa ! vecy messire Jacques, le maistre de céans, en ce tant plaisant retraits. Hez ! hez ! messire !

Ce fut, sans doute, sans trop savoir ce que je faisais et par la force de l'habitude que je répondis :

— Hé bien ! entrez... que diable ! On pourrait me laisser faire un quart d'heure de sieste sans me pourchasser jusqu'ici.

Personne n'entra et, loin de disparaître, l'hallucination, ou le personnage quel qu'il fût, sauta lestement à bas du gradin, s'approcha, salua d'une façon gracieuse et dit avec une volubilité excessive :

— Chier sire, grant mercy à vous et par ispécial à gente damoiselle Hélène, qui, par signalés couraige et vertu, m'a tiré hors l'enveloppe de ceste tant orde et puante beste.

Poinct ne cuyderais troubler si chier et digne repos, mais emprins de joye, il me convient bailler notices et raconter comme quoi en cest hostel je fus traistreusement féru d'amour par la grande ire de messer Cupido comme vous orrez cy après plus à plain...

— Ta, ta, ta, ta ; tout cela est bel et bon, mon jeune ami. S'il s'agit d'une plaisanterie, comme je le crois,

abrégez-la, et, si vous avez quelque chose à me dire, employez le langage moderne ; il m'est plus familier que celui de Froissart.

— Vous en parlez à votre aise, mon bon monsieur, mais, rompant brusquement un silence de quatre cents ans, j'ai quelque peine à parler un idiome qui s'est beaucoup transformé depuis le règne de Louis XI. Je ferai de mon mieux ; vous m'excuserez si je retombe dans le vieux style. Il sera intéressant pour vous d'apprendre par quelle étrange aventure un garçon pas trop mal tourné, comme vous pouvez le voir, a été métamorphosé en batracien.

Me faisant de la main un signe courtois pour m'engager à rester étendu, le visiteur s'assit au bout du banc.

Je le regardai avec une curiosité inquiète.

Une physionomie jeune et imberbe, de longs cheveux blonds qui, taillés carrément, lui retombaient en bloc sur le cou, des yeux vifs d'un bleu tirant sur le vert, surmontés de sourcils nets et bien arqués, tels sont les traits que je saisis du premier coup d'œil. Je remarquai surtout l'extrême douceur d'un regard profond, un peu triste et langoureux.

Cette figure m'était absolument inconnue ; elle ne fit surgir aucune réminiscence dans mon esprit.

Le jeune homme portait un élégant surcot de velours cramoyisé bordé de fourrure. Les manches, très larges, flottaient derrière lui à chaque mouvement et laissaient passer par une fente ses bras serrés dans l'étoffe jaune d'une étroite tunique qui lui couvrait le buste sous le vêtement de velours. Des chausses rouges lui

modelaient les jambes aussi sévèrement que les culottes en peau de daim de nos écuyers. Ses pieds reposaient dans de longs souliers pointus, et à sa ceinture pendait une escarcelle résillée de fils d'or en compagnie d'une dague élégamment historiée.

Me croyant la victime d'un cauchemar, je voulus faire un effort pour hâter le réveil et je secouai mes jambes.

Le visiteur venait de s'asseoir au bout du banc ; celui-ci était si court que mes pieds en touchaient l'extrémité. Cependant je ne sentais pas le poids du corps de l'intrus évidemment assis sur moi.

Il conservait son regard calme et doux. Alors de ma canne je lui assénai ou crus asséner plusieurs coups dans le dos. La canne, décrivant un demi-cercle, passa à plusieurs reprises à travers le corps. Je sentis quelques gouttes de sueur me mouiller les tempes.

L'homme dit avec un sourire condescendant.

— Poinct ne vous adirer ne eschauffer, biau sire, comme soulerait faire ung villain de mince couraige et chétive discrétion.

Puis se reprenant avec effort pour parler le français moderne :

— Allons, mon bon monsieur Jacques Debray, je sais que vous êtes un bourgeois enrichi auquel les choses extra-matérielles sont étrangères. Je pardonne votre vivacité, si ridicule qu'elle soit. J'existe et le corps que vous voyez est la reproduction exacte de celui que mon âme habitait sous Louis XI ; mais ce n'est qu'une forme inaccessible à vos coups de bâton, une image que vous ne sauriez atteindre, pas plus que

vous ne pourriez vous suicider en vous tirant un coup de pistolet dans votre miroir. Mort pour vous et vivant, en pleine lumière, de la vie spirituelle, je reconstitue ma forme antique pour entrer en rapport avec vous ; mais les molécules organiques qui composaient mon corps sont éparpillées à l'infini et servent à de nouvelles combinaisons. Mon temps est limité ; je ne suis pas venu vous donner des leçons d'occultisme auxquelles vous ne comprendriez rien ; vous me paraissez trop épais pour cela. J'ai hâte de raconter mon aventure.

Comme je ne répondais rien, le personnage, ôtant sa toque de velours, se passa à plusieurs reprises la main dans ses cheveux ; puis, levant les yeux comme pour recueillir et fixer ses souvenirs, il parla ainsi :

— Oyez donc, oyez sans plus donner empeschement ne destourbier à mon dessein, la dolente et véridique aventure qui, à mon grant meschief, me bailla torment de corps et d'âme.

Si vous étiez un peu plus versé en archéologie, vous auriez dès l'abord appris, en voyant mon costume, que je suis issu de noble race. J'avais nom Jehan de Trinquemar. Mon père, dans sa seigneurie, possédait basse et moyenne justice, étang, moulin et four banal ; il jouissait même, dans un de ses fiefs, du droit d'occire à coups de bâton les volatiles des basses-cours. Vous comprenez bien qu'il s'agissait d'une simple redevance... Vos historiens ont si burlesquement travesti notre féodalité que vous avez à son sujet les plus stupides préjugés... mais passons. Malgré notre belle généalogie peinte et rimée, nous étions d'assez minces

hobereaux de Picardie ; en ma qualité de cadet, j'étudiai pour être clerc ; il me fallut revêtir la longue robe fendue et les souliers montants. J'aurais préféré endosser la cuirasse de mon frère aîné, mais notre père ne pouvait pas nous équiper tous deux.

Je fus vite dégoûté des doctrinaux, des institutions grammaticales, des florilèges, des fleurs de la latinité et surtout des coups de lanterne de l'écolâtre ; un beau jour je m'enfuis tout affriandé de soleil et de liberté.

En maigre équipage, chétif et seulet, j'errais dans la campagne lors que je rencontrai plusieurs chars traînés par des bœufs. Ils étaient pleins de personnages bizarrement accoutrés qui chantaient en chœur un virelai tiré du *Miracle d'Amis et Amille*. C'étaient les confrères de la Passion allant jouer à Sens pour les fêtes de Paques.

Je m'arrêtai tout esbaubi sentant d'un coup que Dieu m'avait fait naître musicien. La flexibilité et la pureté des jeunes voix qui jaillissaient dans l'air comme fusées d'harmonie puis allaient mourir dans le lointain, pareilles au murmure du ruisseau sous la feuillée, me remuaient d'une étrange sorte. J'avais cru voir le ciel s'ouvrir et les angelets du bon Dieu pencher vers moi leurs rosés visages.

Pour abréger les propos, je vous dirai que, dès lors, mettant en oubli et nonchaloir le premier métier entrepris et si mal gouverné, je demeurai bien sur le chemin, depuis la basse nonne jusqu'à la vesprée, songeur et aiguillonné par diverses imaginations.

Plus de vingt fois je redis le rondeau chanté par

saint Michel dans le miracle, celui qui le dernier me sonnait aux oreilles. Et je m'écoutais moi-même chanter comme si un autre eût poussé les sons ; j'éprouvais cette admiration pleine de désir et de trouble que dut ressentir Narcissus rencontrant son image au fond de la claire fontaine.

Pour lors la musique fut ma chère occupation, la douce maîtresse de mes loisirs.

Je m'appliquai donc par ispécial à la perfection et parachèvement de cette science que je sentais tenir par le haut bout. J'appris à l'école de Josquin de Cambrai et bientôt connus mieux que pas un comment se dirigent musette, flûte et rebec.

R. DE MARICOURT.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs de se procurer pour la minime somme de 0 fr. 50 franco le travail que vient de publier M. H. LEFORT sur *l'Erreur latine*. L'Occultisme fournit, on le sait, des données toutes nouvelles sur l'histoire ; cette étude sera d'un précieux secours à cet effet. On trouvera du reste tous les renseignements nécessaires sur la couverture.

Parmi les faits caractéristiques de ces derniers temps, il importe de relever l'attention inquiète que le grand public s'est mise à accorder aux sciences occultiques.

L'étude des connaissances mystérieuses, aujourd'hui, n'est plus considérée comme un passe-temps uniquement frivole, et chacun veut connaître ce qu'il peut y avoir de vrai réel au fond de cet inconnu troublant que n'ont point dédaigné d'explorer scientifiquement des savants de premier ordre comme MM. Crookes, L. Lucas, Chevreul, Docteur Gibier, de Rochas, Flammarion, etc., etc.

Dans l'*Occultisme scientifique*, une élégante plaquette que M. Georges Vitoux vient de publier à la librairie du *Merveilleux*, 29, rue de Trévisé (envoi franco contre 1 fr. en timbres-poste), sont étudiés avec une impartialité parfaite et une autorité réelle les rapports de la science occultique avec la science officielle, rapports beaucoup plus étendus et beaucoup plus intimes qu'on ne pourrait croire à un superficiel examen.

C'est-à-dire que l'*Occultisme scientifique* est un petit livre à lire et dont la place est toute marquée dans la bibliothèque de quiconque tient à se tenir au courant du mouvement intellectuel contemporain.

La fraude et la médiumnité

Quelle singulière chose que la médiumnité !

Eglinton, un des plus forts médiums connus, obtient des phénomènes étonnants à la cour de Russie et est pris en flagrant délit de fraude quelque temps après.

Slade produit des expériences qui semblent irrécusables et se fait prendre écrivant avec son pied par Camille Flammarion.

Un médium, tout comme un sujet, cherchera donc toujours à remplacer par la supercherie les phénomènes qu'il est incapable de produire le jour où la séance a lieu. Dans plusieurs de nos études nous avons parlé de

ces difficultés à établir la Vérité dans les phénomènes médianimiques et chaque jour, dans nos hôpitaux, nous avons à lutter contre les simulations possibles des sujets.

Le Groupe indépendant d'Etudes ésotériques, n'étant inféodé à aucune école, fait des expériences en essayant de s'entourer de toutes les garanties possibles; mais, comme ce ne sont là que des *expériences*, il doit rechercher la Vérité avant tout, quelle qu'elle puisse être.

Or il résulte de témoignages nombreux, émanant de personnes dont l'honorabilité ne saurait être mise en doute un seul instant, que, malgré les minutieuses précautions prises par nous, nous avons été trompés par l'un de nos médiums.

Tant qu'il ne s'agissait que d'avertissements vagues, ou même d'articulation plus précises, mais malheureusement incomplètes, nous ne pourrions que redoubler de précautions pour éviter la tromperie. Mais, après une enquête des plus sérieuses que nous venons de faire, le doute n'est plus permis.

Déjà, depuis plusieurs séances, les phénomènes physiques avaient diminué d'intensité, ce qui montre la validité des précautions prises. Cependant les phénomènes d'apports et de lumière avaient toujours continué.

S'agit-il d'un cas de fraude de tous les instants? S'agit-il au contraire d'un véritable médium faisant ce qu'ont fait ses précédents confrères?

Il appartient à l'enquête de le décider. Dans ces questions, en effet, il faut éviter les emballements. Le fraude étant dûment établie, il s'agit de passer en revue l'un après l'autre les phénomènes produits surtout quand on connaîtra les procédés de tromperie employés. Il faut procéder scientifiquement et bien voir s'il s'agit d'un vrai médium, faisant de la prestidigitation quand ses forces étaient nulles, ou d'une tentative de tromperie de tous les instants.

Il est aussi important pour les expérimentateurs de connaître les procédés de fraude possible, que les phénomènes réels; aussi ne manquerons-nous pas de tenir nos lecteurs au courant des résultats de l'enquête pour-

suivie par un comité de quatre membres chargé d'éclaircir cette affaire (1).

D'autre part, nous annoncerons aussi à la suite de ce rapport les décisions prises par la commission des finances. Les expériences nous ont coûté, mais le Groupe doit être seul à supporter ces frais. Le peu de temps qui nous est donné pour faire cette note ne nous permet pas d'aborder tous ces détails.

Nous ne reculerons devant aucune crainte. Notre but à nous tous, membres du Groupe, est de rechercher la Vérité dans cet amas d'expériences à allure extra-scientifique. Nous n'y faillirons pas. Nos personnalités importent peu devant les résultats à obtenir ; aussi nous croyons du devoir de tout expérimentateur consciencieux d'avouer hautement et publiquement qu'il a été induit en erreur quand cet aveu peut être utile à tous ceux qui s'occuperont des mêmes études.

Généralement on laisse les médiums libres de leurs mouvements. Dans nos expériences, le médium a été attaché, cacheté, isolé, et cependant ces précautions n'ont pas encore suffi. Que dire alors des résultats obtenus dans les Groupes où aucune précaution n'est prise ?

La *Société des Recherches Psychiques* de Londres, s'est acquise une universelle réputation de probité en ne craignant pas de divulguer les tromperies dont elle avait été longtemps victime de la part de sujets peu scrupuleux. Nous ne saurions agir autrement.

Nous aurions pu taire ces faits, arrêter nos séances et étouffer toute trace de la constatation faite, mais, encore une fois, notre devoir est de rechercher la Vérité et de la proclamer hautement. Ces expériences sur la force psychique ne constituent qu'une infime partie de notre champ d'études, et nos membres doivent être prévenus qu'ils trouveront toujours parmi nous, à défaut d'autre qualité, la sincérité dans nos recherches. Nous nous donnons assez de peine et nous risquons assez d'ennuis pour que chacun puisse profiter de nos découvertes,

(1) Il est inutile d'ajouter que toutes les séances d'études où ce médium était employé sont suspendues dès à présent.

quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises pour telle ou telle école. L'Indépendance et la Vérité avant tout.

PAPUS.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

CONFÉRENCES. — Les conférences ont lieu tous les quinze jours, le vendredi. Pour le mois de février, elles auront lieu les vendredis 6 et 20 et pour le mois de mars les vendredis 6 et 20 également, chacun des mois commençant par un dimanche.

BRANCHES. — Une nouvelle branche qui promet d'être très prospère vient d'être créée à *Carcassonne* (Aude).

LES SUCCÈS MATÉRIELS. — Le *Voile d'Isis* double de volume. Il aura désormais huit pages au lieu de quatre sans augmentation de prix. Ce résultat est dû au nombre d'abonnements existant à l'heure actuelle.

Nous rappelons que ce journal, qui forme le complément de l'*Initiation*, ne coûte que 5 fr. par an et est hebdomadaire.

Il commencera bientôt la publication de l'étude de *Fabre d'Olivet* sur la doctrine des pythagoriciens.

REVUE DES REVUES

OCCULTISME

Le *Voile d'Isis* (hebdomadaire) s'occupe particulièrement des séances d'études pratiques poursuivies au Groupe. Le succès de cette publication permet dès aujourd'hui de doubler le format du journal sans augmentation du prix : 4 fr. par an, 29, rue de Trévise.

Le *Voile d'Isis* commencera dans son prochain numéro l'*Affaire de la S. T.* qui sera suivie de la publication *in extenso* de l'ouvrage de FABRE D'OLIVET : *Les Vers dorés de Pythagore*.

* *

L'*Union Occulte Française* publie dans son dernier numéro une étude sur le Spiritisme et l'Occultisme montrant que tout occultiste doit savoir le Spiritisme, tandis que la réciproque n'est pas vraie.

* *

L'*Anti-Clérical* de l'abbé Roca contient de bonnes définitions de termes techniques de l'ésotérisme, peut-être trop surchargées de citations des livres saints.

* *

L'*Etoile* donne dans le numéro de février 1891 une bonne étude de M. JHONEY sur le *Christ ésotérique*, à rapprocher de la très savante conférence d'EMILE MICHELET. La partie littéraire de cette revue est fort bien tenue.

* *

L'*Eclaireur* continue à propager l'occultisme sous l'habile direction de M^{me} Paul Janick.

SPIRITISME

Les succès croissants obtenus par les doctrines de l'occultisme sont l'objet de commentaires variés de la part des divers organes spirites.

Le *Spiritisme* traite les questions d'une façon vraiment magistrale par la plume de M. GABRIEL DELANNE qui se place sur le terrain strictement scientifique. Attendons, pour donner nos objections à cette étude, les données de l'auteur sur les médiums à incarnation et à matérialisation qui rentrent surtout dans le cadre des phénomènes hypnotiques.

La *Revue Spirite* a chargé M. DUFILHOL de traiter la question. Quelle différence avec M. Gabriel Delanne ! Les attaques remplacent les arguments. A signaler seulement le *médium facultatif* présenté par l'auteur comme type des médiums pour prouver que ceux-ci sont conscients et l'idée que la *nécromancie* est l'évocation par les rites de la magie noire. Je ne parle que pour mémoire de l'idée que Pythagore enseignait la *transmigration des âmes dans les corps des animaux* ; il n'y a que le Larousse ou les livres d'histoire à l'usage des classes primaires qui soutiennent encore cette thèse ; *ab unâ disce omnes*.

* *

Le *Moniteur Spirite et Magnétique* est surtout remarquable par les correspondances parisiennes de B. SYLVAIN, qui traite cette fois de l'influence de l'éther dans les phénomènes spirites.

∴

Dans la *Lumière*, M^{me} LUCIE GRANGE prophétise la fin de la Science par l'avènement du Spiritisme piétiste. L'évocation de Melchisedek remplacera les découvertes de Pasteur et les travaux de Kant. Enfin !

∴

L'Avenir de l'Humanité (à Douai) donne quelques études sérieuses sur le Spiritisme.

MAGNÉTISME

Les deux revues magnétiques tombent d'un commun accord sur le volume résumant les travaux du CONGRÈS MAGNÉTIQUE.

Il paraît que certains travaux ont été écartés par les auteurs du volume ; de là de vives protestations.

L'affaire Eyraud - Bompard préoccupe la *Chaine Magnétique*.

Le *Journal du Magnétisme* dirigé par M. DURVILLE est de mieux en mieux fait. Le dernier numéro contient une bonne étude d'Oswald Wirth sur la médecine occulte et une étude bibliographique pas mal faite.

DIVERS

La Religion Universelle. — Excellente étude sur le dernier livre de M. Léon Denis par CH. FAUVETY ; suite des articles de M. F. COURTÉPÉE.

L'Alliance scientifique. — *Le Nirvana Bouddhique*, par JACQUES TASSET, étude savante et bien comprise ; réfutation des fausses idées qu'on se fait sur le Nirvana.

Philosophie générale des Etudiants Swedenborgiens libres. — *L'Aurore de la Vie*, par LECOMTE. — *Recherches sur l'Interne* (anonyme), article bien curieux que nous recommandons à la méditation des rédacteurs de la *Revue Spirite*.

La Tradition. — *Etudes diverses*.

Nous consacrerons une étude spéciale aux périodiques étrangers à partir du prochain numéro. Nous prions nos confrères qui désirent faire l'échange ou être analysés d'envoyer les journaux, 14, rue de Strasbourg, Paris, à la Direction de l'Initiation.

NOUVELLES DIVERSES

L'*Initiation* est heureuse d'annoncer à ses lecteurs l'entrée de trois nouveaux rédacteurs : *M. Lemerle*, ancien élève de l'école polytechnique; *Camille Chaigneau* l'écrivain spirite si justement estimé, et *M. Alexandro Dorado*, qui sera chargé de l'analyse de la presse espagnole à partir du mois prochain.

*
*

Nous nous faisons un plaisir de publier la lettre suivante :

Mon cher Papus,

Soyez donc assez aimable pour dire dans la prochaine *Initiation* que j'ai été la première, sinon la seule à rendre compte dans la presse parisienne de l'ouvrage *Phantasms of the Living* dont il va paraître une traduction réduite. J'y ai consacré dans la *Nouvelle Revue* du 15 mai 1889 un article très étudié, de dix pages, et j'ai le plaisir de voir que le Dr Richet dit dans sa préface des choses que j'avais dites moi-même dans cet article intitulé *Hallucinations et fantômes*. En le mentionnant vous ferez plaisir à Mme Adam, qui me l'avait spécialement demandé et à votre amie.

MARIE-ANNE DE BOVET.

*
*

Le *Journal du Magnétisme*, organe de la SOCIÉTÉ MAGNÉTIQUE DE FRANCE, paraît maintenant deux fois par mois. Le prix de l'abonnement est porté à 10 fr. par an pour toute l'union postale. Ce prix est remboursé en livres ou par les aimants du professeur H. DURVILLE.

A titre de PRIME EXCEPTIONNELLE, le *Journal du Magnétisme* sera encore donné gratuitement à tous nos nouveaux abonnés pendant la durée de leur abonnement.

Pour obtenir cette prime, envoyer sa quittance d'abonnement à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri.

* *

AUGER FERRIER : *Jugements astronomiques sur les nati-
vités*. — Rarissime, un exemplaire relié, parfaitement
conservé, 40 fr. Librairie du Merveilleux.

VARIÉTÉS

TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

Le professeur Trousseau prétendait arriver à la gué-
rison rapide des affections de la poitrine, si on lui four-
nissait un bon appareil d'inhalations. Il est mort sans
voir réaliser sa demande.

Lorsqu'un médecin veut agir sur le poumon par les
procédés habituels, il doit faire une des deux choses sui-
vantes :

- 1° Ou s'efforcer d'introduire dans le sang, grâce aux
voies digestives ou à l'injection sous-cutanée, des subs-
tances médicamenteuses qui ne viendront agir sur le
poumon qu'après avoir subi plusieurs transformations ;
- 2° Ou déposer sur le pharynx des substances aroma-
tiques dont quelques parcelles seront entraînées, grâce
à leur état gazeux, par la respiration.

Il est évident que si l'on peut agir sur le poumon
comme on agit sur les mains malades, porter directe-
ment le baume sur la plaie sans aucun intermédiaire,
on réalisera, au point de vue de la rapidité du traitement,
de sérieuses réformes.

* *

Telle est l'idée qui a inspiré le directeur de la maison
médicale, M. L. Encausse, dans la nouvelle installation
qu'il vient de faire, 16, rue Rodier, à Paris.

Le salon où se fait le traitement des voies respiratoires contient une très grande table chargée d'appareils d'un type entièrement nouveau, construits d'après les nouveaux brevets de 1890, pris par l'inventeur.

Au milieu de cette table se dresse, tout étincelant dans son enveloppe de nickel, l'appareil destiné à fournir la vapeur à toute la salle. Cet appareil n'a pour but que de donner à la vapeur, qui arrive d'autre part, une pression absolument constante. C'est l'analogue des accumulateurs électriques pour l'électricité.

De cet appareil la vapeur se rend dans des récipients également nickelés d'où elle ne peut ressortir sans sa surcharge de médicaments. Sortie des récipients, elle gagne les « humateurs », petits appareils en forme de larges entonnoirs sur lesquels est placée la bouche du malade. Un système particulier permet à l'air expiré de ne jamais se mélanger au médicament inspiré.

Le traitement des poumons est ainsi direct. Les résultats étonnants obtenus depuis deux mois sont plus puissants que toutes les théories.

Déjà, en 1869, les rapports les plus élogieux furent adressés à l'Institut, à l'Académie de médecine et au Ministre de l'Intérieur sur le générateur de L. Encasse. Un nouveau travail est actuellement en préparation sur les nouveaux travaux de l'inventeur infatigable.

Outre les « humateurs », des vaporisateurs à haute pression permettent de traiter les maladies du pharynx, de la langue et de la bouche.

Mais le plus curieux de tous les nouveaux appareils, c'est sans contredit celui destiné au traitement de la phtisie par les humations d'alcool pur, additionné d'une substance qui est encore le secret de l'inventeur. L'alcool est un des plus puissants antiseptiques connus et a de plus l'avantage d'être admirablement supporté par le poumon sur lequel il vient s'appliquer directement.

Avant de formuler une conclusion quelconque, M. L. Encasse attend toujours le résultat de nombreuses expériences scientifiquement conduites. C'est ainsi que lorsqu'il affirma, en 1869, l'absorption cutanée des médicaments au moyen de son générateur, la Commission officielle nommée par le Ministre ne put que certifier du

tout au tout son affirmation en lui décernant des éloges bien mérités. Tout permet de croire qu'il en sera de même aujourd'hui.

On voit donc qu'il s'agit d'un travailleur « sérieux » dont les efforts ont été l'objet d'encouragements officiels. Aussi attendons-nous avec impatience le résultat de ses recherches sur l'amélioration de la phthisie.

(Extrait du journal *La Défense politique*.)

Voy. RABUTEAU, *Traité de Thérapeutique*, p. 10.

OUVRAGES REÇUS

M. DESBEAUX a su rendre attrayantes les données les plus techniques de la physique dans son ouvrage la *Physique populaire*. Ce que nous admirons surtout, c'est la disposition donnée au volume et la réaction contre la routine qui fait commencer tous les traités de ce genre par des données générales suivies, toujours par ordre, de l'étude de l'acoustique, de la chaleur, de la lumière, etc. L'auteur débute par les instruments les plus perfectionnés : phonographes et téléphones, et c'est à propos de leur construction et de la théorie de leur action qu'il passe en revue les données communes de la physique.

Le Fluide du Magnétiseur, précis des expériences du baron de Reichenbach sur ses propriétés physiques et physiologiques classées et annotées par le lieutenant-colonel DE ROCHAS D'AIGLUN, administrateur de l'Ecole Polytechnique. 1 vol. in-8° ; prix : 5 fr. (*Compte rendu prochainement*.)

LIGUE NATIONALE**CONTRE L'ATHÉISME**

M. Franck, de l'Institut, président.

32, rue Ballu, 32, Paris

M

Fidèle au but de généreuse lutte et de salutaire propagande qu'elle se propose, la Ligue Nationale contre l'Athéisme vient de donner à son activité une organisation appropriée à la nature du mal qu'elle poursuit.

Elle a constitué dans son sein un corps de conférenciers choisis dans les rangs les plus élevés de l'Enseignement, du Barreau, de l'Administration et des Lettres.

Elle leur a confié la tâche de combattre successivement dans des conférences publiques, non seulement l'Athéisme, mais tous les systèmes qui y conduisent directement ou indirectement, à savoir : l'évolutionisme, le pessimisme, le déterminisme, le positivisme, le matérialisme, la morale indépendante, c'est-à-dire la morale sans Dieu.

La première de ces conférences, faite par le président de la Ligue, M. Ad. Franck, de l'Institut, aura lieu très prochainement, dans la salle de la Société de Géographie ; vous serez prié, par avis ultérieur, d'y assister.

Nous comptons aussi sur votre zèle et votre libéralité pour faciliter à la Ligue l'accomplissement de sa tâche morale, sociale et éminemment patriotique.

La Ligue n'a pas d'autres interprètes que les documents directement émanés d'elle ou publiés avec l'approbation de son comité directeur. Le journal *La Paix*

Sociale, distribué pendant quelque temps sous son patronage, lui est devenu complètement étranger.

Recevez, M. , l'assurance de notre considération distinguée.

Pour le Comité directeur,

Le Président :

AD. FRANCK.

Paris, le 1^{er} février 1891.

Pour les adhésions et les versements, s'adresser à M. Juncker, Trésorier de la Ligue, 6, rue Boursault, Paris.



Le Gérant : ENCAUSSE.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'Initiation paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

TRAITÉ MÉTHODIQUE
DE LA
SCIENCE OCCULTE

Par PAPUS ☉

Président du Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

Directeur de l'Initiation

CONTENANT :

1° *La Preuve de l'existence de la Science dans l'Antiquité, l'organisation de l'Université d'Égypte, le détail des épreuves de l'initiation.*

2° *La Doctrine ésotérique dans ses applications à nos sciences expérimentales.*

3° *L'Histoire de la Tradition en Occident depuis Moïse jusqu'à nos jours, avec la traduction correcte de la Genèse, un traité méthodique de Kabbale, un traité méthodique d'Alchimie, etc., etc.*

4° *Le Doctrine ésotérique sur le Monde Invisible, sur l'état de l'âme après la mort, sur la Divination, etc., etc.*

5° *Un Glossaire de la Science Occulte; une table alphabétique des auteurs cités et une autre de tous les sujets traités.*

1 volume grand in-8° de 900 pages environ, avec 8 planches phototypiques hors texte et 150 figures dans le texte.

Georges CARRÉ, Éditeur

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, Rue de Trévisse, Paris

VIENT DE PARAÎTRE

L'ERREUR LATINE

Ses causes, ses effets en France sur l'enseignement,
sur les arts et sur l'esprit public

PAR M. HORACE LEFORT

ARCHITECTE ATTACHÉ A LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES

Prix : Cinquante centimes

FRANCO PAR LA POSTE: SOIXANTE CENTIMES

Cette brochure est une réponse aux articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, d'août à décembre 1890, sur l'enseignement du latin : elle indique une solution inattendue de ce problème et restaure le point de vue national invoqué par M. A. Fouillée comme base de nos études classiques.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

GÉRARD ENCAUSSE : Essai de physiologie synthétique.	4 fr.
G. VITOUX : L'Occultisme scientifique, brochure	1 fr.
MICHELET : L'Esotérisme dans l'Art, brochure.	1 fr.
PAPUS : L'Occultisme	0 fr. 20

Vente de tous les livres d'Occultisme. — Abonnements à toutes les revues. — Renseignements bibliographiques

SALLE DE LECTURE

VIENT DE PARAÎTRE

LA

MORALE DU BOUDDHISME

Par Léon de ROSNY

Professeur au Collège de France

PRIX : 0 fr. 50

AVOINE FOUROYANTE

POUR DÉTRUIRE

**LES RATS, SOURIS, TAUPES,
MULOTS, ETC.**

Destruction garantie et complète dans les
24 heures, sans danger pour les animaux
domestiques.

Prix du paquet : 4 fr.; 6 paquets : 5 fr.
Envoi *franco* à domicile contre mandat
ou timbres-poste adressés

A. M. H. PIGOT

Rue des Amandiers, 89, PARIS.

On demande des dépositaires.

La

Librairie CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

Envoie franco sur demande
son catalogue de livres
anciens d'occultisme.

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION* AU NUMÉRO

CHACORNAC

LIBRAIRIES C. MARPON

11, quai Saint-Michel, 11

ET E. FLAMMARION

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévise, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

Salle de lecture et Bibliothèque contenant les ouvrages les plus
rares sur la Science occulte, la Kabbale, la Théosophie,
la Franc-Maçonnerie, etc., etc., et les revues
d'occultisme du monde entier.

Salle de conférences du Groupe indépendant d'Études
ésotériques.

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

10^e VOLUME. — 4^e ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 6 (Mars 1891)

- Avant-propos* **Ad. Franck**
(p. 482 à 485). (de l'Institut).
- PARTIE INITIATIQUE...** *La Lumière astrale et l'Od de Reichembach* **Papus.**
(p. 486 à 496).
Jeanne d'Arc victorieuse, par Saint-Yves d'Alveydre . . . **P.-Ch. Barlet.**
(p. 496 à 506).
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...** *L'Erreur latine* **H. Lefort.**
(p. 507 à 518).
Occultisme pratique . . **Horace Peltier.**
(p. 518 à 521).
L'Égyptologie sacrée.
(suite) **J. Marcus de Vèze.**
(p. 522 à 528).
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Le Jardin de Bérénice* **George Montière.**
(p. 529 à 544).
Batracien mélomane . .
(suite) **R. de Maricourt.**
(p. 544 à 562).
- Bibliographie. — Groupe indépendant d'Études ésotériques. — Magie pratique. — Nouvelles diverses. — Revue de la presse périodique.

RÉDACTION :
29, rue de Trévise, 29
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse unique* la Science et la Foi, le Visible et l'*Occulte*, la *Physique* et la *Métaphysique*.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiative*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà trois années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, S. I. N. — STANISLAS DE GUAITA, S. I. N.)
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. N. — PAPUS, S. I. N. — Légat
catholique romain auprès de *l'Initiation* : JOSÉPHIN PÉLADAN,
R+C+C.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND, VÉN. — BOUVERY. — RENÉ CAILLIÉ.
— AUGUSTIN CHABOSEAU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — G. DELANNE.
— DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — A. DORADO. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LAS-
VIGNES. — J. LEJAY. — L. LEMERLE. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS
DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS. — HORACE PELLE-
TIER — G. POIREL. — JULES PRIOU. — Le Magnétiseur RAYMOND.
— Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — H. SAUSSE. —
L. STEVENARD. — G. VITOUX. — F. VURGEY. — HENRI WELSCH. —
OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — R. DE MARICOURT. —
LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. —
GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POÉSIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — R. DE MARICOURT. — PAUL MARROT. — A. MORIN.
— ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION est la seule revue française de ce genre qui, vu le nombre et la compétence de ses rédacteurs, puisse aborder les sujets les plus variés.

L'INITIATION est la seule revue qui publie tous les mois une analyse de la Presse périodique appuyant de ses efforts le mouvement spiritualiste.

L'INITIATION est la seule revue qui, vu le nombre de ses abonnés, ait offert ou puisse offrir à ses lecteurs des primes phototypiques et des gravures aussi nombreuses, ce qui prouve l'absence de toute spéculation.

L'INITIATION est par suite le meilleur marché et le plus complet des organes s'occupant de ces questions ; c'est la seule revue indépendante de toute école, ainsi que le prouve la liste de ses rédacteurs.

A NOS LECTEURS

Le tirage de *l'Initiation*, sans cesse croissant depuis la fondation, est augmenté avec ce numéro de CINQ CENTS EXEMPLAIRES. Les chiffres sont plus éloquents que les affirmations les plus intéressées et nous remercions nos lecteurs de venir chaque jour plus nombreux et plus dévoués.

La Rédaction.



Voir l'article *la Lumière astrale et l'Od* (page 495)

AVANT - PROPOS

A Monsieur PAPUS, directeur de l'*Initiation*, auteur du *Traité méthodique de Science occulte*.

PRÉFACE DU TRAITÉ DE SCIENCE OCCULTE

MONSIEUR,

Avant de livrer au public votre *Traité méthodique de science occulte*, vous avez bien voulu le soumettre à mon jugement en me priant de vous dire ce que je pense de l'esprit général de ce livre et de celui de vos autres travaux à moi connus, dans le cas où vos opinions ne me paraîtraient pas contraires à l'idée que je me fais des conditions et des exigences de la science philosophique dans l'état actuel de la pensée humaine.

Je n'ai aucune raison de me refuser à la satisfaction de votre désir, pourvu que vous me permettiez de fixer avec précision les limites et l'intention dans lesquelles je me plais à vous l'accorder.

Jé ne crois pas à l'existence d'une science occulte distincte par essence de la science ordinaire, affranchie des conditions imposées à celle-ci et qui devrait cependant être considérée comme l'origine, la source

et la base permanente de toutes nos connaissances. Cette idée, quoi qu'elle ait trouvé dans le passé et qu'elle compte encore dans le présent de nombreux partisans, est absolument irrationnelle, c'est-à-dire antiscientifique. C'est une pure idole dont le culte appartient aux temps fabuleux.

Mais si, sous le nom de science occulte, vous entendez parler des premiers efforts et des premières découvertes de la science, de ces découvertes qui reposent sur l'analogie plutôt que sur le raisonnement et sur l'analyse, qui ont été provoquées par l'intuition qu'a l'homme de l'ordre universel de la nature et par la similitude des lois de l'univers avec celles de sa propre pensée, je vous donne complètement raison. Ces lois dont nous parlons, étant toujours les mêmes, ont été soupçonnées et, si l'on peut parler ainsi, réclamées avant d'être démontrées. Puis la tradition s'en est emparée et les a transmises de siècle en siècle en son propre nom. C'est ainsi que la plus haute antiquité a possédé ces notions vraies de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle, d'agriculture, de métallurgie, de mathématiques, d'architecture, de chimie même et de médecine. C'est ainsi, exemple mémorable entre tous, que les pythagoriciens ont reconnu la rotation de la terre et des autres planètes, non pas autour du soleil, mais autour d'un feu central.

Toutes les lois de la pensée, comme toutes les lois de la nature, existent à la fois, les unes dans la pensée, les autres dans l'univers, mais plus ou moins développées, plus ou moins claires et toujours unies,

toujours mêlées entre elles dans la proportion de la connaissance dont elles sont l'objet.

Ce qu'il faut répudier absolument, c'est une manière de comprendre le progrès qui tend à détruire l'unité de l'esprit humain et celle de l'humanité elle-même. C'est cette idée chère aux positivistes, soutenue comme un dogme par Auguste Comte, que l'esprit humain est d'abord absorbé tout entier par les conceptions théologiques, que de la théologie il passe à la métaphysique qui l'envahit à son tour et qu'enfin ce n'est que dans les temps modernes, sans doute à partir du XIX^e siècle, qu'il s'élève à la possession et même à la notion de la science.

En réclamant en faveur de la science antique, en attestant les connaissances et l'expérience féconde des âges les plus reculés de notre espèce, vous avez, Monsieur, fait justice d'une des erreurs capitales du positivisme, d'une des prétentions les plus obstinées de l'esprit moderne. Je regrette seulement que, à titre de garants de la science de l'antiquité, vous citiez habituellement des écrivains dont l'érudition est plus aventureuse que solide.

Mais vous ne prenez pas seulement sous votre protection la science des anciens, vous croyez aussi à l'existence d'un sens caché, ou, pour me servir de votre langage, d'un sens ésotérique des faits, des textes vénérés des livres religieux et de la nature elle-même prise dans son ensemble et dans ses détails; en un mot, vous êtes un défenseur du mysticisme. Il faut que vous sachiez que je ne suis pas mystique quoique j'aie écrit le livre de la Kabbale. Mais le mysticisme

m'a toujours inspiré, dès mes premières années de réflexion, et m'inspire surtout aujourd'hui, dans un âge très avancé, le plus profond respect, j'oserai même dire un culte mêlé de tendresse. C'est qu'il est à mes yeux une protestation éloquente et absolument justifiée en principe contre tous les systèmes qui rétrécissent l'intelligence et font descendre l'âme de sa hauteur originelle. Ces systèmes, je n'ai pas besoin de les nommer, ils règnent presque en maîtres dans le temps où nous vivons, ils règnent principalement sur l'esprit de la jeunesse, qui, n'osant ni choisir entre eux, ni les admettre tous à la fois, parce qu'ils se contredisent, se trouve réduite à une sorte de nihilisme spéculatif. Heureusement que le cœur, dans ces nouvelles générations, vaut mieux que la tête et neutralise en partie les effets des mauvaises doctrines. Mais qu'est-ce que le cœur sinon une des formes, tout au moins un des élémens du mysticisme, c'est-à-dire le sentiment et les intuitions spontanées, jusqu'à un certain point irrésistibles de la conscience? « Dieu sensible au cœur » ; quel sens profond dans cette parole de Pascal ! C'est que, en effet, si Dieu ne nous touche pas, ne pénètre pas en nous, n'est pas le moteur secret de nos pensées et de nos actions, il n'est pas ce que la Bible appelle si bien le Dieu vivant. Il se réduit à une formule algébrique ou logique telle que l'Inconnaissable de Herbert Spencer, l'Inconscient de Hartmann ou même les Postulats de la raison pure inventés par Kant.

Cependant la protestation plus ou moins vague, plus ou moins flottante du sentiment contre l'athéisme,

le positivisme et le pessimisme me paraît insuffisante. On ne connaît pas Dieu, et si je puis parler ainsi, on ne le possède pas et l'on n'est pas possédé par lui tant qu'on ne va pas au fond des choses, dont il est non seulement l'auteur et le législateur, mais la suprême réalité, la dernière essence, dans lesquelles il réside et qu'il enveloppe en nous enveloppant nous-mêmes. C'est dans ces profondeurs que vous et vos collaborateurs de *l'Initiation*, en appelant à votre aide toutes les formes du mysticisme, celles de l'Orient comme celles de l'Occident, celles de l'Inde comme celles de l'Europe, vous aimez à vous abîmer ! Ces profondeurs ont leurs ténèbres et leurs dangers : je ne serais pas sincère si je vous disais que vous réussissez toujours à les éviter et que notamment la liberté humaine n'est jamais compromise avec vous ni les exigences de la vie et de la science proprement dite. Mais je préfère de beaucoup ces audacieuses spéculations à la myopie du positivisme, au néant de la science athée et au désespoir plus ou moins hypocrite du pessimisme. Elles sont à mes yeux comme un appel énergique au sérieux de la vie, au réveil du sens du divin. Elles me représentent un salutaire réulsif pour l'âme humaine engourdie, menacée de s'éteindre.

Je ne puis donc que vous engager, sous les réserves que je viens de faire, à persévérer dans la voie que vous parcourez avec tant d'ardeur, où malgré votre jeunesse vous avez déjà acquis tant d'autorité.

Mon intention est de vous y suivre avec un intérêt toujours croissant.

Ad. FRANCK.

Paris, le 12 février 1891.



PARTIE INITIATIQUE

LA LUMIÈRE ASTRALE ET L'OD

DE REICHEMBACH

La Science occulte se présente au premier abord comme constituée uniquement par une série d'affirmations plus ou moins logiques sur l'Homme, sur l'Univers et sur Dieu. Ces théories avancées sont, de plus, inconnues le plus souvent des contemporains.

La Science occulte ne saurait toutefois être séparée de la Science ordinaire, ainsi que le remarque si justement M. Ad. Franck dans sa lettre ci-jointe. En apparence l'occultisme diffère des connaissances courantes par sa conception de l'Univers et des forces qui y sont en action.

Quand nous disons *diffère* nous devrions dire *différait*; car chaque jour la Science en arrive à démontrer par la méthode expérimentale les données de l'ésotérisme, contre lesquelles elle s'élevait avec tant d'ardeur la veille.

S'est-on assez moqué des alchimistes et de leurs rêveries ? Quatre éléments ! Quelle naïveté.

La chimie pris naissance, montrant que les quatre éléments étaient des corps composés. De progrès en progrès on est parvenu à créer quatre *types* généraux constituant la tête de quatre séries générales : l'Hydrogène monoatomique, l'Oxygène di-atomique, l'Azote tri-atomique et le Carbone tétratomique.

On a repris depuis les livres des alchimistes et l'on a constaté ceci :

Les quatre éléments sont considérés par eux comme des *êtres*. Les propriétés de ces éléments sont les *fonctions* de ces êtres.

On a pris un de ces êtres, l'eau, on l'a *disséqué*, on a montré ces organes constituants : l'Oxygène et l'Hydrogène, qu'on a mis dans des bocalux séparés. On a fait l'*anatomie* du règne minéral, chose que les hermétistes n'avaient pas fait.

Mais quand, sous le nom de « Philosophie de la Chimie » on a voulu faire la *physiologie* de ce règne minéral... on a découvert que les alchimistes connaissaient parfaitement cette physiologie, qu'elle avait été la seule préoccupation de leurs grands maîtres.

Qui a fait surtout cette découverte ? M. Berthelot, un de nos plus prodigieux savants.

Il est ainsi pour tout. Il serait naïf de dénier à la Science actuelle ses progrès considérables dans l'analyse, dans le perfectionnement des appareils. Les Chinois connaissaient depuis de longs siècles la poudre, la boussole, mais ils n'ont rien *perfectionné*. La Science actuelle peut être considérée vis-à-vis de la

Science occulte, comme un ingénieur européen vis-à-vis d'un ingénieur chinois.

Celui-ci connaît des forces, des appareils que *ne connaît pas encore* celui-là; mais, du jour où l'Européen découvre un instrument, le génie analytique de l'Occidental s'empare de cette découverte et la conduit à des résultats inconnus du Chinois et souvent, si nous en croyons les dernières guerres, nuisibles pour lui.

Le but de la Science occulte ne doit plus être de garder ses secrets, conduite digne d'un autre âge; mais de les livrer sans crainte aux adeptes de la Science expérimentale et, par cette alliance, de créer un ensemble de connaissances vraiment synthétique.

..

Les alchimistes parlent, dans tous leurs traités, d'un *feu* qui ne brûle pas, d'un *feu humide*. Ils insistent bien pour qu'on ne croie pas que ce feu est fait avec du bois ou du charbon ou toute autre substance qui brûle.

Les maîtres en philosophie hermétique, initiés à la Kabbale, disent que ce feu est répandu entre les astres et vient animer tous les êtres vivants; ils l'appellent AOUR (le véritable OR des alchimistes) et prétendent qu'il se manifeste sous deux polarisations :

La polarisation positive ou OD.

La polarisation négative ou OB.

Martinez Pasqualis et Saint-Martin ont désigné ce

feu sous le nom de *Lumière astrale*, terme employé depuis par Éliphas Levi.

*
**

Cette question de la *Lumière astrale* est capitale en occultisme. Aussi nous permettra-t-on d'insister un peu sur ce point.

Afin de ne pas nous embrouiller, prenons la définition donnée par la *Table d'émeraude d'Hermès*, document auquel on ne peut refuser une grande antiquité, qu'on en place l'origine au second siècle avant notre ère, ou dans la civilisation primitive de l'Égypte.

LE SOLEIL EN EST LE PÈRE, LA LUNE EN EST LA MÈRE,
LE VENT L'A PORTÉ DANS SON VENTRE, LA TERRE EST SA
NOURRICE ; LE PÈRE DE TOUT, LE THÉLÈME DE TOUT LE
MONDE EST ICI.

Pour bien comprendre cette génération de la Lumière astrale, nous allons essayer de procéder le plus logiquement possible.

Le véritable *Athanor*, c'est l'homme. En lui gît cette force universelle qui se trouve partout où il se trouve (*Le Thélème de tout le monde est ici*). Si votre médecin, sceptique, vous demande où est condensée cette force, vous pouvez lui répondre sans crainte : « Dans les ganglions de mon grand sympathique. » C'est elle aussi qui circule dans tout mon être portée par les globules sanguins.

Mais d'où vient-elle ?

L'organe est baigné par le sang ; le sang contient deux principes, l'un visible : la substance ; l'autre *invisible*, occulte : la force, la vie.

L'organe puise sa vie dans le sang. Mais l'homme, où puise-t-il la sienne ?

Dans quelque chose où il est baigné aussi, dans l'*air atmosphérique*.

L'air est pour l'Homme ce que le sang est pour les organes; l'air contient, invisible, le principe de la vie (*le vent l'a porté dans son ventre*).

L'air baigne tous les êtres situés à la surface de la Terre. L'air agit pour ces êtres comme le sang pour les organes. *L'air est le sang de la Terre*. Mais le sang tire son principe dynamique d'un autre milieu; pour la Terre comme pour l'Homme il doit y avoir un élément différent, générateur de la force contenue dans celui-ci.

L'air, comme certaines forces physiques connues ici-bas, est un produit de la Terre, comme le sang, matériellement parlant, est un produit de l'Homme. A ceux qui douteraient de ce fait, encore inconnu de la science, nous montrerons que les hautes montagnes, même sous l'équateur, c'est-à-dire les endroits de la Terre les plus *rapprochés* du Soleil, sont couvertes de neige. A mesure qu'on monte vers le soleil le froid augmente, à mesure qu'on descend dans la Terre la chaleur augmente. Faut-il être grand clerc pour voir que la chaleur est produite par la Terre et non *par le Soleil*, remarquez que je me garde bien de dire *sans le Soleil*. Il en est de même de l'atmosphère terrestre qui ne dépasse pas sa nourrice de quelques lieues en hauteur (*la Terre est sa nourrice*).

Si l'air baigne la Terre, comme le sang baigne les organes, quelque autre chose doit envelopper la

Terre, comme l'air enveloppe l'homme. Et de même que l'air qui entoure l'homme est le centre commun où tous les êtres de la Terre puisent les forces diverses qui leur sont nécessaires, de même ce quelque chose doit entourer tous les êtres semblables à la Terre, c'est-à-dire les astres. Ce quelque chose, c'est la *Lumière solaire* dans laquelle baignent tous les astres de notre système et d'où ils tirent leurs forces.

Le Soleil est donc l'origine réelle de cette force répandue partout dans le Monde.

Le Soleil en est le Père.

Cette force solaire vient baigner la Terre qui la transforme en air atmosphérique.

La Terre est sa nourrice.

Cet air atmosphérique est le milieu nourricier où puisent tous les êtres de la Terre qui respirent.

Le Vent l'a porté dans son ventre.

C'est le Père de tout.

Cet air respiré par l'homme vient vivifier le milieu intérieur et renouvelle *la vie*.

Le Soleil est donc bien le Père de la Vie humaine ; mais on sait à la suite de quelles transformations :

Le Thélème de tout est ici.

.*

Mais j'ai oublié la *Lune*.

J'ai gardé cette action pour la fin, car c'est une des plus curieuses que nous puissions déterminer.

Elle a rapport à la fonction occulte des satellites que je voulais ne révéler que dans le « *Traité* » ; mais l'occasion se présente et, ma foi, je ne m'y soustrairai pas.

Dans l'homme (1) deux systèmes nerveux existent, agissant séparément : Le système de la conscience et celui de l'inconscient inférieur.

Quand nous dormons, le système de l'inconscient reste éveillé et dirige la marche de notre cœur, règle notre respiration, préside aux sécrétions diverses, répare les organes usés et fait croître ceux qui doivent grandir.

Ainsi quand un enfant grandit, c'est le système de l'inconscient qui agit, de même que quand une de nos dents pousse.

Mais ce système, où prend-il la force nécessaire à son action ?

Dans le système nerveux conscient d'une part, dans le sang d'autre part (les racines du grand sympathique prennent presque exclusivement leur origine dans la moelle antérieure). Ce système est donc un *reflet* du premier, une sorte de centre d'accumulation et de réserve chargé de présider à la *croissance*.

Tel est le rôle de la Lune par rapport à la Terre. Entrant en action quand l'influence du Soleil cesse de se faire sentir, la Lune est l'organe de condensation des forces végétatives ; c'est de là que descend le courant d'*involution*, c'est la porte qui conduit à l'incarnation sur Terre.

La Lune préside à la croissance de tout ce qui pousse sur notre planète. C'est le ganglion du grand sympathique de notre système, c'est elle qui condense, qui préside à la croissance, à l'embryonnant

(1) Il faut toujours expliquer la Nature par l'Homme et non l'Homme par la Nature (L. Cl. de Saint-Martin).

des forces solaires ; c'est la *Mère* ; aussi Hermès dit-il :

La Lune en est la Mère.

On voit par cette considération comment on peut déduire l'activité vitale d'une planète du nombre de ses satellites.

Telle est l'origine de la Lumière astrale.

Telles en sont les grandes spécifications.

..

Revenons à l'homme.

La Science expérimentale, avons-nous dit, vient prouver et développer les affirmations faites par l'éso-térisme.

M. Berthelot a montré cela pour l'alchimie. Un autre savant, *M. le colonel de Rochas*, s'est acquis une réputation justement méritée en reprenant et en développant les études faites sur la Lumière astrale fixée dans l'homme.

Dès longtemps les Kabbalistes enseignaient que cette force, condensée dans l'homme, irradiait incessamment autour de lui et pouvait être perçue dans des conditions spéciales. Cette idée de l'*aura* magnétique a été exposée par Paracelse comme base de sa théorie des sympathies et des antipathies.

Mais c'était là en somme, une de ces affirmations dont sont coutumiers ces bons occultistes et rien ne pouvait en démontrer la valeur scientifique.

Vers 1853 un docteur en philosophie viennois, le baron *de Reichembach* entreprit une série d'expériences dans le but de vérifier l'existence de cette force fluïdique à laquelle il donna le nom d'*Od*. Je ne sais

si Reichembach dit quelque part où il a pris ce nom ; mais il est curieux de constater qu'il répond au mot hébreu qui désigne une des polarisations de l'AOUR.

Reichembach fit une série d'expériences admirablement bien conduites ; mais ces travaux n'eurent guère de retentissement ; à peine pouvons-nous citer en France *Ragon* qui résuma la théorie de l'od à la fin de son « initiation hermétique » et *Cahagnet* qui traduisit en l'abîmant un fragment de l'ouvrage original.

Il fallait donc rendre à Reichembach la justice qui lui était due en vérifiant au besoin ses expériences. C'est là l'œuvre entreprise et menée à bonne fin par le colonel de Rochas qui vient de publier un premier travail à ce sujet (1).

Nos lecteurs connaissent déjà M. de Rochas et ses nombreux travaux. Son ouvrage sur *les Forces non définies* l'a de suite classé parmi nos savants aux idées les plus larges, ses études sur *les États profonds de l'hypnose* dénotent un expérimentateur du premier ordre, enfin ses recherches sur la *Science de l'antiquité*, les *Théories chimiques au xvii^e siècle*, le *Phonographe au xvii^e siècle* et les *Réveries scientifiques* nous révèlent une érudition du meilleur aloi.

Dans l'ouvrage qui vient de voir le jour, la personnalité de M. de Rochas n'apparaît que dans quelques notes, fort intéressantes du reste. Mais nous allons aire une horrible trahison en révélant à nos lecteurs que les expériences de Reichembach ont été répétées,

(1) *Le fluide des Magnétiseurs*. Précis des expériences du baron de Reichembach sur ses propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées par le lieutenant colonel de Rochas d'Aiglun, administrateur de l'Ecole polytechnique. 1 vol. in-8. Prix : 4 fr.

la plupart du temps avec plein succès, par notre auteur.

En quoi consistent essentiellement ces expériences ?

Placer des sujets sensitifs dans un état spécial, ou dans des milieux particuliers, de manière à permettre à ces sujets de décrire les lueurs, les couleurs, les effluves qui s'échappent de divers objets et surtout du corps humain.

Nous reproduisons en frontispice une des planches insérées dans le volume de Reichembach (p. 153). Cette image montre, dessinées par un voyant, les lueurs qui sortent des aimants, de cristaux divers, d'une main et d'une tête. Pour un occultiste c'est une description du plan astral, pour un profane c'est le résultat d'états névropathiques spéciaux.

Mais à propos de ces fluides, comme à propos de phénomènes spirites, les affirmations des médiums sont loin de valoir les empreintes enregistrées par des appareils mécaniques. Reichembach avait recherché des preuves de ce genre et était parvenu à en obtenir : la lumière de l'aimant impressionnait après une longue pause, le chlorure d'argent.

M. de Rochas est parvenu à un résultat encore plus beau. Il a pu photographier ce que nous appelons l'*image astrale* d'un minéral. Il serait indélicat de ma part d'en dire davantage, voulant laisser toute liberté à ce sujet au consciencieux expérimentateur. Ainsi ce domaine de « l'Astral » commence à s'éclaircir de par la science expérimentale. Les travaux de Reichembach ne s'intéressent qu'au côté physique de la question. Tout le côté psychique, celui qui a rapport aux élémentals, à la fusion des élémentals et

des idées des hommes pour constituer des êtres à vitalité éphémère, à l'action des élémentaires sur les vivants, tout ce domaine inexploré n'a été abordé encore avec méthode que par les travaux de Carl du Prel en Allemagne. C'est là un champ d'études ouvert à tous les chercheurs. Les expériences sur le fluide se multiplient du reste suffisamment. Je tiens à remercier particulièrement M. de Rochas de la mention qu'il a faite de *l'Initiation* à propos des études de MM. Horace Pelletier, V. Fernandez, Yvon le Loup et Louis Fayard (p. 159).

Les encouragements venus de la part d'esprits aussi éminents que M. Ad. Franck ou M. de Rochas suffisent amplement à nous montrer que nous sommes dans la bonne voie et qu'une œuvre sérieuse répond mieux que toutes les discussions aux attaques de ceux « qui sifflent bien, mais ne chantent pas », suivant la juste remarque du fabuliste.

PAPUS.

Jeanne d'Arc victorieuse ⁽¹⁾

PAR SAINT-YVES D'ALVEYDRE

Les lecteurs de *l'Initiation* connaissent déjà cette dernière œuvre du marquis de Saint-Yves; ceux qui

(1) 1 vol. in-8, à la Librairie du Merveilleux.

n'ont pas encore eu le plaisir de la lire en ont du moins l'idée par la critique animée de notre cher directeur (voir le n° 11 d'août 1890). Il ne s'agit donc pas ici d'une appréciation qui n'est plus à faire, mais seulement d'un bref commentaire cherchant à refléter en les rassemblant les principaux enseignements plus ou moins dévoilés dans ce livre si rempli.

Bien que ce ne soit ni comme œuvre littéraire ni comme œuvre sociale que nous ayons à envisager cette « épopée nationale destinée à retracer la vocation céleste de la prophétesse, et la mission terrestre de « l'héroïne », il va falloir cependant la suivre dans sa triplicité pour en faire ressortir l'ésotérisme, car elle en est entièrement pénétrée, dans le choix du sujet comme dans la forme, dans les théories générales comme dans les détails de l'exécution.

Une épopée ! à la fin du XIX^e siècle ! Voilà qui peut paraître au moins hardi. Étudiez-la comme elle le mérite, et vous y reconnaîtrez bientôt le couronnement logique, harmonieux de l'œuvre entreprise par le marquis de Saint-Yves : après avoir relié, par la chaîne d'abord restaurée de la tradition la plus antique, les progrès d'un avenir idéal aux réalités du passé, après nous avoir montré tout ce que le christianisme offre de promesses et de réalisations à l'activité positive de notre siècle ; après nous avoir révélé par l'histoire ésotérique la forme sociale propre au cycle que rempliront nos neveux, il était naturel que M. de Saint-Yves profitât de l'attention sympathique du public pour nous faire entrevoir encore l'art, réveillé jusque dans son âme au souffle vivifiant de la science religieuse.

On va voir avec quel talent cette belle tâche a été remplie.

Toute grande épopée, dit Renan, sort d'une mythologie. Celle-ci se fonde sur la tradition universelle; à la lumière du christianisme ésotérique, à travers la poétique enveloppe de toutes les mythologies synthétisées dans l'Église universelle, elle nous en fait apparaître la métaphysique la plus nette et la plus grandiose que le génie humain ait jamais conçue.

« La seule épopée possible de nos jours, a dit encore Lamartine, est la sublime association de la vérité et de la poésie, le chant communicatif de l'âme au lieu du chant déclamatoire de l'imagination. » Celle-ci est vraie jusqu'à la rigueur scientifique, soit dans les principes qui l'animent, soit dans les faits historiques qu'elle retrace. Son merveilleux, tout moderne, est bien et dûment constaté dans toutes les règles positives que peut requérir notre exigeante critique.

Elle ne nous dit pas seulement la délivrance providentielle d'un peuple appelé par la suite à de plus hautes destinées, ou la première éclosion des principes qui doivent le faire le réalisateur de la pensée chrétienne : l'armée populaire et la Patrie, premiers germes de la Fraternité; montant plus haut encore, le poème de *Jeanne d'Arc victorieuse* nous fait assister à la lutte éternelle du Bien et du Mal, éclairée à la lumière supérieure qui resplendit dans toutes les épopées célèbres, à savoir la Rédemption par les Messies de l'homme égaré dans son libre arbitre.

Cette œuvre remplit donc rigoureusement tous les caractères que les règles classiques imposent à son

genre, sans contrarier les exigences de notre siècle positif. Aussi rassemble-t-elle toutes les classes distinguées dans les poèmes épiques : Épopée philosophique, cosmogonique, théogonique, religieuse par conséquent, elle est en même temps héroïque et conforme à l'histoire. Je me trompe, il est un genre qui lui manque, c'est celui héroï-comique ; son sujet le rappelle cependant, en nous fournissant la plus belle revanche que pût désirer la France pour racheter à la fois l'infâme tentative de viol posthume de la *Pucelle*, et les fadeurs postiches de la *Henriade* !

En un mot, c'est ici l'*Épopée Sacrée*, et, même comme telle, elle se caractérise spécialement par une particularité qui la fait toute moderne, c'est qu'elle nous récite les exploits non d'un héros, mais d'une femme, d'un Messie guerrier et féminin !

Toutefois la portée de ce poème n'apparaît pas sans quelque réflexion, bien que l'auteur nous ait mis à même de l'apprécier et dans une préface écrite avec cette ampleur dont il a le secret et dans les sommaires de chaque chant qui constituent un véritable cours d'ésotérisme.

Examinons-le donc attentivement.

♦♦

Voyons d'abord la forme :

Jeanne d'Arc victorieuse est écrite en vers.

On a dit et répété que la poésie est la langue des peuples enfants, qu'elle ne convient pas à la maturité de la science. Ce jugement est à peu près aussi fondé que l'appréciation des génies classiques par tout ado-

lescent échappé des bancs du collège ; tous deux ont la même origine. La vérité est que la poésie est le langage des enseignements primordiaux, des *Principes*. La raison en est que sa concision harmonieuse n'est qu'un effort vers la simplicité vibrante du *Verbe* auquel elle aspire et par le Nombre et par la puissance du Symbolisme.

C'est parce que la poésie est la langue sacrée qu'elle domine à l'enfance des peuples, car la Religion est, de par la loi naturelle, leur première tutrice. Elle s'efface à l'âge où les peuples condamnés aux efforts réalistes de la maturité se plongent dans les labyrinthes de l'analyse ; mais toutes fois qu'il leur est possible de revenir aux grandeurs de la synthèse, toutes les fois que le sublime reparaît dans l'Univers, fût-ce à travers tous les méandres de la science la plus rigoureuse, la langue sacrée reparaît avec lui, et s'impose.

Jeanne d'Arc victorieuse est donc écrite en vers et de plus en vers libres, mais astreints à des formes qui, loin d'en faire une licence, prêtent à ce poème une animation toute particulière. Les combinaisons rythmiques variées avec un art où le musicien se révèle, mais uniformes dans chaque chant, s'encadrent en outre dans la symétrie de strophes plus ou moins rapides. Par ce moyen, le langage revêtu de modifications mélodieuses, mais soumis aux cadences de l'harmonie, s'anime de toutes les émotions du Verbe vivant sans rien perdre de la majesté qui lui convient.

Sans nous étendre davantage sur ce détail littéraire, signalons encore l'artifice, inspiré de l'occulte,

qui consiste à opposer les chants propres au mode céleste à ceux où parlent les Esprits rebelles, au moyen de rythmes analogues, mais exactement inverses. Comparez par exemple le xvii^e chant (*Jeanne d'Arc à la cour*), avec le xvi^e (*Satan chez le Dauphin*) ou le xix^e avec le xviii^e, ou ceux xx^e et xxi^e.

La forme de cette épopée offre encore une autre particularité fort intéressante à notre point de vue ; c'est la disposition de ses 25 chapitres. Papus l'a signalé déjà, d'après l'auteur lui-même (1) ; ils correspondent aux 25 lettres de l'alphabet, lesquelles sont à la fois « 25 anges du verbe (indiqués par leurs noms), 25 « arcanes de la Parole, et 25 mystères de nombres ». C'est dire en termes couverts que les lames du Tarot ont servi de guide à la suite du récit, tant par leur ordre général (le Nombre) que par leur symbolisme spécial (la Parole) (2).

La place manque pour montrer autrement que par une rapide vue d'ensemble cette concordance que le lecteur retrouvera du reste aisément. Signalons seulement la lame IX, symbole de la Prudence en face des mystères de l'Infini et du fluide astral, avec le chapitre XI, *les Voix* de tous ordres qui viennent éclairer et encourager Jeanne anxieuse.

La lame XIII, *la Mort*, avec le chapitre XIII, *Orléans sans Jeanne*, où se prépare l'agonie dernière de la France, et avec elle la délivrance, l'entrée dans

(1) Voir le n° 11 d'août 1890 de *l'Initiation*, p. 398.

(2) Voir le *Tarot*, par Papus, et le rapprocher des sommaires de chapitres de *Jeanne d'Arc* en ayant soin de rassembler les chapitres 21 à 24 comme représentant dans leur série la lame O du tarot.

la vie nouvelle, le nœud du drame gigantesque dépeint dans cette épopée.

Puis la série alternante des lames :

XIV (les 2 fluides), et XV, Typhon ;

XVI, la Tour foudroyée et XVII, l'Etoile flamboyante ;

XVIII, la Lune; XIX, le Soleil; avec les alternatives de succès du Bien et du Mal dites par les chapitres ;

XIV, Ordres de l'archange, et XV, Jeanne à Fierbois (les partis chez le roi, tentative d'assassinat) ;

XVI, Satan chez le Dauphin, et XVII, Jeanne à la Cour ;

XVIII, Sagesse Mondaine, et XIX, Jeanne au Conseil, triomphante de toutes les résistances.

Voyez surtout la marche d'ensemble :

Dans le Tarot les lames I à XIII nous disent l'involution de l'Esprit jusqu'au fond de la matière où règne la mort; celles XIV à XIX nous peignent l'action de l'Esprit en lutte dans la matière pour la dissoudre et la subtiliser; les lames XX et XXI sont le symbole du triomphe de l'Esprit; le O enfin nous représente la réalisation terrestre immédiate et les créatures qu'elle abandonne sur le monde planétaire pour les travaux futurs de l'humanité.

Dans le poème, le marquis de Saint-Yves nous dit lui-même les grandes lignes de son récit :

Du Ciel à Domrémy (chants I à XIII);

De Domrémy à Orléans (chants XIV à XIX);

D'Orléans à Reims (chants XX et XXV).

Le O, produit terrestre, est représenté par le qua-

ternaire réalisateur des chapitres XXI à XXIV, qui racontent les exploits guerriers de l'héroïne, l'accomplissement matériel de sa mission, suivie de la réaction terrestre du Destin, point de contact de la Providence et de la liberté humaine (chapitre XXIV, *Dieu et Satan* à Reims).

Et quel superbe commentaire de la XXI^e lame (couronne des Mages) que ce XXV^e chapitre où Jeanne reçoit la bénédiction des trois Églises du Verbe, synthèse sublime de toutes les pensées humaines dans l'unité de la Pensée divine, solution majestueuse de la Fraternité terrestre !

Il faudrait maintenant suivre ce parallèle dans les subdivisions trinitaires du poème, mais laissons-en le plaisir au lecteur, et passons aux remarques principales que suggère le choix même du sujet.



L'étonnante figure de la Pucelle se dresse simple et majestueuse au seuil de nos temps modernes comme un sphynx vivant qui semble en défier l'esprit critique. La religion, l'art, la science, épuisent inutilement leurs efforts pour l'interpréter. Ni les hypothèses avilissantes de la science matérialiste, ni le ressort patriotique que veut lui attribuer la philosophie prudhommesque, ni les hésitations de l'Église catholique qui cherche à béatifier celle qu'elle a fait brûler, n'ont pu justifier encore les merveilleux étonnements que l'art ne réussit pas à traduire. Il y faut la vaste synthèse et les clartés lumineuses de l'ésotérisme dont Jeanne venait, en des circonstances exceptionnelles,

révéler les mystères en les réalisant. « La Sainte
 « vivait double, grâce à sa pureté; au ciel, dans les
 « mystères; sur terre, dans leur témoignage... La
 « Poésie sacrée doit respecter ces deux vies et les faire
 « revivre telles qu'elles vécurent en elle, l'une dans
 « l'autre. »

C'est ainsi que l'auteur justifie et le plan et le choix de son sujet. On reconnaît la profondeur de cette pensée qui a su, en toute occasion, pénétrer du premier élan au cœur, au centre vivant de tous les mystères, afin de les forcer à se révéler : par Moïse dans la *Mission des Juifs*, par les Templiers dans la *Mission de la France*, par Jeanne d'Arc pour nous rendre la poésie sacrée avec la science religieuse.

Dans l'ordre politique, Jeanne crée le patriotisme et l'armée démocratique, tout en sauvant par l'un et par l'autre la France que l'anarchie féodale laissait périr en son berceau.

Dans l'ordre social, elle couronne les miracles de sa stratégie et de sa bravoure en remettant, au nom du *Dieu* qui l'inspire, entre les mains du *Roi* sacré sous sa bannière, le *Peuple* qu'elle vient d'élever à la vie nationale, premier degré de la vie universelle. Elle fonde ainsi la hiérarchie synarchique au sein même de l'anarchie la plus complète.

Au point de vue religieux, sa Sainte Magie se révèle à chaque instant :

Son réveil de prêtresse à douze ans ! quel mystère !
 Ses voix, quels appels éclatants !
 Prophétesse à la cour ! à Poitiers ! quels oracles !
 Thaumaturge de Blois jusqu'à Reims ! quels miracles !

Et cependant on ne voit rien en elle des efforts sur-humains de nos initiés ; l'Invisible est son élément. Elle vient sur la terre en missionnaire céleste pour arracher aux mains implacables du Destin un peuple égaré dont la tâche n'est pas accomplie et dont les erreurs intéressent l'Humanité tout entière.

Comment, dans quelle mesure, par le ministère de quels êtres supérieurs, en vertu de quelles lois sublimes cette intervention devait-elle s'accomplir ? c'est ce qu'il faut faire ressortir des enseignements de cette épopée gigantesque, et comprendre cette exclamation de son début :

Quelle Terre, quel Ciel Jeanne d'Arc nous révèle !
Tout l'avenir du Monde est dans la Foi nouvelle
De cet Ange des chevaliers !

∴

La particularité qui donne sa grandeur à ce poème épique, récit rigoureusement historique de faits merveilleux, c'est qu'il nous fait entrevoir les principes transcendants dont ces événements sont l'expression. C'est dans ce but, nullement en vue d'une fiction poétique devenue banale, que l'action se passe en grande partie dans les sphères de l'Invisible. C'est par là que, selon l'expression de l'auteur, cette épopée, en dépeignant la sainte héroïne dans la totalité de sa vérité vivante, « n'est plus seulement une œuvre d'art, elle « est une *Incantation*. Il a fallu que le poète ne voie « pas seulement dans les mystères un ressort d'art, « mais le Verbe vivant de sa parole, le Divin, et qu'il « s'en embrase pour embraser. »

Ce Divin apparaît par un ensemble de doctrines que les œuvres antérieures du marquis de Saint-Yves ne présentaient pas aussi ouvertement : les rapports du terrestre et du supraterrestre, la hiérarchie des êtres célestes, l'influence providentielle dans la vie des nations.

A ce point de vue, *Jeanne d'Arc victorieuse* est comme un intermédiaire entre la *Mission des Juifs*, livre des principes suprêmes, et la *Mission des Souverains* avec la *France vraie*, livres de démonstrations et de réalisations sociales. Son enseignement principal est dans la nature et la vie des Êtres invisibles qui relie l'homme à Dieu, des Anges.

F. CH. BARLET.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'ERREUR LATINE (1)

A LA MÉMOIRE
DU REGRETTÉ SÉNONAIS ÉDOUARD CHARTON.

I

Une controverse instructive se poursuit depuis longtemps sur l'enseignement du latin ; cette question ne présente pas seulement un caractère pédagogique, elle est encore d'intérêt social, et l'avenir même de notre pays dépend de sa solution. Des publicistes de toutes les opinions sont tout d'abord entrés en lice ; puis, à leur tour, des philosophes sont descendus dans cette arène d'un nouveau genre. Ne nous en plaignons pas, le débat y a gagné de s'élargir de plus en plus, et la querelle, en somme, aura soulevé dans les esprits une agitation féconde.

C'est en France que les coups les plus rudes ont été

(1) L'ouvrage de M. Lefort est, à notre avis, si important à connaître pour nos lecteurs que nous avons pris la liberté d'en demander la reproduction à l'auteur. Nous le remercions d'avoir accédé si gracieusement à notre désir.

portés à l'enseignement classique; on se souvient du succès qu'a remporté M. Frary. C'est également en France que le latin a trouvé ses plus convaincus défenseurs. L'un d'eux, philosophe éminent, définit aujourd'hui le point important du débat (1); on ne peut qu'admirer la sûreté de ses déductions quand il montre l'erreur commise en ce sujet par l'Ecole anglaise: Herbert Spencer croit que dans le choix des objets d'étude on ne doit se régler que sur l'évolution humaine. « Si tel doit être le but idéal auquel tend l'éducation, répond M. Fouillée, il ne faut pas oublier qu'entre l'Individu et l'Humanité il y a la Patrie. L'homme est lié à une double fatalité physiologique et psychologique; dans le milieu social, il développe les énergies qu'il a héritées et les transforme en équivalents d'ordre supérieur; et, comme il a à la fois une vie individuelle et collective, l'évolution individuelle doit être en conformité avec l'évolution nationale. » On ne saurait mieux dire.

Sur ce terrain, M. Fouillée doit réunir tous les suffrages, et beaucoup de bons esprits trouveront qu'il n'a pas tort non plus, quand il nous met en garde contre les conséquences d'un enseignement utilitaire, si celui-ci venait à prendre la place de notre système d'éducation libérale, car il importe de faire de nos enfants des hommes, avant d'en faire des gens de métiers. Dressés au rôle étroit de producteurs, absorbés par leur seule tâche professionnelle, que deviendraient, au milieu d'une société ne relevant plus que

(1) A. Fouillée, voir *Revue des Deux-Mondes*, du 15 août 1890 à décembre.

des appétits matériels, ceux que leurs aspirations désintéressées font les plus puissants ouvriers du progrès ? Que deviendrait la société elle-même ?

Mais ce n'est pas là tout le profit qu'on peut retirer de la clairvoyante étude de M. Fouillée. Celui-ci met encore en évidence un point capital lorsqu'il fait remarquer, au sujet de l'évolution des sociétés, qu'il y a concurrence entre le passé, le présent et l'avenir, et que le problème de l'éducation consiste proprement à concilier ces trois points de vue dans la « préparation de l'Idéal de l'Humanité future. »

Ce sont là de très judicieux aperçus qui ne sauraient manquer d'être accueillis dans notre société démocratique et progressiste. Arrivé à cette hauteur, le débat ne doit plus en descendre ; la discussion doit porter désormais sur ce qu'il convient de faire pour pressentir cet idéal. Notre philosophe nous met encore sur la voie : la préparation de l'avenir devra se modeler sur la conscience que nous avons de nos idées héritées et de nos aptitudes de race.

En résumé, la synthèse historique nationale doit nous éclairer sur le sens de notre progression et, par conséquent, sur l'éducation la plus capable de favoriser notre ascension vers le but idéal qu'elle indique. Il nous semble évident, en effet, que si nous étudions notre patrie dans le plus profond du passé, pour bien connaître ses origines, ses éléments générateurs, et suivre sa formation, aux prises avec les vicissitudes séculaires ; si nous analysons ses *courbes*, dirait un mathématicien, et si nous appliquons à cet examen la parfaite méthode qu'il exige, il est évident, disons-

nous, que nous trouverons des clartés sur le sens et l'amplitude de notre évolution prochaine.

Mais l'histoire telle qu'elle est enseignée pourra-t-elle nous rendre ce service ? ou faudra-t-il compléter, rectifier même, les indications que nous donnent nos traités historiques ? Voilà ce qu'il convient d'examiner d'abord, et c'est ici que nous nous séparons à regret des conséquences tirées par M. Fouillée de ses excellentes prémisses ; il a cru, tant est général le préjugé que nous venons combattre, que la question se trouvait résolue par les idées courantes ; après un magnifique essor, il tombe dans le champ des opinions banales en posant en axiome que nous sommes des *néo-latins* et que, par suite, l'étude du latin est un facteur nécessaire de notre éducation *nationale*.

Nous voudrions, en ces courtes pages, appeler l'attention sur cette expression de « races néo-latines » qu'on emploie de nos jours couramment et fort à la légère ; elle est vague et prête à de dangereuses équivoques sur lesquelles le temps est venu de s'expliquer.

II

C'est surtout depuis 1858 que la croyance à la consanguinité de la France, de l'Espagne et de l'Italie a fait fortune... chez nous. Il semble bien, après trente ans d'une expérience assez décevante, qu'elle aurait mérité de perdre quelque peu de sa faveur ; on le constate, en effet, sur le terrain de l'action politique où l'on est contraint, et pour cause, à y regarder de plus près ; mais dans le monde enseignant, dans le monde ad-

ministratif et même dans les milieux artistiques et savants, on est, en France, beaucoup plus qu'on ne saurait croire, conservateurs de ces étiquettes vaines et commodes qui ont, du moins, le mérite d'épargner les efforts d'attention. Les conceptions précises ne trouvent pas toujours la formule qui facilite et qui généralise leur acception; et, le plus souvent, on s'accommode d'une opinion *reçue*, même quand elle est déjà reconnue fausse. Au point de vue de l'ethnologie, la notion de « races latines » n'a vraiment aucun sens : il n'y a pas de races latines. Le Latium n'a pas été le berceau d'une race, mais seulement le point de contact, le champ de bataille de races à aptitudes contraires ou différentes. Soutiendra-t-on que cette désignation est plus vraie au sens de l'évolution morale; que, nourris des lettres et de la civilisation des Latins, par l'effet d'un redressement de nous-mêmes et par l'acquisition de leurs qualités spécifiques, nous serions devenus leurs héritiers directs? Nous n'y souscrivons pas. Ce n'est qu'un préjugé fort dangereux, contredit par les indications les plus certaines des traditions, de la philologie (1) et de l'histoire. A ce dernier point de vue, nous aurons les preuves que ce préjugé fausse notre sentiment national, que non seulement il amoindrit chez nous l'idée de patrie, mais encore qu'il a conduit notre pays à une progression irrationnelle contraire à ses instincts de race.

(1) PHILOLOGIE. — Parce que la plupart des mots de notre langue ont un radical latin, on a grand tort de conclure inconsidérément qu'elle est latine. Sa structure, son génie sont en opposition avec la structure et le génie du latin. Les caractères de race se reflètent dans l'instrument de la pensée : le langage.

L'usage presque exclusif du latin comme instrument d'éducation nous a depuis longtemps donné le change sur notre vraie nature. Les *latinisants* ont constitué une sorte d'Église dans l'Etat. Un concours de circonstances favorables, le monopole de l'instruction resté pendant de longs siècles entre les mains de ces spécialistes, l'histoire écrite par eux, pour une caste conquérante, tout a contribué trop longtemps à nous tromper sur nous-mêmes. Il n'a plus été tenu compte de nos vrais facteurs nationaux, de nos idées de race indéfectibles, les plus importantes et les plus générales.

Nous sommes des CELTES, au moins pour les dix-neuf vingtièmes de ce que nous sommes. Il importe au plus haut point de le démontrer et de bien reconnaître le cercle vicieux dans lequel se débat notre personnalité nationale.

Nous appelons ERREUR LATINE la fausse conception de nos tendances. Cette erreur nous semble le nœud même de l'équivoque qui s'est élevée entre les partisans et les adversaires de l'enseignement du latin. La liberté de notre évolution est si bien entravée par elle que rien ne devrait nous arrêter pour la combattre et la détruire. Qu'importe, en vérité, si l'argument décisif derrière lequel se retranchent en dernière analyse les latinistes tombe de lui-même ! Ce n'est alors qu'un argument spécieux. Nous n'aurons rien à regretter. N'aurons-nous pas fait beaucoup si nous consentons à laisser à nos aptitudes intimes la place qu'elles méritent dans nos conceptions d'avenir ? Peut-être, même, entrerons-nous dans une voie assez large

pour retirer aux adversaires du latin leurs plus sérieux griefs? Ils sont surtout fondés sur l'étroitesse de la route universitaire. Peut-être, après avoir fait place à la Gaule, pourrions-nous circonscrire la part que mérite le latin parmi les facteurs utiles de notre éducation? Nous chercherons alors le rôle qui lui convient. Débarassés du latinisme, nous trouverons quels instruments d'éducation il serait sage d'adopter pour étayer l'étude des langues mortes, et pour constituer enfin notre enseignement public national.

Il s'agit d'acheminer sans heurt nos générations françaises vers un idéal d'humanisme *issu de notre propre nature* et terme dernier de nos aspirations.

III

M. Fouillée nous cite avec admiration l'Allemagne: celle-ci a su imprimer aux études latines une impulsion vigoureuse, et, puisque nous sommes des néo-latins, nous aurions, dit-il, beaucoup plus de raisons de conserver et de développer chez nous les études classiques, qu'il considère comme l'agent nécessaire de notre évolution. C'est l'argument auquel il revient de préférence, mais il est facile d'y répondre: n'est-ce pas précisément parce que notre instinct de race se sent menacé par la prépondérance du latinisme que tant d'opposition se produit contre le système en vigueur?

Les Allemands sont si loin de Rome par l'esprit (1)

(1) « Tandis que l'Allemagne représente le tempérament mystique avec toute la rigueur fatale, implacable du principe absolu, en France le tempérament dominant est celui du principe intelligible avec le sentiment

et, pour le plus grand nombre d'entre eux, par la religion, qu'ils redoutent beaucoup moins que nous-mêmes l'absorption par le génie latin. D'ailleurs, M. Gaston Boissier nous l'affirme, ils tiennent à grand honneur aussi l'étude de leurs origines germaniques ; ils se passionnent pour leurs ancêtres les plus problématiques, les Arminius, les Conradin ; ils cultivent le remède à côté du mal, ou plutôt ils corrigent par des études historiques intensives l'insuffisant apport des notions littéraires. On sait d'ailleurs qu'ils entretiennent des universités nombreuses qui s'appliquent passionnément à développer leurs traditions, à faire fleurir leur décentralisation intellectuelle si particulariste.

Il n'en est pas de même en France, où l'université, toute centralisée, ne s'est guère préoccupée jusqu'à présent de retrouver et d'exalter nos traditions lointaines. Il semble chez nous que le monde enseignant ne connaisse la Gaule que par les écrits de César et de Posidonius ; encore ces deux auteurs sont-ils le plus souvent interprétés dans le sens le moins favorable à notre race. Il n'est pas d'abrégé d'histoire mis entre les mains des jeunes Français qui ne traite de *barbares* les Gaulois. Ici, le latinisme nous révèle absolument sa main mise ; on sait que cette épithète grecque et latine perd en français son sens étymologique, qu'elle s'aggrave du tout au tout ; par elle, les latinistes, inconsciemment peut-être, mais à coup sûr inconsidérément, ont introduit dans nos ouvrages classiques,

qui lui correspond, celui de la justice et de la philanthropie ; ici le cœur, retenu seulement par l'intelligence, non gouverné par l'intérêt comme en Angleterre, ne s'égarera pas dans le mystère. Ce sera l'intellectualité bornée, toute humaine, mais artistique et généreuse. » (Barlet, *la Philosophie moderne.*)

répandu jusque dans nos écoles de hameau une notion de sens équivoque, injurieuse pour nos ancêtres et, par conséquent, pour nous-mêmes. Qu'on le veuille ou non, la Gaule, c'est encore la patrie, et traiter ainsi les Gaulois, c'est un crime, c'est tout au moins une maladresse.

Nous n'exagérons rien ; qu'on lise ces manuels, on verra combien, au sens national, ils réclament de corrections ; on verra par exemple qu'aucun ne néglige d'accumuler d'absurdes assertions données comme des détails de mœurs authentiques ; et tous ces lieux communs qui sont en vérité, controuvés, il est facile de les reconnaître comme d'origine latine. La Gaule aurait-elle perdu en première instance le procès de tendance que lui ont intenté autrefois les obscurs instaurateurs du latinisme ? Il est temps d'en appeler. Il faut passer au contrôle sévère de la raison et du savoir ces assertions suspectes. Toutes, elles tendent à faire croire que, décidément avant César, la Gaule n'était qu'un ramassis de tribus sauvages et sanguinaires, et c'est une grave erreur. Ceci jette sur nos origines un voile d'obscurités et de contradictions (1), par conséquent une froideur répulsive qui déconcerte les esprits. Il n'est pas surprenant, dès lors, que l'action persistante d'une telle aberration nous ait jusqu'ici privés de notre épopée nationale. Nous l'enivrons avec raison à des nations moins maltraitées par leur enseignement dirigeant ; mais ce n'est là qu'un

(1) On sait, en effet, que du témoignage des Grecs et des découvertes archéologiques concordantes, nous possédons la preuve de la splendeur morale et philosophique de la Gaule. Les triades galloises ont fixé tous les doutes à cet égard.

point secondaire, nous verrons plus loin que le latinisme a entraîné notre pays à de plus funestes erreurs. Commençons par constater son influence sur des points généraux touchant à l'enseignement.

IV

L'enseignement classique universitaire s'est fait un lit de doctrines et de préjugés surannés ; il se berce si doucement et depuis si longtemps de l'erreur latine. qu'engourdi par elle, il n'a pu constituer encore la synthèse historique nationale. Un professeur à bon droit réputé nous en donne un bien involontaire témoignage : dans une *Vue de l'histoire politique de l'Europe*, M. Lavissee avoue implicitement l'impuissance de l'Ecole à donner une raison scientifique de la formation des nations modernes ; or la Gaule est à peine nommée dans cet essai, qui ne tient pas un compte suffisant de l'action sur les faits des caractères de race. Cette action décisive dérive précisément de la force mystérieuse à laquelle la science moderne a donné le nom d'*atavisme* ; celui-ci imprime sa marque indélébile sur les races aussi bien que sur les individus. L'historien qui n'en tient pas compte nous donne ici la mesure des idées fausses qui enrayent les progrès de l'université, car, dans le cas présent, sa méprise n'est-elle pas uniquement due au milieu dans lequel il vit ? Il s'en faut de ces influences, au moins dans ce qu'elles ont d'excessif, que ce puissant esprit ne nous ait donné, cette fois encore, toute la mesure de sa valeur.

Le procédé tout moderne de la division du travail a permis de subdiviser à l'infini les branches du savoir humain et d'explorer en tous sens le champ de l'inconnu ; l'Université n'a pas encore fait son profit des sciences créées par lui. Si toutes les vérités recueillies sont encore éparées, elles peuvent être facilement rapprochées, et le temps est venu où l'analyse doit céder le pas à la synthèse et où des vues précises peuvent être formulées sur notre évolution nationale. Il serait fort avantageux d'en faire l'essai surtout quand nous voyons que plusieurs sciences qui s'y rapportent paraissent aboutir à des conclusions concordantes ; il est certain qu'une méthode peut, tout d'abord, être formée à l'aide de ces aboutissants et que beaucoup d'erreurs courantes seraient en même temps redressées. C'est ainsi que la géologie, l'ethnologie et l'archéologie préhistorique, rapprochées, devraient nous mettre en garde contre l'erreur constamment commise en ce qui concerne l'action du temps sur les évolutions de races. Ces sciences nous incitent à penser que le caractère national se conserve à travers de nombreuses générations (1). Quand la race est compacte, son génie se maintient vivant et se fait sentir très longtemps au milieu des plus extraordinaires vicissitudes. D'où l'on peut conclure à priori que la France est restée gauloise.

Les lois générales du monde physique ne sont pas moins certaines si on les applique, par analogie, au monde moral ; ce que M. de Varigny vient d'écrire dans une excellente étude sur la *théorie du nombre*,

(1) Quarante générations à peine nous séparent de la conquête de César.

parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, n'infirmé rien cette opinion. Les lois universelles appliquées à une science bien stérile en apparence, la *Statistique politique*, appuient ce que nous venons de dire sur la persistance des caractères générés. Qu'importent les modifications superficielles ? Qu'importe l'étiquette politique d'un pays ? Le caractère d'une race étendue et nombreuse ne se manifeste-t-il pas surtout par la durée ? La Chine, l'Inde, en raison seule de leurs masses profondes, nous le prouvent, en opposant au changement une invincible résistance. Elle durent, et si leur civilisation a pris, pour cette raison, un aspect de leur plus étendue qu'intense, la Grèce si petite a pu jeter, pendant quelques siècles à peine, un éblouissant éclat, mais elle n'a pas duré.

H. LEFORT.

(A suivre.)

OCCULTISME PRATIQUE

Madon, le 23 février 1891.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je ne saurais dire quel rang la postérité assignera à notre siècle, si elle le placera au-dessus ou au-dessous des grands siècles. Notre siècle a cependant ses petits mérites dont le moindre est d'être le siècle des

chercheurs, des fouilleurs. Chercher, fouiller est passé à l'état de manie, tous plus ou moins nous sommes chercheurs, fouilleurs, nous cherchons, nous fouillons, et toujours et toujours. Mais quelle précieuse manie ! Que de trésors, que de richesses nous ayons découverts à force de chercher et de fouiller et qui profiteront certainement aux âges futurs ! L'autre jour en fouillant dans l'ouvrage de M. Jules Lermina, *la Magie pratique*, parmi une multitude de riches bijoux j'en ai rencontré un dont j'ai voulu faire mon profit. Il s'agit d'une boussole d'un genre tout nouveau inventée par M. Lemoine-Moreau, auteur dramatique qui, lui aussi, est un chercheur, un fouilleur. Cette boussole consiste en une petite mèche de cheveux de cinq à six centimètres de longueur et de la grosseur d'une forte épingle. On l'entoure d'un fil quelconque pour la maintenir en forme d'aiguille et on la suspend par son centre à un fil de coton qui lui permette de tourner librement dans tous les sens. Lorsqu'on la laisse s'orienter, on lui présente les doigts d'une main, et ceux-ci exercent sur elle une influence attractive. Si, ensuite, on présente les doigts de l'autre main, il y a un effet de répulsion. Cette expérience fort jolie et fort intéressante a excité vivement ma curiosité. J'ai construit à mon tour une boussole en me conformant exactement aux indications ci-dessus, et je l'ai mise à l'épreuve et le succès a été complet. Chaque fois qu'un de mes sensitifs approchait à une faible distance les doigts d'une main, le fluide dégagé par l'extrémité des doigts attirait l'aiguille. Rien que l'approche de la main aussi-

tôt que l'aiguille était orientée la faisait osciller, elle déviait tantôt à droite, tantôt à gauche, puis les doigts l'attirant sa pointe allait heurter leur extrémité. Le sensitif retirait-il les doigts de sa main pour les remplacer par les doigts de l'autre, un effet contraire avait lieu. Il n'y avait plus attraction, il y avait répulsion et une répulsion très accentuée. J'ai voulu remplacer mes sensitifs que j'avais soumis à l'épreuve à tour de rôle : pas d'attraction, pas de répulsion. L'aiguille orientée, bien orientée, ne bougeait pas, n'oscillait pas. Pas ombre de déviation, immobilité absolue. J'ai voulu persister, j'ai attendu longtemps, j'ai déployé toute la patience désirable, la boussole a persisté dans son état d'inertie. J'ai cédé la place à un sensitif, tout aussitôt la boussole a donné signe de vie, dès qu'il approchait sa main elle se mettait à dévier, à osciller, puis elle se précipitait en quelque sorte à la rencontre des doigts, le succès était complet. Maintenant pourquoi cette même boussole qui se comporte si bien à l'égard de mes sensitifs me fait-elle l'injure de rester immobile, comme morte lorsque je lui présente mes doigts ? C'est que je ne suis pas sensitif, c'est-à-dire qu'il n'y a pas en moi d'excès de fluide vital suffisant pour agir sur la boussole. On pourrait comparer le corps humain à une sorte de pile électrique. Quand il y a électricité en excès, elle extravase en quelque sorte, il y a certaines parcelles du courant qui s'écartent de l'électrode et ses parcelles agissent sur les corps légers environnants et leur communiquent le mouvement à distance. Notre fluide vital extravase également, il se

répand autour de nous et agit pour les déplacer sur les objets plus ou moins légers qui nous environnent et les obligent de se mouvoir. Quand il y a chez nous un débordement extrême de fluide vital, il y a déplacement non seulement d'objets plus ou moins légers mais aussi d'objets lourds et massifs, tables, fauteuils, buffets, etc. C'est ainsi que des médiums qui ont surabondance de fluide vital, ou de force psychique, produisent ces effets de déplacement de meubles qui pour être mis en mouvement exigent une énorme dépense de force. D'après ma théorie que je ne donne que sous réserve et pour ce qu'elle peut valoir, les sensitifs seraient ceux qui ont du fluide vital ou force psychique en excès et les non-sensitifs seraient ceux qui n'ont que le nécessaire, ou dont le fluide vital reste concentré dans l'intérieur de leur corps. M. Lemoine-Moreau, l'inventeur de cet ingénieux appareil qui a su produire sur lui des effets d'attraction et de répulsion si merveilleux, est vraisemblablement à son insu, un sensitif, c'est-à-dire une personne qui a surabondance de fluide vital. Je me demande comment l'Académie a pu laisser passer inaperçue une semblable découverte qui a été confirmée postérieurement par d'autres découvertes analogues. O aveuglement ! ô cécité incurable !

Recevez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

HORACE PELLETIER.

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite)

Par suite d'une regrettable erreur de mise en pages, les pages ci-après, qui auraient dû paraître dans le numéro de février 1891, ont été omises.

Elles prennent rang après la page 256 (numéro de décembre 1890, 9^e vol. n^o 3).

Prière au lecteur de vouloir bien rétablir ainsi que nous venons de l'indiquer.

(N. D. L. R.)

Il arrive en effet sur les bords du fleuve infernal qui le sépare des champs Elysées ; ici, un nouveau piège l'attend. Un nautonier, envoyé par Set, est embusqué sur son passage et il essaie, par des paroles insidieuses, de l'attirer dans sa barque, afin de l'égarer et de l'emporter à l'Orient, c'est-à-dire à l'opposé de sa course, où il doit rejoindre le Soleil infernal (XCIII). Le défunt sort vainqueur de cette épreuve, il démasque la perfidie du nautonier et il le repousse en l'accablant d'injures. Alors il arrive devant une autre barque ; celle-ci est la bonne, c'est celle qui le conduira sûrement au port (XCVIII) ; mais, avant de prendre place dans cette barque, il faut qu'on sache s'il est réellement en état d'y monter et s'il est capable d'y naviguer, s'il possède, en un mot, à un suffisant degré, la

science indispensable à son salut. Le nautonnier divin lui fait subir un examen ; cet interrogatoire est une sorte d'initiation. Le défunt passe l'examen de capitaine (XCIX), et, fait curieux, chaque partie de la barque paraît successivement s'animer pour demander le nom qu'elle porte et quel est le sens mystique de son nom.

« Dis-moi le nom du piquet pour amarrer la barque ? — Le Seigneur des mondes, dans son enveloppe, est ton nom. — Dis-moi le nom de la corde ? du nœud attaché au piquet ? — Anubis, dans les circonvolutions du lien, est ton nom. — Dis-moi le nom du maillet ? — L'adversaire d'Apis est ton nom, etc., etc. »

Le défunt ayant soutenu victorieusement cet examen peut alors s'embarquer ; il traverse le fleuve infernal et prend pied sur l'autre rive, de l'autre côté de l'eau, et il arrive dans les champs Elysées, au sein de la vallée d'Aarou ou de Balot, dont voici la description : « Est cette vallée de Balot à l'Orient du ciel de 370 perches en longueur et 140 coudées en largeur. Est un crocodile, seigneur de Balot, à l'Orient de cette vallée; dans sa demeure divine au-dessus de l'enceinte est un serpent en tête de cette vallée, long de 30 coudées, le corps gros de 8 coudées de tour (CVIII)... Au midi est le lac des principes sacrés, et le Nord est formé par les eaux de la matière primordiale... (CIX).

Un grand dessin montrant cette vallée ouvre le chapitre CX ; on y voit l'Osiris se livrer aux travaux des champs, labourer, semer, moissonner et récolter dans ces champs divins une ample provision de ce

blé de la science qui va lui devenir d'une nécessité absolue, car plus l'osiris (le défunt) avance, plus il a besoin de science. Il ne lui reste plus qu'une épreuve à subir, mais c'est aussi la plus difficile, la plus terrible. — Conduit par Anubis, il traverse le labyrinthe et, à l'aide d'un fil conducteur qui le guide dans les vastes dédales du labyrinthe, il arrive enfin à pénétrer dans le prétoire où l'attend Osiris assis sur son trône et entouré de ses quarante-deux assesseurs. C'est le moment solennel, où va être prononcée la sentence définitive qui admettra l'Osiris dans la béatitude où l'en exclura pour toujours (CXXV). Alors commence le dernier et le plus solennel interrogatoire. Il lui faudra montrer une dose de science assez considérable pour lui donner le droit de partager le sort des âmes glorieuses. Chacun des quarante-deux juges portant un nom mystique va interroger le défunt, et à chacun il doit dire son nom et sa signification ; il doit ensuite rendre compte des actes de toute sa vie, et cette confession commence par être négative. Le mort en effet, s'adressant tour à tour à chacun de ses juges, doit lui dire et lui déclarer hautement qu'il n'a pas commis tel ou tel autre méfait ; cette confession contient tout le code de la conscience égyptienne.

« Je n'ai pas commis de fautes, s'écrie le défunt, je n'ai pas blasphémé ; je n'ai pas trompé ; je n'ai pas volé ; je n'ai pas divisé les hommes entre eux par mes ruses. Je n'ai traité personne avec cruauté. Je n'ai excité aucun trouble. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me suis pas enivré. Je n'ai pas fait de commandements injustes. Je n'ai pas eu une curiosité indis-

crète. Je n'ai jamais bavardé. Je n'ai frappé personne. Je n'ai causé de crainte à personne. Je n'ai jamais médité d'autrui. Je n'ai pas rongé mon cœur (c'est-à-dire je n'ai pas eu à me repentir de quelques mauvaises actions). Je n'ai mal parlé ni du roi, ni de mon père. Je n'ai pas intenté de fausses accusations. Je n'ai pas pratiqué d'avortement. Je n'ai pas retiré le lait de la bouche du nourrisson, etc., etc. »

On voit par cette dernière citation que les vices infâmes de Rome étaient expressément réprouvés en Égypte.

Le défunt poursuit et dit : Je n'ai pas fait de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité sur lui (1). Enfin le défunt arrive à énumérer le bien qu'il a fait pendant sa vie.

« J'ai fait aux dieux les offrandes qui leur étaient dues. J'ai donné à manger à celui qui avait faim ; j'ai donné à boire à celui qui avait soif ; j'ai fourni des vêtements à celui qui était nu..., etc. »

L'Osiris s'étant pleinement justifié, son cœur étant placé dans la balance avec la justice comme contrepoids, il n'a pas été trouvé plus lourd ; alors les quarante-deux juges ont reconnu au mort la science nécessaire. Osiris rend la sentence sur l'osiris (le défunt) ; Thoth, comme greffier du tribunal, l'inscrit sur le registre et le mort entre dans la béatitude.

C'est ici que s'ouvre la troisième partie du *Livre*

(1) Une inscription d'un tombeau à Beni-Hassandit : « Aucun orphelin n'a été maltraité par moi ; aucune veuve n'a été violente par moi ; aucun mendiant n'a été bâtonné par mes ordres ; aucun père n'a été frappé par moi ; aucun chef de famille n'a été opprimé par moi ; je n'ai pas enlevé ses gens à ses travaux. »

des morts ; c'est la plus belle de l'œuvre et la moins comprise, parce que son mysticisme est tout à fait obscur pour les archéologues qui ne connaissent pas un mot de l'ésotérisme égyptien. — Nous voyons en effet l'osiris identifié au Soleil ; avec lui il parcourt les diverses demeures du ciel et le lac de feu, source de toute lumière. — Nous nous arrêterons là, nous réservant de faire un jour une étude toute spéciale de cette partie du livre, car nous trouvons qu'elle mérite une étude très approfondie, qui serait certainement ici hors de propos par son développement, et nous insistons sur ce fait que l'osiris s'identifie avec le Soleil, c'est-à-dire devient un corps lumineux, une *âme-lumière*.

III. — *L'Âme-lumière.*

L'âme, étant immatérielle, n'a pas de forme tangible ; cependant un grand nombre de psychologues admettent que l'âme rayonne comme une lampe, un corps lumineux.

Les Égyptiens admettaient également ce fait, puisqu'ils représentaient l'âme comme un disque lumineux porté par des ailes ; celles-ci symbolisent sa marche rapide à travers l'espace. Cette lumière est parfois dénommée *flamme*, comme dans le passage suivant : « Parle-moi, Amsat, dieu des ténèbres ! Chaque démon, chaque ombre qui habite le monde souterrain doit obtenir que ceux qui sont morts s'éveillent à ma voix : certaines âmes pour vivre, les autres pour respirer ! Cette conjuration doit faire

jaillir la *flamme* aujourd'hui éteinte qu'appelait la conjuration de la grande Isis, alors que par *Sa* elle assignait son époux, que par *Sa* elle réclamait son frère..... Parle, ô toi... Un million de fois, je t'en conjure ! Tu as parlé au petit enfant (Horus). Dis ce qu'elle a commandé. Parle-moi : loin de moi ténèbres; viens à moi, ô lumière ! » Un peu plus loin nous lisons : « Maintenant fais bien attention, et, jusqu'à ce que les dieux apparaissent pour te parler, ne cesse pas de recommencer (la conjuration). »

Il nous faut ajouter ici que dans ce mot *flamme* il faut toujours voir un synonyme de lumière, et non la flamme qui se dégage au-dessus des tombes pendant la chaleur de l'été et qui n'est que le résultat de gaz se dégageant de la décomposition cadavérique, gaz qui s'enflamment au contact de l'air. Ce n'est ici qu'un phénomène physique dénommé, par le vulgaire, *feux-follets*. « Rien autre que des miasmes putrides que les tombes exhalent, dit Reichenbach (1), et qui montent au-dessus d'elles dans l'air, où le vent joue avec eux, et dont la peur change le tournoiement dans le courant d'air en danses d'esprits vivants. C'est du carbonate d'ammoniaque, de l'hydrogène phosphoré et d'autres produits connus et inconnus de la putréfaction, qui, par l'évaporation, développe de la lumière odique. Quand la putréfaction est à la fin, les lueurs cessent, les morts sont réconciliés, » c'est-à-dire entièrement en poussière. Tout autre est la lumière provenant d'une âme.

(1) *Lettres odiques-magnétiques*, publiées par Cahagnet, p. 51.

L'idée que nous émettons ici n'est pas nouvelle : indépendamment des Egyptiens, nous pourrions citer les Babyloniens, les Chananéens, les Perses qui professaient la même croyance.

Les Juifs, eux aussi, dans la Kabbalah, font le rapprochement suivant entre l'âme et la lumière :

« Les kabbalistes disent que l'âme se partage en étincelles et que par chaque partie, il en est exactement de même que lorsqu'on allume une lumière à une autre ; que de même chaque étincelle peut se communiquer à un corps autant de fois qu'il se trouve de corps pour recevoir une âme (1). »

Eliphaz Lévi est plus explicite encore ; il dit (2) : « Car nos âmes séparées de nos corps ressemblent à des étoiles filantes : ce sont des globules (3) de lumière animée qui cherchent toujours leur centre pour retrouver leur équilibre et leur mouvement ; mais elles doivent avant tout se dégager des étreintes du serpent, c'est-à-dire de la lumière astrale non épurée qui les entoure et les captive (4) tant que la force de leur volonté ne les élève pas au-dessus. L'immersion de l'étoile vivante dans la lumière morte est un affreux supplice, comparable à celui de Mézence. L'âme y gèle et y brûle à la fois et n'a d'autre moyen de se dégager que de rentrer dans le courant des formes extérieures et de prendre une enveloppe de chair, etc., etc. »

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

(1) Einsenmenger, II, p. 954.

(2) Tome 1^{er}, DOGME, *l'Asiologie*, p. 319 (2^e éd.), 1861.

(3) Il faut attacher à ce mot le sens de *petit globe*.

(4) Il faut attacher à ce terme le sens de *captiver, prendre*.



PARTIE LITTÉRAIRE

Le Jardin de Bérénice ⁽¹⁾

Maurice Barrès livre au public son troisième roman. Après l'âpreté des pages douloureuses de *Sous l'œil des barbares*, l'ardente ironie et la logique serrée d'un *Homme libre*, voici qu'un délicieux roman d'amour, *le Jardin de Bérénice*, complète et clôt la série.

Sous l'émotion d'une lecture récente, saurai-je exprimer le charme indicible, le sentiment d'ineffable douceur qu'inspire cette figure de Bérénice, frêle et délicate comme une jolie fleur sauvage, plaintive et résignée comme une pauvre petite bête malheureuse, avec sa foi naïve d'enfantelette, toute d'instinct et incapable par suite de songer aux misères de la vie, d'opposer la moindre résistance au choc imprévu des épreuves, si vibrante pourtant du plus léger souci? Pareille à l'une des saintes enluminées sur nos vieux missels, soudain ressuscitée de nos jours et fanée par l'air vicié des boulevards, « elle avait de ces images

(1) Un vol. in-12, par Maurice Barrès. Perrin, éditeur, 35, quai des Grands-Augustins. Prix : 3 fr. 50.

leur finesse un peu souffrante, mais sans raideur gothique, plutôt mouillée de grâce. Il semblait parfois que les faiblesses sensuelles de son âme avaient transpiré sur son tout jeune corps et en baignaient les contours. »

Élevée au château de Joigné, dans le *musée du roi René* dont son père était gardien, Bérénice y grandit, « seule parmi ces beautés finissantes qu'elle vivifiait de sa jeune énergie et qui lui composaient une âme chimérique », jusqu'au jour où, devenue orpheline, elle habita Paris, pour être ballerine à l'Eden. En vérité ce musée — nous renvoyons nos lecteurs au volume où une admirable description en est écrite — était merveilleusement fait pour encadrer cette petite fille, qui en devint visiblement l'âme projetée : d'imagination trop ingénieuse et trop subtile, comme les vieux fonds de complications gothiques de ces tableaux ; de sens bien vivant, comme ces essais de paysages et de copie de la nature où la Renaissance apparaît dans ces œuvres du quatorzième siècle.

« Cette petite femme traduisait immédiatement en émotions sentimentales toutes les choses d'art qui s'y prêtaient. Les grandes tapisseries de Flandre et les peintures d'Avignon formèrent sa conscience ; les orfèvres de Limoges, les chaudronniers de Dinant lui faisaient une maison parée, où elle vécut sans camarade et apprit les rêveries tendres qui sont choses exquises dans un décor élégant. »

A Paris, Bérénice s'attacha très sincèrement à un jeune homme, François de Transe, qui, pour isoler

leur amour, installa sa maîtresse à la villa de Rosemonde, près d'Aigues-Mortes.

Aigues-Mortes ! quel inoubliable décor forment au récit ses paysages sublimes de désolation et de gravité !

La vie qu'ils menaient là déplut à la famille de François ; on le somma de faire le tour du monde. Les derniers jours que passèrent ensemble ces deux jeunes gens furent la fièvre la plus triste. Bérénice mena son amant à la gare, mais ne se sentit pas le courage d'aller jusqu'à Marseille, trop brisée pour supporter la solitude du retour.

Une semaine après leur séparation, elle apprit d'un ami de M. de Transe que celui-ci était mort, victime d'un sot accident, et lui léguait sa villa de Rosemonde comme un pieux souvenir.

Ici se place un bien touchant épisode :

« M. de Transe aimait beaucoup sa grand'mère et lui racontait toutes ses préoccupations vives, sûr de trouver chez elle de l'affection et une pointe d'admiration pour tout ce qui le concernait. Comment se serait-il retenu de l'entretenir d'un amour dont il était tout rempli ? Cette excellente personne accueillit ses confidences avec indulgence : aucun de ceux qui aimaient son petit-fils ne pouvait être sans vertu à ses yeux, puis elle savait que cette jeune fille avait remis à François une médaille sainte qu'elle portait à son cou, en lui demandant de ne quitter jamais ce petit signe où se rejoignaient leur piété et leur amour.

« De son côté, Bérénice, sur la foi de son amant, s'était prise d'un respectueux attachement pour cette

vieille dame qu'elle ne connaissait pas, mais considérait un peu comme sa protectrice.

« Or, un jour, à Nîmes, deux mois après ses gros chagrins, Bérénice, toujours pâle de douleur, étant montée dans un tramway, se trouva assise en face d'une personne âgée, qu'à la couleur de ses yeux, à la douceur de sa bouche, à mille traits qui l'émurent, elle n'hésita pas à reconnaître pour la grand'mère de M. de Transe. Sans nul doute François avait montré à sa vieille confidente un des chers portraits qu'il portait toujours sur lui, car Bérénice vit bien qu'elle était reconnue. Les deux femmes ne se parlèrent point, « mais, me disait Bérénice, la vieille dame baisait les paupières pour que je pusse la regarder tout à mon aise, et c'était la figure même de M. de Transe que je revoyais, puis moi-même je détournais mon regard pour qu'elle me fixât sans gêne. Ainsi nous fîmes jusqu'au bout notre chemin, et j'ai bien vu qu'en descendant elle avait les yeux pleins de larmes. »

Des semaines se succèdent. Bérénice vit maintenant enveloppée par l'adoration respectueuse et fervente d'un ancien ami, longtemps perdu, retrouvé par hasard à Arles; et c'est durant leur intimité que Philippe formule pour la fillette l'analyse de ses principes de vie : méthode, plaisirs et devoirs :

« La passion dont tressaille votre petit corps vous a fait vivre parallèlement à l'univers. Vous n'avez pas mis dans une formule, comme les Marc-Aurèle et les Spinoza, ces sublimes raisonneurs, l'âme du monde, mais on voit s'agiter en vous la force même qui mène

le monde. Et vos inquiétudes passionnelles, qui précisément ne vous laissent pas prendre conscience de l'univers, m'aident à entendre la réclamation des simples fleurs, des pauvres animaux qui souffrent comme vous pour avoir entrevu un état plus heureux, et, comme vous, comme nous tous, veulent monter dans la nature.

« Ton rôle, ma Bérénice, est de faire songer aux mystères de la reproduction et de la mort, ou, plus exactement, il faut qu'en toi tout crie l'instinct et que tu sois l'image la plus complète que nous puissions concevoir des forces de la nature. Rien de plus, mais quelle tâche délicate...

« Ton plaisir, ma chère Bérénice, c'est d'être enveloppée par la caresse, l'effusion et l'enseignement d'Aigues-Mortes, de sa campagne et de la tour Constance... Tu te mêles à Aigues-Mortes ; tes sensations, tu les as répandues sur toutes ces pierres, sur cette lande desséchée. C'est toi-même que te restitue la brise qui souffle de la mer contre ta petite maison, c'est ta propre fièvre qui te monte le soir de ces étangs.

« Et, pourtant, cette rêverie où vous vous abandonnez, Aigues-Mortes et toi, ne te suffit pas. Ton âme dispersée sur cette terre, ta souffrance émiettée, tu aurais plaisir à t'y recueillir, à en déguster chaque détail. Aigues-Mortes reste trop dans les généralités ; tu as besoin d'un confident plus intime et aussi plus explicatif. Ta petite âme suave, si frémissante à toutes les solidarités de la nature, précisément parce qu'elle est neuve, obscure, a peu conscience d'elle-même ; toi

qui t'accordes profondément avec cette contrée, tu t'inquiètes pourtant, tu te crois isolée; tu aspirés à rentrer dans le personnel. C'est pourquoi je projette que tu jouisses, que nous jouissions ensemble des voluptés de la confession.

« En te révélant à moi, tu oublieras ta solitude : tu t'épancheras, et donneras ainsi la gaieté des eaux vives aux douleurs qui croupissent en toi.

« Tu as des devoirs, Bérénice. Il ne suffit pas que tu sois une petite bête à la peau tiède, aux gestes fins, et une enfant qui se confesse avec naïveté; tu dois être mélancolique... C'est dans nos tristesses que nous désirons le plus posséder la vérité pour qu'elle nous soit un refuge, et c'est par l'amour que nous la trouvons, car elle n'est pas chose qui se démontre...

« Les souffrances d'amour marquent ceux qui les supportent, au point que quelques-uns en sortent méconnaissables: elles décantent nos sentiments, fécondent des cellules jusqu'alors stériles de notre moelle, et nous poussent aux émotions religieuses. »

Sur ces entrefaites, le sénateur opportuniste d'Aix, se sentant mourir, mande Bérénice à son chevet, déclare qu'il la tient pour sa fille, lui lègue cent mille francs, et lui conseille d'épouser un certain Charles Martin, l'adversaire de Philippe aux élections, un homme qui tenait pour droiture parfaite chacune de ses pensées et de si grossière énergie qu'il la mettait perpétuellement en opposition avec chaque parcelle de l'univers.

Docile aux sollicitations de son entourage, à celles

de Philippe lui-même, résignée toujours, Bérénice consent à ce mariage de convenance; mais défaillante bientôt de lassitude et de tristesse, sortie de son instinct dont elle a froissé les volontés mystérieuses, elle souffrit comme souffrirait la nature entière si elle était soumise à des lois particulières. Les choses allèrent plus vite qu'il n'eût été raisonnable de le prévoir, on ne douta plus de sa fin prochaine.

Philippe l'assista à la minute suprême :

« Peut-être se sentait-elle trop de faiblesse pour parler, et je n'avais d'elle que ses doigts qui caressaient doucement ma figure, mais je compris soudain avec épouvante qu'elle me regardait pour me voir une dernière fois. Depuis combien de temps cette pensée en elle? Ah! ces regards où de pauvres hommes et de pauvres bêtes nous avouent le bout de leurs forces; regard tendre et voilé de ma Bérénice qu'affligeait la peur de la mort! Il me parut plus pitoyable qu'aucun mot désolant qu'elle eût inventé pour se plaindre. Je lui parlai des promenades que nous ferions encore dans la campagne, et elle se mit à pleurer sans répondre.

« Je ne crois pas qu'elle ait eu de graves souffrances physiques. La sœur qui l'assistait et à qui par délicatesse de femme elle confiait toutes ses misères, m'a dit : « Si elle a beaucoup souffert, c'est de quitter sa beauté, ses souvenirs et toutes ses choses de sa villa. » Elle eut un délire de petite fille, et à moi, qu'elle avait fait asseoir au bord de son lit, cela paraissait si impossible que cette enfant participât d'un mystère sacré comme est la mort que je croyais parfois à un jeu de siévreuse.

« J'ai vu mourir Bérénice ; j'ai senti les dernières palpitations de son cœur qui n'avait été ému que de l'image d'un mort. Elle était couchée sur le côté, comme ces pauvres bêtes dont elle eut toute sa vie une si grande pitié. Sans doute elle sentit la mort la posséder, car son visage gardait une terreur inexprimable. Et moi je cherchais un moyen de lui témoigner la plus tendre sympathie, d'adoucir ce passage misérable ; j'embrassais ces yeux où roulaient les derniers pleurs...

« Elle eut la mort d'un pauvre animal qui pour finir se met en boule dans un coin de la maison de son maître, mais un maître dont il est aimé. »

Aux côtés de Bérénice se dessine une seconde figure non moins attachante, plus curieuse encore, celle de Philippe, familière déjà aux lecteurs de *Sous l'œil des Barbares* et d'*Un Homme libre*.

Maurice Barrès explique comment un homme d'étude, un *égotiste*, peut arriver à se passionner pour les masses.

« L'égotisme est une propriété close, c'est vrai ! mais où nous cultivons et nous jouissons. L'égotiste admet bien plus de formes de vie ; il possède un grand nombre de passions, il les renouvelle fréquemment ; surtout il les épure de mille vulgarités qui sont les conditions de la vie active. »

Un dialogue sur le général Boulanger, échangé entre MM. Renan et Chincholle, avait brusquement éclairé Philippe sur son besoin d'activité et sur les

moyens d'y satisfaire. Ayant fait les démarches convenables et discuté avec les personnes qui savent le mieux la géographie, c'est la circonscription d'Arles qu'il choisit.

Mais quelle ligne politique prendra-t-il pour se guider ?

Une phrase, dite par Renan à Chincholle, expose fort bien sa façon de comprendre le rôle qu'il ambitionne.

« Si vous marchez avec la partie forte, avec l'instinct du peuple, qu'avez-vous à craindre ?

« Vous n'avez qu'à suivre les secousses de l'opinion, toujours la vérité en sort et le succès. Les mouvements que fait instinctivement la femme qui enfante sont précisément les mouvements les plus sages et qui peuvent le mieux l'aider. »

A tout instant Philippe insiste sur cet inconscient de l'âme populaire, grâce auquel les nations suivent irrésistiblement la voie du progrès.

Dans un dîner qu'il offre à Simon, son confident intime, afin de lui présenter Bérénice, comme celui-ci croyait que Philippe visitait les hommes importants de la région, grands propriétaires, chefs d'usine et autres, voici quelle réponse lui est faite :

« Tu viens de juger avec ce que tu as d'inférieur ; tu as consenti à avoir du peuple une perception sensible, toi, si mal doué (comme moi d'ailleurs) pour ce qui est des yeux ! Ne sais-tu pas que si tu étais peintre, tu te trouverais pittoresque, au contraire...

« L'âme populaire a le dépôt des vertus du passé et garde la tradition de la race ; en elle, comme dans

un creuset où tout acte dégage sa part d'immortalité, l'avenir se prépare. »

Plus loin, dans un autre chapitre :

« Quelle est l'âme du peuple ? Je veux frissonner avec elle, la comprendre par l'analyse du détail, comme l'adversaire, et par amour, comme Bérénice ; arriver enfin à en être la conscience.

« En causant avec des électeurs d'une certaine classe, pris individuellement, je croyais avoir affaire au peuple ; cela est faux. Les hommes réunis par une passion commune créent une âme, mais aucun d'eux n'est une partie de cette âme. Chacun la possède en soi, mais ne se la connaît même pas ; c'est seulement dans l'atmosphère d'une grande réunion, au contact des passions qui fortifient la sienne, que, s'oubliant lui et ses petites réflexions, il permet à son inconscient de se développer. De la somme de ces inconscients naît l'âme populaire. Pour la créer, seuls valent des ouvriers, des gens du peuple, plus spontanés, moins liés de petits intérêts que les esprits réfléchis. Elle est analogue à chacun de ceux qui la composent, et n'est identique à aucun. Elle dépasse tout individu en énergie, en sagesse, en sens vital. Ce qu'elle décide spontanément ce sont les conditions nécessaires de la vie...

« Personne n'est la vérité complète, tous nous en sommes des aspects. Donc si l'un de nous n'existait pas, un des aspects de la vérité manquant, la vérité complète ne serait plus concevable...

« Dans la vie, les sentiers les plus divers mènent à des culbutes qui se valent ; en dépit de tous les plans

que nous concertons, les harmonies de la nature se font selon un mécanisme et une logique où nous ne pouvons influer. »

Et Philippe s'élève à une conception grandiose de l'évolution, de la solidarité universelle et de son aspiration au retour à l'unité que ne désavouerait pas un maître en hermétisme :

« Nos méditations, comme nos souffrances, sont faites du désir de quelque chose qui nous compléterait. Un même besoin nous agite, les uns et les autres, défendre notre moi, puis l'élargir au point qu'il contienne tout. Voilà l'ardeur inconsciente qui soutient chaque être sur la vie. Le sillage que laissent les morts donne excellemment la direction de leur existence ; or, l'ensemble de ces sillages nous apparaît comme un effort unanime pour prendre une conscience plus large de l'univers.

« Les longues époques où notre race était en friche sont passées. Peut-être sur nos âmes a-t-il apparu des modifications plus frappantes depuis cinquante ans que durant trois siècles. Chez beaucoup d'entre nous, ce devient une grande difficulté de retrouver le fonds ; les âmes comme Bérénice sont bien rares. Mais allons à quelques pouces sous cette plaine d'Aigues-Mortes, très vite elle se révèle, et c'est par cette connaissance que nous pouvons l'utiliser. De même pour le peuple, il faut connaître sa tradition, ses besoins profonds...

« L'unité ! Voilà donc le rêve universel, l'aspiration des esprits réfléchis et des plus grossiers. Elle satisfait ses besoins moraux et les désirs des contem-

platifs, mais elle est aussi la santé et le bien-être de nos corps, en sorte que la religion goëthienne : vivre en harmonie avec les lois de la nature, n'est que la formule la plus élevée de l'hygiène. »

Mais la pensée ne prend sa forme complète que dans le discours de Philippe à Simon :

« Ah ! mon cher Simon, que ne sommes-nous dans le triste jardin de Rosemonde ! Viens à Aigues-Mortes et tu découvriras entre ce paysage, ces animaux et ma Bérénice des points de contact, une part commune. Il t'apparaîtra qu'avec des formes si variées, ils sont tous en quelque façon des frères : des réceptacles qui mourront de l'âme éternelle du monde, âme secrète en eux et pourtant de grande action. Je me suis mis à leur école, car j'ai reconnu que cet effort dans lequel tous ces êtres s'accordaient avec des mœurs si opposées, c'est cette poursuite même, mon cher Simon, dont nous nous enorgueillissons, poursuite vers quelque chose qui n'existe pas encore. Ils tendent comme nous à la perfection...

« Avec le seul secours de l'inconscient, les animaux prospèrent dans la vie et montent en grade, tandis que notre raison, qui perpétuellement s'égare, est par essence incapable de faciliter en rien l'aboutissement de l'être supérieur que nous sommes en train de devenir et qu'elle ne peut même pas soupçonner. C'est l'instinct, bien supérieur à l'analyse, qui fait l'avenir. C'est lui seul qui domine les parties inexplorées de mon être, lui seul qui me mettra à même de substituer au moi que je parais le moi auquel je m'achemine, les yeux bandés.

« Sans doute, dans la suite j'appliquerai ma clairvoyance à cet état qu'il m'aura conquis. De tous les échelons où l'inconscient nous transporte, nous prenons un plus vaste horizon du monde. Ah ! vienne l'instant où il m'aura avancé si haut dans l'échelle des êtres que j'embrasserai l'univers et que j'en prendrai conscience ! Alors j'aurai atteint à ce moi qui est complet, qui est mon principe et ma fin et l'impulsion de ma culture. Je serai l'absolu conscient, je serai Dieu ! »

C'est le lendemain de son arrivée à Arles, tandis qu'il déjeune dans la salle de l'hôtel, qu'un heureux hasard le met en présence de sa petite amie Bérénice, si tendrement affectionnée parce qu'elle était pour lui une chose d'amertume.

« Ame triste et déshéritée de Bérénice, je vous aime ; je ne prétends pas vous imposer mon âme, mais à vous qui n'avez pas bouleversé sous mille cultures la part originelle que vous avez reçue de votre race, je demande que vous me soyez un directeur.

« Et toi aussi, mélancolique pays, parent de Bérénice, enseigne-moi.

« L'un et l'autre vous avez suivi le fil de votre race et l'instinct de votre rêve ; moi je suis impuissant à rien défendre contre la mort. Je suis un jardin où fleurissent des émotions sitôt déracinées. Bérénice et Aigues-Mortes ne sauront-ils m'indiquer la culture qui me guérirait de ma mobilité ? Je suis perdu dans le vagabondage, ne sachant où retrouver l'unité de ma vie. Je n'espère qu'en vous pour me guider. »

De fait, Philippe choisira Bérénice — Petite Secousse comme on l'a surnommée — et cette plaine solitaire pour conseillères et pour consolatrices; près d'elles il se réfugiera pour se rafraîchir de la fatigue et de la poussière des complications électorales.

Les journées qui suivirent l'enterrement de Bérénice, il les donna avec une ponctualité en quelque sorte machinale aux devoirs de son nouvel état. Mais déjà il ne lui était plus qu'une passion refroidie, un casier de son intelligence. Et ce pays aussi qu'il avait dû orner de toutes ses émotions pour s'en faire un séjour utile, maintenant qu'il allait le quitter n'avait plus pour son âme d'impériosité.

Une nuit il ressentit avec une intensité toute particulière que la préoccupation dont il venait de vivre pendant huit mois était assouvie et qu'il lui en fallait une autre.

« Toute nuance nouvelle que prend notre âme implique nécessairement une nuance qui s'efface. La sensation d'aujourd'hui se substitue à la sensation précédente. Un état de conscience ne peut naître en nous que par la mort de l'individu que nous étions hier. A chaque fois que nous renouvelons notre moi, c'est une part de nous que nous sacrifions, et nous pouvons nous écrier : *Qualis artifex pereo*, quel artiste je tue ! »

La difficulté de se composer un nouveau moi se compliquait pour Philippe du regret de détruire ce qu'il était aujourd'hui. « Auprès de la mer unisonante, je souffrais que ma vie fût une suite de sons sans harmonie. Pourquoi ne puis-je, comme l'Océan,

pousser la vague qui naît dans la voie de la vague qui meurt, et comme lui me donner la puissance et la paix. »

Ce problème, qui n'est autre que se trouver une loi, lui fut si agréable ce soir-là, et si doux aussi le vent généreux qui soufflait du large, qu'il se résolut d'aller, en mémoire de Petite Secousse, jusqu'au jardin d'Aigues-Mortes. La nuit d'octobre était chaude, ou plutôt son imagination échauffée; il se décida, étant un peu las d'attendre le matin en se couchant sur des touffes de fleurs violemment parfumées.

Dans son état de nerfs, ces arbres et toutes ces choses qu'il connaissait si bien firent se dresser devant lui, à tous instants, des apparences fantastiques, et Bérénice lui parla :

« Reconnais en moi le petite secousse par où chaque parcelle du monde témoigne l'effort secret de l'inconscient; où je ne suis pas, c'est la mort; j'accompagne partout la vie. C'est moi que tu aimais en toi, avant même que tu me connusses, quand tu refusais de te façonner aux conditions de l'existence parmi les barbares; c'est pour atteindre le but auquel je t'invitais que tu voulus être un homme libre. Je suis dans tous cette part qui est froissée par le milieu. Mon frisson douloureux agite ceux-là mêmes qui sont le plus insolents de bonheur, et, si tu observes avec clairvoyance, tu verras à t'attendrir sur eux; l'attitude provocatrice de celui-ci cache mal sa faiblesse, à laquelle il voudrait échapper; la sécheresse que cet autre pousse jusqu'à la dureté, n'est qu'impuissance à s'épanouir. Estime aussi les misérables;

parfois il est en eux de telles secousses que c'est pour avoir tenté trop haut qu'ils glissent bas. Personne ne peut agir que selon la force que je mets en lui. Je suis l'élément unique, car sous son apparence d'infinie variété, la nature est pauvre, et tant de mouvements qu'elle fait voir se réduisent à une petite secousse, propagée d'un passé illimité à un avenir illimité. Pour satisfaire ton besoin de simplification qui réclame de l'unité, comprends qu'il faut t'en tenir à prendre conscience de moi, de moi seule Petite Secousse qui anime indifféremment toutes ces formes mouvantes, qualifiées d'erreurs ou de vérités par nos jugements à courte vue. »

Votre *Jardin de Bérénice* est une œuvre magistrale, Maurice Barrès, et votre Philippe, aussi vaillamment armé pour livrer le combat de la vie, se taillera vite une place s'il existe en quelque lieu du monde, et sera l'homme de l'avenir !

GEORGE MONTIÈRE.

BATRACIEN MÉLOMANE

(Suite.)

Mais de tous les instruments le plus sonore, le plus flexible, le plus tendre, le plus joyeux ou terrible me parut celui que dame nature m'avait planté dans le gosier.

Ma voix, qui montait aux notes les plus élevées, descendait jusqu'aux plus graves et sans que j'y prisse de garde, elle pouvait acquérir certaine expression étrange, plus qu'humaine ; des vibrations de cristal tombant comme une pluie de lumière dans l'âme de ceux venus pour m'entendre, leur occasionnaient vertiges et frémissements. Tremblants, ils ne trouvaient pas la force de fuir si bien que je les pouvais traîner à mes trousses comme agnelets courant derrière la mère brebis.

Quelquefois, se faisant douce et pitoyable, ma voix se laissait aller aux mélodies naïves dans les chansons de gestes léguées par nos ancêtres au populaire. Souventes fois aussi, par effort de travail ou inspiration de nature, déplaçant les tons, j'introduisis des modulations nouvelles dans les chants de plus haute science destinés aux oreilles des personnes de lettres, honneur discrétion et dignité.

Les ignares et rustiques demeuraient bouche béante, tout cois. D'autres, plus fins et mieux façonnés pour l'impression, étaient agités et secoués par fièvre de délire; alors les larmes de couler à la façon des fontainettes sur roc tout comme s'ils eussent mené grand deuil. Mais moi-même plus que les autres, j'étais soumis, à cette sensibilité qui fait tressauter le cœur. Tout s'effaçait, je ne sentais plus le sol sous mes pieds et nulle incommodité de posture si bien qu'un malintentionné eût pu m'occire trahistrement sans que je m'en donnasse de garde. Souventes fois mes amis me voyant tremblant des membres, tout décomposé de visage, voulurent me faire cesser mon

chant ; mais, malgré eux et mon propre vouloir, il me fallait chanter jusqu'à ce que je cheusse défait et pâmé.

Quoique cet état pour lors fût déjà décrié, je devins ménestrel allant de province en province, de ville en ville, de château en château porter mon gai savoir et mes chansons. Aucuns me recevaient dignement, me donnant chaînes d'or, hanaps ciselés, précieux anneaux et me voulaient entretenir pour un long temps. Plusieurs aussi me chassèrent très vilainement et me vouèrent au feu de messire saint Antoine, disant qu'ils étaient saouls d'ouïr mes bourdes.

II

Ceci advint en l'an de grâce 1483 alors que notre bon Sire Louis le onzième passa de vie à trépas. Après une longue chevauchée dans les plaines de Champagne, certain jour comme le soleil allait disparaître, j'arrivai dans ce village dont vous êtes le maire, monsieur Jacques Debray.

Voyant une petite foule de vilains qui s'ébattaient très plaisamment, je m'arrêtai à les regarder.

Comme dans le *Jeu de Marion et Robin* je les vis s'asseoir sur la mousse emmi fleurettes pour manger fromages gras et pommes rouges. Ils jouèrent à se proposer des énigmes et se donner des gages. Le sort désigna un roi qui pour couronne se coiffa du chapel d'une gente bachelette. Chacun devait s'approcher de la Cour pour répondre au roi. Si la réponse n'était pas jugée bien séante et à point, il fallait payer qui un

bâton bien ouvragé au couteau, qui un surcot de bon drap, qui un hanap; aucuns devaient fournir à boire et à manger, morceaux de porc à la sauce d'ail et huile de noix, gras chapon ou autres victuailles. Les gentes donzelles payaient l'amende avec un baiser pris sur la bouche.

« Or ça, bonnes gens, dis-je allant vers eux, voudriez-vous pas danser un petit sur l'herbe douce à l'heure de cette fraîche vesprée? Je suis fin ménétrier; si quelqu'un sait mener la tresse, à l'ouïr mon rebec les jambes se mouveront toutes seules. »

Bientôt nos bons manants, jeunes ou vieux, furent en branle. Ils se trémoussaient, gigotaient, se déhanchant, sautant et tournant comme charretée de diables dans un bénitier.

Et moi je songeais en regardant le ciel rouge derrière les toits pointus des chaumières et les grosses tours du château; je songeais de telle sorte qu'oubliant danse, musique et vilains, je jetai mon rebec sur la mousse et commencai à chanter un de mes beaux lays d'amour avec les paroles qui venaient de me descendre dans la fantaisie.

Les danseurs s'étaient arrêtés tout net comme cloués au sol. Les petites fauvettes et divers menus oiselets qui caquetaient dans la haie prochaine, avaient interrompu leur ramage.

Cependant j'ouïs un murmure de voix. Les manants se rangeant de façon très hâtive, disaient : « Par Saint-Jehan, vecy monseigneur et madame ! » C'étaient le châtelain et la châtelaine.

« Pour Dieu, dit le chevalier, vecy ung gentil me-

nestrel, bon compagnon et de belle lignée. Il fera chière liesse et nous le festoierons moult honnestement. N'est-ce pas bien pensé, dame ?

Et le chevalier, digne et gracieux gentilhomme, s'avança pour m'accoller bien courtoisement tandis que la dame répondait d'une voix qui sonnait douce comme murmure de palombe.

« C'est sagement pensé et dignement parlé, chier Sire. Le gentil menestrel aura accointance chez nous comme il appartient à noble hoste et viendra gésir en nostre hostel si tel est le bon vouloir de mon seigneur »

Levant les yeux pour les remercier en bonne manière de si haute courtoisie, je regardai leurs visages. Celui du chevalier, quoique souriant de plaisante façon, me parut très âpre, et je fus un petit de temps avant d'y prendre accoutumance. Il avait, la chose pour lors était rare en nos contrées, teint obscur, cheveux et barbe d'un noir horrible comme s'il fut né au delà des mers, ès pays des Sarasins servants de Mahom. Ses sourcils buissonneux et foisonnants se rapprochaient en se courbant l'un vers l'autre comme béliers prêts à se testonner.

La dame me regarda d'un regard si doux que je le sens encore pénétrant ma poitrine d'une subtile flamme. Je baissai les paupières comme offensé par un rayon du soleil de midi et je demurai troublé et mal content.

C'est que je venais de me sentir frappé par le coup que la destinée m'avait réservé en cette minute. Le cœur me battit trop fort sous le pourpoint. Plus ne

m'était nécessaire de regarder la dame pour voir ses yeux, des yeux d'un bleu éclatant et pur comme celui des fleurs de lin qui sont semées dans nos champs.

Ne pouvant mettre hors de suspicion que j'étais épris à grand dommage pour mon âme et mon repos éternel, comme bien discret et bien sachant homme, je pourpensai me tirer hors de danger en refusant l'hospitalité des châtelains. Vain fut rendu ce bon propos ; il fallut suivre leur dessein, car ni par beau ni par laid, je ne pus d'eux obtenir congé de suivre ma route.

Messire Raoul, ainsi se nommait le chevalier, et madame Yolande, cette tant belle jeune femme qu'il avait de frais épousée, s'éprirent pour moi d'une singulière amitié et peu accoutumée. Le soir ils me menèrent banqueter avec grand honneur au château et coucher en une belle chambre. Le lendemain il convint suivre le chevalier en déduit de chasse, voler en rivière et forcer hérons avec gerfauts. Le temps ne nous durait guère, s'écoulant en plaisants devis et sages propos. Toujours fallait-il jouer du rebec ou chanter quelque rondeau et sirvente, car madame Yolande qui ne lassait oncques, gentement disait : « Beau ménestrel, volontiers ne me partirais-je d'aussi gente compagnie comme la vôtre ; vos vers sont aussi suaves que miel et votre voix plus douce que celle des anges du paradis. »

Adonc, pour abréger le discours, un matin, monseigneur Raoul me vint dire :

— Chier Jehan, bel ami, il me faut entreprendre un voyage pour besognes privées, mais je serai de retour

dans un petit de temps. Entretenez-vous donc céans en liesse et joyeuseté.

Je bénis le ciel qui m'ouvrait cette porte pour sortir du danger de naturelle concupiscence et tentation, si bien que je répondis :

— Partez donc, très loyal, digne et bien avisé seigneur; j'irai chanter plus loin.

— Ah! que nenni dà, il vous convient demeurer et donner patience à ma dame, car vos chants adoucissent l'amertume de mon partement.

Je fis comme il voulait. Aurais-je suspecté que le méchant préparât une bourde si bien affaîtée et que, sous couleur d'amitié et couverture de voyage pour besognes privées, il cèlât le très scélérat dessein entrepris pour cause de jalousie noire et fausse doutance?

Madame Yolande, grandement femme de bien et si sage en toute chose parfaitement en point, ne discontinuait de parler avec louanges de monseigneur Raoul, combien que il fût absent des yeux d'elle.

Je soutenais ses propos car, touché du dard amoureux fort avant, je ne l'osais cependant convoiter et requérir. Mais par force de continuation et fréquentation, tout en pourpensant contenir mon langage et voiler celui de mes yeux, chaque jour s'allumait et avivait le feu de mon âme. En elle je fichai tout mon amour.

Il ne serait pas léger à compter combien je fus assotté d'elle, si bien que travaillé pas fière et démesurée langueur, je sentais mon cœur brûler comme belle herbe jetée dedans le four. En prolongeant si rude souffrance je devenais homicide de moi-même.

Que vous dirai-je ? Un beau soir, comme son regard tombait sur moi plus que d'accoutumance parfait en douceur et beauté, je me laissai choir à ses genoux et prenant la rose qu'elle respirait je la priai qu'elle l'octroyât comme guerdon d'amour.

D'un coup son visage se fit tout rosé et se levant comme piquée de mauvais scorpion, elle dit :

— Oh ! pauvre ménestrel, puisse ton cœur s'amender et ta langue se contenir. Pour notre commune fortune il te faudra fuir de céans. Monseigneur Raoul en vengeance est bon maître et ouvrier. Ne me récitez propos d'amour ; vous aiguiseriez le couteau qui vous donnerait male mort. Partez donc, très loyal et bien parfait ami, partez et que Dieu vous sauve !

Ce disant elle s'enfuit, laissant la fleur sur la forme où elle s'asseyait. Je la regardai par derrière, contemplant, avec secrète convoitise que messer Satanas excitait en moi, ses longs cheveux frémissants comme ruisseaux d'or échappés de dessous le grand hennin à deux cornes, le long de ses épaules, et sa taille aussi souple que rameau de coudrier et de ses reins bien cambrés la chute très amoureuse.

Pour marcher sans empêchement elle avait relevé la longue queue de sa robe, l'attachant à un crochet d'ivoire. Elle traversa la salle et soulevant une lourde tapisserie, se retourna plusieurs fois bien vite et disparut.

Et je crus entendre un petit souffle bas comme soupir étouffé.

Seul dans la grande chambre jonchée de nattes et de fraîche verdure partout épandue, je repassais, tout

courroucé et bien marri, les rares perfections de celle qui tant me mettait hors de sens; son front blanc, uni, bien fenestré, ses yeux célestes longuement fendus dont le regard était rendu plus lointain et amoureux par des sourcils arqués, peints avec pinceau; les fossettes de ses joues rondelettes emmi rougeur légère, les mains flexibles aux ongles doucement rosés... Alors piteusement je maudis fortune qui ne m'avait octroyé la seule femme, par nature, idoine à rafraîchir cette chaleur peu supportable qu'amour allumait en moi. Fièremment travaillé par mélancolie je sentis chaudes et grosses larmes issant dehors de mes yeux pour couler le long des joues.

Je sortis à travers jardins et vergers et je chantais pour apaiser l'irritation de ma douleur. Les paroles qui au vif dépeignaient l'état de mon âme, me venaient d'elles-mêmes avec abondance. Je chantais tantôt de façon dolente et plaintive, à d'autres moments, enfiévré et mis en démente par rage et désespoir, je chantais avec rudes et adirés accents comme robin féru qui, la nuit, beurle au fond des bois...

Il me sembla alors dans mon rêve, si toutefois je rêvais, qu'ici j'interrompis le narrateur pour lui dire que son jargon mêlé d'archaïsmes devenait fastidieux.

Le sire Jehan de Trinquemar parut se fâcher. Il murmura :

— Par les tripes de Mahom ! que le feu de saint Anthoine arde le vieux ribaud ! puis s'adressant à moi :

— Est-ce que par hasard, mon langage n'est pas

plus intelligible que la prose de vos modernes *décadents*, fin de siècle ? Allons donc, que diable ! sachez-moi gré de ma bonne volonté ; je me rapproche autant que possible de votre français. Mes sentiments sont gothiques ; puis-je les habiller à votre guise ? Essayez donc de voir Charlemagne et ses preux en bonnet de coton ou avec des faux cols.

Me permettez-vous au moins de rapporter textuellement les paroles qui furent échangées pendant le quart d'heure précédant ma mort ?

III

Je crois bien qu'ayant fait un signe de muet acquiescement pour encourager Jehan, j'entendis celui-ci reprendre son discours.

— Vous avez dû concevoir de moi, monsieur, une opinion favorable. J'étais un jeune homme parfaitement honnête ; aussi, pris de remords, après le premier instant de révolte, voulus-je fuir. Quand j'allai pour dire à mon valet Aubert de seller les chevaux, je trouvai la place vide. Leste, avisé et surtout polisson, ce maudit maraud était à courir le guilledou au village. Franchement le dévergondage du drôle n'était-il pas une maladresse de la Providence ? Au moment où j'allais accomplir un acte de vertu elle m'enlevait les moyens matériels de l'exécuter.

A l'endroit où vous êtes, si vous pratiquiez des fouilles, vous trouveriez les substructions d'une chapelle qui déjà était en ruine lors de mon séjour chez les châtelains.

Des voûtes effondrées il ne restait plus que de maigres arceaux; entre les piliers la chute des pans de mur, agrandissant les baies primitives, ouvrait de grands trous irréguliers sur le fond de l'édifice encore assez bien conservé.

Sur cette carcasse architecturale le lierre collait ses feuilles sombres et luisantes; les chevrefeuilles vagabonds jetaient leurs guirlandes d'une travée à l'autre; les rosiers sauvages, montant le long des piliers comme des colonnettes supplémentaires, allaient fleurir à travers les enroulements capricieux et la végétation fantasque des chapiteaux sculptés.

J'aimais l'ombre et le silence de ces vieilles ruines où je venais chercher des inspirations.

C'est là qu'après avoir constaté la disparition d'Aubert, j'allai m'asseoir sur les marches de l'autel délabré. Façonné à l'improvisation, je sentis mes désirs et mes regrets se formuler en une ballade que j'attaquai immédiatement à plein gosier. N'ayez pas peur, je ne la chanterai pas. Vous trouveriez les paroles de mauvais goût et la musique monotone. Il y a ici une question de mode inutile à discuter.

Je puis cependant vous dire qu'aux premiers accès d'emportement rebelle succédait une résignation plaintivement douloureuse d'un effet irrésistible sur toute âme sensible et musicale.

Le refrain, qui en quatre vers condensait l'histoire de mes tourments, se terminait par une note d'une excessive douceur, d'une tristesse insondable, pleine de soupirs refoulés, d'espoirs déçus, de soumission offerte, chargée de tendresse, grosse d'amertumes.

C'était pour ainsi dire une note pleurée qui allait *rallentendo*, puis tombait dans l'ombre et le silence nocturnes comme une perle d'harmonie.

— Mon biau ménestrel, fit près de moi une voix hélas trop connue, mon biau ménestrel, que fais-tu céans? Que n'est tu jà sur ton parterment par ceste belle nuictée tant propice?

Madame Yolande, qu'attirait la langueur magique de ma mélodie, accourait comme le fer qu'aspire l'aimant; elle s'assit à mes côtés sur la pierre froide.

Je me levai en m'écriant avec violence.

— Pour Dieu, dame, ostez-vous car plus n'en puis-je souffrir. Méchante et mal avisée êtes-vous qui cuydez entasser très aigre et plus poignante douleur que n'en put oncques porter cueur léal d'amoureux. Pour néant n'eussé-je décelé ceste chaleur désordonnée, ce très violent amour qui m'arde les entrailles et qui seurement me doit conduire à mort car aucuns sont morts à plus petite occasion... Et me rapprochant d'elle, je continuai avec une intonation moins âpre:

— Mais, dame, c'est vous qui du profond de mon âme avez tiré le secret propos. C'est vous qui avez tant de fois empesché mon parterment et ores ne saurai-je plus me taire. Comme tendres ffeurettes qui se sèchent, ainsi se perd ma jeunesse contre ordonnance et inclinacion de nature. Par ceste tant belle et commune passion de musique nos-âmes sont entrelieés. Qui nous pourra forclorre de l'entière et léale amour qui les doit enlacer?

Tombant à ses genoux je lui pris les mains.

Elle voulut les retirer en disant :

— C'est mal parlé et sans vergoigne, messire Jehan, car vous trompez toute la fiance que j'avais fichée dedans vous.

Et moi la pressant plus fort en l'attirant vers moi, je murmurai :

— Oh! Yolande! Yolande! tu veux donc ma mort que à mon cas si pitoyable tu ne daignes avoir ne regart ne souci?

La sentant céder doucement à ma pression.

— Me damne Diex! Pour estre en ta grâce, oh dame douce! je baillerais ma part éternelle de son paradis!

Elle eut un beau mouvement de protestation.

— Prends pitié, mon Jehan, car ton déplaisir aigrement me poise, mais ne me requers d'amour, car point ne veuil briser mon entiereté... Nenni, oncques de mon corps ne feray-je péchié...

Et cependant de plus en plus elle se penchait vers moi. Tout à coup elle recula avec un mouvement d'épouvante.

— Qu'est cette ombre!

— Ung nuage pardevant la lune. M'amyé tant chière et si parfaite, point ne t'esbahir ne esmouvoir....

— Nenni dà que ce n'est point un nuage! tonna une voix furieuse.

Messire Raoul, bondissant de derrière un pilastre, apparut dans la porte de la chapelle que la lune éclairait en plein.

— Ha dea! double traistre! docteur ès paillardise et ribaudaille! tu t'es abusé grandement en ton cou-

raige, desléal et foi mentye qui cuydois villener ma dame ! Poinct ne te servira de crier mercy car je vais sur l'heure espandre tout ton sang.

Messire Raoul mit l'épée à la main.

Je vous avoue sans vergoigne, Monsieur, que je me sentis comme vous dites maintenant « dans mes petits souliers ».

Le témoignage de ma conscience, suprême ressource des faibles, me faisait complètemnt défaut.

Instinctivement j'avais porté la main à ma dague, puis espérant peut-être l'émouvoir par l'humilité de l'aveu, je dis à Raoul :

— Trop bien vous blasonnez mes armes, Monseigneur. Vous me cuydez châtier ; c'est justice ! La benoite Vierge me prenne en sa grâce et merci.

Mais l'enragé, encore plus furibond, marchait sur moi l'épée haute en criant :

— Holà, varlets, venez avec moi occire ce maistre en félonie et desléaulté.

— Ah ! diable ! pensai-je. Il s'agit d'un guet-apens. Plus de délicatesse alors.

Vous devez bien penser que je ne manquais pas d'un certain courage naturel. Sautant au bas de l'autel où j'avais d'abord cherché un refuge, je m'y adossai et la dague au poing, j'affrontai les assaillants. Deux hommes étaient accourus à la voix de messire Raoul.

— Grâce, monseigneur, grâce ! gémit Yolande en embrassant les genoux de son mari, ce qui me donna le temps de me mettre en défense.

Les varlets cherchaient à me frapper par derrière comme les bravi de l'école italienne, et le maître me

faisait face. Leurs trois lames luisaient sous la lune et me sifflaient près de la figure comme des vipères enragées.

Je faisais le moulinet avec ma courte lame tout en parant de la main gauche. Bien que j'eusse pris soin de m'envelopper le bras dans mon surcot, je reçus de profondes entailles.

Un des sicaires roula à mes pieds. Pendant que je retirais mon arme engagée dans les plis de son pourpoint, l'autre me frappa entre les épaules à la naissance du cou et je tombai agenouillé.

— Hez ! hez ! cria messire Raoul, mécréant chétif et trop outrecuidé chien ! tu as fais péchié en ton malintentionné vouloir. Adonc meurs de male mort et meurs damné !

Il me plongea son épée dans la poitrine.

Trouvant la force de me soulever je répondis :

— Point encore, fils de Satanas ! et je le frappai si adroitement au-dessous du sein gauche qu'il tomba raide mort le cœur traversé par ma lame.

Le seul de nous quatre qui fût valide, le domestique m'assaillant par derrière, s'enfuit à grandes enjambées.

Je fis quelques mouvements afin de me relever, mais je perdais tout mon sang ; à chaque essai de respiration une insupportable souffrance traversait ma poitrine soulevée. Je me laissai tomber tout de mon long en retenant mon souffle.

Rassemblant mes idées éparses je voulus les concentrer sur la mort que je sentais imminente. Un grand frisson me secoua ; j'avais peur, j'avais froid,

je voyais noir. Je fis un effort pour baiser la poignée de ma dague formant le signe de la croix. Un rapide élan de ma volonté expirante porta au Dieu juste et miséricordieux les dernières pulsations de mon cœur.

— Diex aïdez ma repentance! pardonnez mon crime! Benoitte mère du Seigneur Christ, prenez en grâce la pauvre âme du pécheur!...

Mes oreilles bourdonnèrent, mon cerveau tournoya dans le vide et je mourus.

IV

Monsieur, il faut être mort au moins une fois pour se rendre compte de l'effet que cela produit sur l'organisation. La brusque séparation des deux principes ne m'a pas semblé aussi nette et rapide que nous la présentent les théories. Quoique mon cœur eût cessé de battre, je vis longtemps la chapelle éclairée par la lune, le cadavre de Raoul, celui du valet. Une chouette houloulait dans le lierre.

Puis apparurent des formes lumineuses au milieu desquelles il me semblait voltiger. Je revis d'une manière plus vague la chapelle, les cadavres; j'entendis encore la chouette... impressions fugitives pâlisant à mesure que les formes lumineuses, aériennes, indescriptibles en mots humains, prenaient de la consistance.

J'entrevis madame Yolande qui venait nous regarder, poussait un grand cri, et fuyait vers le château.

.....
Et puis le soleil brillait, des domestiques nous

emportèrent; un médecin nous posa la main sur le cœur, nous retourna en tous sens et prononça : « Morts, morts. »

Je m'étais probablement rapproché, car j'examinai avec curiosité mon corps étendu dans une grande mare de sang, mes yeux fermés, ma bouche entr'ouverte, mes membres raidis. Le souffle vital avait certainement abandonné cette masse de chair et j'éprouvai quelque surprise à me sentir moi-même accroupi près d'elle, la regardant comme un cadavre étranger.

Peu à peu il me sembla que ma substance se dissolvait et s'éparpillait comme les lambeaux d'une guenille. Le sentiment du temps et de l'espace s'effaça. C'est alors que, dans le sens par vous donné à ce mot, *je mourus tout à fait*.

.....

— Ha deà ! quelle orde beste ! s'écria Yolande avec un geste d'épouvante. Elle commanda au page d'aller chercher un vireton pour transpercer l'immonde crapaud qui se traînait sur le sol de la cour devant les fenêtres du donjon.

Je fus quelque temps avant de me remettre en situation et de comprendre que j'étais moi-même l'horrible bête, l'objet des répulsions de Yolande.

Vous êtes assez bon catholique pour croire au purgatoire, monsieur. Sachez donc que j'étais une âme du purgatoire. Je puis vous affirmer que ce mot s'applique à un état, une manière d'être, et non à un lieu.

Ne vous représentez pas un espace circonscrit et limité, à la façon dantesque, où les pécheurs repen-

tants mais non purifiés, sont parqués comme des troupeaux de moutons. Une juste aggravation de peine me condamnait à expier mon crime à l'endroit même où je l'avais commis.

Je ne m'aperçus pas tout d'abord de ma métamorphose; ce fut comme au sortir de ce que vous appelez un état comateux que j'entendis la dame et vis le regard de colère et de dégoût qu'elle m'adressait. Désigné aux coups du page j'obéis à un instinct de conservation en me réfugiant derrière les blocs accumulés dans la cour. Je n'avais que quelques pas à faire pour y arriver. Aussi fus-je étonné de marcher si lentement et de me sentir le nez près de terre. Les fourmis, insectes et brins d'herbe que je foulais aux pieds sans les apercevoir, prirent des proportions monstrueuses tandis que les moindres broussailles devenaient des peupliers et des chênes dont mon regard n'atteignait pas la cime. Enfin mon corps était d'une exigüité étrange. Il fallut bien le reconnaître lorsque je me cachai tout entier dans un trou où j'eusse à peine mis le poing. Soulevant ma toque ou dérangeant mon chapel, je me passais volontiers la main dans les cheveux que je portais longs, souples et abondants. Mon corps se rappelant ses anciennes habitudes, à peine fus-je à l'abri de ma petite caverne que je voulus faire le même geste. Plus de toque à soulever, plus de cheveux à caresser. Un contact froid, visqueux qui me fit frissonner d'horreur! Abaisant le bras je regardai ma main. C'était une patte... et quelle patte! Il faut vous dire que les reptiles m'inspirèrent une répulsion indicible. Près de mon trou

était une flaque où je pus contempler mon image. La justice du ciel avait fait de moi le plus monstrueusement hideux et repoussant des crapauds. Je ne vis personne devant moi. Pas de ces diables à longue queue qui, sur les sculptures de nos églises, viennent disputer l'âme du défunt aux bons anges.

R. DE MARICOURT.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

LES CORNES DU FAUNE, par Ernest Raynaud.

Après *Le Signe et Chairs Profanes*, M. Ernest Raynaud donne, recueil très préférable à ceux-là, *Les Cornes du Faune*. L'éditeur est la *Bibliothèque artistique et littéraire* de la *Plume*, l'amusante feuille que dirige L. Léon Deschamps; format, couverture, papier, impression, tout est délicieux, absolument. Les sonnets aussi, — car ce livre est composé de sonnets exclusivement — sont délicieux. *Paysages*..... sont des bois aussi peu vierges que possible, des parcs tranquilles, qu'ont délaissés les falbalas, des avenues au bout desquelles grisaille quelque grande maison du siècle dernier, des charmilles où s'ennuie un Faune sur son socle moussu... *Pastels*... j'aime moins, car malgré moi je me souviens de ces toiles classiquement éthérisantes, dont l'on applique la photographie sur une planchette pour l'enluminer, et la vendre ensuite rue de Rivoli... *Les Cornes du Faune*, philosophique; *Intermède*, coppélien; *Deuils et Joies*, amoureux. Je note ce sonnet, évolutionniste à coup sûr, réincarnationniste peut-être :

Tout l'Acquis du Passé s'enfuit, du refus
De livrer à chacun ses propres Origines,
Mais quelque chose en luit parfois ; tels de confus
Eclairs d'argent sous les frissons d'eau de piscines.

Comme les Fleurs, pourtant grêles, des Capucines
 Se font jour au cœur des treillis les plus touffus,
 Je cherche — jusqu'où vont se perdre mes Racines —
 A pénétrer les mille Avatars que je fus.

J'ai déjà déterré, chez moi, bien des Dorures
 Décelant de quels rois ce furent les Parures.
 Et comme un enfant simple égrène un chapelet,

Le cœur plein de silence et le front vers les Dômes
 De la ville sur qui neige un Soir violet,
 Je m'étudie à dénombrer tous mes fantômes.

PETITS FRANÇAIS, par *Eugène Morel* (chez Albert Savine).

Depuis leur naissance jusqu'à leurs parades à l'Association des Etudiants, à travers l'Enfance, le Lycée, la Première Communion, l'Éveil de la Puberté, la vie de Potaches, le Baccalauréat, la Faculté de Droit, Eugène Morel traîne par la main deux individus qui sont les deux types essentiels de la génération qui compte aujourd'hui de vingt à vingt-cinq ans. Types adverses, partant complémentaires : l'un petit, maigre, brun, blême, maladif, inquiet, morose ; l'autre grand, gras, blond, rougeaud, sain, placide, jovial ; — l'un intelligent, fin, lettré, artiste, analyste, chercheur ; l'autre rudimentaire, obtus, ignorant, vulgaire, superficiel, insouciant ; — tous deux paresseux et d'ailleurs impuissants, blasés avant de savoir, sceptiques avant d'apprendre, médiocres : — décadents. Pour appliquer la Théorie des Tempéraments de Gary de Lacroze, le premier est un NB, le second un SL. La névropathie de l'NB est étudiée avec une compétence incontestable, un soin méticuleux, une exactitude saisissante : un Occultiste n'eût pas mieux traité cette question de psychisme.

Au reste, de même que tant d'autres des jeunes écrivains contemporains, Eugène Morel est un occultiste inconscient. Cela transparait non seulement par la perfection de cette étude d'une maladie astrale, mais encore par le coup d'intuition qui a déterminé l'auteur à opposer ses deux héros conformément à une théorie physiognomonique, certes ignorée de lui comme elle l'est de

tous ceux qui se sont gavés des enseignements du clergé matérialiste, et jusque par la dissection du livre en sept tronçons, dont deux, le quatrième, *Potaches*, et le cinquième, *l'Université*, ont été disjoints sans nécessité visible.

Puis, qu'on lise cette conclusion de la préface : —
 « Tant qu'il y aura plus à savoir, plus à faire, plus à
 « aimer! une proie, quelle qu'elle soit, à notre activité!
 « terres ou lois à découvrir, des femmes à chérir, et des
 « enfants! de l'art enfin pour jouir et des métiers pour
 « agir... tant que, le monde étant mauvais, il ya lieu de
 « le rendre meilleur... celui qui trouve la vie mauvaise
 « est un serin. » Et l'œuvre partout vibre de cette foi
 consciente et de cette énergie fière. Vaillante réaction
 contre le piteux j'menfichisme qui règne. Eugène Morel
 combat la même bataille que les Occultistes. Aussi ne
 peut-on que sourire lorsqu'on le voit, en un autre
 passage de ladite préface, englober dans son mépris les
 décadents, les bureaucrates (j'en omets) et les... Occul-
 tistes. C'est là du reste une erreur à laquelle nous ont
 habitués les journalistes, mais les décadents et les bureau-
 crates seront-ils contents ?

Aux points de vue pédagogique et sociologique, le volume est très documenté, très pensé, très moderne. Il y aurait sur cet aspect de *Petits Français* bien des pages à écrire. dont je ne saurais, à mon grand regret, disposer ici. Je dirai seulement que tout cela est du plus logique et pratique Socialisme. En matière littéraire enfin, on pourrait reprocher à l'auteur que l'antépénultième partie, *l'Université*, n'est qu'un pamphlet contre certaines personnalités qui peut-être ne sont guère dignes d'un tel honneur; pamphlet qui, de plus, ressemble un peu à une vendetta de potache exaspéré de pensums et de retenues. Il paraît trop, aussi, que le livre est composé de morceaux écrits à des dates très espacées et par conséquent sous des impressions très diverses. Quant au style, on lui retrouve la même saveur amère que dans *l'Ignorance acquise*, mais il est autrement personnel que dans ce premier livre d'Eugène Morel.

AUGUSTIN CHABOSEAU.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

CONFÉRENCES

Les conférences du Groupe obtiennent toujours un très grand succès.

Le 6 mars, M. Desmarest, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, a inauguré les conférences contradictoires par une charmante causerie sur l'*Emancipation de la Femme*. M. et M^{me} de Rochefort, M. le Capitaine P. et plusieurs autres personnes présentes ont pris la parole à la suite du conférencier. Très grand succès pour tous.

EXPÉRIENCES

Des expériences pratiques sur la *communication psychique à grande distance* sont poursuivies en ce moment. Les résultats sont fort curieux et seront communiqués à nos lecteurs prochainement.

Les expériences de *Louis Lucas* vont être aussi reprises et développées.

BRANCHES

Les *Indépendants Lyonnais*, fondés le 21 septembre 1890 par MM. A. Bouvier, G. Bouchet et L. Fayard, comptent à ce jour quarante membres titulaires ayant versé leurs cotisations. Dix membres poursuivent les recherches en groupe fermé. Trois membres font régulièrement des conférences. Plusieurs autres font des recherches particulières dont ils font part, à mesure des résultats, au Groupe.

* *

Une nouvelle branche du Groupe est en formation dans le département de la Haute-Marne.

* *

La Branche KUMRIS de Bruxelles nous envoie au dernier moment les résultats brillants de ses efforts. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

QUARTIER GÉNÉRAL

Des réunions hebdomadaires entre les membres du Groupe susceptibles de faire des conférences vont être organisées à partir du 15 mars.

Signalons aussi la création des *conférences bibliographiques* dans lesquelles on analysera les derniers livres parus, intéressant nos doctrines.

MAGIE PRATIQUE

Dans le journal catholique *le Monde*, M. OSCAR HAVARD a publié une étude intitulée « les Sorciers Fin de siècle », de laquelle nous extrayons l'anecdote suivante, relative à un fait de Magie pratique.

« Un jour, où je me trouvais placé tout près d'un lieutenant de vaisseau qui paraissait prêter un médiocre intérêt aux sortilèges d'un nécromant, je demandai à mon voisin ce qu'il pensait de ces jongleries :

« — Peuh! me répondit-il avec une moue de dédain, j'ai vu mieux que cela. Evoquer les morts et les faire parler, quelle niaiserie! Les prestidigitateurs modernes sont si astucieux qu'on peut toujours mettre en doute la réalité des phénomènes qu'ils provoquent.

« — Voudriez-vous donc, répliquai-je en riant, que nos magiciens évoquassent des personnes vivantes?

« — Mais certainement, me répondit avec gravité l'officier de marine. Dans ces expériences au moins, la preuve est possible; mais avec des morts, où est la garantie?

« La conversation s'engagea. Mon interlocuteur m'apprit alors qu'il avait récemment, dans une maison amie, exprimé de sérieux doutes sur le pouvoir des néo-magiciens, et défié les enchanteurs modernes de le convaincre. Au moment où je venais de prendre congé de mon hôte, ajoute l'officier, je fus abordé dans la rue par un étranger qui me dit à brûle-pourpoint : « J'ai tout à l'heure entendu vos objections : voulez-vous me permettre de vous opposer, non une réfutation verbale, mais une expérience? Je ne vous demande qu'une chose, abandon-

nez-vous complètement pendant trois ou quatre heures et laissez-moi faire. — Je suis tout à vous! » répliquai-je d'un air décidé. Aussitôt, l'inconnu héla sa voiture et nous nous installâmes tous les deux dans le véhicule.

« Ma montre accusait cinq heures, et nous étions en été : c'est vous dire que ce mage n'avait pas même cru devoir appeler à son secours les ténèbres de la nuit. Les stores du landau furent soigneusement baissés ; je ne pus donc me rendre compte de l'itinéraire que suivit le cocher. Sa voiture décrivit d'innombrables détours. Après deux heures de trajet, on fit halte ; la portière fut ouverte et je me trouvai avec mon compagnon en pleine campagne, devant la grille d'un château. Nous nous acheminâmes vers le pavillon central : mon conducteur me fit pénétrer dans une chambre, sommairement meublée. Le crépuscule commençait à estomper les objets ; une demi-obscurité régnait dans la pièce. Après m'avoir avancé un fauteuil qui faisait face à un canapé, le thaumaturge m'invita à fixer fortement ma pensée sur une personne que je désirais voir, puis il passa dans la chambre voisine, me laissant livré à mes réflexions.

« Je me conformai à la consigne. Lors de mon dernier voyage à Londres, j'avais été reçu dans le salon de la duchesse de N... Bien certain que l'illustre lady n'habitait en ce moment ni Paris ni même la France, je résolus de la choisir pour l'expérience décisive qui allait commencer. Pendant quarante-cinq minutes, aucun phénomène n'attira mon attention, mais, au bout d'une heure, voici qu'une sorte de vapeur bleue plana au-dessus du canapé. D'abord insaisissable, le nuage se matérialisa peu à peu, puis je distinguai la physionomie d'une femme de haut rang en toilette de soirée. Je m'approchai pour mieux discerner les traits ; il ne pouvait y avoir de doute, j'avais bien là devant moi la duchesse de N... endormie. L'idée me vint tout d'abord de la réveiller. Mais je n'osais pousser la hardiesse jusque-là. Il fallait pourtant que j'emportasse avec moi un témoignage palpable de cette fantastique apparition. Lady N... avait à l'annulaire de sa main gauche une turquoise du plus grand prix. Ma foi, je n'y tins plus, je m'emparai de la bague et je la mis

dans ma poche. Quelques minutes après, l'apparition se dissipait et le mage me ramenait chez moi.

« Trois semaines plus tard, la duchesse de N... venait à Paris pour de là se rendre à Biarritz et je m'empressai d'aller lui porter mes hommages. Au cours de la conversation, je crus devoir demander à la duchesse si, dans ces derniers temps, un accident particulier n'avait pas traversé sa vie. — « Mon Dieu, répliqua lady N..., je me souviens seulement qu'un certain soir je recevais à mon *five o'clock* de nombreux visiteurs, quand je fus prise d'un si invincible besoin de dormir qu'il me fut nécessaire de me réfugier dans une pièce voisine pour me reposer. Au bout de vingt minutes, je me réveillai ; ma migraine était passée, mais quel ne fut point mon étonnement quand je m'aperçus que je n'avais plus ma bague. Mes serviteurs eurent beau explorer la chambre dans tous les sens, la turquoise ne fut pas retrouvée... — Eh bien ! la voici, madame, fis-je en remettant à lady N... la gemme qu'elle croyait perdue... »

« Voilà mon histoire : maintenant, qu'en pensez-vous ? »

NOUVELLES DIVERSES

SOCIÉTÉ DU PROGRÈS SOCIAL

Voilà un an à peine qu'a été fondée cette « Société Internationale de Correspondance et d'Etudes Socialistes », et déjà le nombre des membres est respectable. Il est vrai, la ligne de conduite adoptée est très droite, très large et très nette ; la déclaration statutaire débute ainsi :

« A cette heure où les meilleurs se stérilisent par les excommunications dont ils s'accablent, nous avons jeté les bases d'une association qui deviendra, nous l'espérons, une école de tolérance et de respect mutuel, et où chacun conservera le droit de penser librement et d'agir selon ses convictions.

« La *Société du Progrès Social* a pour but : 1° de constituer à Paris un centre international de correspondance socialiste, sans autre préoccupation que de donner aux capacités et aux bonnes volontés isolées un moyen de communication et de propagande ; 2° de créer à Paris un foyer central de libre et expansive élaboration commune.

« En dirigeant exclusivement l'attention désintéressée de ses membres sur les questions sociales, la Société croit servir les intérêts de la démocratie socialiste, travailler efficacement à la grande cause de régénération morale et de transformation sociale qui passionne les meilleurs de ce temps. »

Phénomène presque sans précédent, de telles promesses sont réalisées à la lettre. Les conférences, libres, gratuites et contradictoires, qui ont lieu tous les vendredis à partir de huit heures et demie du soir, en un local offert, 8, rue des Martyrs, par la *Revue Socialiste*, sont faites dans un esprit presque modéré. On ne trouve point là traces de sectarisme. Les nébulosités du *Néo-Panthéisme* de M. Marc Amanieux, poète limousin, y sont écoutées avec non moins d'urbanité que les sèches dissertations matérialistes de M. Lesigne sur le *Véritable Jésus-Christ* et *l'Univers sans Dieu*.

A signaler parmi les sujets traités le plus récemment et avec le plus de talent : *Idéal et Science, le Socialisme et la Morale, Economistes et Interventionistes*, par Eugène Fournière ; *La Conception de l'Honneur dans la Bourgeoisie, l'Art social, l'Éducation*, par Robert Bernier ; *la Femme et l'Enfant dans l'Industrie*, par M^{me} Aline Vallette ; *la Réforme de la Magistrature*, par Adrien Veber, président de la Société ; *la Dépopulation*, par Raiga. Sont inscrits pour des lectures ultérieures : Adolphe Tabarant, Henry Fèvre, Jean Lombard, Hippolyte Buffenoir.

Robert Bernier, secrétaire-bibliothécaire (35, rue du Département) donne chaque mois dans la *Revue Socialiste* des comptes rendus détaillés de ces causeries.

Une bibliothèque très complète, et qui s'accroît continuellement, est mise à la disposition des adhérents : bibliothèque de philosophie, sociologie, science et littérature.

Des brochures seront publiées par le *Progrès Social*, périodiquement, à partir d'une date très prochaine.

A. C.

LES R.-P. JÉSUITES

Les R.-P. Jésuites nous avaient habitués à beaucoup de surprises; mais, jusqu'ici, on pouvait rarement les accuser d'ignorance.

Nous savons de source certaine qu'il y a un an environ le Pape a donné l'ordre aux révérents d'étudier les Sciences occultes et de lui faire un rapport à ce sujet.

Depuis cette époque les études se poursuivent avec calme et opiniâtreté. Mais notre mouvement est trop accentué pour pouvoir être escamoté. Aussi est-on forcé de le combattre.

A Saint-Merri, le R. P. Le Moigne a entrepris une série de conférences sur *le Miracle et la Science*. Nous sommes toujours tout prêts à reconnaître la valeur intellectuelle, quel que soit son mode de manifestation. Mais, pour le cas présent, ce n'est pas le cas.

On ne peut se faire une idée des erreurs d'astronomie, des théories peut-être théologiques, mais peu scientifiques que le Révérent soutient pour expliquer les « miracles » y compris celui de Josué. Ralentissement de la Terre, réfraction des nuages chargés de pluie, etc. Il doit y avoir dans « l'Ordre » des professeurs de physique pour les classes primaires. Nous conseillons au R. P. Le Moigne de leur demander quelques livres avant de poursuivre sa série de « victoires » sur la science. .

LA GNOSE

Pour renouer la chaîne traditionnelle et favoriser le groupement de l'assemblée gnostique-albigeoise, M. Doinel, évêque gnostique, notre collaborateur, prendra désormais le titre distinctif de MONTSÉGUR, avec l'assentiment du propriétaire actuel de ce Thabor pyrénéen, M. Julien Dumas (1).

T JULES, évêque de Montségur.

(1) Le dernier évêque albigeois, B. d'En-Marti, a été brûlé avec ses 205 compagnons sur la montagne de Montségur (1243).

AVIS AUX HYPNOTISEURS

Dans sa réunion du 2 mars la conférence des avocats a discuté la question suivante :

L'individu, non médecin, qui se livre sur un tiers à des expériences hypnotiques, peut-il être poursuivi pour exercice illégal de la médecine ?

Après une longue discussion et l'exposé de M^e Mathiot, secrétaire de la conférence, L'AFFIRMATIVE A ÉTÉ ADOPTÉE A UNE GRANDE MAJORITÉ.

LA S. T.

Nous avons décidé de consacrer à la Société Théosophique une étude dans l'appendice du *Traité de Science Occulte*. Mais après la révélation du *Sun*, après les constatations d'Augustin Chaboseau, après surtout l'agonie de ce mouvement en France, la leçon donnée dans l'*Histoire de la S. T.* à ces Orientaux d'opéra-comique nous semble suffisante. On ne répond plus aux morts et il serait peu louable d'accoler des noms aussi inconnus que ceux-là aux encouragements à nous donnés par des hommes éminents et sérieux.

*
**

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le *Bulletin Maçonnique* de notre ami O. Wirth.

P.

REVUE DE LA PRESSE PÉRIODIQUE

A. — France

OCCULTISME

Voile d'Isis (11, 18, 25 février 1891). — Cette publication, qui a doublé de format, devient très intéressante ; elle rend compte des séances d'études pratiques poursuivies au Groupe. Dans ses trois derniers numéros signalons les Origines ésotériques de la Réforme et sur-

tout l'Affaire de la S. T. par Papus, la Morale du Bouddhisme de Léon de Rosny analysée par G. Vitoux, et le curieux article de Francis Pérot sur les Pions, tribu du Bourbonnais demeurée à l'état sauvage. Le *Voile d'Isis* a commencé la publication des Lois de la Série d'après le Roman Alchimique de L. Lucas et des Vers Dorés de Pythagore par Fabre d'Olivet.

Union occulte française, de Lyon (15 février 1891). — Reproduit plusieurs articles de *l'Initiation*. Bonne étude de L. Fadray sur la médecine occulte dans l'Antiquité et dans les Temps modernes.

L'Etoile (mars 1891). — Excellent article de M. Jhouney sur la Philosophie occulte et la science moderne. Cet article mérite une analyse que nous ferons dans le prochain numéro. Une pensée d'Anna Kingsford placée en tête du numéro vient montrer combien M. Ad. Franck a raison de protester contre la tendance à faire de la Science occulte l'origine et le but de toutes les sciences.

Philosophie générale des Etudiants Swedenborgiens libres (février 1891). — A. Allar continue son étude : Esprit et Matière. Lecocq analyse le dernier ouvrage du Dr P. Gibier. Nous recommandons à nos lecteurs cette revue qui va paraître plus souvent.

Revue des Sciences Psychologiques illustrée (février 1891). — Suite de Pour et contre de A. Goupil, très bonne étude sur les questions magnétiques. L. Moutin commence un cours de magnétisme pratique. Communications intéressantes de Horace Pelletier et de A. Goupil.

Religion universelle, de Nantes (janvier et février 1891). — Ch. Fauvety analyse *Après la mort*, de Léon Denis. Signalons : l'Œuvre difficile et nécessaire, par P. Verdad; le Doute, par J. Bearson, étude sur Alber Jhouney et ses dernières conférences, et un très bon travail que commence Fabre des Essarts sur les Hiérophantes.

Anti-Egoïste, de Nantes (février 1891). — Bonne étude du Dr Hubert Boens sur la doctrine de Pasteur. Signalons un article admirable intitulé : Aux hommes de

bonne volonté. Une indiscretion nous permet de l'attribuer à Amaravella. — Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs cette revue fort bien faite qu'on reçoit sur simple demande d'admission à la Société d'Altruisme.

SPIRITISME

Moniteur spirite et magnétique, de Bruxelles (février 1891). — Article de J. Bouvéry sur les dangers que font courir au magnétisme les savants officiels. Résumé de la conférence faite par notre ami C. Chaigneau le 6 janvier à la Société de Spiritisme scientifique.

Revue Spirite (février 1892). — Les Guérisseurs, les Obsédés, par P. G. Leymarie à propos du Saloudalou et du testament de M^{me} Brochard. Réponse de Papus au commandant Dufilhol qui réplique dans le même numéro. Les Esprits tapageurs à Viry-Nouveau. J. Marcus de Vèze continue ses études sur l'Intolérance religieuse à travers les siècles. Analyse du livre de Léon Denis : *Après la mort*.

Lumière (février 1891). — M^{me} Lucie Grange traite la duchesse de Pomar de plagiaire à propos d'inspirations qu'elle a communiquées à la duchesse. P. F. Courtépée parle dans un très bon article des questions sociales résolues à propos du Congrès social spiritualiste que prépare l'*Etoile*, d'Avignon.

Spiritisme (février 1891). — Compte rendu des conférences faites à Lyon par Chevallier et à Paris par C. Chaigneau. Analyse d'*Après la Mort* de Léon Denis.

(Mars 91.) — Suite de l'étude de M. Gabriel Delanne sur l'Occultisme et le Spiritisme.

Il aborde cette fois l'étude des élémentals et des élémentaires. La question lui est imparfaitement connue. La conférence de M. Metzger n'a pas été réfutée pour la bonne raison qu'elle n'en valait pas la peine. Quand l'auteur voudra voir des *élémentals* en travail chez l'homme, il lui suffira de prendre un microscope. Dans notre

étude sur « la Kabbale » de M. Franck nous avons assez longuement parlé de cette question.

Les appels fréquents à la polémique faits par la *Presse Spirite* resteront toujours, espérons-le, sans réponse de la part de l'*Initiation*. Le public scientifique est le seul juge capable de se prononcer comme il l'entendra.

Revue Spirite (mars 1891). — Numéro intéressant. Quelques attaques aux « alliances dangereuses » par M. POTHENOT, une rectification de M. DUFILHOL au sujet de notre vénéré philosophe Ch. Fauvety et la traduction d'une brochure du D^r CARL DU PREL, UN OCCULTISTE allemand. (Et les alliances dangereuses ?) Puis l'article de C. CHAIGNEAU paru dans le dernier numéro de notre revue et une intéressante traduction sur la Lecture de la pensée chez les Chinois. Le numéro d'avril de l'*Initiation* contiendra une étude fort curieuse sur des expériences de même ordre faites en France le mois dernier.

P. (1).

MAGNÉTISME

Journal du Magnétisme (10 février 1891). — Le magnétisme chez les Anciens par H. Durville. Suite des études du docteur Carlo Maggiorani. Influence du magnétisme minéral sur la vie animale. Nous recommandons ce journal à tous nos lecteurs.

Chaîne Magnétique (15 février 1891). — L'affaire Gouffé. Application du magnétisme à la stratégie et à la tactique militaires. Le Somnambulisme lucide et les grands hommes, intéressantes communications de H. Pelletier. Nouvelles discussions à propos du volume du Congrès magnétique.

SOCIALISME

Revue socialiste (février 1891). — G. Rouanet étudie dans un très bon article les conditions du travail dans les pays étrangers. P. Bertrand continue son intéressante étude sur la crise révolutionnaire en Russie. Signalons aussi Le Droit à l'existence de Benoît Malon. Il serait à

(1) Ces deux dernières analyses sont de Papus. Elles ont été faites après l'étude de M. Dorado, étude qui reprend à partir d'ici.

souhaiter que les rédacteurs de cette revue connussent l'occultisme, surtout dans ses applications aux questions sociales.

Devoir (janvier et février 1891). — Suite des remarquables études sur les Facultés de l'être humain, extraites des œuvres posthumes de J.-B. André Godin. Signalons les Ecoles mixtes, Assistance et Assurance, par J. Pascaly. Question de la paix et surtout le Mouvement féminin.

Rénovation (décembre et janvier 1891). — Articles de H. Destrem et E. Barat. H. Destrem annonce son ouvrage intitulé *Des moyens généraux de détruire le mal et d'organiser le bien dans l'humanité*, qu'il va publier et l'analyse brièvement. Cette revue mériterait un plus grand développement.

DIVERS

Alliance scientifique (février 1891). — Discours de H. Duclaud à l'ouverture de la séance générale de la Société d'ethnographie.

B. — Etranger

Verdade e Luz. — Soutient et propage au Brésil le spiritisme.

Lux (de Rome) (décembre 1890 et janvier 1891). — Les études sur Home continuent dans ces deux numéros de *Lux* ainsi que l'analyse d'*Esoteric Buddhism* de Sinnett par A. Pioda. Deux articles, les Causes de l'oubli de notre existence spirite et le Zoomagnétisme, sont traduits de la *Revue spirite* et de la *Revue des sciences psychologiques illustrée*.

Het Roze kruis, d'Amsterdam. — Analyse du *Traité élémentaire de science occulte* de Papus, traduction de A. Brûler de Lermina et d'articles de G. Montière, de Rouxel.

La Psiche, de Rome (décembre 1890). — A signaler un bon article sur le Progrès humain. La *Psiche* change son titre en celui de la *Sfinge*.

Revista Espiritista de la Habana (janvier 1891). — Article fort bien fait sur le Spiritisme en 1890. On y trouve une curieuse liste des spirites illustres parmi lesquels nous relevons les noms de V. Hugo, Castelar, Russell Wallace, Mazzini, Pasteur, Humphry Davy, Garibaldi, Abraham Lincoln, Bulwer Lytton, Fr. Guizot, Thackeray, Tennyson, la reine Victoria, la prince Metternich, le prince impérial Nicolas de Leuchtemberg, Trolloppe, Sardou, etc. Cette revue travaille avec succès à la fédération des groupes spirites des pays de langue espagnole.

La Ilustracion Espirita. — Revue bien faite qui propage les idées spirites au Mexique et qui rend compte des résultats obtenus dans les expériences des divers groupes spirites.

Revista de Estudios Psicologicos, de Barcelone (janvier et février 1890). — Compte rendu des cérémonies qui ont eu lieu et des discours qui ont été prononcés à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Fernandez Colavida, le propagateur du spiritisme en Espagne. Le vicomte de Torres-Solanot traite dans un très bon article du caractère moral du Spiritisme. Cette revue est une des mieux faites de toute la presse spirite et aussi des mieux informées : nous la recommandons vivement à nos lecteurs sachant l'espagnol.

The Theosophist, de Madras (janvier et février 1891). — Suite du compte rendu du Congrès spiritualiste de Paris. Signalons : l'Évolution mentale chez les animaux par E.-H. Fawcett. Théisme Hindou, Kamaloka, Devachan et Nivarnâ par J.-A. Anderson. — M. et M^{me} Le Plongeon relatent dans un article très intéressant les explorations qu'ils ont faites dans le Yucatan où ils ont trouvé des traces des civilisations égyptienne, chinoise, japonaise et hindoue.

ALEJANDRO DORADO R.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Quartier général :

29, Rue de Trévis, 29, PARIS

COURS ET CONFÉRENCES PERMANENTS

SUR LA KABBALÉ, LA THÉOSOPHIE, LES SCIENCES OCCULTES

EXPÉRIENCES

d'Hypnotisme, de Spiritisme, de Magie par groupes fermés

(21 GROUPES D'ÉTUDES THÉORIQUES ET PRATIQUES)

Librairie. — Salle de Conférences. — Salle de Cours. — Bibliothèque d'Occultisme. — Bulletin hebdomadaire : *Le Voile d'Isis*, résumant les travaux du groupe pour les membres de province et de l'Étranger.

Tout abonné de l'INITIATION ou du VOILE D'ISIS reçoit sa carte de membre du groupe sur sa demande.

PLUS DE 350 ADHÉRENTS

*Nombreuses Sociétés adhérentes, affiliées ou représentées,
Branches en Europe et en Amérique*

CORRESPONDANTS OFFICIELS ET CHEFS DE GROUPE

France : Paris — Lille — Tours — Lyon — Bordeaux — Marseille — Sens — Clermont-Ferrand — Carcassonne — Alger.

Étranger : Londres — Bruxelles — Liège — Berlin — Amsterdam — Munich — Varsovie — Saint-Petersbourg — Vienne — Genève — Rome — Barcelone — New-York — Québec — La Plata. — Port-Saïd — Panama — Cuba.

La Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (Directrice M^{lle} A. DE WOLSKA) possède une grande salle de lecture au Siège du groupe, 29, rue de Trévis, où la directrice reçoit les membres de l'œuvre.

Un Bulletin mensuel de la Bibliothèque sera prochainement publié.

POUR PARAÎTRE AVANT LE 15 AVRIL 1891

PAPUS

TRAITÉ MÉTHODIQUE
DE LA
SCIENCE OCCULTE

Lettre-préface de Ad. FRANCK, de l'Institut

Un volume grand in-8° de 1,050 pages, contenant 10. traités techniques spéciaux (Nombres, Genèse, Kabbale, Gnose, Alchimie, Franc-Maçonnerie, Bohémiens, Chiromancie, Symbolisme, Biographie, etc.).

150 gravures dans le texte et deux planches phototypiques hors texte. Une table alphabétique de tous les termes employés, une table alphabétique des 400 auteurs cités et un glossaire des mots techniques.

VIENT DE PARAÎTRE

AUGUSTIN CHABOSEAU

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE
DU
BOUDDHISME

Exposé complet et impartial, *par un écrivain compétent*, du Bouddhisme ésotérique et exotérique considéré au point de vue historique, scientifique, philosophique, social et religieux.

1 beau vol. in-8 5 fr.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS** ☉

DIRECTEUR-ADJOINT : **LUCIEN MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera l'*Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

AVOINE FOUROYANTE

POUR DÉTRUIRE

**LES RATS, SOURIS, TAUPES,
MULOTS, ETC.**

Destruction garantie et complète dans les
24 heures, sans danger pour les animaux
domestiques.

Prix du paquet : 4 fr.; 6 paquets : 5 fr.
Envoi franco à domicile contre mandat
ou timbres-poste adressés

A. M. H. PIGOT

Rue des Amandiers, 89, PARIS.

On demande des dépositaires.

La

Librairie CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel; 11

Envoie franco sur demande
son catalogue de livres
anciens d'occultisme.

VIENT DE PARAÎTRE
LA

MORALE DU BOUDDHISME

Par Léon de ROSNY

Professeur au Collège de France

PRIX : 0 fr. 50

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX

29, rue de Trévise, — PARIS

Vente de tous les livres et revues d'Occultisme.

Salle de lecture et Bibliothèque contenant les ouvrages les plus
rares sur la Science occulte, la Kabbale, la Théosophie,
la Franc-Maçonnerie, etc., etc., et les revues
d'occultisme du monde entier.

Salle de conférences du Groupe indépendant d'Études
ésotériques.

Rédaction de *l'Initiation* et du *Voile d'Isis*.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

